

BULLETIN INTÉRIEUR
DE L'ASSOCIATION
PSYCHANALYTIQUE
DE FRANCE

DOCUMENTS & DÉBATS



N° 96
Juin 2018

DOCUMENTS & DÉBATS
est un bulletin intérieur de l'APF.
Sa diffusion est réservée même par voie de citation.
Toute diffusion ou commercialisation surajoutée peut impliquer des poursuites.

DOCUMENTS & DÉBATS est placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.

La réalisation des numéros est confiée à : Adriana Helft avec Yvette Dorey, Caroline Giros Israël, François Hartmann, Catherine Rodière Rein.

SOMMAIRE

HOMMAGE À FRANÇOIS DESVIGNES

<i>François Desvignes</i>	6
<i>Leopoldo Bleger</i>	18
<i>Sophie Bouchet</i>	19
<i>Éric Flame</i>	20
<i>Anne Homer Koffi</i>	22

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'APF : 2 février 2018

Rapport moral du Président <i>Leopoldo Bleger</i>	24
Rapport de la Trésorière <i>Pascale Totain</i>	39
Rapport du Secrétaire du Comité de formation <i>Claude Barazer</i>	41
Rapport du Comité de publication de l'APF <i>Patrick Merot</i>	48

JOURNÉE DES MEMBRES : samedi 18 novembre 2017

Introduction <i>Leopoldo Bleger</i>	52
Retour sur la question de la formation <i>Patrick Merot</i>	55
Notes brèves sur le modèle uruguayen <i>Marcelo Viñar</i>	62
Devenir psychanalyste - vers quel <i>home</i> [chez-soi] aller ? <i>Roger Kennedy</i>	65

Annexe des textes sur la formation

À propos de la formation des psychanalystes <i>Leopoldo Bleger</i>	78
Quelques propos sur la formation des psychanalystes <i>Leopoldo Bleger</i>	80
La formation du psychanalyste <i>Daniel Widlöcher et Marilia Aisenstein</i>	84

RÉUNION DES ANALYSTES EN FORMATION - 14 octobre 2017

Compte rendu de la réunion <i>Paule Lurcel</i>	90
--	----

ENTRETIENS DE PSYCHANALYSE

9 et 10 décembre 2017

Métapsychologie de la solitude <i>Jean-Michel Hirt</i>	94
Solitude, matrice d'analyse <i>Athanasios Alexandridis</i>	96
Être seul... <i>Joëlle Picard</i>	103
Sentences de solitude <i>Jocelyne Malosto</i>	111

LES ANALYSTES DE L'APF À LYON JOURNÉE DE LYON

- samedi 10 mars 2018

S'opposer

Argument	124
Introduction <i>Françoise Dejour</i>	125
Puisqu'il faut parler <i>Solange Carton</i>	128
Pas de compromis ? <i>Bruno Reboul</i>	136
Du contre au non : formes de négativité <i>André Beetschen</i>	146

L'APF INVITE À LYON : PAUL DENIS *Présence du geste*, jeudi 23 novembre 2017

Paul Denis a décliné la proposition de publication de son intervention dans *Documents & Débats*. L'intégralité de ce texte a été publié sous le titre « Le geste comme représentation », *Penser l'agir*, PUF, janvier 2018. Nous publions cependant le commentaire et la discussion assurés par Kostas Nassikas, à la suite de l'intervention de Paul Denis.

Le geste dans l'espace analytique <i>Kostas Nassikas</i>	154
--	-----

CONSEIL, INSTITUT, COMITÉS ET LISTE DES MEMBRES DE L'APF.....	161
---	-----

Hommage à François Desvignes

Le texte de François Desvignes que nous publions ici est celui d'une conférence prononcée à l'APF en 1988, elle a été présentée à Notre-Dame des Champs dans le cadre des exposés du mardi soir, remplacés maintenant par les conférences des Samedis débats. Elle n'a pas été publiée à l'époque dans Documents & Débats, sans doute pour des raisons de confidentialité. Plus de 30 ans se sont écoulés qui rendent possible sa publication, avec l'aimable autorisation de Catherine Desvignes. Ce texte est reproduit en l'état du document retrouvé dans les papiers de François Desvignes, nous avons décidé de ne pas combler les mots manquants, signalés par des crochets. Outre sa valeur intrinsèque, cette contribution montre aussi les débuts d'une recherche ayant pris par la suite une plus importante ampleur dans les publications psychanalytiques.

Survivre aux survivants

François Desvignes

Quand Marie Moscovici m'a proposé de faire cet exposé en juillet dernier, j'étais sous le choc du film de Claude Lanzman, *Shoah*, dont j'avais regardé en entier les quatre épisodes à la télévision. Ces neuf heures de projection avaient provoqué en moi tout un travail interne, rendu nécessaire par ce choc même qui m'atteignait naturellement comme homme de ce temps concerné par la réalité du génocide, mais aussi en tant qu'analyste concerné par toutes les formes de présence du passé dans le présent, et plus particulièrement en tant qu'analyste d'un analysant juif, fils de survivants des camps.

Plutôt que de chercher un autre sujet peut-être plus propice à communication scientifique, j'ai pensé que le mieux serait d'essayer de vous communiquer quelque chose de ce travail, témoignant ainsi de la réaction d'un analyste à une double sollicitation : celle de l'irruption d'un événement extérieur, ce film, hors du commun bien sûr, et celle d'une analyse en cours dont les questions qu'elle pose se trouvent en interaction avec la réalisation de ce film. Travail en forme de contrepoint à deux parties donc :

- Premièrement : la partie jouée par Claude Lanzman dans l'élaboration de son film tel qu'il nous l'a donné à voir sur les écrans, petits ou grands, et tel qu'il en a parlé, entre autres à l'amphithéâtre Richelieu lors des journées organisées par le Coût freudien en mai 87, mais aussi dans différentes interviews ; j'en citerai au moins deux : celle qu'il a donnée à Marc Chevrier et Hervé Leroux pour les *Cahiers du cinéma*, 3^e trimestre 85, et celle qu'il a accordée à François Gantheret pour le numéro de la *Nouvelle revue de psychanalyse* consacrée à l'amour de la haine, en 1986.

- Deuxièmement : la partie jouée par un analysant pendant les années de son analyse non encore terminée, mais dont j'ai mieux perçu les enjeux grâce au film de Lanzman.

Cet analysant est fils de juifs polonais venus s'établir en France dans les années 30. Son père et sa mère étaient chacun mariés de leur côté avant la guerre. Sous l'occupation nazie, le père a perdu sa femme et sa fille dans les camps. Les parents du père et tout le reste de sa famille ont été exterminés, soit dans les camps, soit en même temps que la destruction de leur village en Pologne, village dont il ne reste rien.

Ce père a survécu à l'enfer de deux années à Auschwitz, de 43 à 45. Quant à la mère du patient, elle a perdu son mari en camp également, et le reste de sa famille a été exterminé, sauf une sœur, émigrée en Australie, et

son père, parti en Palestine juste avant la guerre. Il y est rapidement mort, mais c'est le seul membre de la famille du patient à avoir une tombe, que le patient a vue lors d'un voyage en Israël. La mère, elle, a pu se cacher pendant la guerre grâce à des résistants et à échapper aux camps, mais non à la traque de la Gestapo. Le père et la mère du patient, étant les seuls survivants de leur village d'origine, se sont naturellement retrouvés à la fin de la guerre et se sont mis ensemble, plus par raison que par amour, dit le patient qui est né quelques années plus tard.

Pour le moment donc, je situe seulement l'origine du patient, car je veux d'abord parler du film de Claude Lanzman et de ce qu'il en a dit lui-même. Ce qui me paraît le plus important à dire en premier c'est que, de l'aveu même de Lanzman, ce film part de rien ; du néant. Il n'y a plus rien parce qu'ils tenaient au secret de l'extermination, dont toutes les phases étaient désignées par des noms de codes destinés à brouiller les pistes. Une langue de bois s'était ainsi forgée, et les archives étaient régulièrement brûlées ou n'étaient pas tenues. La solution finale était un secret d'état dont la SS avait la garde, et les nazis n'ont pas hésité à broyer les cadavres, à en déterrer d'autres pour les brûler, à labourer et semer les sols maudits où ils avaient exterminé. S'ils savaient, eux, pertinemment, ils entretenaient une oscillation du savoir, et quarante ans après, les nazis qui interviennent dans le film continuent de dénier, ou parlent des installations dont ils étaient responsables d'un strict point de vue technique comme s'il s'agissait de laboratoires ou d'unités de production industrielle. Ce déni – j'emploie à dessein un terme du langage courant, – en deçà de la distinction psychanalytique entre des aveux et des négations, ce déni fait partie intégrante du génocide et en accroît la violence. En effet, il ne s'agissait pas seulement d'éliminer tous les membres d'un peuple jusqu'au dernier au moyen d'une machinerie implacable mise en place depuis 42, mais en même temps de le dénier de telle sorte que ce peuple disparaisse comme n'ayant jamais existé. Le déni vient là doubler d'un effacement, le meurtre collectif, la destruction de ces millions d'hommes et de femmes, car non seulement on veut leur enlever la vie mais encore leur ôter leur mort, de telle sorte que ce peuple se trouve littéralement rayé de la carte. Ceci a bien été mis en évidence par Héléne Piralian dans un texte qu'elle a exposé en mai 87 au Colloque sur les fonctions du père. Ce texte intitulé « Génocide et transmission : sauver la mort » est une réflexion sur le génocide arménien et ses conséquences sur les générations suivantes. Les idées d'Héléne Piralian rejoignaient celles que j'essayais moi-même de mettre en place dans ma propre réflexion sur l'analyse de mon patient, mais comme elles ont été formalisées et exposées publiquement avant moi je me dois de la citer explicitement : « *Les responsables d'un génocide tentent donc par ce déni d'accomplir, au-delà du meurtre des sujets particuliers, celui de l'ordre symbolique lui-même, et ceci pour que soient aussi détruits les survivants, puisque ceux-ci se trouvent expulsés de l'ordre humain. Il s'agit donc bien pour eux d'effectuer une destruction totale, ce qui implique qu'au-delà de la vie c'est la mort elle-même qu'ils essaient de détruire comme structure symbolique permettant la transmission. L'horreur c'est donc, au-delà de la vie, des vies enlevées, la perte de la mort elle-même. La visée de l'extermination et de son déni est donc le meurtre de la mémoire significative collective qui structure l'humanité d'un peuple et qui y inscrit ses membres ; extermination qui, détruisant l'avant et l'après, fait qu'il ne peut plus y avoir ni passé ni avenir.* »

Claude Lanzman, quand il commence à avoir l'idée de son film, est conscient de tout cela. Il sait qu'il doit partir de l'absence de traces d'une part, et d'autre part de l'impossibilité pour les survivants de dire cette histoire tant son caractère est innommable. Il y a d'ailleurs des événements qu'il ne pourra pas traiter parce que, dans certains cas, la destruction totale a réussi et il y a des épisodes entiers pour lesquels il n'y a personne ; pas un témoin, rien. Mais comme il le dit lui-même il est mû par une extrême urgence à comprendre et à imaginer tout ce qu'il s'est passé, dans les moindres détails. Si de temps en temps il ne comprenait plus sa démarche, ce qui l'avait poussé à agir ainsi, il exprime bien que le film repose sur une volonté de savoir et de transmettre ; de ne pas perdre la mémoire de ce qui avait disparu.

Si je vais m'étendre maintenant sur le film *Shoah*, c'est que la démarche de Lanzman se présente un peu au point de départ, dans ses motivations et, nous le verrons plus tard, dans sa manière de travailler, comme quelque

chose d'analogue. Je ne dis pas semblable, mais analogue à une démarche psychanalytique, où il serait tantôt l'analysant et tantôt l'analyste. En effet, parti de rien, il veut retrouver les traces, abolir la distance entre le passé et le présent, incarner le souvenir. Pour moi, c'est cela, toute une partie de l'analyse, et c'est donc en tant qu'analyste que j'ai été concerné par l'expérience de Lanzman, qui a relancé mon travail avec mon patient.

Un des premiers titres du film, non retenu pour des motifs de distribution, était d'ailleurs *Le lieu et la parole* et, comme le cinéaste le dira à l'entrée, le film joue sans cesse entre fantasme et réalité. Claude Lanzman veut à la fois donner à voir et à entendre, mais pas avec des images du passé où le commentaire « off » imposerait un savoir qui ne surgirait pas directement ce que l'on voit. « *Il faut que la construction du film détermine à elle seule sa propre intelligibilité* », dit-il. Donc faire un film de vie avec du présent pur. Ce n'est donc pas une reconstruction historique qui l'intéresse, mais ce qu'il appelle à plusieurs reprises l'incarnation, le passage de l'abstrait au concret. Il ne veut pas transmettre des informations, mais incarner, donner corps. C'est pourquoi il nous dit que son film est un film topographe, de géographe, à ras de terre. Il va donc, je cite, « *Revenir sur les lieux du crime, à la recherche de traces incomplètement effacées et là, instituer quelque chose, appeler la parole, ressusciter littéralement ce qui s'est passé* ». En filmant par exemple le panneau de la gare de Treblinka à travers la portière de la locomotive, la distance entre le passé et le présent est abolie. « *Tout redevenait réel pour moi* », dit-il, et il ajoute : « *le réel est opaque ; c'est la configuration vraie de l'impossible* ». Impossible parce que, si le déni est du côté des nazis, du côté des victimes, la Shoah est dans le registre de l'irreprésentable, et le réel opaque de Treblinka n'est représenté que par une pancarte où ce nom est inscrit. Et ce nom écrit de Treblinka a été pour Lanzman un choc plus grand que celui de la Nécropole avec ses centaines de pierres dressées en mémorial. C'est lui qui parle : « *C'est que la pancarte, elle n'a pas changé, et qu'à travers elle les choses se donnent à voir dans une sorte d'hallucinante intemporalité ; atemporalité, plutôt.* » Il me semble que Lanzman retrouve là, à propos du statut de cet irreprésentable halluciné, quelque chose de l'intemporel de l'inconscient par rapport au temporel du conscient. De même dans l'expérience bouleversante de l'opérateur portant la caméra sur son épaule, en descendant une à une les marches du crématoire de Birkenau : « *Je refaisais ce qu'ils ont fait* », dit Lanzman, « *j'étais pré-trifié de vérité et de douleur* ».

Mais le cinéaste ne donne pas seulement à voir les lieux dans leur absolue nudité et leur atemporalité ; il donne la parole à trois sortes de témoins : les rescapés, les paysans polonais ayant vécu à l'ombre des camps, et les nazis eux-mêmes. Cela a été un travail d'une infinie patience ; d'abord pour les retrouver, puis les approcher, et enfin leur permettre de parler, de trouver les mots pour dire l'innommable. La plupart des témoins n'avaient jamais parlé de ça, même entre eux. Et Lanzman commence donc par aller chez chacun des personnages de son film et à établir une relation avec lui. Il leur parle de son projet, du sens de son travail, et les fait parler d'eux, mais sans déflorer les choses, un peu comme des entretiens préliminaires, pourrait-on dire, où l'on ne fait que prendre date pour que la réminiscence crue puisse se faire plus tard, dans d'autres conditions, devant la caméra. Pour permettre à des gens qui avaient du mal à parler, de trouver les mots pour le dire, il s'est adapté aux possibilités de chacun. C'est ainsi qu'il loue une locomotive aux Chemins de fer polonais, et qu'il y installe le chauffeur de locomotive qui ne pouvait plus vivre, terré dans sa petite maison. Il lui dit : « *Vous allez monter, et on va filmer une arrivée à Treblinka.* » On arrive à la gare, je cite Lanzman, « *Il est là, penché, et de lui-même, il fait ce geste incroyable à la gorge en regardant des wagons imaginaires derrière la locomotive. Par rapport à cette image, les photos d'archives deviennent insupportables ; c'est cette image qui est devenue la vérité.* » Pour le coiffeur qu'il a trouvé à New York, mais avec lequel il a tourné en Israël parce qu'il était parti y vivre, il l'a installé dans un salon de coiffure qu'il avait loué, parce qu'il voulait le replacer dans une situation de gestes identiques. De fait, alors qu'au début de la scène, son discours est neutre et plat, c'est à partir du moment où Lanzman lui dit : « *Comment faisiez-vous ? Imitez le geste que vous faisiez* » qu'il attrape les cheveux de son client et que la vérité s'incarne, car il revit la scène. « *Soudain, le savoir devient incarné* », dit Lanzman, qui ajoute : « *Tout sentiment est monstration, mais toute monstration est sentiment.* »

On pourrait multiplier les exemples, mais je ne citerai en dernier que celui de Philippe Muller, qui raconte le massacre des familles tchèques. Il ne supportait pas la caméra, et l'entretien ne pouvait être montré dans le film. Lanzman l'a alors installé sur un divan, et l'on entendra sa voix « off » sur des images de paysages actuels. Face à toutes ces situations, Lanzman dit qu'il était absolument seul. L'interprète, les « cameramen » ne supportaient pas que l'on parle de ça. Et pourtant, il a bien fallu, à travers ce qu'il faut bien appeler une mise en scène, transformer ces gens en acteurs, parce que raconter leur histoire ne suffisait pas. Il fallait que la parole devienne transmissible et se charge elle-même d'une autre dimension. « *Le film n'est pas fait de souvenirs, car le souvenir est faible* » – je cite – « *le film est l'abolition de toute distance entre le passé et le présent. Le tournage a fait passer les gens du statut de témoins de l'histoire à celui d'acteurs.* »

Comment ne pas évoquer à ce propos ce qui est instauré par la psychanalyse dans l'espace et le temps, en fonction de ses propres buts et selon une mise en scène qui est la sienne dans son cadre-même ? Comme le dit Jean Laplanche dans « Le psychanalyste et son [...] : *« Concrètement, il faut bien que quelque chose soit instauré, un tracé, une limitation de l'espace de l'analyse, pour qu'ensuite, peu à peu, quelque chose vienne s'y construire.* » Je serais tenté d'ajouter : y prendre corps. Mais dans une analyse comme dans le film, on a davantage affaire à la mémoire qu'au souvenir, selon la distinction faite par Marie Moscovici, dans son texte de 1985 sur « Un meurtre construit par les produits de son oubli », je cite : « *La mémoire n'est pas le souvenir mais quelque chose de presque inverse : l'inscription inconsciente, ou le dépôt de traces du passé disparu ; la présence de restes d'événements et de perceptions abolies de la conscience.* » Et un peu plus loin : « *La vérité est d'autant plus conservée qu'elle est pour ce qui est du conscient, oubliée, refoulée.* »

Pour poursuivre cette analogie du travail de Lanzman avec un travail analytique, François Gantheret a relevé par exemple qu'il n'a pas mesuré le temps pour son entreprise : onze années, donc cinq ans et demi de montage. Qu'il a refusé la dérobade dans la généralité et l'abstraction. Dans un chemin qui va du singulier au singulier, donnant, comme nous le ferions nous-mêmes, toute leur importance aux détails. Pour moi, j'ai relevé en outre que, comme Freud avec « L'homme aux rats », par rapport au récit du supplice du capitaine cruel, Lanzman n'a pas pu dispenser [...] ses interlocuteurs de raconter dans la douleur ce qui leur faisait si mal. Également que le film est basé sur la corroboration, d'où sa longueur et ses répétitions, mais à chaque fois d'un point de vue nouveau, la vérité s'attestant en permanence à des niveaux différents. Il s'agit de creuser, toujours et encore.

Si l'on considère l'ensemble de la démarche de Claude Lanzman, on voit qu'il s'agit de celle d'un homme puissamment motivé pour, à partir de traces de traces, rendre présent le passé ; donner à voir le caché et le camouflé ; donner à entendre le tu et l'innommable, autrement dit donner accès à la vérité, pas seulement comme à un savoir, mais pour la faire revivre en tant que représentation et en tant qu'affect. À François Gantheret, il a dit qu'il avait eu besoin de dépasser par une certaine expérience mentale : besoin de souffrir, et qu'en souffrant lui-même, une certaine compassion passerait dans le film et permettrait peut-être aux spectateurs de passer eux aussi dans une sorte de souffrance. Enfin, et ceci me paraît très important par rapport aux conséquences du déni de l'extermination dont je parlais tout à l'heure, il dit qu'il s'agit de tuer ces gens une seconde fois, avec lui, en les accompagnant, eux qui sont morts seuls et sans conscience. Autrement dit, il rend aux morts leur mort en la faisant entrer dans l'ordre symbolique. Il nous fait tous passer de ce qui était un soi-disant savoir à une incarnation de la vérité en nous, et il peut permettre aux survivants et aux descendants des survivants de s'inscrire dans une histoire, de donner une place à leurs morts en tant que morts, de retrouver un passé et un futur. C'est là une démarche qui me paraît d'autant plus aboutie que Lanzman considère que le film est fait pour que les gens continuent à travailler et à se poser des questions.

J'ai dit à l'instant que le film pouvait permettre quelque chose aux survivants. En effet, Lanzman nous a signalé que, à partir de l'Amérique, et plus on se rapprochait du centre de l'Europe et donc des camps, moins les Juifs étaient allés voir son film. Je crois qu'on touche là au fait que, pour les survivants, la partie morte en eux est

du côté du non représentable, comme je le disais tout à l'heure, et la tentative de représenter, d'incarner, met par conséquent trop en danger.

Cela pose la question du statut métapsychologique d'un drame catastrophique tel que celui des camps pour ceux qui l'ont vécu et qui se trouvent, selon la formule de [...], en perpétuel défaut d'énoncer. De tels événements traumatiques ne parviennent à s'inscrire et à s'élaborer ni dans l'espace intra-psychique, ni dans l'espace inter-psychique. C'est en quelque sorte du non-refoulé du non-élaboré, de l'impensable avec un « e » et avec un « a ».

Quoi qu'il en soit, pour ne parler que du patient dont il va être question maintenant, il n'a pas vu les épisodes de *Shoah*, sa compagne ayant décrété qu'il ne regarderait pas le film, de crainte que celui lui fasse du mal, et que d'ailleurs il savait déjà tout cela. Il n'a pas discuté, mais en voulant le protéger, elle lui a en fait barré quelque chose. À sa séance du lendemain du dernier épisode, il m'a tenu tout un discours sur le génocide des Mayas par les Espagnols, et celui des Indiens par les Yankees, et il n'a parlé de *Shoah* que pour me dire qu'il ne l'avait pas vu, et le regrettait un peu que lorsque je lui ai répété le mot « génocide ».

Je vais maintenant parler davantage de mon analysant. Et si je me suis si longtemps étendu sur le film de Lanzman, c'est que son expérience m'a parue fondamentale et a relancé mon propre travail d'analyste avec ce patient puisqu'il s'agissait là aussi de partir de rien, lui-même se définissant comme n'étant rien, et de retrouver des traces de pouvoir, faire parler l'innommable et inscrire le passé dans une histoire à partir du présent. Il me semble aussi que ce film a travaillé en moi, m'a permis d'ouvrir un nouvel espace au patient pour que les points de butée de cette analyse dans l'atemporalité, la répétition et le télescopage des générations puissent devenir points de repère de l'histoire d'un sujet, inscrite dans le temps. Cela veut dire, entre autres, que, pour un temps, j'ai dû me transformer en mémoire de mon patient, pour reconstruire ce qui était demeuré en silence ; selon la formule d'un analyste argentin : pour que vivre n'implique pas l'oubli. Le thérapeute doit se faire, un temps, le mémorial de cet autre conservé, gelé. Il s'agit de maintenir la trace de l'existence de l'autre dont l'oubli priverait le sujet de sa propre origine. Hélène Piralian, que j'ai citée tout à l'heure, fait l'hypothèse que faute de mortalité possible des morts exterminés, les survivants ne peuvent que les garder en eux-mêmes, ni morts ni vivants, et ainsi les empêcher de disparaître comme n'ayant jamais été. Si les tués ne peuvent être morts, et que la mort les ferait disparaître comme n'ayant jamais été des vivants, n'ayant jamais existé, ce qui est le dessein de l'exterminateur, aucun deuil d'eux n'est possible. En effet, accepter leur mort serait de participer à son effacement de l'ordre humain. Ce serait donc, au-delà de la mort refusée d'un père, d'une mère, d'un enfant, sinon de la fonction symbolique tout entière, une part d'elle qu'il tenterait ainsi de sauver de retenir, et qui leur permettrait de rester dans l'humain.

Nous sommes là au niveau de la première génération des survivants, celle des parents du patient. Les choses ne se passent d'ailleurs pas de la même manière pour chacun d'eux. Si la majeure partie de leurs familles respectives a été exterminée, le père a vécu l'expérience limite d'Auschwitz, avec tout ce que cela représente d'horreur. J'emploie à dessein ce terme d'expérience limite, qui est le titre d'un texte de Maurice Blanchot dans *L'entretien infini*, où il est dit : « *Quand l'homme en est réduit à l'extrême dénuement du besoin, quand il devient celui qui mange les épluchures, l'on s'aperçoit qu'il est réduit à lui-même, et l'homme se découvre comme celui qui n'a besoin de rien d'autre que le besoin pour, niant ce qui le nie, maintenir le rapport humain dans sa primauté. Il faut ajouter alors que le besoin change, qu'il se radicalise, au sens propre ; qu'il n'est plus qu'un besoin aride, sans jouissance, sans contenu ; qu'il est rapport nu à la vie nue, et que le pain que l'on mange répond immédiatement à l'exigence du besoin, de même que le besoin est immédiatement le besoin de vivre.* »

Le père, qui a donc vécu cela, et dont la fille est morte en déportation à quatre ans, ne veut pas avoir d'enfant avec sa nouvelle compagne dont l'époux avait été son ami. Il ne voulait pas avoir à souffrir une deuxième fois, dit la mère au patient qui l'interroge à ce sujet au cours de son analyse. Nous ajouterions, après ce que

nous avons dit tout à l'heure, que cette projection dans l'avenir lui était impossible et que, d'autre part, c'était une responsabilité qu'il ne pouvait pas prendre. Car, comme le dit Dyonis Mascolo dans son petit livre intitulé *Autour d'un effort de mémoire. Sur une lettre de Robert Antelme*, avoir voulu survivre vous charge d'une responsabilité infinie, comme d'avoir donné la vie, dirait-on. S'être donné la vie retire à jamais une excuse.

La mère, en revanche, qui n'a pas pu avoir d'enfant avec son premier mari, en désire un et finit par en extorquer un au père, selon l'expression du patient. Elle précise alors au père qu'il n'aura pas à s'en occuper, et qu'il portera son nom à elle, puisqu'ils ne sont pas mariés. « *Comme cela, il n'y aura pas de trace que tu sois intervenu* », dit-elle. De fait, le père du patient ne le reconnaîtra pas à sa naissance. Il ne le fera que deux ans plus tard, quand les parents finiront par se marier. Je n'apprendrai d'ailleurs que le patient n'a donc été le fils de la mère seule pendant deux ans, que deux ans après le début de l'analyse. À propos d'une de mes interventions, le patient parlera de re-père, mot encore jamais employé par lui, et que je lui souligne. Il associera alors sur le fait que le premier analyste qu'il était allé voir et qui était connu ne l'a pas reconnu, puisqu'il n'a pas voulu le garder, mais me l'a adressé, sous un prétexte qui ne l'avait pas convaincu à l'époque. Le patient lui-même n'a pris connaissance de ces faits, que parvenu à l'âge adulte. Il n'a appris l'existence de la fille de son père qu'au moment du service militaire, quand il a été dispensé, parce qu'il avait une demi-sœur morte en déportation. Cette dispense l'a d'ailleurs beaucoup culpabilisé, car il s'est alors, selon ses propres mots, considéré comme un charognard. C'est encore plus tard, lorsqu'il s'est inscrit à un concours administratif et qu'il a dû prouver sa nationalité française, qu'il a appris, par le bureau d'État civil, qu'il était français, non par naissance, mais par décret, ayant eu par naissance la nationalité polonaise de sa mère, qui n'est devenue française que par le mariage avec son père. Il a alors questionné sa mère sur les circonstances de sa naissance. Le patient résumera plus tard la situation d'une formule lapidaire : mon père ne me voulait pas, ma mère me voulait trop. Quoi qu'il en soit, quelques 35 ans plus tard, ses parents le nomment rarement par son prénom. Quand son père parle de lui, il dit : le fils, ce qui s'entend en yiddish comme le « soleil », me dit-il ; alors que la mère dit : ça ; c'est fatigué, c'est maigre ça ne mange pas. Entre temps donc, s'il est devenu le fils de son père, il est toujours la chose de sa mère, « quelqu'un qui m'a trop pénétré de son influence », dit le patient. Par rapport à ces morts non morts, enkystés en eux, père, mère, frères, sœurs, conjoints, fille, là encore la position des parents diffère, même si le patient les voit tous deux comme des morts en sursis. Alors que la mère est décrite comme anxieuse, dépressive, supportant la vie comme un fardeau, ressant ses rancunes, constamment à se plaindre de sa santé, souhaitant mourir, le père, s'il porte physiquement les séquelles de la déportation, est au contraire gai et enjoué, se défendant bien contre la dépression, avec quelque chose d'irréremédiablement naïf et candide, dit le patient. Ce sont des gens qui vivent très repliés sur eux-mêmes et qui ont peur de l'extérieur. Ils ne fréquentent guère que des compatriotes de leur région d'origine, regroupés en une association que le parent... que le patient appelle la confrérie, qui veille entre autres à ce que ses morts soient enterrés en terre consacrée dans les concessions qu'elle possède. J'ajouterai enfin que tous deux ont développé un cancer digestif : cancer du rectum opéré il y a plusieurs années pour le père, considéré comme chirurgicalement guéri, et cancer de l'œsophage, plus récent, pour la mère.

Si les parents du patient, survivants de la première génération, sont en quelque sorte des morts-vivants, ne pouvant enterrer leurs morts gardés à l'intérieur d'eux-mêmes comme non-morts, on peut penser que ce sont ces morts qu'ils ont transmis à la deuxième génération, celle du patient, avec pour tâche de les enterrer, dans la mesure où un travail de symbolisation est possible ; travail de deuil, en somme ; de retrouvailles avec cette mort gardée. C'est cela même à quoi a réussi la démarche de Claude Lanzman. En effet, on peut dire que les témoignages qu'il a recueillis avec tant d'acharnement et qui touchent les différents sens, mettent en échec l'extermination totale, en ce qu'ils réduisent à néant son déni. Son film renoue avec la mémoire collective passée, en ayant permis la re-création d'images et de mots pour exprimer ça, l'inscrire dans les paroles dites et entendues. En faisant mourir tous ces gens une seconde fois, mais en les accompagnant, il permet d'enterrer ces morts et d'en faire un véritable deuil, c'est-à-dire qu'ils ne soient plus enkystés à l'intérieur de soi comme des morts non-morts, mais qu'ils existent comme des morts, morts dans les mémoires et les cœurs. C'est tout un travail de symbolisation qui a été réussi là.

Qu'en est-il de ce travail pour mon patient dans son analyse ? Tout d'abord, il faut rappeler qu'on ne peut pas superposer une entreprise comme celle qu'a menée à bien Claude Lanzman, avec la démarche ambivalente d'un névrosé s'engageant dans une analyse à laquelle il demande, à la fois de le débarrasser de ses symptômes gênants, et en même temps de préserver ce qui a rendu nécessaire l'apparition des symptômes. Car c'est là quelque chose qui ne se distingue pas de son existence, de sa façon d'être au monde. Dans sa demande d'analyse, le patient met en avant une vie qui tend à se rétrécir de plus en plus. Il se sent vide, il n'arrive pas à s'intéresser aux autres et à lui-même. Sa vie affective et sexuelle est pauvre. Pour le moment, il n'est rien, et il voudrait exister vraiment. Il précise qu'il a toujours été en retrait et a même traversé un épisode de réclusion qui a duré un peu plus de deux ans, durant lesquels il a interrompu ses études, et ne sortait de sa chambre que pour rendre de menus services à l'atelier de son père. Plus tard, il dira : « *J'ai fait le mort pendant plus de deux ans. Pétrifié, mort-vivant, écrasé comme une masse par la fatigue. J'étais comme un bébé dans son berceau, réduit à l'état végétatif. J'attendais, et avais la tentation de disparaître. Je ne me débarrasserai sans doute jamais de cette tendance-là, elle vient de trop loin.* » Cet épisode de retrait sera mis en rapport avec le fait qu'il avait appris quelque temps auparavant l'existence de sa demi-sœur morte en camp, quand il s'entendra dire : « *Il fallait qu'il règne une atmosphère de calme. Je faisais un peu l'amortisseur.* » C'est tout récemment qu'il a établi la chronologie des faits qui ont surdéterminé cet épisode :

1. Il apprend que son père a eu une fille qui est morte à quatre ans en déportation.
2. Ce fait le dispense de service militaire, et il en conçoit une culpabilité intense.
3. Un peu plus tard, devant s'inscrire à un concours, il apprend que son père ne l'a pas reconnu à la naissance.
4. Il fait exprès, dit-il, de rater ce concours, par peur de rentrer dans la vie active. C'est quand même un échec et il s'enfoncé alors dans la dépression, et ce sont les deux ans de réclusion.

Bien sûr, ces deux ans sont aussi les deux ans d'Auschwitz du père, et constituent l'irruption dans le réel de ce qui était jusque là forclos dans l'histoire du patient. C'est un double de lui-même, un ami portant le même prénom et ayant pratiquement la même histoire familiale que lui qui, préparant le concours où le patient avait échoué deux ans plus tôt, le poussera à reprendre ses études et à préparer ce concours avec lui. « *Cet ami m'a aidé à sortir de mon état en déclenchant un réflexe de survie* », dit-il. Survivant à son tour, donc, il a finalement réussi ce concours et est maintenant fonctionnaire dans une ville de province assez éloignée de Paris, et sa vie professionnelle ne présente pas de difficulté particulière. C'est ce même ami qui, faisant plus tard une analyse, lui en parlera.

Dès les premiers entretiens, il précise son héritage, mot qu'il trouve effrayant à chaque fois qu'il l'emploie. En établissant une comparaison avec son frère, né cinq ans après lui, « *plus loin des morts* », dit-il, et lui, a toujours pu s'opposer aux parents, ce frère, moins identifié à eux et à leurs désirs, a refusé de faire sa *Bar-Mitzvah*, et est parti le premier de la maison pour aller vivre avec une fille. Le patient, quant à lui, dit que son histoire commence par une tuerie, la mort et le sang, puisque le couple de ses parents s'est constitué à partir de cela, simplement parce qu'ils avaient survécu. « *Je suis venu pour effacer quelque chose, alors que mon frère est venu pour exister vraiment.* » Dans le contexte de ce soir, nous pourrions dire qu'il est venu effacer des traces. Plus tard il dira : « *On ne m'a pas donné la vie pour moi, mais à travers moi mon père voyait sa fille morte, et ma mère, son mari mort. De cette mort, j'ai l'impression qu'il s'est écoulé quelque chose en moi. J'ai pensé très tôt à l'éventualité de la mort de mes parents comme un événement terrifiant. Un enfant s'intéresse d'abord à la vie ; moi, je m'intéressais à la mort. Dans mon enfance et mon adolescence, j'existais plus que je ne vivais. J'en ai toujours voulu à mon frère de n'être pas de la même pâte que moi. Lui pouvait faire souffrir mes parents, alors que moi, je ne pouvais que me conformer en tout points à ce que je pensais être leur volonté. Je tenais le moins de place possible, cherchant à me faire oublier. Je me suis habitué à ne pas vouloir, à ne pas désirer, je n'ai pas d'envies.* »

Ces quelques notations suffisent à nous montrer que lorsqu'il s'engage dans l'analyse, le patient ne se situe pas dans l'ordre du désir, et qu'il n'est pas sorti de celui du besoin dans lequel ses parents s'étaient réfugiés

pour survivre. Il est du côté du manque à être, et c'est pour cette raison que je n'ai pas commencé d'emblée une analyse avec lui. Je l'ai laissé s'installer dans ses séances à son propre rythme, parce que, comme Nathalie Zaltzman dans son article de 1979 sur « La pulsion anarchiste », je pense que des patients témoignant d'un état de souffrance et d'une présence particulière de la mort dans leur vie, ne peuvent établir une relation durable que sous le signe d'une rupture imminente. Il faut donc créer une situation qui n'exige pas du sujet qu'il abandonne cette idée, tant qu'elle lui est nécessaire, car si on l'en prive, il risque d'agir ou de disparaître, ou de s'exposer à une maladie ou à un accident en début de cure. Le patient n'a donc vraiment commencé son analyse que quelques mois plus tard, mais avec longtemps l'idée retournée que je pourrais le mettre à la porte, ou que je disparaîsse entre deux séances. Puis, malgré des contraintes ferroviaires particulièrement astreignantes, pour quelqu'un qui n'a rien à voir ni de près ni de loin avec le milieu psychanalytique, il s'est engagé avec persévérance dans son analyse. Je ne peux pas bien sûr rendre compte de l'ensemble de cette analyse, dont la toile de fond pourrait se référer à « Deuil et mélancolie », ou, plus près de nous, au texte de Rosolato de 1975 sur « L'Axe narcissique de dépression ». Je m'attacherai seulement à certains aspects qui me semblent plus spécifiques de mon axe de recherche dans cet exposé, et que j'isole donc un peu artificiellement des autres avec lesquels ils sont intriqués. Il s'agit avant tout :

1. De la relation particulière que le patient entretient avec ses parents.
2. De son attitude par rapport à l'histoire collective dans laquelle il s'inscrit.

Premièrement, en ce qui concerne la relation à ses parents, voici ce qu'il en dit au début de son analyse : « *Je me comporte vis-à-vis d'eux comme si j'avais 6 ans. Ils occupent, ils ordonnent terriblement mon univers. Est-ce eux qui font tourner la clef qui est dans mon dos ? Quand ils ne sont pas là, je suis comme une épave qui flotte. Dans ma vie je n'ai pas fait entrer vraiment d'autres êtres qu'eux. Il n'y a qu'eux qui ont compté ; il n'y a de joies ou de peines qu'en fonction d'eux. C'est une passion ; je suis comme un drogué qui devra se désintoxiquer pour ne pas ressentir le manque qui arrivera forcément.* »

Ce que je voudrais dire à propos de ces notations trop rapides, c'est qu'il ne s'agit pas d'abord de sentiments œdipiens. Nous n'en sommes pas encore là, me semble-t-il, mais seulement au niveau d'une possibilité d'être, et d'être à travers un corps, et les sentiments sont encore très confus. La dimension historique qui pèse sur cet être va bien au-delà des parents, et c'est dans cette perspective que j'entends les modifications de son discours les concernant trois ans après le début de l'analyse, quand il a établi une relation stable avec une collègue de travail divorcée, mère de deux enfants. Ils vivent ensemble depuis. Il dit alors : « *Cette relation me tient désormais à distance de mes parents. Il y a un conflit entre vivre pour eux et vivre pour moi. Ils me retiennent. Je me suis toujours demandé comment les autres menaient leur vie laissant à leurs parents le soin de mener la leur. J'ai tellement participé à leur vie ! J'aimerais guérir de cette affection, car c'en est une, dans les deux sens du mot. J'aimerais qu'ils soient à leur place, sans emprise sur moi.* » De même après avoir dit : « *Ma mère, par sa dépression chronique, m'empêchait de l'agresser, car j'aurais alors été un bourreau de parent, comme mon frère.* » (Comme les nazis, ne faut-il pas penser), il interprète maintenant son épisode de retrait comme ayant été en outre dirigé contre sa mère, comme pour lui dire : « *Regarde ce que tu as fait de moi.* » À partir de là, le transfert de culpabilité peut être pointé, et c'est toute la relation de la mère souffrante qui pourra être analysée.

D'un autre côté, les idées concernant la mort des parents sont obsédantes, crainte et désir étant inextricablement mêlés. Mais là encore, on ne peut les comprendre seulement en termes œdipiens. Il faut d'abord les entendre en fonction des effets du génocide et de son déni. Ce que je veux dire là, René Kaës le formule de façon percutante dans un texte qu'il m'a envoyé lorsqu'il a reçu l'argument de mon exposé. Ce texte doit paraître à l'automne prochain dans un ouvrage collectif sur les conséquences psychiques de la violence de l'état totalitaire, avec des contributions de collègues argentins. Je cite Kaës : « *En rabattant sur la scène du fantasme la scène de l'Histoire (avec un grand H), l'analyste serait conduit à se faire complice d'un second meurtre. Il faut*

qu'il accepte d'entendre que la mémoire de ce qui n'est pas arrivé au sujet lui-même, ou ce qui n'a pas laissé de traces dans sa mémoire, et pour lui le mémoriel d'un impensable. Schématiquement, à propos de la mort des parents, donc, deux discours s'entrecroisent. »

Premièrement, il est inconcevable d'être vivant au-delà de la mort des parents, car on ne peut survivre à des survivants, des gens qui ne survivent qu'à la suite d'un miracle, et qui ne peuvent donc mourir comme tout le monde d'une maladie ou d'un accident. Soit ils seront immortels parce que miraculés, soit je mourrai avant eux, donnant même ma vie en sacrifice pour qu'ils vivent, ce qui lui économiserait d'avoir à faire le deuil et des morts non morts dont il est l'héritier et de ses parents morts tout en lui permettant en outre de garder l'objet d'amour à l'intérieur de lui. Deuxièmement, s'ils doivent mourir, qu'au moins ce soit ensemble, car ce serait intolérable d'avoir à consoler le survivant là encore de la mort de l'autre, surtout ma mère en cas de mort de mon père. Après plusieurs rêves qui font mourir la mère en premier, puis les deux parents ensemble de façon violente, il finit par trouver que l'idéal serait qu'ils périssent ensemble dans l'incendie de leur maison, comme dans des faits divers récents se situant dans leur quartier. « *Ce serait la solution finale qui me rendrait libre* », ajoute-t-il non sans cynisme. Il imagine aussitôt que le restant de sa vie serait de porter le deuil, mais que l'analyse l'aiderait à supporter cette perte.

Les parents sont donc tour à tour des êtres vulnérables et immortels, ou au contraire morts en sursis, êtres pour la mort.

Le seul désir de ses parents que le patient n'a jamais pu réaliser, c'est qu'il se marie à l'intérieur de la confrérie, et qu'il leur donne des petits-enfants. Son frère et lui vivent sans être mariés avec des femmes non juives, des [...] « pour tenir à distance la mère », interprète le patient. Ces femmes avaient des déjà des enfants.

Comment le patient pourrait-il en effet devenir père, lui qui n'est pas séparé de son propre père ? Au point de départ, nous l'avons vu, il n'est ni détaché ni libre de ses parents, parce qu'il n'est pas reconnu, ni par eux ni par lui-même, libre d'eux. Lui n'est pas lui, et eux ne sont pas eux. D'autre part, plus fondamentalement, du fait de la destruction du passé et de l'avenir par la Shoah, il n'est pas inscrit, pas situé dans la succession des générations. Pour n'être ni confondu avec ses parents ni asservi par eux d'une certaine manière, il faudrait qu'il puisse prendre sa place dans une lignée en tant que fils, la lignée du père et celle de la mère étant reconnue. Hors de cette place, l'homme est écrit d'avance et, au lieu de vivre, est soumis à la force du destin, tel Œdipe qui, comme le souligne Rosolato dans son livre *Le sacrifice*, ignore tout de sa place dans une lignée, de ses origines et de la véritable portée de ses actes.

Cette question de la filiation est la grande question de cette analyse, comme dans toute analyse sans doute, mais de façon plus aiguë, et plus confuse aussi, du fait du télescopage des générations chez le patient. Et le film de Lanzman m'a convaincu que c'est d'un même mouvement qu'il pourra se dégager de ses parents, se situer par rapport à la différence des générations, et restituer au passé ce qui lui appartient dans son histoire, de telle sorte que, les morts étant enterrés, il puisse être dans le présent sujet d'un désir qui concerne le futur.

Certes, au cours de l'analyse, l'image de son père a beaucoup changé pour le patient. Au début, il le voyait comme peu crédible en tant que père, du fait de sa faiblesse, de sa soumission à la mère, de la médiocrité apparente de son existence, et il disait l'aimer bien, mais sans l'admirer. Au fur et à mesure que le passé se constituait comme tel, son père a pris de plus en plus d'importance à ses yeux, et il en parle maintenant avec beaucoup d'émotion et d'admiration. Par exemple, il a pu reconnaître récemment la force de caractère dont avait dû faire preuve son père pour survivre à Auschwitz. Je pense, moi, au *Cœur inconscient* de Bettelheim ou à *Si c'est un homme* de Lévi. « *Bien qu'il ait côtoyé l'enfer* », dit le patient, « *il a conservé son optimisme et l'amour de la vie ; pas écrit ; il a gardé une foi totale en l'être humain ; il a un sens extraordinaire des contacts humains.* » On peut dire que maintenant le patient a reconnu son père comme père, ayant vécu dans le passé une expérience limite, et qu'il accepte son nom, au terme d'une véritable opération de décision, selon le processus que Granoff a décrit dans le dernier chapitre de son livre *Filiation*. Certes les fils ont à se

reconnaître fils d'un père pour devenir pères à leur tour, mais pour le patient, outre que la séparation d'avec son père n'est pas encore totalement faite, le processus d'accès au père mort est rendu plus difficile par la Shoah. En effet, en remplaçant la mort symbolique, celle qui résulte de l'établissement de l'instance du père mort par de la mort réelle, de la destruction non-symbolisable d'un massacre, la Shoah ne permet pas qu'un fils survivant, à la suite de son propre père survivant, et du père de celui-ci exterminé, puisse s'inscrire dans la chaîne signifiante où des vivants mortels succèdent dans l'ordre des générations à d'autres vivants mortels, la mortalité étant reconnue comme condition de vie. Si l'enfant localise son souhait d'être le père de quelqu'un sur son propre père, le fantasme est alors d'être le père de quelqu'un sur son propre père, le fantasme est alors d'être le père de son père, c'est-à-dire d'être son propre grand-père, le grand-père étant le support du père idéalisé, du père pour le père, puis du père mort, comme le dit Rosolato dans son article de 1967 sur les « Trois générations d'hommes dans le mythe religieux ». C'est cette voie qui est barrée au patient par l'extermination de la génération grand-paternelle. Voici ce qu'il dit à propos d'un rêve se situant rue Saint-Maur : « *Je ne suis pas très doué pour la vie, mais fécond sur la mort. Avant moi, il y a la Mort avec un grand M, comme la première lettre de mes prénoms, autant le français que le juif, puisque mon prénom juif est Mendel, comme pour mon grand-père paternel, Mendel, et ma grand-mère paternelle, Myriam, exterminés ; et comme pour mon père, Moshe, dont on a fait en français Maurice.* » Il y a pour lui, donc, comme une impossibilité de distinguer les générations et d'avoir accès à la paternité en faisant apparaître la génération du petit-fils de son père à lui. Comme il le disait récemment : « *En amont et en aval de moi, la question des générations se pose. En amont, j'ai du mal à survivre à mes parents, et en aval, je ne suis pas moi-même un parent. Je vais disparaître sans laisser de traces.* » Toutefois, comme le dit Rosolato dans ce même article de 1967, la généalogie ne se réduit pas à la lignée selon la chair. Parallèlement, court une généalogie patrilinéaire spirituelle qui seule peut résoudre l'étape de la castration, et qui constitue le nerf de la sublimation où le sujet trouve, ailleurs que sur le plan de sa lignée familiale et l'englobant, une succession et une histoire dans une communauté.

On en arrive là au deuxième point que j'évoquais tout à l'heure, à savoir l'attitude du patient par rapport à l'histoire collective dans laquelle il s'inscrit, et qui est essentiellement celle de sa communauté juive. Chez ses parents, on ne parlait que yiddish. Les journaux étaient écrits en cette langue en caractères hébraïques, et il appris à les déchiffrer avant les caractères latins. Il a appris le français à l'école à l'âge de 6 ans. Ses parents ne sont pas religieux mais, enracinés dans une culture et une tradition, ils observent les coutumes et les fêtes juives. Le patient se considère comme athée, et se sent tout à fait étranger à l'état d'Israël. Il m'a formulé sa position quasiment dans les mêmes termes que Freud dans sa préface de 1930 à la traduction (en) hébreu de *Totem et tabou*, préface que cite Lyotard à la fin de son texte « Figure forclosée » ; je cite : « *Totalement étranger à la religion de ses pères, comme à tout autre religion, et qui ne peut prendre part à son idéal national, mais qui n'a encore jamais répudié son peuple, qui sent qu'il est juif dans sa nature essentielle.* »

Deux ans après le début de son analyse, lui qui auparavant ne voulait, comme il le disait, rien savoir des Juifs, il commence à lire les romans de Singer, dont la dimension charnelle le trouble, et qui le mettent en relation avec ses racines. La même année, il s'inscrit en yiddish aux langues orientales, où il restera trois ans. Il me le signale en passant. À propos d'un rêve où il me tend un billet de cent, il entend « sang », S-A-N-G, sur lequel il y a écrit « casher », que ses parents prononcent « couché », dit-il. Il associe sur le fait que le yiddish est le langage quotidien, le « mamelusha », la langue de la mère, qui est celle des cochonneries non « casher », alors que l'hébreu est la langue sacrée, [« ... »], la langue de Dieu, celle qu'il voudrait me voir exclusivement employer avec lui, pour lui révéler le sens caché des choses, me déclare-t-il. S'il est ambivalent vis-à-vis du yiddish, « *parce que c'est cette langue qui a charrié les règles et la morale qui ont pesé sur moi* », dit-il, il trouve que cette langue distingue le Juif du non Juif, et qu'en parlant la langue des parents, il devient un fils plus estimable. Il a d'ailleurs traduit pour la confrérie de ses parents un certain nombre de textes. Ces tout derniers temps, il est beaucoup revenu sur cette question du yiddish, à propos d'un rêve où il a envie de pleurer

en entendant cette langue. « *C'est la langue des survivants, promise à la disparition avec eux* », dit-il, et c'est finalement par la médiation du destin du yiddish et de certains de ses signifiants dans sa propre famille qu'il fera un travail parallèle à celui de Lanzman.

Pour ce qui est de l'approche directe du passé de sa famille, c'est par des fragments de conversations entre adultes, entendus ici ou là en yiddish, qu'il s'est progressivement fait une idée de ce qui s'était passé les années précédant sa naissance. Il s'est rappelé récemment, par exemple, que lorsque le mot « Auschwitz » venait dans la conversation, il entendait le verbe yiddish [« ... »], transpirer, et il imaginait alors un lieu analogue aux bains-douche municipaux, où ses parents l'emmenait une fois par semaine, et où régnaient la chaleur et la vapeur faisant disparaître les corps. Cette impression était renforcée par le fait que les victimes étaient désignées par le mot hébreu [« ... »] qui lui évoquait naturellement la carbonisation. « *Je ne pensais pas être si près de la vérité* », dit-il. « *Progressivement, j'ai dû savoir ce qui était arrivé aux Juifs envoyés dans les camps et que mon père était resté deux ans à Auschwitz, mais je ne l'ai jamais interrogé là-dessus. Je ne voulais pas savoir.* » « *Mais* », ajoute-t-il tout récemment, « *j'ai rejoué quelque chose, j'ai mimé des drames ayant touché mon père ou la génération d'avant. Je refaisais les morts, tout ceux que je n'ai pas connus et qui sont là autour. J'étais épuisé.* »

Il ajoute que cette idée lui est inassimilable, tout comme sont inassimilables ses désirs de mort à l'égard de ses parents tels qu'ils se sont exprimés crûment dans ses rêves et ses fantasmes. On touche là de nouveau le caractère non représentable des camps pour les survivants. Le retour du forclos dans le réel peut être reconnu, mais il n'en renvoie pas pour autant à une représentation possible, pensable.

Au cours de son analyse, son investigation a plus porté sur la Pologne de la jeunesse de ses parents que sur la période nazie. De celle-ci, il n'a recueilli que des bribes de témoignages qu'il n'a pas recherchés. Son père lui a dit par exemple que c'est le hasard du tri par l'officier SS à la sortie du train qui l'a orienté vers les commandos au lieu de la chambre à gaz, ce qui lui fait dire : « *Ma naissance tient à un ensemble de circonstances improbables* ». Son père lui a également dit que beaucoup de Juifs avaient perdu la foi dans les camps, parce qu'ils pensaient que Dieu les avait abandonnés. Si, dans ce domaine, nous sommes loin de l'acharnement de Lanzman, c'est qu'en analyse il faut compter avec les résistances. On l'a vu justement à propos de la projection du film *Shoah*, qu'il n'était sans doute pas prêt à voir. Il a également fait un rêve où il était question de lui enfoncer dans le fondement un rouleau sur lequel étaient inscrits des caractères hébraïques. Il l'a interprété comme la nécessité de pousser l'analyse du côté juif, et que cela lui répugnait comme cette partie du corps. Depuis que j'ai commencé la préparation de cet exposé, il a rêvé par exemple que, prenant le métro pour venir à sa séance, il changeait à Bastille en sortant dehors, et voyait le chantier du nouvel opéra, puis il reprenait le métro et descendait trois stations avant la mienne. « *C'est que je n'aime pas les nouvelles constructions* », dit-il, « *que ce soient les chantiers à la Bastille, ou les immeubles neufs de votre quartier. Je préférerais les choses dans leur état ancien.* » En revanche, plus récemment encore et pour rester dans la métaphore immobilière, il a rêvé qu'il voyait par la fenêtre l'immeuble de son enfance qui s'écroulait à la manière de la barre de la Courneuve à la télévision. Il avait peur d'être écrasé par cette masse, mais la façade de l'immeuble pivotait littéralement comme les pages d'un livre et n'atteignait pas l'endroit où il se trouvait. « *La page est tournée* », me dit-il, « *pour ce qui concerne les événements passés, non pas oubliés, mais relégués dans le passé et ne faisant pas irruption dans le présent. Je vais peut-être savoir accepter que mes parents meurent, et que cette disparition comme la façade de l'immeuble, puisse se faire sans télescope avec le présent. C'est pour pouvoir tourner cette page que j'ai entrepris cette analyse, je crois, car je pensais qu'il n'y aurait pas de futur possible après leur mort.* »

Il faudra sans doute encore du temps pour que le patient puisse enterrer vraiment ses morts, et je ne vois pas pourquoi je n'aurais pas la même patience que Lanzman avec cet analysant qui me touche particulièrement. Enfin, si, comme le note Nathalie Zaltzman dans l'article que j'ai déjà cité, l'expérience analytique nous

enseigne que le vivant tient ses ressources de ses capacités d'amour et des morts qu'il est capable de rendre à la mort, des choses qui pourraient paraître banales comme le fait d'avoir appris à conduire et de posséder maintenant une voiture, de s'être mis à apprendre le piano à 35 ans et de pouvoir en jouer avec beaucoup de plaisir, sans compter bien sûr celui d'avoir pu former un couple stable, nous mettent du côté de la vie et du désir, de l'envie, et constituent autant de pierres d'attente à l'issue de cette analyse.

Pour François Desvignes

Leopoldo Bleger

Je parle ici¹ au nom de l'APF, dont j'assume en ce moment la présidence, mais aussi en mon nom propre tant la personne de François avait quelque chose d'immédiatement attachant. Et je ne suis pas sûr que « attachant » soit le mot qui convienne. Comment décrire ce quelque chose : une bienveillance qu'on devinait sans angélisme, une présence sereine qui ne cherchait pas à s'imposer, une qualité d'écoute dans la conversation la plus banale. Il possédait une sorte de « sécurité de base » qui lui permettait d'accueillir l'autre, de faire des choix et de s'y tenir avec fidélité. Disons qu'il s'y est tenu avec fermeté.

Je pense d'abord à celui de l'APF, un engagement qui ne l'empêchait pas de dire ses critiques et ses désaccords. Il faudrait plutôt dire que c'est cet engagement qui le poussait à dire ses critiques et ses désaccords.

Je peux aussi facilement imaginer son engagement dans le Centre Smirnoff. Et ce n'est pas tout à fait un hasard que le nom de Victor Smirnoff me vienne ici. Comme François, lui aussi avait une position qui ne souffrait pas d'ambiguïté, même si les contradictions étaient là. Il a été longtemps Directeur du centre que Victor Smirnoff avait créé.

J'ai souvent entendu parler du séminaire clinique de François et je suppose que sont ici nombreux ceux qui y ont participé. Il a été capable d'y créer un climat d'échange clinique qui a été marquant pour beaucoup de collègues de plusieurs sociétés, sans exclusive ni sectarisme.

Ce séminaire a duré plus de quinze ans et il a été fréquenté par certains membres et analystes en formation pendant plusieurs années d'affilée. C'était un groupe, m'a-t-on dit, où chacun, quel que soit son statut, mettait au travail sa pratique et acceptait de la partager à égalité avec les autres.

C'est un constat qu'on fait à répétition : l'importance dans le parcours de tout psychanalyste de trouver un lieu d'échange clinique avec d'autres collègues, un lieu qui accueille nos interrogations et nos difficultés, un lieu où on se permet d'écouter les autres collègues sans – trop – d'a priori. Un tel lieu dépend de la capacité d'une ou plusieurs figures, en général une figure. Et François a été cette figure. Son séminaire a été un lieu de formation dans le véritable sens du terme.

Je pense à Catherine, à ses enfants et petits-enfants. Je pense à nos conversations avec Catherine, conversations où François était là, tant on sentait l'importance de leurs liens. Je les imagine, ces liens, très forts mais pas sans nuages. Je suppose qu'il n'était pas toujours « facile » comme on dit. Et dans un sens tant mieux. La vie de couple, la vie avec les autres, n'est pas facile, elle n'a pas à être facile. D'ailleurs, la vie elle-même ne l'est pas. Probablement parce que, comme le disait Freud, Éros vient introduire de la complication là où les forces de mort visent à aplanir les obstacles et les contradictions.

Je te dis adieu, mon cher François, en pensant aux échanges qu'on a eus et à ceux qu'on n'a pas eus. Peut-être qu'ils auront lieu dans mon for intérieur. On dialogue avec les morts, on le sait, c'est une manière de prolonger leur vie et de trouver un peu de consolation au chagrin.

1. Texte lu lors des obsèques.

François Desvignes

Sophie Bouchet

François Desvignes a occupé une place importante dans mon parcours de formation à l'APF. Deux fois par mois, pendant plusieurs années, nous nous sommes retrouvés dans son séminaire, autour d'échanges cliniques toujours fructueux, et générateurs du désir de travailler analytiquement et collectivement.

François rassemblait, accueillait des membres et des analystes en formation de l'APF, mais aussi d'autres sociétés, sans exclusive ni sectarisme. Chacun, quel que soit son statut et son origine analytique, y mettait au travail sa pratique et acceptait de partager sa solitude d'analyste à égalité avec les autres.

Ce qui explique peut-être la longévité de son séminaire – une vingtaine d'années, je crois – réside dans le fait qu'il n'y a jamais occupé une place de maître. Rassembler des analystes de formations hétérogènes, et favoriser un climat d'échanges cliniques, sans pour autant s'imposer, relèverait plutôt de la figure de "l'hôte analyste" garant de l'hospitalité dans son auberge ; garant de la liberté de parole et de la confiance mutuelle qui l'autorise.

Ceci tenait sans doute à sa personne, humble, habitée par une sécurité de base et une sérénité, qui lui permettaient d'écouter silencieusement et, en fin de séance, de rassembler les contenus des échanges entre les participants pour la fois suivante. Une modestie qui, me semble-t-il, ne s'acquiert qu'au cours d'un long parcours analytique et personnel porté par une forte conviction vis-à-vis de ce mode de transmission de la psychanalyse.

Un lieu de formation donc, au vrai sens du terme.

François Desvignes

Éric Flame

François Desvignes avait une forme de simplicité rugueuse, celle qui rend l'accueil par un psychanalyste déconcertant. Lorsqu'il s'agit d'écrire sur une disparition, pas une disparition de prestidigitant, celle qui fait qu'on disparaît d'un endroit pour réapparaître dans un autre, mais celle définitive par la mort, il faut aller chercher dans nos souvenirs la mémoire des rencontres, des moments où nos vies se sont croisées. J'ai peu connu François – en écrivant son prénom j'entends l'intonation de la voix de Catherine Desvignes quand elle parle de lui – mais la fréquentation de son séminaire a eu une certaine influence sur ma vie de psychanalyste.

Chacun connaît le processus : téléphoner et entendre répondre, premier écho de la voix de François, que « oui, il reste une place nous serons ravis de travailler avec vous. » Le soir venu, rejoindre l'immeuble situé dans une rue en bordure de « Chinatown », ce quartier du 13^e arrondissement où se sont regroupées les générations successives des natifs du Sud-Est asiatique. François nous accueille dans son bureau, plutôt austère, meublé dans un style danois 70 où l'héritage de Dreyer n'est pas absent (c'est au moment de l'hommage qui lui a été rendu à l'oratoire du Louvre que la dimension « protestante » de sa vie m'est apparue). De la baie vitrée du bureau s'étaient les lumières de la ville, les grues qui s'élevaient, signes de la mutation en cours du quartier du pont de Tolbiac. Le Paris de Léo Malet remplacé par le Paris new-yorkais de Wim Wenders, celui halluciné et angoissant des quais de Seine à Beaugrenelle dans *L'Ami américain*. Regarder d'en haut une ville qui est détruite puis reconstruite (ce qui prend toujours plus de temps), procure ce vertige d'assister à l'élaboration des futures strates archéologiques.

Le séminaire de François Desvignes regroupait des analystes de différents horizons : APF, Quatrième groupe, indépendants, sous la houlette d'un François bien calé dans son fauteuil, la pipe au bec. Plus que de marginalité, mot trop souvent galvaudé y compris dans la dimension aristocratique qu'il a prise à une époque, j'y trouvais une forme de clandestinité, non comme un groupement qui fomenterait je ne sais quelle révolution, mais comme des passagers qui, chacun avec leurs histoires, devront raconter et écouter ce qu'il peut y avoir d'étranger dans une langue qu'ils espèrent commune. Et puis, n'est-ce pas le statut des patients qui arrivent, parfois après des mois, voire des années, de tergiversations pour s'allonger sur un divan avec leurs personnages, le peuple de leur vie, comme autant d'objets transférentiels ? François Desvignes n'était évidemment pas insensible à cette clandestinité lui qui s'était intéressé à la possibilité (ou pas) d'analyse avec les pervers.

Il avait construit ce séminaire, dont la composition se modifiait au cours des arrivées, des départs et des permanences. Chacun avait à se déprendre de la honte liée à des désirs inavouables d'exhibition et savait rester pudique. François avait trouvé l'alchimie qui rend un groupe vivant et respectueux alors qu'il ne se voulait ni n'était un groupe de supervision collective. J'y ai appris à construire un cas non plus comme un psychiatre mais (un peu) comme un analyste.

Le destin des analystes fut variable : certains ont rejoint l'IPA, d'autres ont quitté l'APF, certains ont juste continué leur chemin. Parfois je croisais François Desvignes qui me semblait comme en retrait. Souvent Catherine était présente et nous avions (et continuons d'avoir) des échanges sur la conférence qui venait de se dérouler et sur les aléas de la vie psychanalytique. Puis je n'ai plus vu François, Catherine donnait des nouvelles de moins en moins rassurantes. À l'oratoire du Louvre ce sont ceux qui étaient à son séminaire qui se sont retrouvés.

En allant travailler au centre Victor Smirnoff j'ai appris que François Desvignes en avait assuré la responsabilité quelques temps après la disparition de son fondateur. Je suppose qu'il a conçu son séminaire comme la

Éric Flame

continuité du polyglottisme du centre sans les aléas des tensions institutionnelles et du narcissisme des petites différences.

Et puis, et surtout il y avait les récits de voyages. Il fut un des derniers (avec Catherine bien sûr) à avoir vu la citadelle de Bam intacte, les escapades en Italie, sa passion pour l'art et son amour pour ses proches. François Desvignes fut un analyste et un homme intègre et ouvert, ce n'est pas si fréquent et il est temps de le remercier.

Hommage à François Desvignes

Anne Homer Koffi

Je réponds bien volontiers à la sollicitation d'Adriana Helft et je viens témoigner de ma rencontre avec François Desvignes à un double titre : l'analyste en formation qui a participé un temps au groupe d'inter-contrôle initié par François et l'actuelle responsable du centre Victor Smirnoff dont il a lui-même été responsable de 1995 à 2000 après y avoir travaillé plusieurs dizaines d'années.

J'ai rencontré François dans les années 2000, chez Catherine et lui, alors qu'il animait depuis des années ce groupe d'inter-contrôle fonctionnant dans une précieuse mixité : de jeunes analystes avec des plus aguerris et des anciens ; des praticiens venant de différentes écoles et de pratiques multiples (psychodrame, thérapies de patients psychotiques, etc.) ; des médecins, des psychologues et des profanes, etc. Tout ce monde se retrouvait dans une grande humilité, une qualité d'écoute mutuelle qui essayait de tenir à distance les impératifs surmoïques et les exigences idéales. Catherine y apportait, c'est sûr, sa passion de la chose analytique et sa fine oreille. Mais c'était François qui était garant de la liberté de parole, dans ce groupe qui se renouvelait en partie régulièrement, et garant du sentiment de confiance qui faisait que chacune et chacun y causait vraiment de ses embarras ou des questions qui les travaillaient : les cures dont on a honte tellement on ne comprend rien à ce qu'il s'y passe, les analysants que l'on retrouve à chaque séance la peur au ventre, les traitements où le désir de devenir analyste entre en jeu chez l'analysant (et peut-être pas seulement chez lui...), etc.

Ce n'est sans doute pas tout à fait par hasard si nous nous retrouvons, quelques années plus tard, plusieurs de ce groupe à travailler au Centre Victor Smirnoff, pourtant bien après le départ de François. Nous sommes sûrement venus y retrouver ce que lui-même y avait sans doute cherché et ce qu'il avait contribué à pérenniser en tant que responsable. C'est-à-dire un lieu ouvert de traitements psychanalytiques. Probablement le frottement de la psychanalyse avec la question du collectif, autrement que dans l'institution de formation, intéressait François et ce ne sont pas tous les analystes qui trouvent intérêt à inscrire leur pratique dans un lieu de service public, en en construisant le cadre avec d'autres.

Aussi au Centre Victor Smirnoff, il y a toutes les autres choses qui tenaient à cœur à François : la liberté de style léguée par le fondateur Victor Smirnoff, la pluralité des langues analytiques comme dans le groupe d'inter-contrôle, le plaisir et l'amitié qui accompagnent les allers et retours entre les traitements où chacun est forcément seul et les temps d'échanges, voire de disputes, très vivants.

Le chemin de François dans son Association est je crois le témoin de cette chose très précieuse que permet l'APF : la véritable possibilité pour certains d'une trajectoire singulière, « à leur façon », officiellement discrète mais pourtant fermement engagée dans un souci de transmission.

Assemblée générale de l'APF
2 février 2018

Rapport moral du Président

Leopoldo Bleger

I. Introduction

Le rapport moral, exercice obligé, est l'occasion d'essayer de dresser une sorte de bilan, aujourd'hui, un bilan d'étape. Bilan du travail du Conseil, bilan aussi de l'état de notre Association. Occasion aussi d'essayer d'attirer l'attention sur certains enjeux dont l'importance est parfois difficile à déterminer à l'avance.

La mise en place de ce Conseil il y a un an a été bousculée à la toute dernière minute par un désaccord avec l'une des personnes pressenties. Avant l'élection, le futur Conseil a eu le temps d'avancer sur un certain nombre de lignes d'orientation et je remercie Viviane Abel Prot d'avoir fait, avec le Comité scientifique, de très bonnes propositions qui ont été, pour la plupart, retenues.

Je remercie chacun des 5 collègues du Conseil d'avoir su tenir bon avec moi pendant ces quelques jours mouvementés et d'avoir pu créer ensuite un climat de travail et un minimum de confiance entre nous. Merci donc à Adriana Helft, Pascale Totain et Philippe Valon et un merci particulier à André Beetschen qui a bien voulu assumer la tâche de Secrétaire scientifique et à Christophe Dejours qui nous a rejoint en cours de route.

Au moment de l'élection, j'avais fait une petite déclaration indiquant notre attachement aux « caractéristiques fortes de l'APF, son esprit si l'on veut, une manière d'interroger la psychanalyse, d'interroger sa pratique ainsi que les conditions de cette pratique, la question toujours vive de la formation, notre attachement à l'œuvre freudienne. » Il s'agissait de « garder ces interrogations au travail, garder aussi nos conflits et nos différences en veillant à que ces interrogations ne nous paralysent pas ».

Petite anecdote. Lorsque je suis allé saluer Jean-Claude Lavie pour son 96^e anniversaire en novembre dernier, quelqu'un lui avait soufflé que j'allais présenter ma candidature à la présidence de l'APF. Il m'a donné à cette occasions quelques impressions de sa présidence et relaté l'anecdote suivante : à la fin de son mandat il dit à Granoff qu'il pensait que le climat de conflit dans l'Institution s'était un peu calmé avec sa présidence. Granoff en convient et ajoute : mais est-ce qu'une institution analytique peut et doit fonctionner sans conflit ? Du pur Granoff et du pur Lavie.

Avant de continuer je voudrais saluer la mémoire de deux collègues disparus cette année, Bernard Jolivet et François Desvignes, tous deux très attachés à l'APF mais aussi à une certaine forme de présence des psychanalystes et de la psychanalyse dans la cité. Un hommage a été rendu à Bernard Jolivet dans le numéro 95 de *Documents & Débats*, l'hommage à François Desvignes paraîtra dans le prochain numéro. Nous venons d'apprendre aussi le décès de Marie-Odile Godard, inscrite à l'Institut de formation depuis de nombreuses années.

II. Vie institutionnelle

Nous sommes aujourd'hui 104 membres, 35 membres titulaires, 46 sociétaires, 2 membres d'honneur et 21 membres honoraires. Le Collège de Titulaires a élu titulaire Jean-Michel Lévy, et sociétaires, Cécile Cambadélis Sisco, Miguel de Azambuja et François Hartmann. Quatre cursus ont été homologués, ceux de Mi-Kyung Yi, Anne-Elisabeth Thiebault, Claire Tremoulet et Claire Squirès. Les prochains Collèges de mars et de juin sont déjà « pleins » avec d'autres candidatures et homologations.

Nous comptons 192 analystes en formation dont 42 ont homologué leur cursus, 5 démissions de l'Institut sont à dénombrer : Anne Cadier, Bertrand Hanin, Dominique Heuzé, Rosine Sapoval et Nancy Halbronn Klein, pour la plupart, en raison de l'arrêt de leur pratique clinique et pour l'un d'entre eux pour des raisons de santé. Une seule situation contentieuse a eu lieu et j'ai reçu la personne pour essayer de m'en faire une idée.

Claude Barazer, Secrétaire du Comité de formation, nous parlera dans son rapport de la situation plus en détail.

Les chiffres sont étonnamment constants, les variations peu significatives. Qu'en penser ? Difficile d'invoquer le hasard. S'agit-il d'une autorégulation involontaire ? La plupart des sociétés analytiques souhaitent plutôt croître en nombre, avec le risque d'avoir à gérer de plus en plus de difficultés institutionnelles : il faut bien occuper tout ce monde et ne blesser personne. Rester une « petite » société n'est cependant pas un gage de difficultés moindres, les problèmes sont parfois différents mais on n'échappe pas aux inévitables tensions et inimitiés.

« Petite société » peut-être, mais avec une forte présence de ses membres dans le monde de l'édition, de l'université, dans les centres d'assistance psychiatrique et psychologique ainsi que dans le monde de la culture. Cette présence, voire cette influence, nous est précieuse. Je ne pourrai pas citer tous les membres et analystes en formation qui ont été invités en 2017 à faire des conférences ou des interventions dans d'autres institutions, qu'elles soient ou non psychanalytiques, en France ou à l'étranger. La liste serait très longue.

L'APF limite les buts qu'elle se donne à l'activité scientifique, de recherche, et de formation, mais en faisant une large place à l'interrogation sur le statut de ces activités (quel « scientifique », quelle « recherche », quelle formation ?) Ce n'est pas tout à fait le cas de la SPP qui assure une présence active de la psychanalyse dans le monde social et culturel. Je me dis depuis longtemps que l'APF peut agir à sa manière parce que la SPP assure cette présence qui est, à mon avis, nécessaire. Sur ce point aussi, la discussion à l'APF n'est pas récente et les désaccords persistent. Et, dans un sens, tant mieux. Au risque de rester enfermé sans s'en rendre compte dans un esprit « APF-APF », comme on dit « franco-français ».

Publications de l'APF

C'est à la suite des propositions du Conseil de Jacques André et sous l'impulsion du Comité de publication, dont le responsable est Patrick Merot, que le projet d'une revue de l'APF prend forme peu à peu (une publication qu'il ne faudrait pas appeler « revue »). Le Comité de publication est maintenant composé de Dominique Blin (Secrétaire de publication), Viviane Abel Prot, Claude Arles, Isée Bernateau, Solange Carton, Catherine Chabert, Jean-H. Guégan, Françoise Neau et Martin Reça.

Bref rappel puisque Patrick Merot vous présentera l'ensemble du travail dans son rapport. Jacques André avait proposé une réunion sur la publication de l'APF, réunion qui a permis de préciser certains points et d'entendre aussi l'inquiétude de nombreux collègues. Où publier après la disparition de toutes les revues liées à l'APF ? Plus encore : les comités de rédaction de ces revues sollicitaient, encourageaient et accompagnaient les premiers pas dans l'écriture de beaucoup de nos collègues. Il ne s'agit donc pas seulement d'offrir un lieu de publication, mais aussi une incitation au travail d'écriture. Le projet mis en place ne résout pas cette question, il vise d'autres objectifs que les revues d'autrefois remplissaient, faire connaître le travail de l'APF.

Patrick Merot et le Comité de publication ont proposé trois réunions pour tenter d'aborder toutes les questions en jeu, réunions pour lesquelles d'autres collègues ont également été sollicités. On le sait, les temps ne sont pas fastes pour les publications en sciences humaines et sociales, *a fortiori* en psychanalyse. Qui achète et lit encore une revue de 300 pages à l'écriture serrée et qui ne prend pas son lecteur par la main ? Peu de monde. Très peu de monde. Il ne sert à rien de se lamenter. D'autant que les contraintes d'écriture d'autrefois n'étaient pas moindres que celles d'aujourd'hui. Elles n'étaient pas du tout les mêmes, voire à l'opposé. Mais comme l'Oulipo l'a bien montré : les contraintes peuvent parfois être paradoxalement productives.

Le dernier numéro de la publication ancienne manière de l'APF vient de paraître sous le titre *L'Enfant de la psychanalyse*. Belle présentation, bonne qualité des textes. Le premier numéro de *Le présent de la psychanalyse*, nom choisi, paraîtra en janvier 2019 pour la Journée ouverte, le numéro suivant, en septembre.

Entre l'*Annuel* que nous avons connu et *Le présent de la psychanalyse* il y a, à mon avis, plus de discontinuité que de continuité. Nous avons fait le choix de poursuivre avec les PUF, autrement dit, viser une certaine attractivité de la revue qui doit se traduire aussi en nombre d'exemplaires vendus. L'*Annuel* a été créé avec comme première visée, et bien que cela ne figure pas explicitement dans le règlement, de publier les textes des Journées ouvertes, autrefois édités sous forme de plaquette. De publier également nombre des textes présentés lors des Entretiens. Nombre de textes ne signifie pas leur intégralité, cela n'a pas été clair pour beaucoup de nos collègues qui considéraient que la publication était, disons, automatique.

Je relève cette question pour deux raisons. D'abord cette supposée publication automatique a souvent eu une incidence sur l'écriture même du texte, qui était moins destinée aux Entretiens qu'à leur publication. Réaffirmer le caractère non automatique de la publication, permettra peut-être, je l'espère, de préparer des conférences moins « achevées », plus à même de montrer l'état d'une question, l'hésitation d'une pensée et de son cheminement.

Quant au choix de rester avec les PUF, il n'était pas impératif. L'impression d'une revue représente probablement le coût le moins onéreux de tout le processus. C'est rendre un numéro prêt pour son impression qui constitue la dépense la plus importante. Cet énorme travail de compilation, correction et mise en page est remarquablement bien rempli par les membres du Comité de publications depuis le début de l'*Annuel* et ce, au prix d'un effort considérable. Reste bien sûr la question de la diffusion : il n'est pas sûr que les PUF fassent ce travail de manière satisfaisante. D'autres associations de psychanalyse ont décidé, c'est un choix, d'assurer elles-mêmes la charge d'une maison d'édition, traductions et publications de livre compris, faisant appel à un diffuseur.

Le choix est fait. Le Conseil souhaite que le Comité de publications se donne tous les moyens pour assurer la qualité de son travail et de sa diffusion. La proposition de transformer le Comité de publication en Comité de rédaction de la revue n'a pas été retenue par ce même Comité. Si le Conseil doit rester responsable en dernier lieu de la revue, le Comité doit pouvoir travailler de manière indépendante en se donnant ses propres critères.

Groupe de contact

Le groupe de contact s'est réuni 4 fois (février, avril, juillet et octobre). Monique Selz a bien voulu représenter une fois de plus l'APF lors des premières réunions. Il y a d'abord été question du Conseil national des universités (CNU) et du danger de voir exclues, pour validation de cursus, les revues publiant des textes analytiques, danger pour l'instant écarté. Puis il a été question du Comité national de la santé mentale (CNSM) et de la nomination d'Alain Ehrenberg comme Président. Enfin, une fois de plus, de l'autisme. À la réunion suivante en avril puis en juillet, une lettre a été rédigée pour demander un rendez-vous à la nouvelle ministre de la santé, lettre que l'APF a signée. Entre-temps, il était question que notre collègue Bernard Golse participe à une réunion sur l'autisme à l'Élysée, réunion qui, finalement, n'a pas eu lieu. À partir de la réunion d'octobre, c'est Bernard de La Gorce qui a été délégué par l'APF au groupe de contact. La lettre écrite par Bernard après cette réunion, vaut le détour ! Il met clairement sur le tapis, entre autres, l'ambiguïté de beaucoup de démarches de ce groupe de contact. Certains participants de ce groupe, qui représentent, soi-disant, une société de psychanalyse, ne sont là que pour se faire reconnaître. L'APF s'en est toujours un peu méfié ou du moins gardé ses distances.

Face à certaines mesures des pouvoirs publics ou à la situation faite à la psychanalyse, il est parfois difficile de décider quand répondre (ou pas) et de quelle manière.

Aux dernières nouvelles quatre personnes du groupe de contact seront reçues au ministère par la Direction générale de l'offre de soins (DGOS) le 16 février prochain. Le CNSM vient d'être supprimé et remplacé par un « Comité stratégique » qui se réunira deux fois par an sous la direction de la ministre, Agnès Buzyn. Il est encore trop tôt pour évaluer la portée de ces mesures. Les annonces faites par la ministre concernant la situation de la psychiatrie ne sont guère encourageantes.

Documents & Débats

Documents & Débats constitue un outil de travail remarquable. On le réalise chaque fois qu'on est amené à le consulter. Deux volumes ont été édités en 2017 sous la responsabilité d'Adriana Helft avec Yvette Dorey, Caroline Giros-Israël, François Hartmann et Catherine Rodière Rein. Tous ceux qui ont travaillé à l'édition de *Documents & Débats* savent quelle charge de travail cela représente. L'APF est probablement une des rares sociétés de psychanalystes à publier en interne la plupart des documents et des conférences.

Site Web¹

Jocelyne Malosto avec l'aide de notre *Webmaster*, Fabrice Perrinel, et l'assistance de Madame Mamane, a terminé la refonte complète du site, devenu lui aussi un outil de travail. Le Conseil n'a pas encore pu mettre en place un système qui permette d'actualiser rapidement les informations. Pascale Totain a attiré l'attention du Conseil sur l'importance, de nos jours, des réseaux sociaux pour faire connaître les activités ouvertes de l'APF.

Le local

Les derniers Conseils ont dû s'interroger sur la question du local de l'APF, le nôtre n'y échappe pas non plus. Avons-nous encore l'alternative entre acheter ou louer ? Difficile à dire. En revanche, il est certain que d'ici peu il n'y aura plus de choix, le prix à l'achat continuant d'augmenter. La comparaison doit porter sur la question financière mais il ne faut pas négliger la valeur symbolique d'un achat, qui est un pari sur l'avenir. Le Conseil a considéré qu'il serait préférable que l'Assemblée puisse se saisir de la question pour clarifier nos choix. On pourra ensuite constituer une commission *ad hoc*. Pour l'instant nous avons consulté ceux qui ont déjà exploré la question, dont Felipe Votadoro, Dominique Blin et Pascale Michon Raffaitin. Avec Pascale Totain nous nous sommes procurés quelques éléments chiffrés.

Quel local nous faudrait-il ? Un endroit facilement accessible (rez-de-chaussée ou premier étage) dans un quartier agréable et pas trop excentré (adieu au charme de la place Dauphine), pas loin du métro. Un local comportant une grande pièce pour des réunions de 40 ou 45 personnes, une autre pour le secrétariat qui puisse aussi servir de salle de réunions pour 9 ou 10 personnes, un coin cuisine et des toilettes. Cela représente quelque 70 m², nous avons actuellement environ 50 m². Le prix de la location dépend bien sûr du quartier, de la rue, de l'état de l'immeuble, etc. D'après les informations recueillies il faut compter entre 30 et 40 € le mètre carré, autrement dit, entre 2 100 et 2 800 euros par mois, charges non comprises. Comparé à ce que nous payons actuellement, cela représente une augmentation de l'ordre de 50 à 100 %.

Le Conseil de Felipe Votadoro avait exploré, en son temps, la possibilité d'une location ou d'un achat à un organisme institutionnel, en l'occurrence la Mairie de Paris. Il y a bien d'autres pistes possibles qui iraient dans le même sens.

Pourquoi une pièce pouvant recevoir 40 ou 45 personnes ? C'est moins pour que les réunions de l'enseignement puissent y avoir lieu (la location à Psycho-prat¹ est peu coûteuse), que pour pouvoir organiser des petites

1. Voir annexe.

activités ouvertes. Disposer d'un lieu un peu plus grand et facilement accessible permettra d'imaginer d'autres activités pour faire connaître le travail de l'APF. De nos jours quelqu'un qui veut connaître ce travail, le fera moins par la lecture de textes que par la transmission orale à l'occasion des journées ou des réunions ponctuelles : présentation d'un livre, débat entre deux analystes, petite série sur un thème. Il ne s'agit pas de trop programmer, mais de se laisser surprendre par une situation, par l'actualité d'un problème.

L'achat semble une option bien plus compliquée : il faudrait consulter un avocat pour connaître le meilleur montage juridique (SCI probablement), prendre un crédit important. On peut compter sur une base de fonds propres mais il faut en réserver une partie pour d'éventuelles difficultés financières. Faire appel à des donateurs, à la générosité des uns et des autres, collègues de l'APF et des non-psychanalystes, reste un peu utopique. Je dois cependant avouer que je serai tenté d'essayer. Se lancer dans pareille aventure aurait une portée symbolique importante.

Une commission *ad hoc* pourrait nous apporter d'autres précisions, concernant en particulier la deuxième option. On peut essayer de comparer les coûts mais il est difficile de comparer la signification d'un achat par rapport à celle d'une location.

Le Conseil sollicite votre avis. On pourrait également envisager une Assemblée générale extraordinaire pour traiter de cette question en détail, elle pourrait par exemple avoir lieu le matin d'un débat scientifique.

III. Vie scientifique

Dans la série des Débats du samedi sur *L'événement*, organisée par Jean-Michel Lévy et son Comité scientifique, nous avons entendu en février 2017, Maria Marcellin (*Heureux événement*) et Serge Franco (*Un événement sans histoire*), en mai, Solange Carton (*L'attente flottante*) et Monique Selz (*Le passé inaccompli : moteur de l'événement*). Depuis quelques années déjà, les Débats du samedi nous donnent l'occasion d'entendre aussi des analystes en formation, souvent pour la première fois. Si l'exercice a forcément ses contraintes, il permet d'entendre la singularité de la voix de chacun, et chose à remarquer, très souvent à partir d'un travail clinique. La discussion est un aspect majeur de ces après-midis de travail.

En juin, ont eu lieu les Entretiens sur *Le meurtre de la mère*. Laurence Kahn a introduit et dirigé la discussion. Lucile Durrmeyer (*Mal de mère*), Jean-Louis Baldacci, notre collègue de la SPP (*Le meurtre de la mère et la situation analytique*) et Patrick Merot (*Matricide : la tentation du mythe*) en ont été les conférenciers. Le thème et les interventions ont donné lieu à de très bon débat où le double sens du titre (meurtre commis par la mère et/ou son assassinat) ont permis que se manifeste un trouble : réalité ou fantasme, ou plutôt l'espace entre réalité et fantasme.

Le thème des Débats du samedi proposé par le nouveau Comité scientifique (composé de Catherine Chabert, Miguel de Azambuja, Jean-H. Guégan, Éric Flame et Marita Wasser) et son secrétaire, André Beetschen, est *Objets de la méthode psychanalytique*. Si le thème de la méthode a déjà été l'objet des Débats du samedi il a quelques années, il a semblé nécessaire d'y revenir encore, en en décalant quelque peu la question : moins la méthode en elle-même que ses obstacles et ses cheminements. Le premier débat avec Jenny Chomienne Pontalis (*La brutalité du fait*) et Eric Jaïs (*Refusement et transfert*) est prometteur. Le Comité scientifique a proposé que l'un de ses membres ouvre la discussion. C'est Miguel de Azambuja qui a inauguré cette nouvelle formule.

Demain nous entendrons Martin Reca et Didier Houzel, Jean-H. Guégan introduira la discussion. Puis en mars, Sylvie de Lattre et François Hartmann avec Éric Flame du Comité scientifique. Le 4^e débat, au mois de mai nous permettra d'écouter le travail de l'ARCC sur *L'Interprétation*.

Lors des Entretiens de décembre sur *Métapsychologie de la solitude* nous avons entendu Athanasios Alexandridis, notre collègue Joëlle Piccard, Présidente de la SPRF et Jocelyne Malosto, l'introduction et la direction du débat étaient assurés par Jean-Michel Hirt. Certains mots ou certains thèmes convoquent inévitablement,

qu'on le veuille ou pas, la pensée et l'orientation d'un auteur. Le choix d'un thème comme celui de la solitude comportait le risque de rester fixés dans les paramètres du texte de Winnicott qui semble avoir eu un fort écho en France. Il est frappant de constater que le destin de l'œuvre de Winnicott, ailleurs qu'en France, est au service d'un maternage éhonté au nom des besoins du patient, au nom des traumatismes précoces.

Pour ma part, je fais le vœu d'un abord critique de l'œuvre de certains auteurs (pourquoi pas tous ?) Abord critique permettant de situer l'ensemble d'une pensée, les thèmes qu'elle se donne et ce à quoi elle choisit de se confronter. Tâche très difficile qui irait un peu à contre-courant de la tendance des dernières années où prime plutôt l'envie de s'identifier à un style, sinon à une pensée.

Grâce au dynamisme de notre Trésorière nous avons repris une bonne vieille habitude lors de la soirée du samedi des Entretiens : danser !

Lors des prochains Entretiens au mois de juin sur *Le détour*, un thème qui nous ramène au cœur de la pensée freudienne, nous entendrons Jacques André, Françoise Coblence, notre amie de la SPP, et Luis María Moix. Évelyne Sechaud qui était pressentie comme directeur de discussion ne pourra pas assurer cette tâche. Nous remercions Dominique Suchet d'avoir accepté d'assurer la direction de la discussion.

Activités ouvertes

Depuis plus de dix ans (2005) les analystes de l'APF à Lyon organisent une rencontre au Château de Montchat (l'historique de la journée par Paule Bobillon se trouve dans le n° 77 de *Documents & Débats*). L'année dernière, elle a eu lieu le 18 mars avec pour thème *Figures de la douleur* et était organisée par Martine Baur, Loïc Brancart, Françoise Dejour, Nathalie Janas, Mandana Mostachfi et Dominique Suchet. La rencontre a été introduite par Mandana Mostafchi avec des textes de Fafia Djardem (*Douleur, une conquête...*), Elisabeth Cialdella (*Guernica intime*) et Jean-Yves Tamet (*La vengeance : une douleur déplacée*), André Beetschen a assuré la direction de la discussion.

J'avais lu les textes très que j'ai trouvé très intéressants. On m'a rapporté que l'après-midi s'était très bien passée ainsi que le cocktail du soir. La gare de Lyon étant fermée pour travaux, j'avais décidé de prendre l'avion. À peine monté dans l'appareil, une fusillade qui a eu lieu à Orly Sud (j'étais à Orly Ouest) a paralysé toute l'activité de l'aéroport. J'ai passé plus de quatre heures dans l'avion cloué au sol, assis à lire plutôt calmement. Une fois sorti de l'avion, il était trop tard pour rejoindre la rencontre à temps.

En revanche j'ai pu me rendre sans encombre à l'après-midi de débat organisée à Nantes le samedi suivant 25 mars, sur le thème *Aimer ou détruire*. Cette rencontre existait depuis quelques années déjà, le Conseil de Jacques André l'a en quelque sorte officialisée. Une soixantaine de personnes était inscrite, l'organisation par Dominique Baudin, Françoise Brelet Foulard, Pascale Colin, Brigitte Eoche-Duval, Jean-H. Guégan et Valérie-Anne Queuille était parfaite. Nous avons entendu Jacques André (*La terreur, de Charlie au Bataclan*), Olivia Todisco (*Lou Andreas Salomé/Sigmund Freud. Dialogue sur l'objet amoureux*) et Jean-Michel Hirt (*Le savoir du bonheur*), Brigitte Eoche-Duval a fait l'introduction, Jean-H. Guégan la discussion.

Le 23 novembre dernier a eu lieu l'autre activité ouverte à Lyon, *L'APF invite à Lyon*, cette fois-ci l'invité était Paul Denis avec Kostas Nassikas comme discutant.

Le Conseil précédant avait eu l'initiative d'organiser une activité ouverte aussi à Bordeaux. Elle aura lieu le 24 novembre 2018 à la Librairie Mollat avec Catherine Chabert, Pascale Franques et Jean Philippe Dubois. Les activités ouvertes à Nantes et Bordeaux auront lieu en alternance tous les deux ans.

Le Conseil a décidé de maintenir le rythme des journées ouvertes que nous avons instauré depuis quelques années déjà, une journée tous les ans en septembre, une autre tous les deux ans en janvier. Ces deux journées se profilent de manière différente. Celle de septembre, que nous proposons, suivant la suggestion de Viviane Abel Prot, d'appeler *Rencontre de septembre*, convoque des analystes de l'APF et des invités, de préférence d'autres disciplines, en espérant un débat qui confronte et fasse résonner notre travail avec celui de non psychanalystes.

Celle de janvier est l'occasion de montrer la force du débat à l'APF à un large public d'étudiants, de psychothérapeutes et d'« honnêtes hommes » pour reprendre une figure ancienne qui tend à disparaître.

En septembre, nous avons choisi de traiter la question de l'identité sous le titre incisif de *Décomposition de l'identité* où résonne son utilisation parfois nauséabonde. Nous avons entendu d'abord l'introduction de Viviane Abel Prot qui a assuré la direction du débat, ensuite le matin Laurence Apfelbaum (*Prédominance du manifeste*) et Vincent Descombes (*La notion de subjectivation*). Le titre du livre de Vincent Descombes publié en 2013, *Les embarras de l'identité*, aurait bien convenu à notre journée. Nous avons déjà eu l'occasion de l'entendre à l'APF à propos d'un autre de ses livres, *Complément du sujet*. L'après-midi nous avons entendu Dominique Clerc (*L'Autoportrait par Montaigne. Traitement psychique*) et Eric Bordas (*Parce que le style, ce serait l'homme*). La tenue scientifique des quatre textes était très bonne, la discussion aussi. Reste que l'assistance était moins nombreuse que ces dernières années, presque un tiers de moins. Pourquoi cette baisse ? La date de la Journée qui, cette année, tombait particulièrement près de la reprise de septembre, une publicité insuffisante, le thème lui-même, ou encore l'absence de noms plus « rutilants » ? Difficile de trancher, probablement un peu de tout ça à la fois.

Le Conseil veille à ce que l'organisation des deux prochaines journées ouvertes (septembre 2018 et janvier 2019) attire un public plus nombreux. Le nombre d'inscrits ne représente pas un gage de bonne qualité, certes, mais c'est malgré tout un signe dont il faut tenir compte.

La *Rencontre de septembre* aura lieu cette année le 15 septembre (3^e samedi du mois) sur la question du *Fraternel* (le titre reste à préciser). La prochaine journée ouverte aura lieu le 19 janvier 2019, le thème pressenti est *Le refoulement en héritage* (dans le brouillon du rapport j'avais écrit « L'héritage en refoulement » : ça doit traduire le fond de ma pensée).

Avec la disparition des membres fondateurs, l'APF est depuis déjà quelque temps à un tournant. Peut-on interroger ce tournant et ses conséquences ? On peut essayer. Certains Conseils sont allés en ce sens. Les activités scientifiques pourraient en être l'occasion, par exemple avec la question de l'héritage et de la tradition. Ces thèmes ne sont pas nouveaux mais on peut y revenir en écartant toute mièvrerie : la pensée freudienne dans *L'Homme Moïse* fait de la tradition la résultante du refoulement et de la trahison, le tout couteau à la main.

Une autre activité ouverte s'est glissée après celle consacrée à l'identité. Nous avons été contactés par le Cercle d'études internationales Jean Starobinski des Archives littéraires suisses nous invitant à co-organiser une soirée sur *Jean Starobinski et la psychanalyse*. Tous les ans, le fonds Starobinski organise une activité autour de son œuvre à la date de son anniversaire ! C'est logiquement à l'APF qu'ils se sont adressés du fait de l'amitié de Starobinski avec Pontalis et de sa participation au travail de la *NRP* (il y a publié 16 textes). Il y avait une centaine de personnes dans la salle où nous avons entendu d'abord une jeune thésarde, Marta Sábado Novau, faire le point de la question, ensuite John Jackson, professeur de littérature, et Edmundo Gómez Mango.

Psychanalyse et littérature ou plutôt critique littéraire, le thème était très vaste. Deux brèves remarques : le texte d'introduction de Sábado Novau et celui de J. Jackson visaient surtout à une sorte de clarification de la question, ce dernier mettant l'accent sur l'inspiration phénoménologique plutôt que psychanalytique de Starobinski. Le texte inspiré d'Edmundo laissait aussi entendre, au travers des commentaires de l'un sur l'autre, non seulement un échange intellectuel de haut niveau mais aussi une amitié où l'amour avait toute sa place.

En dehors des activités ouvertes devenues régulières, le Conseil a souhaité proposer des rencontres ponctuelles, pour nous saisir d'une question ou d'une problématique, en faisant appel à l'un de nos collègues de l'APF et à quelqu'un hors APF. Il y a eu, au fil du temps, plusieurs séries d'activités de ce genre, par exemple *Points d'incidence* lors du Conseil d'André Beetschen. Notre intention n'est pas d'en faire une série mais plutôt de garder la fraîcheur de l'occasion qui se présente, un peu hors programme.

Une rencontre aura lieu le matin du Samedi débat du 8 décembre 2018 avec la participation de Jorge Canestri et de Laurence Kahn. Jorge Canestri a une longue expérience des instances de l'IPA, de la FEP (il en est

actuellement son Président) et de l'IJP. Il s'intéresse depuis longtemps aux questions épistémologiques de la psychanalyse et aux problèmes de la recherche dite scientifique. En outre il a une position assez tranchée concernant les questions des modèles de formation (j'y reviendrai plus loin). La discussion avec Laurence Kahn sera donc l'occasion de confronter ce que la psychanalyse peut dire de sa scientificité, de l'orientation de la recherche et de ses implications dans la formation.

Pour l'instant le Conseil essaie d'avancer sur l'organisation d'une autre matinée, André Beetschen souhaitant discuter avec un spécialiste des neurosciences sur les implications et la portée des découvertes concernant l'activité cérébrale.

ARCC

Les ARCC sont maintenant sous la responsabilité d'Anne Robert Pariset qui a très bien saisi l'importance et la place particulière de cette structure de travail. Alors qu'il y avait six ARCC jusqu'en juillet 2017, certains ont considéré que leur travail était terminé, il n'en est resté que trois à la rentrée et, surtout, aucun nouveau. Il est trop tôt pour en tirer des conclusions.

IV. L'Institut de formation

Des 151 analystes en formation (sans compter donc les 41 homologués) 68 sont en supervision (39 en première supervision, 29 en seconde). *Quid* des autres ? Certains n'ont rien entrepris, d'autres se trouvent dans un entre-deux, entre les deux supervisions ou entre la validation de la deuxième supervision et l'homologation. Cela ne préjuge en rien de leur participation à l'enseignement et aux activités scientifiques. Si je me laisse guider par le petit échantillon de parcours que je connais un peu ou dont j'entends parler, les situations sont extrêmement diverses : depuis l'inhibition jusqu'à l'activisme, plaintes, idéalizations et critiques. En pensant à mon propre parcours et à celui de certains proches, ces différentes attitudes sont l'occasion d'élaborer (passez-moi le terme) différentes positions en lien avec les enjeux personnels. Seule inquiétude : que cette mobilité psychique se fige par exemple dans la rancœur, le dépit ou inversement, dans l'émerveillement et l'enchantement, chacune de ses positions cachant les autres.

Difficile par conséquent de généraliser et mieux vaut ne pas le faire. Mais cela ne nous dédouane pas de la nécessité d'interroger notre fonctionnement collectif et notre responsabilité. Si je reste toujours sensible à la critique des années 70 qui faisait de l'institution analytique un des foyers des résistances à la psychanalyse, cette critique me paraît ne pas tenir compte d'autres dimensions en jeu. Certains séminaires et groupes de travail ou certaines journées de membres ont tenté d'explorer ces dimensions.

Je reviens un peu en arrière sur deux questions d'un ordre très différent concernant les analystes en formation, l'une d'elles déjà abordée par le Conseil précédant. Il s'agit de la démission des analystes en formation et celle de l'usage de la mention d'appartenance à l'APF.

Il n'y a, ni dans les statuts ni dans le Règlement intérieur, d'article concernant la démission des analystes en formation ! Certains d'entre eux, ayant mis fin à leurs activités professionnelles, souhaitent cependant pouvoir rester informés et participer à la vie *scientifique* de l'APF et de ne pas « rester dans les oubliettes », comme l'écrivait l'un de nos collègues en présentant sa démission. Or, ayant démissionné cela est impossible. Le Conseil propose donc de rajouter un article au Règlement intérieur (numéro 19) qui serait libellé de la manière suivante : « Les analystes en formation et les analystes ayant homologué leur cursus peuvent présenter leur démission de l'Institut de formation par simple lettre adressée au Directeur de l'Institut. Ils peuvent cependant demander à continuer d'être informés des activités scientifiques de l'Association et y participer, moyennant une participation aux frais dont le montant est fixé chaque année par le Conseil. »

Le Conseil a discuté à plusieurs reprises la question de la mention d'appartenance à l'APF par les analystes en formation. Au point de départ, notre attention a été attirée par des déclarations assez intempestives d'un analyste en formation qui indique toujours la mention APF entre parenthèses lorsqu'il fait état de ses titres. Peu de temps après, sur la quatrième de couverture d'un livre, deux autres analystes en formation se sont également servis de cette mention.

Il est clair, ou il devrait l'être, que lorsque la demande d'un candidat à la formation analytique à l'APF est acceptée, l'analyste en formation est admis à l'Institut de formation de l'Association et non pas à l'Association elle-même.

Dans ce sens, la mention d'appartenance à l'APF tant dans des publications que dans des interventions à des colloques ou dans les médias, est réservée aux analystes membres. Ce dont peuvent se prévaloir les analystes en formation est uniquement de leur inscription à l'Institut de formation de l'APF, ou de l'homologation de leur cursus de formation par l'APF.

Rappel à l'ordre ? Certes. Mais il n'est pas dans la vocation du Conseil, d'aucun Conseil je crois, de jouer au gendarme. Si on laisse de côté les aspects légaux (de qui et de quoi l'APF est légalement responsable ? Réponse : de ses membres) la question se situe sur un tout autre plan, mettons, éthique.

Pour ma part, j'y vois une certaine ambiguïté mais tout à fait défendable (je pense au texte d'Adriana Helft, « L'Institution : un fait clinique », *Documents & Débats* n° 90) : les analystes en formation participent à la vie scientifique de l'APF dans son ensemble, ils sont souvent invités à faire des conférences lors de Débats du samedi, ils font partie du Comité de l'enseignement et du Comité scientifique. Cette participation est chose rare dans la plupart des sociétés affiliées à l'IPA. Certains collègues d'autres sociétés critiquent cette ambiguïté y voyant une forme de séduction. Y compris la dénomination elle-même : *analystes...* en formation.

Il s'agit en fait de deux choses différentes, bien qu'un peu entremêlées : le parcours de formation avec ses étapes et ses validations d'un côté, préserver et tenir compte de l'autonomie et de la valeur scientifique de la parole de chacun, analystes en formation ou membre, de l'autre.

La question a surgi d'emblée lors de la réunion du Comité de l'enseignement avec les analystes en formation le 14 octobre dernier, réunion devenue régulière depuis la présidence d'Edmundo Gómez Mango. Pourquoi la liste des analystes en formation n'apparaît pas sur la partie ouverte du site *web* de l'APF ? Après tout, cela permettrait aux éventuels patients de s'assurer du sérieux de la personne qu'ils contactent. Et à partir de là, s'ouvrent grandes les portes de la pratique analytique comme profession, de la garantie ou de l'assurance de la bonne pratique. Il suffit de constater l'évolution des sociétés de psychanalyse dans beaucoup de pays pour percevoir tous les risques de cette pente savonneuse. J'y reviendrai brièvement lorsqu'il sera question de la Journée des membres et de la présentation du modèle Eitingon à la Société britannique.

L'enseignement

Le Comité de l'enseignement, dont la Secrétaire est Paule Lurcel, est composé de Hervé Balondrade, Yvette Dorey, Jean-Louis Fouassier et Francine Pascal de Mont-Marin, Dominique Suchet est la représentante du Collège des Titulaires (le Président et le Secrétaire scientifique en sont membres *ex officio*). Il s'est réuni très régulièrement. Une discussion fort intéressante s'est engagée dès le départ sur la présentation de la plaquette du Programme des activités et de son contenu.

L'Institut organise maintenant six activités, la septième, *Rencontres et débat avec un auteur* est laissée entièrement à l'initiative des analystes en formation.

Le groupe d'accueil s'est donné un titre un peu différent : *Groupe d'accueil et de réflexion : engager une formation à l'APF*. Il est sous la responsabilité de Laurence Khan et d'Évelyne Sechaud. La participation est soutenue, les nouveaux admis se sont régulièrement intégrés au travail de ce groupe. Ici, comme sur toutes les activités d'enseignement, il y aurait des remarques très intéressantes à faire.

Le séminaire sur *L'engagement du traitement*, maintenant sous la responsabilité de Jacques André, est une création récente qui attire beaucoup d'analystes en formation et ce, quel que soit le niveau du cursus. Une observation : c'est la seule activité proposée par l'Institut qui limite le nombre de participants et qui requiert de s'y inscrire.

Les *Mardis autour de la pratique* sont organisés par Gilberte Gensel avec Maurice Borgel, Jean-Michel Lévy et Nicole Oury. Elaine Patty et Katryn Driffield ont présenté une problématique à partir d'un moment clinique d'une analyse en octobre et novembre.

Bien que parfois cela puisse être très intéressant, la tâche n'est pas facile, certains analystes en formation sont tentés de donner à leur exposé une forme de conférence. La participation de quatre membres exige de se positionner avec beaucoup de tact : c'est un échange sur et à partir de la clinique, pas une situation de supervision, moins encore un jugement sur la qualité de la présentation. Il s'agit d'entendre et de relever les enjeux psychanalytiques de la situation présentée, d'en faire son miel.

Le groupe sur la psychanalyse d'enfants est devenu *L'enfant, l'adolescent et la psychanalyse*. Cette activité est sous la responsabilité de Jocelyne Malosto avec Brigitte Eoche-Duval et Bernard de La Gorce. Francine Caraman et Mi-Kyung Yi ont introduit la discussion en octobre et novembre.

Lors des *Présentations cliniques et discussions sur la technique psychanalytique*, Elisabeth Cialdella Ravet et Maya Evrard ont présenté un moment de cure en septembre et novembre, on entendra par la suite Jean-Michel Hirt, Viviane Abel Prot et Dominique Blin.

Dans *Lectures/lecteurs de Freud*, le thème retenu cette année est *La pulsion*. Jean-Claude Rolland et Bernard de La Gorce y sont déjà intervenus.

En ce qui concerne ces deux dernières activités, le Comité de l'enseignement a repris une proposition du Comité précédant : la présence à chacune des réunions d'un membre du Comité comme « un fil rouge » assurant ainsi une certaine continuité. Jean-Louis Fouassier et Francine Pascal de Mont-Marin assurent cette place dans chacune de ces activités.

Miguel de Azambuja et Mi-Kyung Yi ont été invités par les analystes en formation à l'occasion de la publication de leur livre.

Les échos que nous avons pu avoir de ces différentes activités sont encourageants bien que la participation des analystes en formation à certaines activités soit irrégulière.

Avec les activités organisées par l'Institut se pose une fois encore la question de l'équilibre (ce n'est pas le mot) entre les initiatives du Conseil et celles des membres ou des analystes en formation. Une initiative du Conseil « institutionnalise » l'activité. Difficile ensuite de la déprogrammer, alors qu'une initiative des membres trouve, en général, sa propre fin, disons « interne ». Pour déprogrammer il faut que le Comité de l'enseignement tienne compte de l'épuisement d'une formule.

Comme à son habitude, le Comité de l'enseignement a beaucoup discuté sur les particularités de l'enseignement à l'APF. Cette discussion a débouché sur un projet de publication un peu particulier. La question de l'enseignement est un thème récurrent à l'APF, ce dont témoignent beaucoup de textes publiés dans *Documents & Débats*. Le Comité s'est organisé aussi en groupe de travail pour, dans un premier temps, relever tous les moments et les textes sur la question de l'enseignement dans *Documents & Débats*. Cette première étape est en cours, elle sera peut-être terminée un peu avant ou un peu après l'été prochain. Nous espérons alors pouvoir donner la liste, peut-être une liste raisonnée, de tous ses textes ou occurrences (les passages de « Rapports moraux » par exemple).

La deuxième étape part d'un double constat : d'une part la singularité et la richesse du débat sur l'enseignement et sur la formation au sein de l'APF, de l'autre, la méconnaissance de ce débat en dehors d'un cercle restreint. Nous sommes nombreux à avoir eu l'occasion d'échanger avec des collègues d'autres sociétés sur ces questions et de constater l'étonnement, parfois la méfiance ou l'incrédulité quant à notre manière de procéder. D'où

l'idée de publier un livre consacré à la question de l'enseignement et de la formation, livre à composer en particulier à partir des textes déjà publiés notamment dans *Documents & Débats* qu'il faudra retravailler.

Mais nous n'en sommes pas encore là, il reste beaucoup de choses à clarifier et dès que possible je vous tiendrai au courant de ce projet. Reste un autre constat : sorti d'un périmètre géographique assez restreint (la Belgique, l'Espagne, un peu l'Italie), l'utilisation de la langue française s'éclipse, l'anglais règne. Là encore, rien ne sert de se lamenter, mieux vaut en prendre son parti. Autrement dit, ce livre (qui est encore dans les limbes) devrait être traduit et publié en anglais. La chose n'est pas du tout impossible, l'IPA a souvent financé ce genre d'entreprise et je ne vois pas pourquoi l'APF ne pourrait pas en disposer aussi.

Les soubresauts à l'IPA sur les questions de la formation, dont je vous parlerai tout à l'heure, me semblent confirmer la nécessité de mieux faire connaître l'orientation de travail à laquelle l'APF est attachée. Bien que je sois circonspect quant à la possibilité de faire entendre de quoi il est question, cette publication me paraît cependant nécessaire.

Journée de l'Institut de formation

La dernière Journée de l'Institut de formation du 13 janvier, proposait un long titre : *À partir de l'expérience de la supervision. Diversité des sources inconscientes chez l'analyste : transfert sur la pratique, transfert sur le patient, contre-transfert*, la discussion fut introduite par Jacques André et Laurence Kahn. Les deux introductions ont pris en quelque sorte des directions opposées : l'une travaillant sur la distinction des trois termes (transfert sur la pratique, transfert sur le patient et contre-transfert), l'autre sur la difficulté de les distinguer. Directions opposées donc qui ont permis d'explorer aussi les conditions de possibilité d'une distinction.

V. Vie nationale et internationale

Relations avec d'autres sociétés de psychanalyse

Les relations de l'APF avec la SPP sont empreintes de cordialité et d'un échange assez régulier, dont le dîner annuel des deux Conseils. Le contact avec Denys Ribas, Président de la SPP, ainsi qu'avec tous les autres membres du Bureau, est direct. Si les points d'accord sont nombreux, il y a aussi des désaccords. Je pense par exemple au groupe de contact où Denys Ribas s'est engagé, sans trop tenir compte des difficultés de ce groupe. Il a écrit lui-même la lettre envoyée au ministère de la Santé pour demander un rendez-vous, insistant surtout sur un thème qui lui tient à cœur, la prise en charge des enfants autistes.

En 2017, l'APF a participé à l'organisation du CPLF à Paris. Le CPLF est un outil essentiel de la politique de la SPP qui semble viser dans les faits à fédérer de sociétés autour d'elle.

Lors du congrès on a pu là aussi percevoir, sinon un désaccord, du moins une orientation divergente. Les deux rapports, celui d'Emmanuelle Chervet et de Brigitte Eoche-Duval, ont pris des positions différentes par rapport au thème du Congrès, *L'Interprétation*. Brigitte a mis l'accent sur l'idée incidente, sur l'interprétation « incidente » comme un effet du travail non conscient en séance, tandis qu'Emmanuelle Chervet, avec intelligence et finesse, prônait une sorte de tactique de l'interprétation en fonction de l'idée qu'elle se faisait du patient. J'ai eu l'impression d'entendre quelque chose d'analogue dans la conférence très intéressante de Jean-Louis Baldacci lors des Entretiens de juin 2017.

À souligner qu'une partie importante, sinon essentielle, des relations avec la SPP et avec les autres sociétés analytiques en France ou à l'étranger se manifeste au niveau personnel, les échanges sont nombreux et riches.

C'est aussi le cas avec la Société belge avec laquelle nous avons eu à nouveau une journée de travail, autour de la clinique cette fois-ci, à Paris, la prochaine journée se déroulera à Bruxelles. L'autre groupe d'échange clinique, avec l'Association de Madrid, reprendra cette année le 22 septembre.

Le prochain CPLF aura lieu à Gênes et aura pour titre *Transformations et accomplissements psychiques*. Interviendront Catherine Chabert, Hélène Do Ich, Paule Lurcel et Dominique Suchet. En 2019 à Paris, Jean-Michel Lévy sera l'un des rapporteurs.

FEP et IPA

Tout au long de l'année 2017, le Conseil vous a tenus informé d'une discussion au sein de l'IPA au travers d'un nombre important de documents. La discussion a pris de l'ampleur mais on reste sur le sentiment que les véritables enjeux ne se dévoilent pas vraiment et, surtout, que la discussion de fond sur ce qu'est la formation psychanalytique est souvent abordée d'une manière très pauvre ou biaisée.

Il n'est pas question ici de reprendre les choses en détail, je vais présenter brièvement la chronologie et certains enjeux.

Vers la fin de son mandat à la présidence de l'IPA, et en réponse à la demande de trois sociétés, Stefano Bolognini a proposé une modification au modèle Eitingon, la possibilité pour chaque Institut de formation de décider du nombre de séances nécessaires pour l'analyse didactique et pour les cures supervisées. Jusque-là, et sur le papier, le minimum était de 4, parfois de 5, Bolognini proposait de laisser le choix entre 3 et 5. Je dis « sur le papier » parce que dans les faits beaucoup de Sociétés étaient déjà à trois séances par semaine, voire moins, sous couvert de la formulation « haute fréquence ».

Réaction très forte d'un certain nombre de Sociétés européennes, la britannique en première ligne (société qui tient au rythme de cinq séances par semaine). Le vote aurait dû avoir lieu lors de la réunion du *Board* de l'IPA en janvier, la pression l'a fait décaler à la réunion suivante en juillet à Buenos Aires. Je rappelle qu'y votent 24 personnes, les 3 élus directement par les membres de l'IPA (Président, Vice-président et Trésorier) ainsi que 7 représentants pour chacune des trois régions, représentants élus par les membres de la région concernée. Résultat du vote : 18 pour la réforme, 4 contre. Ces derniers étaient 4 des 7 représentants européens. Dominique Suchet, représentant le Conseil, a participé à plusieurs réunions lors du congrès à Buenos Aires, réunions où il était toujours question de ce même thème.

Le Président de la FEP, Jorge Canestri, qui s'opposait à ce changement, a alors organisé une réunion extraordinaire juste après la réunion bisannuelle habituelle des Présidents européens en novembre dernier. La réunion fut surtout l'occasion pour les opposants à la réforme de manifester leur mécontentement. En partie on peut les comprendre : beaucoup de sociétés créées ces vingt dernières années en Europe de l'Est ont beaucoup bataillé pour respecter le nombre de séances imposées par l'IPA, 4. Et soudain on leur dit que 3 ou 4 c'est pareil.

Lors de la réunion précédente, en avril au Congrès de la FEP à La Haye, avant donc le vote de Buenos Aires, les contestataires utilisaient souvent comme contre-argument le nombre de séances dans le modèle dit français et une analyse soi-disant limitée aux enjeux œdipiens. Le Conseil avait alors considéré nécessaire d'écrire une lettre pour donner le point de vue de l'APF.

Après la réunion extraordinaire de novembre dernier, les choses auraient pu en rester là. C'était sans compter avec une initiative de la Société britannique qui a chargé David Tuckett d'organiser une réunion à Londres, réunion à laquelle participaient, sur invitation, une quinzaine d'analystes d'une dizaine de sociétés. La proposition était de créer un organisme inter-associatif de supervision du fonctionnement de la formation dans les différentes sociétés du modèle Eitingon (dans les termes de l'IPA : *oversight*). *European Psychoanalytic Training Association* (Association européenne de formation psychanalytique), tel est le nom de ce nouvel organisme. Les termes en disent bien assez long pour que Tuckett se défende de toute activité de fraction. Pour financer ces comités qui iraient « en visite » dans d'autres sociétés pour faire une évaluation de la formation, ils proposent que l'IPA réserve un quart de la cotisation de sociétés qui voudraient adhérer à ce système pour les financer.

En d'autres termes, une garantie de sérieux, de sociétés certifiées, suggérant par là-même que les autres feraient n'importe quoi. Pour l'instant, trois sociétés ont officiellement signé, d'autres pourraient suivre.

Tuckett a fait connaître sa proposition aux Présidents de certaines Sociétés du modèle français, dont la nôtre. Chaque Société a répondu selon son point de vue. Créer un front commun aurait, à mon sens, validé en quelque sorte l'existence de ce nouvel organisme.

C'est à la nouvelle administration de l'IPA, qui a pris ses fonctions à Buenos Aires peu après le vote, qu'il revient maintenant de gérer la situation et de prendre position.

Un mot sur cette nouvelle administration. Pour la première fois, c'est une femme qui préside l'IPA. Il était temps. Virginia Ungar est membre de la même société analytique que le premier Président latino-américain, Horacio Etchegoyen. Force est de constater que depuis la présidence de ce dernier, il y a plus de vingt ans, la situation a profondément évolué dans le sens d'une « dérégulation » de la formation. La nouvelle Présidente est sans doute quelqu'un de très respectable, mais son programme laisse à désirer : rendre l'IPA plus forte en ayant plus de membres.

L'IPA a cependant pris les choses de la seule manière à mon avis valable : une fin de non recevoir. D'autant plus qu'elle a déjà créé une *Task Force* (la formule très militaire utilisée habituellement : « force opérationnelle » !) pour évaluer la situation et faire des propositions.

La question a été très discutée lors de la réunion du *Board* de l'IPA qui vient d'avoir lieu au Costa Rica. Deux autres groupes de travail (*Task Forces*) ont été créés pour reconsidérer la structure et le fonctionnement de l'IPA et l'autre justement sur l'*oversight*.

Quelques mots sur les « enjeux », si l'on peut dire. De nombreuses sociétés en Angleterre, en Allemagne ou en Autriche, craignent que des sociétés de formation à la psychothérapie se réclamant de la psychanalyse et qui pratiquent 3 fois par semaine, sociétés parfois de « bon niveau », demandent leur affiliation à l'IPA. Si on met cette information au regard de la volonté de rendre l'IPA plus forte avec plus de membres, à moyen terme les dés sont jetés. Je dis « à moyen terme », le processus d'intégration à l'IPA est long.

Le plus frappant, c'est que des sociétés de psychanalyse cherchent la « certification » de leur formation par un organisme d'évaluation ou la garantie de leur sérieux, par le nombre de séances et pas dans la force et la qualité de leur débat interne et de leur production scientifique.

Cela pose la question : quelle IPA voulons-nous, pour autant que l'on veuille quelque chose de l'IPA ou pour elle ?

L'occasion fait le larron. Le Conseil a pensé que cette agitation méritait qu'on revienne, une fois encore, à la question de la formation dans le cadre de la Journée des membres qui s'est tenue en novembre dernier. Nous avons invité un ancien Président francophone de la *British*, Roger Kennedy, et Marcelo Viñar, ancien Président de la Société uruguayenne, ancien Président de la FEPAL, l'un des promoteurs du troisième modèle de formation dont on discute si peu. Patrick Merot est, pour sa part, revenu sur ce qui fait la radicalité de notre formation. Ce fut l'occasion d'adopter une vision moins caricaturale du modèle Eitingon, et de connaître un peu mieux le modèle uruguayen. (Lors d'une conversation, Roger Kennedy me racontait toutes les certifications annuelles auxquelles les différentes professions, – psychiatres, médecins, psychologues, etc. – doivent se plier en Angleterre. Il me le racontait non pas scandalisé par ces exigences, mais plutôt comme un constat. Après-coup j'ai pensé que c'était peut-être de là que provenait le système de certification que la société britannique organisait. Et à partir de là, pourquoi ne pas étendre ce système à d'autres sociétés psychanalytiques ?)

Le congrès de 2017 de la FEP a eu lieu à La Haye en avril sur le thème *Le propre et l'étranger*. Deux des trois textes des séances plénières témoignaient de la sympathie et de la préoccupation des conférenciers pour la situation actuelle des immigrés, tout comme l'argument du congrès, seul le troisième texte, de Fakhry Davids

(sur le racisme interne) se réclamait d'un abord psychanalytique. Laurence Kahn et Dominique Suchet étaient présentatrices dans des panels, Houria Adelouahed était discutante dans un autre panel. Nombreux collègues de l'APF étaient présents et très actifs, soit dans les activités cliniques du pré-congrès, soit dans les discussions du congrès lui-même. Bien que je reste sceptique sur la qualité scientifique du congrès, il me semble que c'est un moment important de la vie psychanalytique en Europe et l'APF y a toute sa place. C'est dans les petits groupes qu'on peut avoir des discussions passionnantes, cliniques et théoriques.

La maison de la FEP à Bruxelles accueille également des symposiums et des groupes de travail où des membres de l'APF y sont très actifs. Deux noms parmi bien d'autres, Évelyne Sechaud qui a présenté un texte d'introduction au Symposium sur *Les homosexualités* et Christophe Dejours qui a démarré un groupe sur *La souffrance au travail*.

Le congrès de l'IPA à Buenos Aires en juillet dernier avait pour thème *L'intimité*, aucun argument ne venant étayer ce choix, j'ai un peu tardé à me rendre compte ce qui sous-tendait ce choix : faire de l'intimité le paradigme de la situation analytique. J'ai été l'un des discutants d'un des textes des plénières.

Le prochain congrès de la FEP aura lieu en mars prochain à Varsovie sur le thème *L'origine de la vie*. L'exécutif de la FEP souhaite illustrer son annonce par le tableau de Courbet, *L'origine du monde*. Nos collègues polonais ont estimé que ce n'était pas envisageable et à la place, la vidéo de l'annonce montre des images de vagues qui s'échouent sur des pierres. La conjonction du lieu et du thème a provoqué des remous : la Pologne est pour beaucoup de monde synonyme de mort, plutôt de meurtre. Un échange des lettres s'en est suivi, le responsable du Congrès, Heribert Blass, et la Présidente de la Société polonaise, Ewa Glod, ont tenté d'apaiser les inquiétudes. On n'est pas sans savoir un fait que l'on a tendance à oublier, si presque 3 millions de juifs furent assassinés sur le territoire polonais, et parfois avec une aide locale, 3 millions de polonais ont également été tués, considérés par les nazis comme des esclaves slaves des maîtres aryens. Ceci dit, cette semaine, vient d'être votée une loi qui rend passible de peines allant jusqu'à trois ans de prison le fait de dire ou de laisser entendre que la Pologne porte une part de responsabilité dans les crimes contre l'humanité commis par l'Allemagne nazi.

Après avoir pris connaissance des différents courriers, je pense, après avoir hésité, qu'il est préférable de se rendre au congrès et d'essayer d'échanger avec nos collègues sur ce passé ainsi que sur le présent de ce passé.

Le prochain congrès de l'IPA se déroulera à Londres en juillet 2019 et aura pour intitulé *La féminité*. Catherine Chabert a été invitée à présenter un des textes des plénières, ce dont le Conseil se réjouit.

Voilà, chers collègues, le panorama de l'année écoulée.

Il me reste à remercier tous ceux qui m'ont confié la présidence et tous ceux qui ont répondu avec enthousiasme et sérieux aux demandes et aux sollicitations du Conseil. Madame Mamane a su me guider avec bienveillance dans beaucoup de « détails » de la vie de l'APF que je ne connaissais pas et je l'en remercie.

ANNEXE

Statistiques de fréquentation du site de l'APF.

Quelques chiffres qui paraissent pertinents mais sans tirer de conclusion.

Nombre de visiteurs sur le site et nombre de pages consultées sur une année :

du 1^{er} janvier 2017 au 1^{er} janvier 2018 :

- 22 898 visites pour 100 440 pages vues (env./mois 1868 / 8370)

du 1^{er} janvier 2016 au 1^{er} janvier 2017 :

- 24 412 visites pour 108 431 pages vues (env./mois 2034 / 9036)

du 1^{er} janvier 2015 au 1^{er} janvier 2016 :

- 25 073 visites pour 154 172 pages vues (env./mois 2089 / 12848)

Note 1 : l'année 2015/2016 suivait la fin des travaux de reconstruction du site et enregistre la plus importante fréquentation depuis sa création.

Note 2 : À l'exception de l'espace ASSO il n'est pas possible de différencier les visiteurs externes des visiteurs membres ou analystes en formation.

Les rubriques du site les plus visitées, par ordre décroissant :

Librairie :

- 16 384 (16,31 %)
- 16 510 (15,23 %)
- 16 418 (10,65 %)

Vie scientifique :

- 13 889 (13,83 %)
- 15 790 (14,57 %)
- 12 718 (8,44 %)

Membres (page publique) :

- 11 245 (11,20 %)
- 12 009 (11,08 %)
- 15 124 (9,81 %)

Espace *Asso* :

- 10 130 (10,09 %)
- 7 571 (6,98 %)
- 12 517 (8,12 %)

Publications :

- 9 393 (9,35 %)
- 11 834 (10,91 %)
- 12 445 (8,07 %)

Activités extérieures :

- 9 341 (9,30 %)
- 7 252 (6,69 %)
- 9 227 (5,98 %)

Rapport de trésorerie pour l'année 2017

Pascale Totain

Chers collègues,

Je prends ce soir la parole grâce à la confiance que m'ont accordée les membres du Conseil, sous la présidence et la bienveillance particulière de Léo, que je remercie sincèrement. Il n'est pas très plaisant pour un analyste de parler d'argent à d'autres analystes, d'autant moins quand le bilan à présenter est déficitaire. « Nous nous sommes habitués à ramener l'intérêt pour l'argent, dans la mesure où il est de nature libidinale et non rationnelle, au plaisir excrémental, et à réclamer de l'homme normal qu'il garde son rapport à l'argent entièrement libre d'influence libidinale et qu'il le règle en tenant compte du réel. » C'est en m'appuyant sur cette remarque de Freud dans *L'homme aux loups* que je vais m'adresser à « l'homme normal » en chacun de nous.

Le bilan de l'exercice 2017 est en déficit de 9 579 €

Ce chiffre s'explique par un certain nombre de dépenses non prévues au budget prévisionnel, et par des recettes moindres que celles envisagées. Sans alourdir ma présentation par une kyrielle de chiffres dont vous trouverez le détail dans les documents fournis par la comptable, je vais mettre en lumière les points principaux.

Quasiment les deux tiers du déficit proviennent des redevances non honorées : 6 305 € exactement ; fin décembre nous avons reçu notamment, après moult relances écrites et téléphoniques 4 démissions d'analystes en formation n'ayant pas payé leur participation. En outre, se sont ajoutées des rencontres scientifiques non prévues au budget : la rencontre franco-belge et la soirée Starobinski notamment.

La journée des membres a nécessité une traductrice et des frais tenant compte des déplacements et repas de deux étrangers. Les frais de réfection du sol place Dauphine, soit 2 144 €, ont dû être sortis des amortissements, en raison de la perspective d'un déménagement à court ou moyen terme. D'autre part, les produits ont été inférieurs de quelque 3 000 € par rapport au budget prévisionnel ; le manque principal de recettes concerne la rencontre de septembre, avec un encaissement d'environ 6 000 € de moins que prévus.

Le point sur lequel je voudrais insister est l'augmentation de la fréquence des budgets déficitaires ces dernières années : comme Jocelyne Malosto l'avait rappelé il y a 3 ans, jusqu'à 2014 seules les années 1997, 2005, 2009 avaient été déficitaires. 1997 était une année très particulière, avec le départ à la retraite de la précédente secrétaire, ses arrêts pour maladie, la transition compliquée, jusqu'à l'embauche de notre nouvelle secrétaire. Depuis, 2014, 2015 et 2017 présentent un budget déficitaire. Ce constat reste difficile à interpréter car suivant les années les postes incriminés varient. Une analyse affinée des précédents budgets serait nécessaire. J'en profite pour souligner une difficulté non négligeable rencontrée pour rédiger ce rapport : comme vous le savez, un budget ne peut commencer à être établi qu'au 31 décembre de l'année, autant dire le 8 janvier de l'année suivante, après la trêve des confiseurs. Le travail concerne tout d'abord la comptable, Mlle Laraki, dont je salue la rigueur et la patience pour expliquer la comptabilité à une néophyte récalcitrante, et Mme Mamane que je ne remercierai jamais assez pour son soutien constant et efficace. Le trésorier intervient dans un deuxième temps, lorsque tous les comptes ont été collectés et contrôlés par la comptable. Dans l'aller-retour des bilans, vérifications et corrections, je n'ai pris possession du document que vous avez entre les mains qu'au début de cette semaine. Trois jours n'ont pas suffi pour que le rapport que je vous soumetts ce soir brosse une analyse infaillible des chiffres à interpréter, tout en continuant, si possible, à écouter aussi mes patients...

Néanmoins, en l'état, un point me semble pouvoir être souligné : l'APF s'est dotée d'un site internet, à l'ère où cette modalité de communication s'imposait, pour un coût avoisinant les 40 000 €. Parallèlement, le papier

joue les divas d'opéra qui n'en finissent pas de mourir : nous imprimons encore une centaine de numéros de *Documents & Débats*, soit une dépense de 2 643 € plus 1 727 € de frais d'affranchissement, alors que la participation demandée n'apporterait que 1 920 € sur les 4 370 € dépensés, et encore n'avons-nous reçu à ce jour que 1 270 €. En conséquence, l'ensemble des membres, papivores et *geeks* confondus, participe à un déficit programmé. De même, les fournitures en papiers, enveloppes et autres frais d'expéditions pour annoncer journées et conférences représentent la conséquente somme d'environ 15 000 €. Pour imaginer mon propos, je dirais que nous sommes à la fois à l'ère du beurre et de l'argent du beurre. La fonte des glaces ne s'est pas faite en un jour, mais il faudra nous positionner avant que le réchauffement climatique ne devienne alarmant. Ne serons-nous pas amenés à demander une participation financière conséquente aux seuls papivores ? À titre d'exemple, la participation pour ceux qui souhaitent une version papier de *Documents & Débats* passerait de 10 à 23 € par numéro.

Avant de dire quelques mots sur l'hypothétique changement de local, je voudrais souligner que **certains postes ont produit un bénéfice encourageant** ; c'est le cas notamment des 2 journées réalisées en province, à Lyon (1 000 €) et à Nantes (1 850 €). Pour les autres, malgré les difficultés mentionnées tout à l'heure, le budget est resté à l'équilibre entre la journée de septembre, déficitaire, et celle de janvier, bénéficiaire. De même, les entretiens de juin et de décembre s'équilibrent mutuellement. La réalisation de la journée des membres à Dosne-Thiers et non plus aux Bernardins réalise une économie d'environ 1 500 €. Enfin, les produits bancaires ont doublé.

Last but not least, **quelques mots sur le local** : dans l'hypothèse d'un achat, nous évaluons les fonds nécessaires pour compléter ceux capitalisés depuis quelques années, à un emprunt de 500 000 € minimum, ce qui représenterait environ 3 000 € par membre et 1 500 € pour les analystes en formation. Léo Bleger a parlé des hypothèses de frais pour une location, je n'y reviendrai pas, d'autant que nous restons moralement liés à Judith Dupont pour lui payer notre loyer place Dauphine, tant que nécessaire pour elle.

Au regard, des analyses de chiffres telles que j'ai pu les comprendre, et compte tenu du fait que nous ne pouvons pas nous permettre de continuer à ponctionner le capital dont nous aurons probablement besoin pour un changement de local, quelle que soit l'option choisie le moment venu, je soumets à votre approbation une cotisation des membres de 1 200 €, soit une participation à l'Institut de formation de 600 €, et une redevance des membres honoraires de 130 €. Cet effort de chacun, accompagné d'une gestion saine du budget 2018, permettra un équilibre budgétaire.

Je vous remercie.

Rapport du Comité de formation

Claude Barazer

Le Comité de formation a été renouvelé pour un tiers de ses membres en février 2017 et le sera des deux tiers ce soir lors du Collège des Titulaires.

Rappelons que les modalités de renouvellement garantissent théoriquement que le Comité sera toujours constitué pour les deux tiers (au minimum) de titulaires de la liste 1, c'est-à-dire ayant déjà une expérience du travail en Comité de formation.

Le Comité de formation s'est réuni 10 fois entre février 2017 et janvier 2018.

Concernant les admissions à l'institut de formation

Les demandes de renseignements par téléphone, par lettre ou courriel sont de moins en moins fréquentes. C'est sur ce point que l'on constate, depuis 15 ans environ, les changements quantitatifs les plus significatifs. Il faut se souvenir qu'il y a un quinzaine d'années encore les demandes de renseignements par téléphone ou par lettre se chiffraient par centaines, ce qui impliquait un gros travail de sélection. Ce changement est attribué à la fonction remplie par le site. Nous percevons sans doute ici les effets des changements de mœurs qui traversent la société. La procédure aujourd'hui la plus fréquente serait donc la suivante : les candidats éventuels consultent le site et une minorité d'entre eux concrétise leur candidature par une lettre ou un courriel. Pour autant, il serait évidemment discutable d'associer trop étroitement le chiffre des recherches sur le site à l'intérêt suscité par la formation à l'APF.

À propos des « nouvelles coutumes » initiées par le monde numérique, juste une parenthèse : je pense que l'APF aura dans l'avenir à s'interroger sur les sites que certains des candidats, analystes en formation et membres mettent en ligne au titre de fenêtre publicitaire, dès l'instant où leur appartenance psychanalytique est mentionnée à côté d'autres « compétences », dont certaines en complète discordance avec les valeurs défendues par la psychanalyse. Question éthique qui, à mon sens, va se poser assez concrètement et se pose déjà dans quelques cas.

Le nombre de demandes d'admission a été cette année de 14 dont 12 ont abouti à l'envoi de la liste des membres du Comité de formation.

Si l'on considère les chiffres des demandes examinées annuellement depuis 2000, on constate qu'ils sont irréguliers, (en gros entre 15 et 25), mais qu'ils ne témoignent pas d'une tendance significative à la baisse.

Ce chiffre de 12 pour 2017 est, en revanche, en légère baisse par rapport aux années précédentes (20 en 2016, 15 en 2015). Il me semble qu'on ne pourra tirer de conclusions que si cette tendance se confirme dans les années à venir.

La raréfaction des demandes de formation est constatée dans la plupart des instituts de formation des sociétés psychanalytiques appartenant à l'IPA, en Europe et sur le continent américain.

Le Comité de formation a examiné 18 demandes d'admission (6 demandes dataient de l'année précédente) : 12 ont reçu une réponse positive et 6 un refus.

Parmi les candidats admis : 7 femmes et 5 hommes. 11 psychologues, 1 médecin psychiatre. L'âge moyen est légèrement supérieur à 40 ans (entre 32 et 60). La plupart de ces candidats ont fait une analyse avec un analyste

membre de l'APF ou un analyste en formation à l'APF à un moment ou un autre de leur parcours personnel. Pas forcément en première intention.

Parmi les 6 candidats refusés : 4 femmes et 2 hommes. 1 psychiatre, 5 psychologues. 2 analyses APF, 1 analyse SPRF, 3 analyses hors IPA.

La formation de psychologue est donc, comme d'habitude, très largement majoritaire, avec manifestement des qualités et niveaux de formation théorique et pratique très inégaux, selon les établissements universitaires ou privés concernés (et bien sûr aussi selon les candidats).

La majorité des candidats témoignent qu'ils ont déjà engagé une pratique de psychothérapie ou de psychanalyse, en libéral ou en institution, ou qu'ils s'appêtent à le faire et formulent clairement leur disposition à entreprendre une cure contrôlée, dès qu'ils en auront l'occasion. Ce qui correspond bien à une des caractéristiques du modèle de formation qui prévaut à l'APF depuis son origine.

Comme le rappelle Laplanche dans une de ses contributions sur le sujet : le terme « admission » signifie avant tout : admission aux cures contrôlées. Ce qui sous-entend que le Comité de formation, en admettant un candidat, reconnaît *de facto* sa capacité à s'engager dès qu'il le veut et le peut dans une cure psychanalytique supervisée.

Le nombre de psychanalystes en formation est à ce jour de 192

Parmi eux : 68 analystes en formation bénéficient d'une supervision.

Pour ce qui est de la répartition entre titulaires : 1 titulaire a 8 supervisions, 2 autres 6, 2 en ont 5, 2 en ont 4, 3 en ont 3, 5 en ont 2, 10 en ont 1, 10 n'en ont aucun.

Soit 5 titulaires sur 35 assurent 46 % des supervisions.

Pouvoir choisir son superviseur est une des libertés dont bénéficie l'analyste en formation. Que le choix se porte beaucoup plus vers certains titulaires que vers d'autres est un constat dont on retrouve la trace dans toutes les archives, accompagné de différents commentaires et interprétations. Je ne pense pas nécessaire d'en ajouter un de plus. Je doute fort que ce genre de question puisse être valablement débattue en Assemblée générale.

Parmi les 192 analystes en formation, 41 analystes ont homologué leur cursus et 7 ont validé leur second contrôle.

On peut donc considérer que 144 analystes en formation sont potentiellement en situation de bénéficier d'une supervision.

Or ce n'est le cas que pour 68 d'entre eux. Soit 47 % : ce qui signifie que plus de la moitié d'entre eux ne sont pas ou plus en supervision. Avec bien entendu des cas de figure très différents selon que ces analystes n'ont encore rien entrepris, c'est le cas pour 30 % d'entre eux, ou bien sont plus ou moins engagés dans le cursus entre les deux supervisions. Ou encore ont renoncé à avancer dans leur parcours de formation.

Face à ces chiffres il est habituel d'évoquer la difficulté que rencontrent aujourd'hui les analystes en formation à recevoir des analysants susceptibles d'accepter des cures à 3 séances par semaine : condition exigée par l'IPA pour les supervisions curriculaires, mais aussi fréquence considérée comme optima pour les analyses, du moins en France.

Et là, en général, s'affrontent deux logiques : l'une qui met l'accent sur les évolutions socioculturelles et économiques contemporaines, ainsi que celles de la démographie psychanalytique qui pèsent lourdement sur les épaules des nouvelles générations et, en contrepoint de ces arguments, d'autres de nature métapsychologiques mettent l'accent sur les résistances des analystes à « imposer » la 3^e séance, en miroir des résistances de leur patient à l'accepter, résistances qui pourraient témoigner d'une perte de confiance générationnelle dans la méthode freudienne.

Je cite ici un passage du précédent rapport : Évelyne Sechaud écrit : « ... *effet d'une résistance à l'analyse, d'une crise de croyance en l'analyse. Les superviseurs ont, à mon sens un rôle important à jouer pour ressusciter chez les jeunes analystes la passion de l'analyse qui animait les générations précédentes.* »

À ce sujet Évelyne Sechaud a avancé deux propositions pratiques qui méritent d'être rappelées : d'une part (je la cite) : « *cette situation (la difficulté à imposer la 3^e séance) justifie, à mon sens, de proposer à ces jeunes recrues une sorte de « pré-supervision pour les aider à travailler sur ce symptôme avec un superviseur et préparer en quelques sorte, la supervision institutionnelle* ».

D'autre part Évelyne Sechaud a proposé la création d'un groupe de travail sur la « clinique de la supervision » qui n'a pas, pour l'instant, vu le jour.

Les termes de ce débat se retrouvent partout : à la FEP par exemple où il s'agissait récemment de discuter de la réduction de 4 à 3 séances les standards de l'IPA pour les cures supervisées et les analyses des analystes. Et où l'on pouvait constater d'une part que ces mêmes arguments étaient avancés plus ou moins clairement à l'encontre du modèle français des 3 séances par les défenseurs purs et durs des 4 séances du modèle Eitingon classique. D'autre part, il serait naïf d'ignorer que les prises de position des uns et des autres sont assez étroitement corrélées aux contextes dans lesquels les analystes pratiquent.

Toutefois, il serait absurde d'abandonner le terrain des résistances psychiques soulevées par les exigences de la méthode. En fait ce débat qui enferme la réflexion dans ces argumentations générales et contradictoires s'avère assez stérile. Mais comment y échapper ? Sinon en abordant les choses qu'à partir de la singularité des cas ?

Pour revenir un instant sur ce pourcentage élevé d'analystes en formation non engagés dans une supervision, il n'est pas inutile de rappeler que c'est une des caractéristiques de la formation à l'APF que de confier à l'analyste en formation, et à lui seul, la responsabilité de fixer le rythme de son parcours.

Une proportion non négligeable d'analystes en formation, entrés de longue date, semble avoir abandonné le projet de conclure leur cursus, sans pour autant que l'on puisse préjuger que cela serait dû à un manque de patients susceptibles de satisfaire aux conditions d'une supervision curriculaire. Ce qui est parfois assimilé à un cursus interminable peut être interprété autrement : pour ces analystes, leur statut d'analyste en formation semble constituer, non pas une condition transitoire, mais une forme d'accompagnement permanent de leur pratique.

Nous avons reçu cette année deux demandes de validation du premier contrôle et examiné une. Il s'agissait d'une validation ajournée 1 an plus tôt : nous l'avons validée.

Deux demandes de validation du premier contrôle contre 6 en 2016 et 7 en 2015. Chiffre faible si l'on considère que le nombre de premiers contrôles engagés au cours de la décennie 2004/2014 est de 39 soit plus de la moitié de la totalité des contrôles. (Le nombre d'analystes n'ayant encore rien entrepris durant cette décennie est de 30). Mais là encore il faudra sans doute attendre quelques années avant de pouvoir évaluer le caractère significatif ou non du phénomène.

En revanche le chiffre des demandes de validation du second contrôle est supérieur à l'année précédente, 8 contre 2 en 2016 et égal à celui de 2015.

Nous avons validé ces 8 supervisions.

Ici un point mérite d'être souligné : sur ces 8 seconds contrôles : 2 avaient été refusés (3 ans et 1 an plus tôt), 4 ajournés (4 ans, 2 ans, 1 an, 6 mois plus tôt).

Dans deux cas d'ajournement, le Comité avait posé comme condition qu'une seconde rencontre se fasse en l'absence du superviseur. (Il y aurait sans doute à discuter le (ou les) sens de cette clause).

Ces chiffres laissent entendre que pourraient se multiplier les réponses qui rompent avec la tranchante alternative du oui/non au profit d'un « peut être, revenez plus tard, avec ou sans le contrôleur ».

Probablement ces nuances dans la réponse obéissent au fait que certains analystes manifestent, à l'occasion de cette épreuve de validation, des états d'inhibition, de confusion ou de sidération, qui ne préjugent en rien de la qualité de leur pratique mais qui la rende difficile à apprécier. Le dispositif, on l'a dit et redit, peut revêtir un caractère intimidant et angoissant, avec lequel certains s'accrochent fort bien et d'autres très mal, sans que l'on puisse pour autant associer le niveau de la performance à quelque compétence analytique.

Plus largement, ce point soulève la question du caractère très « ponctuel » des différents dispositifs d'évaluation tels qu'ils ont été pensés par les fondateurs de l'APF et pratiqués depuis.

Épreuve très « ponctuelle » mais pondérée, pour les admissions, par le fait que le candidat répète trois fois l'expérience d'une rencontre individuelle.

En revanche ce qui n'est pas explicitement prévu, ni traditionnellement pratiqué à l'APF (à la différence d'autres institutions), c'est le principe d'une possible succession d'entretiens avec le même titulaire ou la même commission.

Il m'a semblé que le principe de l'ajournement pour les validations ou celui d'un second entretien pour les admissions répond à cette nécessité quand elle survient. D'autant que ce principe a l'avantage de donner la possibilité de mesurer les effets d'après-coup et la capacité du candidat à s'en saisir (à la manière des entretiens préliminaires). En revanche il accentue la charge de travail qui incombe aux membres du Comité.

Nous avons reçu 7 demandes d'homologation, dont, à ce jour, trois ont été entérinées par le Collège des Titulaires et trois seront examinées ultérieurement.

La durée moyenne du cursus pour ces 6 analystes aura été de 14 ans avec un maximum de 18 ans et un minimum de 12.

D'autre part semble se confirmer le raccourcissement des délais séparant la validation du second contrôle de la demande d'homologation. Ces 7 demandes sont survenues un peu moins de 7 mois en moyenne après la validation du second contrôle (entre 3 semaines et un an).

Ce phénomène est d'autant plus intéressant à noter que ce délai fait précisément partie des variables qui sont entièrement laissées à l'initiative de l'intéressé.

Mais, dès l'instant où l'on constate une modification « statistique » significative de ce délai, on est amené à en chercher l'origine au-delà du rapport singulier que chaque analyste entretient avec le temps de sa formation.

Ceci a fait l'objet d'échanges brefs mais très intéressants au sein du Comité de formation, et avec un titulaire extérieur, sur une question qui touche précisément à ce principe d'une abstention de l'Institution dans l'organisation du cursus de l'analyste en formation.

N'y a-t-il pas, malgré tout, des initiatives institutionnelles qui pourraient plus ou moins subrepticement peser sur les choix des analystes en formation ?

Évelyne Sechaud, dans ses 2 précédents rapports, faisant le même constat, soulevait l'hypothèse que le raccourcissement de ce délai pourrait être directement en rapport avec l'initiative, assez récente, de publier sur la partie privée du site (et sur les documents distribués annuellement aux membres), une liste d'analystes « ayant homologué leur cursus ». Cette nouveauté pourrait-elle fonctionner comme une forme de reconnaissance symbolique et pratique (comme à la SPP) incitant les analystes en formation, à la recherche de cette reconnaissance, à demander l'homologation plus rapidement qu'auparavant ?

Cette hypothèse a l'avantage de mettre l'accent sur cette étape qu'est l'homologation du cursus : souvent considérée comme une formalité, du fait que le taux de réponses positives est très élevé (un recensement depuis l'année 2000 fait par Madame Mamane, à ma demande donne, sauf erreur, 5 refus pour 55 demandes

d'homologation), et que les conditions semblent moins exigeantes que pour les autres étapes : un seul entretien, une discussion au Collège des Titulaires mais pas de quorum requis, un vote à la majorité simple et seulement si la candidature ne fait pas l'unanimité. Enfin les discussions d'homologation viennent traditionnellement en fin de réunion du Collège, tard dans la soirée... Ce moment de conclusion du cursus mériterait-il un autre traitement ?

Et il sera important de repérer si la création de cette « étape intermédiaire » dans la reconnaissance institutionnelle va se répercuter sur la fréquence des candidatures comme membres sociétaires ?

On peut aussi se demander s'il reste pertinent de maintenir les analystes homologués sous le statut d'analystes en formation ? N'aurions-nous pas à reconnaître explicitement la position spécifique adoptée par certains qui consiste à conclure leur cursus à l'Institut de formation sans pour autant manifester par la suite le désir de devenir membre de l'Association ? Leur démarche pourrait être entendue comme le fait qu'ils ont souhaité bénéficier de la formation proposée par l'Institut rattaché à l'Association sans pour autant souhaiter intégrer cette dernière comme membre.

Pour finir quelques brefs commentaires personnels inspirés de ma première participation au Comité de formation : l'expérience du Comité de formation a été pour moi à la fois très enrichissante et quelque peu perturbante, du fait des enjeux pour chacun et pour l'Institution engagés dans ce principe d'évaluation, des qualités analytiques d'une pratique mais aussi d'une personne sur la base de récits directs et indirects. Récits de récits, voire récits de récits de récits, si l'on considère l'analysant comme à l'origine du récit initial. Selon la comparaison chère à Patrick Merot : histoire de l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'ours. Dans le cas présent il s'agit sans doute plus d'entendre que de voir.

Dans le modèle français de formation, et plus spécialement dans sa version APF, l'Institution n'intervient que très peu et très ponctuellement aux différentes étapes du parcours de formation et en « après coup ». Le reste du temps, elle reste en retrait. Dans une forme de non intervention.

C'est à l'analyste en formation de définir le style et le rythme de son cursus, de décider seul à quels superviseurs il va s'adresser et à quel moment il va soutenir, en personne, ces différentes épreuves.

Liberté qui est aussi une forme de solitude, vécue par certains comme inquiétante face au devoir d'inventer en partie son propre parcours de formation.

C'est toute la différence avec la modèle Eitingon qui défend un accompagnement et un contrôle continu et directif par l'Institution, du parcours de l'étudiant-psychanalyste. L'étudiant se doit de suivre un programme de formation très précisément balisé par l'Institution, et, en retour, cette dernière ne s'interdit pas de décider du sort de l'analyste en son absence.

Cette ponctuation propre au modèle APF garantit une dimension analytique au cursus, au sens où c'est le désir de l'analyste qui est le moteur de sa formation et donc aussi l'incidence de ses inhibitions et autres entraves névrotiques.

La durée légendaire du cursus à l'APF n'est sans doute pas sans lien avec cette priorité accordée à la dynamique de l'analyste, au risque de la procrastination voire du renoncement (mais aussi bien, c'est beaucoup plus rare : de la précipitation). « Prendre son temps » est une formule très fréquemment entendue et valorisée. Mais ce principe fait peser un poids très lourd sur chacune des rencontres du candidat, puis de l'analyste en formation, avec l'Institution.

L'analyste en formation, chaque fois, joue gros. Il s'expose. Il a à faire ses preuves dans un temps très limité. Il y a une violence inhérente à ce dispositif et à ses enjeux, je vais y revenir.

C'est aux membres du Comité de formation que revient cette responsabilité : mener des entretiens ponctuels, en tirer des récits et discuter collectivement à partir de ces récits dans la perspective de répondre positivement ou négativement aux demandes d'admission, de validation, d'homologation.

Ces récits et les débats qu'ils permettent sont toujours sérieux, prolongés, exigeants et fréquemment contradictoires, voire conflictuels, mais respectueux.

Ils sont l'occasion de prendre la mesure de la diversité des écoutes et des élaborations, constructions, spéculations, qui en découlent, la diversité des arguments et des critères explicites et implicites auxquels chacun se réfère pour fonder son jugement et distinguer ce qui est censé appartenir au domaine de « l'analytique » et ce qui lui serait étranger.

Dans le cas des admissions, l'accord ne se fait pas toujours, loin de là, pour distinguer « l'admissible » de « l'inadmissible », écarter les trop névrosés et ceux qui ne le sont pas assez, les pas suffisamment analysés et ceux qui l'ont trop été, les trop jeunes et trop vieux...

Rappelons que chaque fois qu'il y a désaccord il y a vote à la majorité simple, souci démocratique, mais vote à main levée, à la différence de ce qu'il se passe au Collège des Titulaires.

S'il y a de bonnes surprises à l'écoute de tous ces témoignages, il faut bien reconnaître qu'il y a aussi pas mal d'expériences assez déroutantes. En tout cas, un certain nombre qui mettent très frontalement en question les représentations que chaque membre du Comité peut se faire des critères requis pour définir une pratique analytique « admissible ». C'est dans ces circonstances en général, que les débats au sein du Comité peuvent s'avérer potentiellement conflictuels.

Mais les bonnes comme les mauvaises surprises nous renvoient aussi, pour une part, le reflet de nos capacités et de nos limites dans notre travail de formation et de transmission.

Je parlais de la violence potentielle du dispositif. Je n'entends pas pour autant que cette violence soit réductible ni même négative. Mais il me semble qu'elle mérite d'être reconnue.

Il y a violence au sens où ces verdicts par « oui » ou par « non » ne sont jamais entendus par ceux à qui ils s'adressent comme sanctionnant seulement un moment de leur formation. Quand ils sont négatifs, ils résonnent pour beaucoup comme mettant directement en cause leur « Être » d'analyste.

Une identité fragile et vacillante même chez les plus « reconnus » à la mesure du fait que le statut d'analyste ne relève d'aucun diplôme universitaire ni autre reconnaissance symbolique délivrée par les pouvoirs publics. Aucun « titres et travaux » ne nous garantit de pouvoir répondre à chaque fois, pour chaque cure à ce qu'exige cette forme si particulière de disponibilité au long cours aux singularités de la méthode. Entre parenthèse, je reste étonné que sur nos listes persiste la référence à la formation médicale des uns ou au statut de professeur de psychologie des autres. Seuls ont droit à Monsieur ou Madame ceux qui ne sont ni l'un ni l'autre.

S'il est vrai que « l'analyste ne s'autorise que de lui-même et de quelques autres », c'est précisément la reconnaissance symbolique donnée ou refusée par ces « quelques autres », pour légitimer sa pratique, qui est chaque fois en jeu, en toile de fond de chacun des jugements délivrés par l'Institution.

Cette violence du jugement et de la décision, à mon sens très spécifique, dès qu'elle touche à l'identité du psychanalyste, (irréductible à ce qu'il en est dans d'autres disciplines) est perceptible dans le trouble des candidats mais aussi sans doute dans une certaine tension permanente, difficilement dépassable, qu'il m'a semblé percevoir au sein du Comité de formation.

Rien d'évident à se livrer à cet acte. Rien d'évident à mesurer l'hétérogénéité de nos écoutes et des convictions qui les commandent. Rien d'évident à assumer cette part irréductible d'arbitraire, de passion, et d'aveuglement qui nous fait choisir qui sera validé dans sa demande et qui ne le sera pas. Mais impossible de faire autrement. C'est sur les questions de formation, d'évaluation, de sélection, que se sont déchirés les analystes depuis Freud.

Autre question que je voudrais aborder très brièvement : ce principe, très fondamental, de « non intervention », de présence en creux, que l'Institution respecte à l'égard du déroulement du cursus, en dehors des moments rares et précis où elle se prononce, s'il donne toute sa place aux déterminations conscientes et inconscientes

de l'intéressé, aux idéalizations, aux projections transférentielles sur les membres et sur l'APF, ne rencontre-t-il pas quelquefois ses limites ?

Je ne pense pas aux analystes qui flânent et que l'Institution serait censée stimuler, je pense davantage à ces cas où le « pari » initial, fait par le Comité de formation quant aux potentialités d'un candidat à répondre aux exigences, aux spécificités et à la radicalité de l'acte analytique s'avèrent, après quelques années, une anticipation discutable. Car il y a une sorte de pari inhérent à chaque admission d'un candidat au cursus de formation, pari qui soulève la question de nos capacités, très relatives, d'anticipation dans ce domaine.

N'y a-t-il pas trop souvent, lorsque dès la première épreuve de validation de la supervision, l'intéressé ne s'avère manifestement pas fait pour cette pratique, une tendance généreuse à espérer qu'il le deviendra avec le temps, éventuellement grâce à une nouvelle tranche d'analyse ? Parti pris généreux mais sans doute aussi recul devant l'enjeu d'une réponse qui mettrait un terme aux espoirs d'une reconnaissance institutionnelle.

Mais au fur et à mesure de son avancée dans le cursus, qui se compte souvent en décennies, il devient de moins en moins concevable de le stopper dans sa trajectoire, surtout quand l'intéressé s'avère très opiniâtre. Ce qui pourrait expliquer que la réponse aux demandes d'homologations qui concluent un long parcours, soit à plus de 90 % positive, dès la première tentative.

Une institution qui se réserve l'initiative de n'intervenir que très peu et dans des « après-coup » très retardés ne court-elle pas le risque de laisser s'installer durablement de très problématiques malentendus ? Je pose la question sans avoir pour autant de réponse.

Pour finir, Je remercie Madame Mamane pour la manière à la fois efficace, discrète et non dénuée d'humour avec laquelle elle accueille les demandes, prépare et accompagne le travail du Secrétaire et du Comité de formation.

Rapport du Comité de publication de l'APF

Patrick Merot

Beaucoup de choses ont eu lieu durant cette année 2017/2018. Ce rapport va s'efforcer de vous informer du travail fait, sans abuser de votre temps.

La dernière Assemblée générale, avait donné son accord pour faire évoluer la formule de l'*Annuel* tel que vous le connaissez, vers une nouvelle formule dont Jacques André avait donné les grandes lignes dans son rapport de Président. Une réunion ouverte à l'ensemble des membres et analystes en formation s'était tenue avant l'Assemblée générale sur ce projet :

- un titre *Le présent de la psychanalyse* ;
- une ouverture systématique à des auteurs hors APF ;
- une volonté de lisibilité plus grande pour toucher un public plus large ;
- une publication de deux livres par an, janvier, septembre.

Dès le lendemain de cette Assemblée générale, le Comité de publication s'est attelé à sa double tâche de poursuivre la préparation de *l'Association psychanalytique de France 2018* et de passer à une nouvelle étape pour préparer la nouvelle formule.

Je rappelle que le Comité de publication était alors composé de :

Dominique Blin, Secrétaire de publication, Laurence Apfelbaum, Sophie Bouchet, Solange Carton, Catherine Chabert, Jean-H. Guégan, Patrick Merot, Françoise Neau.

Et j'indique que le Comité a mené à bien sa tâche avec la publication du dernier numéro de *l'Association psychanalytique de France* qui vient de paraître, *L'Enfant de la psychanalyse*. Et j'en remercie tous les membres.

Pour en revenir à février 2017, il a alors été décidé de constituer un groupe de préparation qui avait pour mission de définir plus précisément les divers paramètres de la nouvelle formule. Ce groupe a réuni Leopoldo Bleger, le Président et Philippe Valon, le Secrétaire général, présents *ex-officio*, et les membres du futur Comité de publication constitué des anciens membres, à l'exception de Laurence Apfelbaum et de Sophie Bouchet qui l'ont quitté, et auxquels se sont ajoutés quatre « nouveaux », analystes en formation ou membres de l'APF :

Viviane Abel Prot, Claude Arles, Isée Bernateau, Martin Reca.

Il a d'emblée été prévu que ce groupe se donnait un temps limité, trois réunions avant l'été, à l'issue duquel le projet étant défini, ce groupe de préparation s'effacerait en tant que tel, la mise en œuvre du projet étant dès lors confiée au Comité de publication, renouvelé en partie.

Ce groupe de préparation a fait appel à l'expérience de deux de nos collègues : Jacques André qui a participé à une réunion, André Beetschen avec qui nous avons eu des échanges.

Le travail a donc été intense de février à juillet, puisqu'il a fallu mener de front la réalisation de l'*Annuel* avec l'ancien Comité et la mise au point du projet avec le groupe de préparation, projet que je suis allé présenter et défendre auprès des PUF en juillet 2017.

Je tiens à dire, avant d'aller plus avant dans le détail du projet, que le Conseil a été très moteur dans la volonté de voir un Comité de publication investi d'une grande autonomie et capable de réaliser pleinement le projet d'ouverture, à la fois en terme de contenu, par la diversité des auteurs publiés, et en terme de lectorat par la volonté de sortir d'un lectorat captif quasi exclusivement APF.

Les points principaux arrêtés avec Paul Garapon le 13 juillet (jour de rencontre devenu une tradition), outre ceux que j'ai rappelés initialement, sont les suivants :

- Des livres dont la maquette est entièrement redéfinie, prenant en compte aussi les habitudes des lecteurs d'aujourd'hui : chaque volume sera d'un format plus maniable et aura un volume de signes diminué de 400 000 à 300 000 signes.
- Notre souhait est que le prix de vente de chaque livre soit inférieur au prix actuel de l'*Annuel* qui, à 26 euros, est dissuasif pour l'acheteur potentiel. Mais le prix dépend pour une part essentielle du chiffre de vente. J'y reviendrai.
- Le lancement de la nouvelle formule en janvier 2019.
- Un effort exceptionnel concernant la diffusion du premier livre de la nouvelle série, décisive pour la suite.
- J'ajoute que le passage à deux livres par an met fin à l'expérience du supplément numérique qui n'aura connu qu'une parution mais qui aura été en quelque sorte une étape de transition.

Depuis septembre, le nouveau Comité de publication, de neuf personnes, travaille à la fois sur les contenus et sur la maquette.

Le contenu : ces livres restent, bien sûr, les vecteurs des travaux de l'APF et chaque livre sera construit autour de ces travaux qui en constitueront le noyau. Ainsi le premier livre reprendra les conférences de la journée organisée sur le meurtre de la mère. Après de longues discussions, nous avons pris l'option de livres monothématiques, un choix auquel il sera peut-être parfois difficile d'être absolument fidèle mais qui assure une meilleure lisibilité du livre. Les contributions extérieures que nous demanderons se décideront alors par l'intérêt que la pensée de tel ou tel auteur peut apporter au thème en question.

La maquette de couverture : elle sera complètement différente de celle que nous connaissions avec l'*Association psychanalytique de France*. Plus simple, elle s'inscrira dans les tendances actuelles de l'édition. Nous avons fait appel pour cela à un cabinet graphique spécialisé et nous commençons à voir l'aboutissement du travail.

La publication annuelle de deux livres entraîne forcément une charge de travail plus importante. Afin d'alléger la tâche du Comité, le Conseil a accepté que nous fassions appel à un préparateur de texte, celui-ci prendra en charge la relecture finale de l'ensemble du livre.

La diffusion de ce *Présent de la psychanalyse* : la souscription reste un élément essentiel dans la réussite de la diffusion. Il convient de poursuivre cela. L'impact de la publication de deux livres par an sur ces préachats reste une inconnue. Les conditions de la souscription restent encore à préciser afin d'être conforme à la loi sur le prix du livre, mais l'idée est de proposer un prix qui ne soit pas dissuasif.

Par ailleurs la présence du livre sur les tables de congrès est une nécessité absolue pour une bonne diffusion. Une attention particulière sera portée à cela.

Enfin, concernant les deux premiers livres, sachant qu'il est important pour la diffusion auprès des libraires que les ventes des deux premiers livres soient suffisantes, il sera proposé une campagne de parrainage pour le lancement du *Présent*, une campagne qui sera unique mais qui visera à ouvrir les travaux de l'APF à un nouveau lectorat en faisant connaître les livres de cette première année.

Les chiffres de vente de l'Association psychanalytique de France

Les ventes de *La liberté en psychanalyse* totalisent, d'après les chiffres que m'ont fournis les PUF, 461 exemplaires ce qui est sensiblement supérieur aux ventes des années antérieures.

- Le *Rosolato*, 2016, s'est vendu entre 326 (total) et 403 (total M) exemplaires.
- *La conviction*, 2015, à 306 exemplaires (dont encore 6 exemplaires en 2017).
- *Le langage*, 2014, à 350 exemplaires (dont encore 10 exemplaires en 2017).

Les consultations par Cairn ne m'ont pas été transmises, pas plus que les ventes du supplément numérique de l'*Annuel*.

Sur un point évoqué dans mon rapport de l'an dernier, je ne désespère pas de faire évoluer les PUF : je veux parler de la possibilité d'acheter la totalité d'un livre alors qu'actuellement seul l'achat article par article est possible. Le dossier constitué plaide en notre faveur.

Dans ma volonté de faire bref, sans doute y a-t-il des questions qui n'ont pas été suffisamment abordées, mais je suis prêt à répondre aux questions.

*Journée des membres
samedi 18 novembre 2017*

Retour sur la question de la formation. Introduction Journée des membres, novembre 2017

Leopoldo Bleger

Bienvenue d'abord à notre invité Roger Kennedy qui a bien voulu nous parler du modèle de formation de la Société britannique. Je remercie aussi notre autre invité, Marcelo Viñar qui ne pourra nous rejoindre que cet après-midi, et Patrick Merot qui fera une des introductions de l'après-midi.

La discussion sur la question de la formation des analystes au sein de l'IPA, est redevenue d'actualité à l'occasion d'un vote qui modifie le nombre minimum des séances, requis pour l'analyse dite « didactique » et pour celles supervisées en cours de formation. Le document envoyé par l'IPA à tous ses membres, *Variations du modèle Eitingon*, a déclenché une avalanche de réactions de la part notamment de certaines sociétés européennes, à commencer par la *British Society*.

Pour situer cette discussion, il faut repartir de l'acceptation, au sein de l'IPA, des trois modèles de formation par l'action de son Président de l'époque, Daniel Widlöcher. À mon avis, c'est le point où la situation a basculé.

Faire voter les trois modèles en 2006 impliquait aussi de prendre acte de ce que le modèle Eitingon n'était plus suivi par beaucoup de sociétés : une sorte de *sinceramiento* comme on dit en espagnol.

C'est aussi le cas avec le vote de juillet 2017 sur les variations. Et encore, ce vote ne tient pas compte, semble-t-il, de la véritable pratique de certains instituts, où le nombre de séances est encore en-dessous des trois séances par semaine.

Jusque dans les années 70, le modèle Eitingon était appliqué dans tous les instituts liés à l'IPA. C'est dans ces années 70 que des changements, plus ou moins importants, sont intervenus dans plusieurs sociétés : l'APF bien sûr, mais aussi l'Association psychanalytique argentine et celle de l'Uruguay.

En 1969, lors du congrès de l'IPA à Rome, un contre-congrès des candidats crée le groupe *Plattform-International*, avec un groupe très important à Zürich qui fera scission de la Société suisse, et un autre en Argentine. Leur contestation se situe clairement dans la critique des structures non démocratiques des instituts de formation et de la société en général.

Cette coïncidence des dates fait penser qu'il s'agit plus qu'un simple hasard. On peut avancer des raisons générales comme la critique de l'autoritarisme et de l'infantilisation dans les instituts de formation, ou le climat politique au niveau mondial nettement plus en confrontation que de nos jours.

Le long texte que J.-L. Donnet a écrit à la fin de 1968 reprenant le travail d'une commission de la SPP, « Cursus et hiérarchie dans la société d'analyse » en témoigne.

La question de la formation était l'objet d'un vif débat. Je pense, entre autres, à la proposition de la passe d'octobre 1967 par Lacan et à la fondation du 4^e Groupe.

Cela dit, les changements dans les différentes sociétés de l'IPA n'ont pas été d'une même nature. Pour l'APF, l'abolition de la didactique marque un tournant d'un ordre différent. C'est, je crois, l'un des points majeurs de notre discussion aujourd'hui.

Une remarque à ce propos : ce n'est pas amoindrir le courage de la proposition de la réforme par Laplanche d'abord, par Pontalis ensuite, ni la portée de la décision, que de rappeler la critique assez féroce que Lacan avait faite de l'analyse didactique¹.

Je reviens à la chronologie récente comme canevas, pour pointer d'autres enjeux.

Sous une forme qui a paru précipitée à quelques sociétés, l'exécutif de l'IPA a mis au vote une proposition de « variations du modèle Eitingon ». Concrètement, il s'agissait de laisser le choix aux Instituts de formation de demander, pour les analyses dites « didactiques » et pour les supervisions curriculaires faites par les « candidats », entre 3 et 5 séances hebdomadaires, alors que jusque-là la limite inférieure était, du moins sur le papier, de 4 séances par semaine. C'est à l'initiative de trois sociétés que cette proposition a eu lieu, dont deux sociétés européennes.

Un débat, ou du moins une grande série de lettres fixant une position, eut lieu dès l'annonce, en début d'année, que ce vote se tiendrait lors de la réunion du *Board* de l'IPA à Buenos Aires en juillet.

La question fut très présente lors de la réunion des Présidents de la FEP en avril dernier à La Haye, en particulier avec la critique et les réclamations venues de plusieurs sociétés, la Société britannique en première ligne. Le modèle français, réduit au nombre de séances et à une analyse de niveaux œdipiens, a été un des (contre-)arguments invoqués. C'est pourquoi le Conseil de l'APF avait considéré nécessaire d'écrire une lettre de clarification.

Le vote en juillet fut sans appel : 18 voix pour, 4 contre. Les quatre voix contre étaient celles des représentants des sociétés européennes. Deux autres représentants européens ont voté pour, un s'est abstenu. Autrement dit, tous les représentants d'Amérique du nord et d'Amérique latine ont voté pour la modification.

Loin d'apaiser, le vote raviva le feu, avec des menaces de quitter l'IPA.

L'Exécutif de la FEP, dont le Président critiqua fortement cette nouvelle réglementation, organisa une réunion extraordinaire faisant suite à la réunion habituelle des Présidents en présence de deux membres d'une *Task Force* créée par la nouvelle présidente de l'IPA. Sa tâche : dans un premier temps, proposer les changements de rédaction des règles de procédure, puis, par la suite, se constituer en groupe de réflexion sur la formation. Martin Gauthier, notre collègue du Canada, préside cette *Task Force*.

Ce « dialogue sur les modèles de formation », titre de la rencontre à la FEP, les 4 et 5 novembre dernier, fut introduit par trois textes brefs, dont celui que je vous ai fait parvenir tout récemment.

J'avais un sentiment étrange, samedi, à la fin de la première demi-journée de la rencontre à la FEP à Bruxelles. Alors que certaines interventions essayaient de s'éloigner de la question du vote, beaucoup d'autres, la majorité peut-être, y revenaient avec insistance : souhaitant faire en sorte qu'on vote à nouveau, suspendre l'application de la décision et autres propositions parfois assez farfelues².

J'ai finalement pu me dire que j'entendais un discours de gens qui semblaient « traumatisés ». Le mot peut paraître trop fort mais c'est quelque chose comme ça.

Une partie importante des sociétés de la Fédération européenne, notamment de l'Est a été créée depuis moins de vingt ans. Pour devenir d'abord un « groupe d'études », ensuite une société provisoire et enfin une société composante de l'IPA, le chemin est long, cela demande beaucoup d'énergie, d'investissements émotionnels, financiers et de temps. Il faut remplir beaucoup de conditions, dont celles de l'analyse à 4 séances par semaine.

1. Lacan a beaucoup évolué dans sa position depuis la rédaction en 1953 d'un projet pour l'Institut de formation de la SPP, un projet qui revendiquait fortement l'analyse didactique. À partir d'un certain moment, il se lance dans la critique d'une certaine conception de la psychanalyse que la didactique lui paraît pousser jusqu'à ces dernières conséquences. Pour résumer abruptement : l'identification à l'analyste et l'introjection du surmoi de l'analyste.

2. Détail cocasse, lors du traditionnel dîner des Présidents du samedi soir, je me suis trouvé par hasard à la table où quelques Présidents et quelques Directeurs d'Instituts ont rédigé une pétition adressée à la nouvelle Présidente de l'IPA pour « *strongly insist on the importance of having more discussion on the basic minimal needs for training of analysts* ». Une lettre signée depuis par les Présidents et les Directeurs de 17 sociétés, principalement d'Europe de l'Est.

Parfois dans un contexte où d'autres courants analytiques, notamment lacaniens, n'ont aucune exigence. Ces sociétés l'ont fait au nom de la psychanalyse mais aussi au nom de l'IPA. Une sorte de transfert qui leur a permis de faire une longue traversée.

Et soudain, l'IPA leur dit que finalement pourquoi pas trois et que, en réalité, trois ou quatre c'est pareil.

On peut facilement imaginer le sentiment de trahison, l'impression que l'IPA manque à sa parole, un coup de couteau dans le dos. Un président a parlé dimanche matin de « rupture du cadre » (« *Frame break* »), disons « rupture d'un pacte ». Il me semble que c'est ainsi qu'ils ont perçu ce vote.

À quoi s'ajoute une autre chose, beaucoup plus, disons, au ras des pâquerettes. Dans beaucoup de pays européens, il y a des sociétés non IPA qui proposent une très bonne formation à la psychothérapie, voire à la psychanalyse, à trois fois par semaine. Que fera l'IPA si ces sociétés demandent leur intégration ? Que deviendront alors les sociétés qui, dans le même pays, gardent les quatre séances ?

La valeur de la parole de l'IPA et son autorité : j'ai été un peu surpris de me rendre compte qu'il y avait des sociétés pour qui ça compte beaucoup.

La parole de l'IPA n'a plus une telle valeur pour l'APF. On se plaît même parfois à imaginer de la quitter. Et pourtant, comment ne pas rappeler tous les efforts que les fondateurs de l'APF ont fait pour intégrer l'IPA en 1965 ?

Les temps ont changé, bien sûr. Mais reste la question de ce qu'est une communauté de psychanalystes au niveau international.

Retour sur la question de la formation

Patrick Merot

Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de refaire l'historique de la construction du modèle français et du modèle de l'APF. La chose a été faite de nombreuses fois.

La question des modèles de formation a fait l'objet d'une littérature considérable. Pour en rester au sujet qui nous occupe, on trouvera dans *Documents & débats* un grand nombre de travaux, qui vont du simple article au numéro complet. Vous connaissez, plus récemment, l'*Annuel* intitulé *Le fil d'Édipe* dans lequel on trouve un dossier complet sur la formation¹ dans lequel une synthèse présente toutes les données historiques des débats qui ont traversé la communauté analytique internationale depuis 1925, année où au congrès de Bad Homburg est défini ce qui allait s'appeler le modèle Eitingon, jusqu'à la reconnaissance des trois modèles, et aujourd'hui une nouvelle réforme venant de l'IPA.

Pour ma part, j'ai déjà eu l'occasion à plusieurs occasions, dans les instances de l'IPA et de la FEP de présenter le modèle français tel qu'il existe, soit sur un mode descriptif, soit sur un mode historique, mais je choisirai aujourd'hui de tenter de réfléchir aux sources mêmes : l'idée qu'il y a un originaire qui doit être rappelé pour comprendre l'émergence de ce modèle. Si le « modèle français » – son invention et sa mise en place – a relevé de divers facteurs dont certains sont sociaux, il existe, fondamentalement, parce qu'il exprime une certaine conception de l'analyse.

Comment s'est construit le modèle français

On connaît les dates principales :

1953 la scission qui crée la Société française de psychanalyse séparée de la SPP ;

1964 la création de l'APF et de l'École freudienne de Paris ;

1971 la « Réforme Laplanche ».

Il me semble que pour comprendre l'émergence du modèle français dans toutes ses dimensions, il faut prendre cette histoire dans son ensemble.

Je soutiendrai que la scission de 53 et la création, autour de Lagache et Lacan de l'École freudienne de Paris, a été l'événement qui a installé la psychanalyse française sur une certaine trajectoire : le refus d'une évolution technologique, instrumentale, adaptative de la psychanalyse et que l'APF, bien qu'elle soit née, quelques années plus tard, d'un refus de suivre Lacan dans ses exigences, s'inscrit sur cette trajectoire de rupture avec un modèle préalable.

On connaît les excès de cette époque, on sait quels ont été les mots d'ordre plus ou moins approximatifs inscrits sous la bannière de la lutte contre la psychanalyse américaine et la critique de l'IPA. Pour autant, quelque

1. Quelques références bibliographiques. D. Widlöcher, « 2001-2007 : préparation et aboutissement d'une réforme à l'IPA », *Annuel de l'APF*, 2012, PUF, pp. 211-214. Jean Laplanche, « Une révolution sans cesse occultée », *Revue internationale d'Histoire de la Psychanalyse*, n° 2, 1989, PUF pp. 393-402. ?Pour la description détaillée de la formation à l'APF, voir le site *web*, www.associationpsychanalytiquedefrance.org. Aussi, V. Smirnov, « Enseignement, apprentissage, transmission ou les dédales de la formation analytique », *Bulletin de la FEP*, n° 28, 1987, pp. 102-116. M. Gribinski, « En faveur de l'analyse personnelle », *Bulletin de la FEP*, n° 48, 1997, pp. 111-116. ?Dossier publié dans *l'Annuel de l'APF* en 2012, déjà cité : « Recherches sur l'histoire de la formation et de l'enseignement », pp. 113-214. En 2012, le texte de P. Merot présenté au Congrès de la FEP à Paris, « Le modèle français et la formation à l'APF ».

chose s'est cristallisé et a été mis en mouvement, qui ne s'est pas arrêté et qui a donné à la psychanalyse française son identité : au bout du compte ce mouvement a abouti à ce qui s'appelle à l'IPA le modèle français. Il ne s'agit pas, dans ce mouvement, de la question du nombre de séances, mais de quelque chose qui tient au désir de maintenir la psychanalyse dans une certaine radicalité, le refus du compromis mondain, l'expérience d'une aventure personnelle, le trouble de l'inconscient.

Le retour au sein de l'IPA qui a été voulu par ceux qui ont fondé l'APF, quand l'École freudienne restait hors IPA, n'a pas signifié le retour à la situation antérieure, loin de là, mais a créé une situation de fermentation et peut-être même de tension qui fait partie de l'histoire de l'APF : on pourrait même trouver dans les traces d'une position très souvent critique de l'APF vis-à-vis de l'IPA – et ceci en dépit de l'élection de Daniel Widlöcher comme Président en 2001 – l'héritage direct de ce moment originaire.

Je soutiendrai donc que la réforme Laplanche, qui intervient pourtant longtemps après la création de l'APF, en 71, s'inscrit dans ce mouvement. On a parfois entendu, à l'APF même, l'idée que la création de l'Association n'avait rien à voir avec cette réforme. Les dates pourraient donner quelque crédit à ce point de vue puisqu'elle intervient sept ans après la création de l'APF et que la perspective de la suppression de la didactique n'était pas inscrite dans les statuts initiaux de l'APF. Je crois au contraire que la réforme Laplanche, que l'on appelle aussi la réforme de Laplanche et Pontalis puisqu'elle avait déjà été mise en avant par Jean Laplanche, mais votée sous la présidence de J.-B. Pontalis, vient inscrire dans le tissu institutionnel l'esprit de ce qui était présent non seulement dans la création de l'APF, mais de façon plus subtile, dans ce qui avait animé le renouveau de la psychanalyse française depuis 53. C'est ce que je vais essayer de montrer.

La création de l'APF a poursuivi un mouvement qui, indiscutablement, avait été initié par Lacan et qui promouvait la radicalité de l'expérience analytique, son incompatibilité – ou au moins son autonomie – avec un cursus institutionnel : la rupture avec Lacan n'a pas signifié l'abandon de cet élan. Sur ce point précis, je citerai ici Daniel Widlöcher (2005, « La formation du psychanalyste ») : « En deçà de tous ces écarts [il vient de souligner tous ce qui a éloigné Lacan de l'API], certaines critiques de Lacan auront exercé une certaine influence auprès des institutions de l'API sur l'évolution des principes de formation (l'autonomie de l'analyse personnelle, l'absence de sélection préalable) ». Et c'est ce mouvement qui s'est donc traduit par ce qu'on a désigné plus tard à l'APF comme son extraterritorialité. Cette radicalité signifiait que l'analyse ne pouvait se concevoir comme une démarche professionnelle mais comme une expérience personnelle. L'idée donc de lier l'engagement initial dans l'analyse avec le projet professionnel se trouvait explicitement remis en cause. La possibilité pour un candidat d'engager d'emblée, sur la base de ses supposées qualités personnelles, une analyse didactique pour devenir analyste, était contradictoire avec cette approche de l'analyse. La première conséquence de ce point de vue est qu'une demande de formation ne pouvait s'engager qu'après qu'ait été faite l'expérience de l'analyse. C'est en ce point que se situe le renversement. *C'est ainsi que la suppression de l'analyse didactique et de la fonction de didacticien s'est inscrite, non comme un avatar des réformes institutionnelles que connaît toute organisation, mais comme l'expression de ses valeurs profondes.*

Pour donner toute sa portée au point que je souligne, je poursuivrai en reprenant la genèse de ce mouvement, et j'introduis une étape de plus dans ce retour en arrière.

Victor Smirnoff² a relaté la difficulté que Freud avait eue pour trouver en France un interlocuteur qui puisse être un relais de valeur. Alors que le monde médical, dans la France de l'entre-deux-guerres, avait résisté de toutes ses forces à la psychanalyse en s'efforçant de bricoler une psychanalyse à la française, les surréalistes ont été les découvreurs les plus authentiques de Freud, préparant une renaissance de la psychanalyse qui interviendra après la guerre et qui contribuera à lui donner ce qui, encore aujourd'hui, est sa spécificité, une

2. V. Smirnoff, « De Vienne à Paris », *NRP*, n° 20, 1979.

radicalité qui l'a rendue sourcilleuse vis-à-vis des risques de détournements³. On se rappelle que l'hystérique, figure fondatrice de la psychanalyse fut aussi une figure centrale pour les Surréalistes : en 1928 Aragon et Breton chantent l'hystérie comme « la plus grande découverte poétique de la fin du siècle ». Aux Surréalistes, j'ajouterai aussi la figure de Bataille, quelles que soient les divergences que l'on peut connaître entre les positions des uns et des autres mais qui, pour le point de vue que j'adopte, n'entrent pas en ligne de compte.

Je ne suis pas le premier à faire un tel détour avec la référence au surréalisme. Mais pour ma part c'est en travaillant sur la question qui m'était posée aujourd'hui que m'est venue cette référence, évidemment liée à mon propre parcours, avant de réaliser qu'il y a des années, dans son livre *La guerre de cent ans*, Elizabeth Roudinesco avait évoqué dans les mêmes termes cette période historique particulière. Cryptomnésie qui m'a permis de réinvestir un objet de pensée que j'aurais sans doute hésité à réexaminer.

Il ne faut pas oublier en effet la résonance intime, constatée dès avant la dernière guerre pour s'épanouir après elle, entre le surréalisme, qui bouleversa la scène culturelle, et le renouveau de la psychanalyse qui se produit dans les années d'après guerre avec Lacan.

C'est avec Lacan que cette rencontre entre surréalisme et psychanalyse, qui était restée en attente avec Freud, va se trouver reconnue et déployer tous ses effets. Cette étape nouvelle se produit dès avant guerre⁴.

Le rapprochement peut paraître lointain par rapport à la question que nous examinons. Je crois au contraire qu'il est au cœur de toute cette histoire parce qu'il permet d'en comprendre les véritables enjeux. Évidemment il ne s'agit pas de rabattre l'un sur l'autre, et d'ailleurs Freud d'une part, les Surréalistes d'autre part, ont montré tous les quiproquos possibles autour de cette rencontre.

Je n'oublie pas pour autant que cette rencontre, à quoi Freud doit pour une part la place éminente qu'il conserve dans la psychanalyse française, ne se faisait pas sans une certaine ambiguïté. Freud se consacrait aux terres à reconquérir du sujet (« Wo Es war, soll Ich werden. ») ; les Surréalistes voulaient libérer les forces de l'inconscient. Il y a là un écart qui n'a pas cessé d'être interrogé.

On peut ici indiquer la trace de cette histoire chez les auteurs de l'APF. Je citerai deux noms : J.-B. Pontalis, Guy Rosolato.

J.-B. Pontalis dans « Les vases non communicants »⁵, un article paru dans la *Nouvelle revue française*, en 1978, recense les facettes d'un désaccord, désireux qu'il est de comprendre les raisons de l'opposition de Freud et de Breton, plutôt que de retrouver les points de convergence, mais il ne manque pas d'indiquer ce qui faisait la force de l'aventure surréaliste, convergente avec la psychanalyse : « Une activité intensive de prospection destinée à capter ce qui, par nature, échappe à la conscience⁶. »

Guy Rosolato au contraire, très tôt dans son œuvre et jusqu'au bout, va donner une place absolument centrale au surréalisme et tenter d'apporter une réponse au paradoxe que j'évoquais, retrouver, au-delà des ressemblances apparentes ou des oppositions manifestes, le lien profond qu'il y a entre la révolution freudienne et la révolution surréaliste.

3. *La Révolution surréaliste* n° 10, 1927, publie un fragment de « La question de l'analyse par les non-médecins », traduit par Marie Bonaparte, et précise qu'il doit paraître à la NRF sous le même titre.

4. On peut dire un mot du premier numéro du *Minotaure*, en 1933, dans lequel apparaissent, à deux reprises, les indices d'un réel dialogue entre surréalisme et psychanalyse¹ : on y trouve en effet un article de Dali, ¹ qui contient un commentaire très élogieux sur la thèse de Lacan ; on y trouve également un article de Lacan, « Le problème du style et la conception psychiatrique des formes paranoïaques de l'expérience », dans lequel, contre toutes les conceptions déficitaires et constitutionnelles, il souligne la place qu'occupent dans ces délires les « productions plastiques et poétiques » et l'importance « des modes d'expression symboliques »¹.

Dali n'est pas le seul parmi les surréalistes à manifester son intérêt pour la psychanalyse dans sa version lacanienne naissante : René Crevel, dans *Le surréalisme au service de la révolution*, écrit un article élogieux¹ dans lequel son intérêt pour l'analyse se mêle à une analyse politique. Lacan lui-même souligne, dans les *Écrits*, l'écho que sa thèse obtint dans les milieux surréalistes.

5. J.-B. Pontalis, « Les vases non communicants », *La nouvelle revue française*, n° 302, 1978, repris dans *Perdre de vue*, Paris, Gallimard, 1988.

6. *Ibid.*, p. 138.

Une volonté de radicalité

Je ne fais pas de ce fragment de l'histoire de la psychanalyse en France une cause, mais un indice qui éclaire ce qui s'est trouvé mobilisé dans un mouvement qui a une dimension révolutionnaire. C'est le mot que Jean Laplanche prononcera, longtemps après, et que Leopoldo Bleger rappelle dans le dossier sur la formation : « Une révolution sans cesse occultée » (JL 1989). Je tenais à souligner cette dimension parce qu'elle a rarement été mise en évidence et qu'elle me paraît illustrer les enjeux de l'époque, à savoir la mise en jeu d'une *radicalité* ; un regard essentiel pour comprendre ce qui s'est imposé, après un long temps de mûrissement, dans les évolutions du cursus, la réforme de la formation de l'APF (puis dans le cursus à la SPP, sans qu'elle y prenne la radicalité qu'elle a adoptée ici).

La conséquence des conditions de la renaissance de l'analyse en France et les clivages d'école ont donc accentué les orientations quant à ce qu'était le devenir analyste, augmentées sans doute encore par les rivalités d'école. Pour autant je pense qu'il faut faire crédit à chaque institution d'aborder la question de la transmission de l'analyse et de la formation de l'analyste avec des arguments de fond. La naissance du modèle Eitingon, comme Laurence Apfelbaum le rappelle, répondait aussi à une telle exigence : « La formation ne serait plus laissée à l'initiative individuelle de tel ou tel analyste mais qu'elle serait prise en charge par une société psychanalytique, laquelle deviendrait, du fait même, responsable des analystes qu'elle aurait formés » (128). Ce modèle privilégiera la dimension institutionnelle et le souci de la garantie de la formation.

Concernant le mouvement dans lequel se situe l'APF, les choses sont prises d'un point de vue tout autre. Le poids de l'institution sera réduit à son minimum et c'est l'analyste lui-même, engagé dans une analyse personnelle, qui mettra à l'épreuve son projet de formation. Il s'agissait donc pour l'APF de créer les conditions par lesquelles peut se trouver réalisée l'authenticité et je dirais la pureté de l'expérience analytique. Le mot de pureté qui vient maintenant montre la nature de la question abordée et les risques d'idéalisation qui s'y trouvent engagés. Pour l'APF cela passera donc par l'abandon de la didactique, abandon sur lequel je vais revenir plus précisément maintenant.

Daniel Widlöcher et Marilia Aisenstein dans un texte officiel de février 2005, « La formation du psychanalyste, un modèle français », approuvé par les deux sociétés, à travers leurs représentants (André Beetschen pour l'APF, Gérard Bayle et Sylvie Faure Pragier pour la SPP), rappellent que le principe de l'analyse didactique avait été interrogé très tôt, en 1954 par Nacht, en 1961 par Nacht, Lebovici et Diatkine. Il y avait donc la place, très tôt parmi les analystes français, pour tout un courant critique qui ne s'était pas concrétisé dans des réformes institutionnelles.

Daniel Widlöcher et Marilia Aisenstein font un état des lieux et un rappel de l'histoire, dans laquelle ils voient une évolution progressive, étape par étape menant à la situation qu'ils décrivent dans l'actualité de 2005 où les deux institutions ont vu leurs modèles se rapprocher (sans pour autant se confondre). On ne peut que souscrire à leur analyse, mais pour ma part il me semble que l'on peut expliquer cette évolution, trouver des raisons à cet enchaînement d'étapes, non dans un éloignement progressif d'un donné initial, mais au contraire dans la prise en compte progressive, au niveau institutionnel d'une orientation présente depuis longtemps : les effets d'un originaire.

Je reviens donc sur cet originaire. La critique très vive de l'Institution comme venant impacter les enjeux du parcours analytique est restée particulièrement vive dans les deux mouvements issus de la scission de la Société française de psychanalyse, à savoir l'ECF et l'APF.

C'est bien de cela dont s'est occupé Lacan lorsque, en 1967, il a instauré « la passe » dont il faut dire ici un mot. Je retiendrai deux dimensions de cette initiative de Lacan : d'une part l'idée qu'il y avait une expérience de l'analyse très particulière, un passage, dont il était possible de témoigner dès lors qu'étaient mises en place des conditions *ad hoc* pour cela ; d'autre part qu'il était possible d'évaluer cette expérience, et donc de la faire passer par les fourches caudines d'une procédure institutionnelle que Lacan invente alors. Il me semble que

l'on peut qualifier cette procédure, que l'on connaît comme la passe, d'idéalisation de l'expérience analytique. La conjonction de cette idéalisation combinée à l'invention d'une procédure qui se veut aux antipodes du modèle honni de l'IPA aboutit à créer un dispositif très complexe, puisque ce sont des analysants moins engagés dans un cursus qui jouent un rôle déterminant dans l'évaluation de candidats plus engagés qu'eux (protocole qui m'a toujours fait penser aux principes évangéliques *bienheureux les humbles et les derniers seront les premiers*, mais que d'autres ont qualifié de sadien). Le premier effet, paradoxal, est de donner une place considérable à l'institution et le second, plus attendu, de provoquer des drames humains parmi les candidats comme parmi les passeurs (la littérature lacanienne l'évoque abondamment). Je ne dirai rien de plus de l'échec de cette procédure, mais elle me paraît illustrer quelque chose d'une approche mystique de l'analyse : la tentative de mettre le doigt sur un indicible, un absolu. Les témoignages sur la passe sont nombreux à illustrer le moment de folie que cette procédure peut représenter⁷.

C'est aussi de cela – les conditions d'une analyse authentique – que s'est occupée la réforme de l'APF de 1971, quand, sous l'influence de Laplanche et Pontalis est adoptée une réforme qui supprime l'analyse didactique.

La SPP ira, par la suite, dans le même sens et l'obligation pour le futur candidat d'avoir effectué son analyse avec un membre titulaire est abolie en 1994 (il est néanmoins exigé, à la SPP, qu'il s'agisse d'un analyste membre de l'IPA). Et très généralement, dans les instances internationales de l'IPA, malgré les différences qui persistent entre nos modèles de formation, la SPP et l'APF sont sollicitées comme pouvant parler d'une même voix.

De quoi s'agissait-il ? Faire de l'analyse – désormais appelée analyse personnelle – le moment d'une expérience personnelle, dégagée de toute interférence institutionnelle et ne pouvant pas s'engager comme projet professionnel *a priori*. La première conséquence de cette décision était que l'analyse se devait de précéder toute demande de formation comme analyste. Cela reste encore aujourd'hui la différence essentielle entre le modèle français et le modèle Eitingon. Une exigence qui nous semble évidente aujourd'hui à l'APF, mais dont je dirai aussi qu'elle peut faire l'objet d'un certain nombre de critiques. La principale critique est de parler l'expérience analytique sans en préciser la définition.

Michael Parsons qui a écrit sur cette question, à partir de sa position particulière de double appartenance, fait la remarque suivante : *Pour être capable d'offrir une analyse qui peut transmettre cela, ces analystes ont besoin d'avoir intériorisé cette expérience dans leur propre identité d'analyste. Le souci de s'assurer qu'il en soit ainsi, conduit des sociétés comme la British d'insister sur l'évaluation de cela chez les training analysts. Le modèle français adopte le point de vue contraire selon lequel cela ne peut pas être évalué et validé de façon externe. Lacan en particulier a soutenu que la qualité de la compréhension analytique de l'analyste ne pouvait être authentifiée que par l'analyste lui-même, à partir de sa propre expérience et de sa propre conscience (Lacan, 1977 : VIII). Ce dont l'analyste en formation a besoin cependant, est la même chose des deux côtés : rencontrer dans l'analyse de formation le sens profondément intériorisé de ce que la psychanalyse est*⁸.

Michael Parsons argumente du fait que la poursuite de l'analyse, condition de la formation dans le modèle Eitingon, permet au candidat de traiter les aspects contre transférentiels de l'analyse dans le cadre de sa propre analyse : ils ne seront donc pas au centre du travail de contrôle. Au contraire dans le modèle français, lorsque l'analyse est terminée – mais il rappelle que ce n'est pas toujours le cas – la supervision est le seul lieu où peut se traiter cette dimension contre transférentielle.

7. Certains groupes lacaniens ont par la suite abandonné ce dispositif dont Lacan lui-même avait acté l'échec. D'autres l'ont maintenu et organisent régulièrement des colloques sur ce thème : colloques dont les textes de présentation révèlent toujours un discours extraordinairement abscons, que l'on peut dire sans excès, mystique, à la recherche d'un impossible.

8. *To be capable of offering an analysis that can transmit this, analysts need to have internalised the experience into their own analytic identity. Concern to make sure that this is so prompts societies like the British to insist on evaluating it in prospective training analysts. The contrary view of the French model is that this cannot be externally evaluated and accredited. Lacan in particular maintained that the quality of a psychoanalyst's analytic understanding could only be authenticated by the analyst himself, out of his own self-experience and awareness (e.g. Lacan, 1977 : VIII). What analysts-to-be need, though, is the same on either view : to encounter in their training analyst a deeply internalised sense of what psychoanalysis is.*

On a souvent insisté sur la place que la supervision tient à l'APF, avec différentes explications. On a pu entendre certains collègues dire que la supervision est là pour permettre que se poursuive une analyse qui n'avait pas eu lieu de façon satisfaisante. La supervision est en tout cas, dans notre modèle de formation, le lieu par excellence où se traite la dimension de l'analyse du contre-transfert.

D'où la conclusion de Michael Parsons : *Dans le modèle français, la supervision doit remplir plusieurs fonctions. Elle a plus de tâches à remplir que dans le modèle Eitingon. Ceci la rend plus compliquée et c'est peut-être un défi aussi bien pour le candidat que pour le superviseur. La complexité peut être intéressante, mais la ligne entre la supervision et une quasi analyse du candidat peut aussi être très mince*⁹.

Fédida pour sa part, a parlé de la dimension psychothérapique de la supervision, dans certains cas.

La question du nombre de séances relève d'une tout autre problématique.

L'essentiel de mon propos s'est donc centré sur ce qui fait le cœur de notre modèle de formation, mais je dirai cependant un mot de la question du nombre de séances puisque cette question fait partie de la réforme récemment introduite par l'IPA.

Il y a plusieurs causes à l'évolution du modèle quant au nombre de séance. Ainsi d'aucuns ont pu dire que la diminution du nombre de séances apparut en France après guerre (et donc avant même la scission de 1953) avait pour raison principale l'importance de la demande sociale d'analyse et le nombre insuffisant d'analystes pour y répondre. D. Widlöcher, dans le texte déjà cité écrit avec M. Aisenstein¹⁰ écrit à ce propos qu'« une certaine tolérance en ce qui concerne la fréquence de l'analyse didactique (3 à 4 séances hebdo) » s'est instaurée, du fait d'un « déséquilibre entre les possibilités d'analyse didactique et les demandes ».

C'est d'ailleurs la même cause qui a conduit à la mise en place, à la SPP, à des contrôles collectifs, que l'APF écartera formellement lors de sa création et qui reste la règle.

Aujourd'hui la situation est différente et on peut faire l'hypothèse que c'est, au contraire, l'indisponibilité, aussi bien sur le plan temporel que financier, des analysants qui a conduit à ce que se généralisent des cures ayant moins de quatre ou cinq séances. On se rappelle que le principal argument de D. Widlöcher lors des discussions à l'IPA, qu'il n'a cessé de soutenir auprès de ses opposants, était de demander de cesser de se voiler la face en prétendant maintenir un modèle qui n'était plus vraiment pratiqué, et de prendre acte de ce que la pratique de l'analyse avait évoluée (je renvoie encore sur ce point à son article dans le dossier sur la formation dans *l'Annuel*).

Quoi qu'il en soit on se trouve face à un aspect de la question qui est rarement évoqué, à savoir l'impact du contexte social sur la pratique de l'analyse, un point de vue qui, évidemment, vient mettre à mal l'autonomie complète du modèle et ses justifications internes.

Après la réforme de 1971 « progressivement l'obligation des quatre séances est écartée et la possibilité de pratiquer trois séances est tacitement reconnue pour l'analyse personnelle et les cures sous supervision. »

Cependant il y aurait, avant de se contenter de l'explication que je viens d'avancer, deux questions à examiner : Y a-t-il un rapport interne entre la suppression de la didactique et la réduction du nombre de séances, puisque le modèle français s'est souvent vu défini par le nombre de séances ?

Quel est le fondement analytique du nombre de séances, dans un sens comme dans l'autre ?

À la première question, un élément de réponse important est que le développement de la pratique à trois séances, loin d'être l'apanage du « modèle français » se rencontre dans toutes les sociétés de par le monde :

9. *Supervision in the French model has to fulfil both these different functions. It has more work to do than in the Eitingon model. This makes it more complicated, and perhaps more challenging, for both candidate and supervisor. The complexity may be interesting, but the line between supervision and a quasi-analysis of the candidate may also be a fine one.*

10. Cf. « La formation du psychanalyste Un modèle français » D. Widlöcher et M. Aisenstein, février 2005.

c'était déjà un argument dans les années 2000 lorsque D. Widlöcher plaidait pour la réforme qu'il fera aboutir et c'est encore une des raisons qui sont mises en avant par S. Bolognini, à l'époque encore président de l'IPA, pour proposer la dernière réforme.

C'est bien la seconde question qui importe, celle des justifications internes.

On a souvent entendu, et on entend encore que le nombre de séances garantit la qualité de l'analyse. Et qu'un nombre important de séances (4 ou 5 hebdo) est indispensable pour permettre une régression suffisante.

J'ai longtemps, sans y réfléchir plus avant, accepté cet avis qui semble frappé au coin du bon sens. Puis cette insistance marquée sur la dimension de la régression m'est apparue monotone, de même que m'a interrogé la réflexion sur la place prise par la coupure du week-end dans les analyses évoquées par ceux qui travaillent avec nos collègues anglais.

J'en suis arrivé à penser que le modèle de quatre et plus encore cinq séances par semaine pouvait aussi être considéré comme une disposition de forçage transférentiel visant à instaurer une dépendance très forte vis-à-vis de l'analyste, dans une dimension fusionnelle et maternelle de la cure. À l'opposé, la réduction du nombre de séance à trois séances, en instaurant une temporalité très différente portera une attention beaucoup plus grande à la dimension symbolique de la psyché.

D. Widlöcher et M. Aisenstein soulignent que les analyses à trois séances s'accompagneraient d'une attention particulière au cadre, remarque apparemment paradoxale mais qui associe à ce souci du cadre la méfiance à « un excès de zèle interprétatif », et le constat que des interprétations rares n'en prennent que plus de poids entre les séances. Ils soulignent aussi que ces analyses portent « un intérêt particulier à l'émergence des productions fantasmatiques et des traces mnésiques dérivées de l'inconscient... » et « moins d'intérêt pour l'analyse des défenses et des affects dans le *hic et nunc* » auquel seraient plus attaché les « cures Eitingon ».

C'est un point qui avait été abordé par Josef Ludin dans sa conférence sur l'attente : « Vous voyez bien qu'on entre dans toute une phénoménologie de la présence qui efface quelque chose de fort important et qui est probablement notre véritable différence avec les soi-disant Anglo-saxons. Je parle de la temporalité de la psyché construite par Freud à travers deux concepts fondamentaux, à savoir la *déformation* et l'*après-coup*. Une psychanalyse conçue selon le modèle mère/bébé n'est plus préoccupée ni par la déformation ni par l'*après-coup*, elle est prise par « *ce qui se passe effectivement* », par la présence.

Si vous lisez des textes de provenances anglo-saxonnes, vous allez facilement vous apercevoir de la présence de deux termes : « *feeling and understanding* ». « *Deuten* » et « *konstruieren* » (*interpréter* et *construire*) sont ainsi en retrait par rapport aux « *feeling and understanding* »... Le projet ferenczien, dirais-je est de retour sous d'autres auspices. La fameuse « *hiérarchie* » entre patient et analyste, déploré par Ferenczi et tous ses successeurs, et engendrant aussi le « *faux self attitude* » de l'analyste, cette hiérarchie a été abandonnée pour être remplacée par ce carcan, dirais-je qui sont les « *deeper feelings* », le « *vrai self* » et « *l'authenticité* ».

Bref, il apparaît que le modèle français ne se définit pas par son nombre de séances mais par sa référence à une expérience analytique spécifique et conçue comme une démarche strictement personnelle qui valorise, d'une manière évidemment difficile à formaliser et non dénuée d'une certaine idéalisation, l'expérience de l'inconscient, démarche qui se doit d'être préalable à tout engagement dans un projet de formation.

Je rappelle donc, pour conclure, ce qui est spécifique de ce « modèle », à savoir la cohérence interne à la double proposition : une analyse personnelle approfondie, préalable à la demande de formation. Shmuel Erlich qui a beaucoup réfléchi sur ces deux modèles (en fait trois, mais je laisse de côté le modèle uruguayen) a constamment souligné que ces modèles avaient leur cohérence interne et que l'on ne pouvait les rabattre l'un sur l'autre : le pire étant de prendre les positions minimales de l'un et de l'autre pour créer un nouveau standard, ainsi combiner la réduction du nombre de séance au modèle français et le maintien de la didactique selon le modèle Eitingon. C'est la question qui se pose avec la réforme mise en place actuellement par l'IPA.

Notes brèves sur le modèle uruguayen

Marcelo Viñar

Traduction de Gilberte Gensel

Il me faut replacer le modèle uruguayen dans sa conjoncture historique.

L'IPA est arrivée en Amérique latine – *via* Buenos Aires – au cours de la seconde guerre mondiale, après avoir circulé en Europe pendant plusieurs décades. Ainsi se sont instaurés un « eurocentrisme » et une subordination de la périphérie au centre.

Le modèle de formation dit Eitingon fut adopté sans questionnement. Le didacticien analyse, supervise, enseigne et décide de façon autarcique de la progression ou du refus du candidat au cours des différentes étapes de l'évaluation.

Ce monopole monarchique génère des malaises et des conflits, autant chez ceux qui émettent les décisions que chez ceux qui les reçoivent : on autorisait ou bloquait l'accès à une vocation lucrative.

Plusieurs facteurs renforçaient ce malaise. Les pionniers prirent Londres pour leur référence exclusive et le kleinisme pour un freudisme d'avant-garde. Lorsque j'entamai ma formation, quelques sept ans et demi après l'acte de fondation, cette réalité ne souffrait aucune remise en question. Melanie Klein et son influence sur l'École anglaise furent les référents privilégiés ou exclusifs dans les séminaires, supervisions et publications. Cette hégémonie se prolongea encore vingt ans. Les quatre à cinq séances par semaine de cinquante minutes étaient sacrées. Ce procédé – ainsi que, aujourd'hui encore, David Tuckett le revendique – nécessaire à la régression dans le processus analytique, reproduirait dans le *hic et nunc*, avec moi, les émotions primitives de la première année de vie (Edipe précoce = théorie des positions). Les textes des auteurs kleiniens redoublaient la lecture de Freud.

Promouvoir ou laisser se développer le transfert hostile avec celui qui déciderait de l'admission ou du refus (l'analyste didacticien) a, dans bien des cas, donné lieu à des imbroglios. La verticalité autoritaire des liens dérangeait les agents autant que les destinataires. Voici un exemple caricatural de ce régime : lorsque la promotion dont j'étais, opta pour des réunions hebdomadaires pour penser ensemble du matériel clinique, un message émanant du groupe des didacticiens y opposa son veto. Je m'étonne encore que cela n'ait pas soulevé la moindre révolte. Les comptes-rendus du bureau directif de la APU (Association psychanalytique de l'Uruguay) étaient secrets.

À ces tensions villageoises dans l'« intra-groupe » vint s'ajouter un autre facteur. La Société de psychiatrie, conservatrice et réactionnaire, considéra que la médecine détenait le monopole des thérapies et que la psychanalyse devait être supervisée par un psychiatre diplômé. Ce facteur poussait à ce que le groupe local fût hébergé et soutenu depuis l'Europe.

La controverse prit fin dans de longues assemblées belliqueuses au sein du Syndicat des médecins de l'Uruguay (un équivalent du Collège des médecins) qui admit et légítima les traitements conduits par des analystes diplômés des diverses sciences humaines. Aujourd'hui l'APU accorde le titre de *Master* en psychanalyse avec la reconnaissance du Ministère de l'Éducation et de la Culture, et elle admet des aspirants venus des divers horizons des sciences humaines¹.

1. Le Ministère de l'Éducation et de la Culture a approuvé le Modèle pour les médecins et les psychologues, mais il n'admet pas ni ne reconnaît, pour le moment, d'autres professions. Le groupe des diplômés travaille depuis un an pour l'intégration à l'APU d'autres professions liées aux sciences humaines. Cela prendra du temps, car cela suppose la réforme des statuts.

Malgré ces tensions, le groupe s'accroît et mûrit, et au cours des années 70, il s'ouvre à la pensée française, à la faveur des visites successives de Maud et Octave Manonni, de Serge Leclair et d'André Green.

S'alignant sur la tradition universitaire, la Commission de l'Enseignement – responsable de l'admission et de la formation des analystes – cessa de n'être constituée que par des titulaires ou des didacticiens pour s'élargir aux différents secteurs : membres sociétaires, candidats et homologués.

Ce fut cette Commission, sous la conduite de Marta Nieto G., qui proposa à la collectivité la restructuration de l'institution. Les lignes directrices de la réforme, que le *Board* de l'IPA baptisa ensuite modèle uruguayen, surgirent au cours d'un processus enthousiaste et participatif, comme seuls des groupes restreints peuvent en connaître. La proposition fut accueillie avec entrain par la majorité des membres, tandis qu'une minorité craintive s'exclamait : « L'IPA va nous exclure ».

Lors d'un pré-congrès des didacticiens de la FEPAL (Rio, 1975), la proportion s'inversa ; la proposition fut bien reçue par une minorité et jugée scandaleuse par le plus grand nombre. Il y eut même – pendant mon exil – une visite d'inspection du Président de l'IPA qui nous exonéra de tout péché. Le travail en groupe dans toutes les activités encouragea une participation élevée de tous les membres à la vie institutionnelle, bénéfique collatéral de la réforme qui est toujours en vigueur. La Commission scientifique, les publications, l'enseignement sont collectifs et nombreux et les différentes générations y prennent part.

Nous pouvons schématiser les grandes lignes du changement comme suit :

- Dissocier l'analyse personnelle des autres axes du parcours de formation (supervisions et séminaires théoriques). L'analyste n'intervenait plus dans le cursus du candidat qui était évalué exclusivement dans les supervisions et les séminaires.
- Démontage de la figure compacte du didacticien par les groupes de Fonctions. Un groupe d'enseignants organiserait la séquence de séminaires théoriques durant quatre ans.

Il est nécessaire de signaler qu'il n'y avait pas dans le pays d'enseignement universitaire de la psychanalyse. Celle-ci est prise en charge par l'Institut de formation, avec des séminaires semestriels de 18 réunions, sur un thème où l'enseignant présente un argument concernant un point de l'œuvre freudienne ou post-freudienne ou issue des champs voisins. On est diplômé avec 18 séminaires, des unités de valeur et un mémoire exposant une séquence de séances. Actuellement, le mémoire d'associé (l'équivalent d'une thèse pour le Ministère de l'Éducation et de la Culture) est présenté à une commission de cinq membres titulaires et/ou sociétaires et le superviseur ne participe pas à la discussion. Cette étape habilite le candidat à présenter un mémoire pour devenir membre sociétaire. Les diplômés font généralement partie de groupes à fonctionnement pérenne : laboratoires d'Enfants, d'Adolescents, de Psychoses ou laboratoires qui approfondissent le point de vue particulier d'un auteur (Bion, Winnicott, Lacan) ou encore qui approfondissent des thèmes tels que la recherche empirique ou la psychanalyse *extra-muros*.

- Un groupe de superviseurs, auquel la paire superviseur/supervisé expose les grands traits du processus à évaluer, avec un deuxième temps pour les commentaires, questions ou objections concernant les qualités ou défauts du matériel présenté. Quelques tentatives du type psychodrame ont été mises en place afin de réfléchir sur ce procédé. L'objectif implicite (ou explicite) était de combattre la mégalomanie narcissique d'un superviseur omniscient et de la remplacer par une controverse entre pairs pour l'évaluation. Les moments bureaucratiques et paranoïdes de ce procédé n'ont pas manqué, mais les moments féconds et enrichissants ont également été manifestes. Actuellement, on nomme deux superviseurs pour des entretiens préalables avec le candidat pour discuter au cours d'une « séance commentée » et, dans un deuxième temps se tient une autre réunion, cette fois sans la présence du candidat, à laquelle participent les deux superviseurs curriculaires, les deux qui ont conduit les entretiens et un coordinateur. Un rapport de cette réunion est soumis à la Commission de l'enseignement qui indique si le mémoire a été approuvé ou pas (la séance commentée ne fait plus l'objet d'une discussion dans le groupe des superviseurs comme c'était l'usage auparavant).

- Un groupe d’analystes dont l’objectif était d’expliciter, dans la mesure du possible, les caractéristiques des personnes dont les « symptômes » incluent celui de vouloir être analystes.
- Un groupe ou Commission d’admission pour décider des critères présidant à l’acceptation ou au refus des postulants à l’admission à l’Institut de formation.

Voici quelques-uns des motifs qui supportent la nouvelle structure du Plan d’études, en relation avec les séminaires curriculaires :

- La possibilité pour le candidat de choisir les séminaires en fonction du thème, de l’opportunité, de la perspective proposée, et en fonction de différents aspects de sa préférence, dans une décision qui le rend partie prenante de sa propre formation théorique lorsqu’il trace son parcours dans les limites établies par le Plan de formation.
- La liberté pour les enseignants de proposer aussi bien les thèmes que les fondements de leur choix et la bibliographie. Cet aspect ne soutient pas seulement la liberté dans l’exercice de l’enseignement, il tend aussi à garantir que les points de vue de l’intérêt actuel de chaque enseignant puissent s’articuler avec le thème et les textes à aborder.

Il est important de rappeler que dans l’ancien Plan, les enseignants et les thèmes nous étaient imposés, de telle sorte que, en tant que candidats, nous ne participions à aucun moment aux choix.

D’après le modèle uruguayen, la fréquence des séances est au minimum de trois par semaine avec une forte incitation à ce que ce soient quatre séances ou davantage (bien que cela ne figure pas dans le règlement), en fonction des moments du processus et d’un commun accord entre patient et analyste. L’Institut n’intervient à aucun moment du processus dans l’augmentation du nombre de séances au-delà de trois.

L’analyste du candidat doit appartenir à l’APU, il peut être titulaire ou sociétaire et faire partie du groupe que nous appelons des « analystes de formation » (et non « didacticiens »). L’accession à ce groupe suppose d’avoir trois années d’ancienneté comme membre sociétaire dans le parcours institutionnel (enseignant, superviseur ou promoteur de groupes d’étude, laboratoires, etc.), ainsi que des travaux publiés dans les congrès et journées de l’APU.

L’influence des théories de Kurt Lewin sur l’efficacité des petits groupes a certainement été déterminante. La plupart des analystes – vétérans et débutants – travaillent alternativement avec le champ bi-personnel et le champ groupal. Cette possibilité fut détruite par la dictature militaire, qui interdisait les réunions non autorisées, et ne fut jamais réhabilitée par la suite – je suppose que c’est plutôt pour des raisons dictées par le marché et la pléthore professionnelle que pour des raisons théoriques.

Cette restructuration – intitulée Plan 74 – est encore en vigueur aujourd’hui, bien que, périodiquement – deux ou trois fois par décennie – une rencontre intitulée Journées de l’Institut révise et actualise les problèmes de formation. L’implication des candidats et des membres dans les tâches et les activités de l’Institution est hautement participative. La solitude de l’analyste dans son travail et le caractère groupal des activités encouragent la participation. Ainsi que le souligne Hannah Arendt, dans les processus collectifs, les postulats de base se modifient au cours de leur application.

Je tiens, avant de conclure, à mettre en relief une orientation importante du Modèle : ce n’est pas l’Institution qui désigne le postulant, mais, bien au contraire, celui-ci, en énonçant son aspiration, s’engage à participer aux réunions périodiques où la pratique est commentée et critiquée, ce qui postule des relations de réciprocité plutôt que de subordination.

Devenir psychanalyste – vers quel home [chez-soi] aller ?

Roger Kennedy

Traduction Christine Miqueu-Baz

Introduction

Je souhaite remercier le Comité de l'APF de m'avoir invité à participer à sa réunion annuelle. C'est un grand honneur quelque peu intimidant de traiter un sujet difficile : le *training* psychanalytique ou, comme vous l'appellez, la formation, dont l'accent est différent. Le chemin du psychanalyste est semé de difficultés. Mon objectif est d'examiner certaines de ces difficultés, dans l'espoir que nous trouvions aujourd'hui un consensus dans nos manières différentes de concevoir le *training* et la formation ; voici deux mots exprimant deux concepts, le premier mettant davantage l'accent sur l'acquisition d'une aptitude professionnelle, le second sur le développement d'une identité. Je pense que les étudiants ont besoin de ces deux éléments, pour devenir psychanalystes, mais les vues diffèrent sur la manière et le lieu d'acquisition de ces deux composantes.

On m'a demandé d'expliquer la logique de base du modèle d'Eitington (« ME ») et d'examiner comment il opère de nos jours. Je ne peux évidemment que parler de l'expérience de la Société britannique, lieu de ma propre expérience de formation psychanalytique. Je dois aussi dire que le ME présente plusieurs logiques, et non pas un principe unificateur aisé. Cela s'explique par la manière dont le modèle s'est développé à une certaine période de l'évolution du mouvement psychanalytique. Des menaces pesaient effectivement sur son existence, ainsi que des risques d'éclatement et de schismes, et un désir de gagner une influence d'envergure internationale. Il est indéniable qu'il était indispensable que la psychanalyse s'organise et que la formation soit formalisée pour faire face aux défis du début du XX^e siècle. On peut se demander si c'est toujours le cas. Certainement, selon moi, surtout dans un contexte de concurrence des diverses thérapies et psychologies alternatives, donc c'est toujours une question d'actualité.

(Cette demande de présenter le ME intervient dans un contexte de « crise » de l'application du modèle induite par la décision controversée du Conseil de l'API d'autoriser les sociétés suivant le ME à réduire le nombre de séances requises pour une analyse de training de 4/5 fois à 3 fois par semaine. Je sais que votre Conseil a écrit au Président de l'API pour lui exprimer sa préoccupation sur la manière dont le modèle français a été évoqué de manière tendancieuse, sans tenir compte de la complexité du contexte français en général.

La proposition elle-même a provoqué une colère et une angoisse énorme et a rouvert des dissensions internationales sur la manière de pratiquer la psychanalyse. Un membre du Conseil d'administration m'a dit qu'il y aurait un bain de sang et que personne ne savait quel sang serait répandu. Seul le temps nous le dira.

J'imagine que de l'extérieur ces disputes peuvent paraître incroyablement dérisoires dans un monde accablé de conflits, d'instabilité et d'intolérance¹. Pourtant on ne peut pas ignorer le contexte plus large de la crise

1. Je ne pense vraiment pas exagérer si j'affirme que les peurs quant à la stabilité économique et politique de la société, la menace d'une invasion étrangère et une tendance des sociétés et des majorités dans leur ensemble à se replier sur elles-mêmes, dominant dans nombre de pays occidentaux. Cela crée une atmosphère délétère de suspicion et de préjugés envers ceux qui sont perçus comme différents et donc dangereux. De telles peurs semblent refléter de vieux arguments remontant aux premiers temps du siècle des Lumières et bien avant, à une époque où la discussion sur la tolérance était essentiellement centrée sur la tolérance religieuse. Les réelles menaces terroristes, débordant en mouvement populiste irrationnel préoccupé par des menaces de l'étranger, et les peurs économiques liées à l'invasion de millions d'immigrants occupant des postes et surchargeant les services, rappellent des temps de tension quand les guerres de religion et les peurs que la société tombe dans le chaos à cause des hérétiques ou des penseurs radicaux, et cela provoqua comme aujourd'hui des conflits considérables. Les discussions actuelles concernant les différents modèles psychanalytiques ont quelque chose de ces querelles religieuses.

actuelle, et j'ai entendu dire que certaines raisons économiques auraient influencé les changements proposés, eu égard à l'affirmation que plus personne n'a les moyens de se permettre de payer plus de trois séances par semaine.

Ce qui est peut-être souvent omis dans de tels arguments économiques est que « la cause de la psychanalyse exige la reconnaissance de la durée nécessaire au développement humain – du côté du patient et du côté de l'analyste – et la tolérance d'appareils échecs thérapeutiques, qui se révèlent parfois être des succès formidables dans la vie psychique du patient, et qui peuvent même apporter des bienfaits thérapeutiques des années après. Nous signons pour une "longue durée" » selon John Klauber².

Mais avant d'examiner le ME, je propose de réfléchir en premier lieu au type d'environnement propice que nous souhaitons offrir à nos étudiants. Que recherche-t-on chez nos étudiants et quelle sorte d'espace de réflexion est envisageable et compatible avec notre pensée psychanalytique ? Quel est l'objectif du *training* – bénéficie-t-il à l'étudiant ou à ses patients ? Ou aux deux ? Privilégions-nous le bien-être de l'analyste ou celui du patient ? En d'autres termes, devons-nous défendre le bien-être de l'étudiant à n'importe quel prix ? Et qu'en est-il du bien-être des patients qui s'en remettent à nous pour les aider ? Comment faire face à ces différentes responsabilités ? Où intervient le contrôle externe, si nécessaire ? Et finalement, jusqu'à quel point les étudiants doivent-ils être activement impliqués dans la conception de leur expérience ?

Pour commencer à répondre à ces questions difficiles, j'ai soutenu³ que la peur de perdre son chez-soi, ou plus fondamentalement la peur de perdre une structure psychique qui assure un point d'ancrage à notre identité – un *psychic home* – explique un certain nombre d'attitudes préconçues et intolérantes vis-à-vis de ceux qui sont perçus comme différents. J'avancerai que nos débats, portant sur les différentes exigences psychanalytiques imposées aux étudiants, soulèvent des questions fondamentales sur l'appartenance, la nature de son *psychic home*, les formes d'identification qui constituent le *psychic home*, et les peurs de sa perte, ou les changements radicaux – d'où mon sous-titre, « Vers quel *home* aller ? » Donc à quel type de « *psychic home* » devraient ou pourraient adhérer nos étudiants ?

(Ce sentiment de *home* traverse beaucoup de notre travail à différents niveaux. De même que nos patients, nous, psychanalystes, transportons notre *psychic home* avec nous, même s'il se manifeste différemment. Nous ne révélons peut-être aucun élément de notre vie privée à nos patients, mais nous portons notre *psychic home* avec nous en séance. Notre choix de décoration intérieure dans notre cabinet, sans parler des livres et des objets reflète un peu la nature de notre *psychic home* ; il y va d'une interaction entre la subjectivité de l'analyse et l'espace intérieur dans lequel il travaille.) Un *psychic home* vivant peut offrir à l'analyste un espace inspirant lui permettant de supporter la solitude inévitable du travail.

Alors que le travail analytique se déroule dans des lieux distincts, celui de l'analyste et celui du patient se combinent de différentes manières, sous une forme dynamique. Parfois l'analyste sent que son *psychic home* est envahi par le patient, laissant peu d'espace à la pensée et au ressenti ; ou bien il peut y avoir une confusion des espaces, sans véritable sens d'un *psychic home* défini. Ces expériences peuvent se déployer soudainement ou prendre du temps à se développer tout au long d'un déroulé étrange du transfert et du contre-transfert.

(Un patient arrive dans notre cabinet pour une première rencontre. Peut-être nous sommes-nous déjà parlés brièvement au téléphone, ou avons-nous communiqué par e-mail et peut-être avons-nous des éléments sur lui, soit directement ou soit par l'intermédiaire du collègue qui nous l'a adressé ? mais la réalité est que, l'analyste et le patient sont des étrangers l'un pour l'autre à plusieurs égards – à la fois pour ce qui est de la connaissance de leur vie et de leur culture, mais aussi pour ce qui est de leur vie intérieure inconsciente étrangère. Nous offrons un *home* potentiel permettant l'expression de cette vie intérieure, qui permettra, nous l'espérons, un échange vivant entre le *home* de l'analyste et celui du patient.)

2. Klauber, J., *Difficulties in the Analytic Encounter*, New York : Aronson, p. 176, 1981.

3. Kennedy, R., *The Psychic Home*. Psychoanalysis, consciousness and the human soul. London and New York, Routledge, 2014.

Je pense que la question différenciant le *training* et la formation porte sur ce qui est *essentiel* dans la rencontre analytique, et cet essentiel peut-il être transmis au futur psychanalyste ou pas ? Par conséquent, avant examiner des aspects spécifiques du ME, je pense qu'il serait utile d'examiner certains points généraux concernant le *training* ou la formation analytique, à savoir la « *préparation* » nécessaire avant d'entrer dans le *home* particulier offert par une institution psychanalytique.

Dilemmes du *training*

Je pense que quelle que soit la modalité du *training* analytique, il est nécessaire de préparer le psychanalyste potentiel avec des outils lui permettant de tolérer des conflits considérables, tant au niveau clinique qu'au niveau institutionnel. Au niveau clinique, cela signifie, par exemple, aider l'ego du patient à tolérer les conflits essentiellement inconscients qui surviennent dans le travail analytique, tout en supportant la difficulté de garder en tête des niveaux de conflit à la fois en eux-mêmes et dans ce qu'ils entendent du patient. Cela représente un fardeau considérable chez l'analyste, à savoir le fardeau de la retenue. L'expérience d'entendre et de supporter les expériences très douloureuses du patient jour après jour peut se révéler très difficile au début d'une carrière analytique, avant d'avoir trouvé une identité analytique relativement stable. Il est difficile de supporter la solitude du cabinet et la frustration d'avoir à constamment se retenir émotionnellement avec nos patients. Nous devons tolérer la dépense énergétique de la haine et l'amour éprouvés envers le patient. Nous espérons que nos étudiants pourront tolérer ces difficultés considérables, sans influence inappropriée et sans avoir recours à des interprétations mécaniques, ce qui serait une forme ordinaire de défense contre l'incertitude.

Et puis se déroule cet échange constant, ou dualité, entre le besoin chez l'analyste d'obéir à certaines règles et limites, et le besoin d'être réceptif aux lois du processus primaire de l'inconscient, *d'écouter* l'inconscient. Ce serait une erreur technique pour l'analyste de basculer trop d'un côté de cette dualité. Une rigidité excessive de la technique, ou au contraire une intrusion excessive dans l'inconscient du patient pourrait porter tort au patient et à l'analyste. Ou, pour exposer ce dilemme en d'autres termes, une peur d'être séduit par le patient négativement peut nous amener à idéaliser la technique comme une défense. Une telle idéalisation de la technique amène les analystes en supervision et séminaires, à affirmer qu'il y a seulement une manière de faire de l'analyse, *leur* manière.

Il y a aussi la question de trouver un équilibre entre les années de préparation nécessaires à la maîtrise d'un système conceptuel et technique exigeant, tout en étant aussi capable de garder une liberté personnelle affranchie du poids de l'autorité.

C'est là où l'on se heurte aux conflits institutionnels inévitables, qui affectent les étudiants ; ils ne peuvent pas être évités, quels que soient les efforts réalisés, pour minimiser leur influence. Mettons de côté pour le moment la question de l'utilisation du *training analyst* [analyste didacticien] par l'institution ; toute institution devra faire face à la problématique de la manière de gérer le pouvoir de l'inconscient. Travailler avec l'inconscient, c'est un peu comme travailler avec une radiation toxique. Nous pouvons nous permettre d'être contaminés par la substance toxique, dans une certaine mesure bien sûr. Il peut y avoir un point où la toxicité devient trop lourde à supporter. Les institutions psychanalytiques courent constamment le risque de devenir toxiques pour leurs membres. C'est alors que le *home* psychanalytique se transforme en scène de « querelles familiales » intenses.

Le comportement institutionnel des analystes et leur fonctionnement au sein d'une société particulière est une affaire complexe. Les facteurs historiques devraient être pris en considération, non seulement l'histoire de la création d'une société donnée et son contexte social, mais aussi l'histoire de la psychanalyse à ses débuts ; l'agissement de forces inconscientes colore les relations personnelles des protagonistes, et les rend parfois très toxiques. Freud craignait que la psychanalyse devienne adultérée ou teintée par l'« hérésie », par les vues personnelles d'hérétiques particuliers. Nous avons eu à Londres les « Controverses » centrées sur Melanie

Klein, hérétique ou génie innovant, mais essentiellement fidèle à Freud. En France, Jacques Lacan a joué un rôle central, dans le contexte d'une Société de Paris rigide à l'époque ; il défendit un « retour à Freud » radical. On constate à maintes reprises que dans ces controverses, l'élément personnel dans la psychanalyse demeure séparé ou bien détaché de la fonction analytique, et puis agit de manière destructive dans des instances institutionnelles. Il existe évidemment des différences entre analystes et celles-ci sont magnifiées dans des institutions relativement petites. Mais outre le détachement de l'élément personnel dans la pratique analytique, il y a peut-être une peur d'intégration des aspects personnel et réglementaire de la psychanalyse.

J'en viens là, à ce que Michael Parsons⁴ a décrit en détail dans son article de référence, « Former une identité », comme la pression du *training* au cours duquel les besoins personnels de l'étudiant dans leur propre analyse s'opposent aux besoins de l'institution, qui se doit de leur offrir une forme de structure appropriée pour favoriser l'apprentissage de la psychanalyse. Les éléments *personnel* et *institutionnel* du *training* ou de la formation doivent être pris en compte, mais leur intégration est loin d'être facile et imposera inévitablement une contrainte sur tous. Les différents modèles offrent des solutions différentes quant aux aspects personnel et institutionnel de l'expérience de l'étudiant, mais la tension ne peut pas être évitée.

Je suis tout à fait d'accord pour penser que la question cruciale pour les étudiants, et pour nous tous quand nous sommes en voie de devenir analyste, est de trouver notre propre identité analytique authentique, ce qui équivaut à votre notion de formation. Et tout ce que peut faire une analyse personnelle, qu'elle soit une analyse de *training* selon le ME ou un autre modèle, c'est de démarrer un processus qui doit continuer bien après la fin de l'analyse, comme le suggérait Klauber.

Le Modèle Eitingon

Après ce long préambule, mais gardant toutes ces questions en tête, je vais aborder ce qu'on m'a demandé de considérer, à savoir la « logique » appliquée au modèle d'Eitingon de *training* analytique.

Afin de comprendre cette logique plutôt complexe, il faut commencer par un rappel d'histoire dont je donnerai ici un aperçu succinct, (M. Balint, 1948, M. Schroter⁵, G. Makari, 2008, P. Campanile⁶).

Max Eitingon créa la polyclinique de Berlin en 1920, avec comme but de rendre la psychanalyse disponible à ceux qui n'auraient pas pu en avoir les moyens par ailleurs. Cela répondait au propre désir de Freud. Outre ce rôle social, la polyclinique fut immédiatement considérée comme une plate-forme de *training* de psychanalystes et de recherche en psychanalyse. Elle fournissait des patients aux étudiants et était centrale dans l'organisation de l'Institut psychanalytique de Berlin, dont le rôle équivaut à celui de la clinique de Londres pour la Société britannique jusqu'à ce jour. Dix ans après la fondation de l'Institut de Berlin, Freud fit cette description : « Tout d'abord, il est nécessaire de rendre notre thérapie accessible à une large population qui ne souffre pas moins de ses névroses que les riches, mais qui n'est pas en mesure de prendre en charge les coûts du traitement. Ensuite, il vise à offrir un centre permettant l'enseignement de l'analyse théorique et dans lequel l'expérience d'analystes plus expérimentés peut être transmise à des élèves soucieux d'apprendre. Et finalement, il a pour objectif de perfectionner notre connaissance des maladies névrotiques et notre technique thérapeutique, en les appliquant et les testant sous de nouvelles conditions⁷. »

4. Parsons, M., "Forming an identity", in Parsons, M. *Living Psychoanalysis. From theory to experience*, London and New York : Routledge, 2014, p. 212.

5. Schroter, M. "Max Eitingon and the struggle to establish an international standard for psychoanalytic training (1925-1929)", *Int. J Psychoanal.*, 83 (4), 2002, pp. 875-893.

6. Campanile, P., "On the origins of the Eitingon models of psychoanalytic training", *Ital. Psychoanal. Annua.* 6, pp. 91-109, 2012.

7. Freud, S., (1930), "Preface to ten years of the Berlin Psycho-analytic Institute". *S. E.* 21, p. 257.

Il fallut vingt ans à Eitingon, d'abord avec Abraham, pour définir un modèle de *training tripartite* comprenant une analyse personnelle, un apprentissage théorique et une supervision, au sein de la structure d'un Institut de tutelle. C'était un peu une école professionnelle de la psychanalyse, au sein de laquelle l'étudiant était un apprenti. Ce dispositif devint le point de référence pour établir des critères de *training* pour les candidats sous l'égide d'une Commission de *training* internationale sous les auspices de l'API. Ce fut Eitingon qui affirma le plus clairement la nécessité absolue d'entreprendre une analyse personnelle avant d'entrer dans la profession. Freud avait décrit auparavant les exigences imposées à l'analyste : « Il ne faut pas seulement que l'étudiant soit à peu près normal [*ein annähernd normaler Mensch*]. Mais j'insiste plutôt sur le fait qu'il doive avoir entrepris une purification psychanalytique [*Purifizierung*] et être devenu conscient de ses propres complexes, qui pourraient interférer avec sa compréhension de ce que le patient lui dit⁸. »

Et Eitingon écrivit : « Nous sommes fermement convaincus pour de trop bonnes raisons que par conséquent, personne qui n'a été analysé ne peut aspirer au rang de psychanalyste en exercice⁹. »

On peut imaginer que « les bonnes raisons » font allusion à tous les problèmes personnels que les pionniers de la psychanalyse ont enduré quand ils ont dû traiter les effets « toxiques » de l'inconscient au travail, à la fois avec leurs patients, mais aussi entre eux, ce qui justifiait pour Freud « une purification psychanalytique » plutôt forcée. Bien entendu, ce que Freud signifie par « une personne à peu près normale » reste à débattre, preuve en est par exemple le comportement indiscipliné des psychanalystes en groupe, aussi bien autrefois que maintenant.

Il y avait alors probablement de nombreux motifs pour créer ce modèle de *training*. Il y avait une véritable préoccupation sociale sous-jacente à la fondation de la polyclinique de Berlin, et on oublie peut-être facilement cette préoccupation. On réalisait aussi que la psychanalyse devait recruter plus de monde pour survivre, d'où la nécessité de promouvoir un *training* qui pourrait attirer des médecins et apporter une qualification professionnelle crédible ; le *training* atteignit ce but et devint le modèle de *training* international reconnu pendant de nombreuses années. Il était admis qu'il fallait faire de la recherche scientifique pour que la psychanalyse survive et la recherche exige une forme de structure organisée. Il y avait aussi des peurs et des fantasmes, certains réalistes et d'autres plutôt psychotiques, que sans une structure de *training* puissante, la psychanalyse serait submergée d'analystes « sauvages », non contenus et complètement « fous », ce qui entamerait de manière irréparable la réputation déjà précaire de la psychanalyse.

Et par ailleurs, le modèle de *training* de Berlin souffrait de tensions problématiques, qui interagissaient de manière variée et qui demeurent vives encore aujourd'hui. D'abord il y avait une certaine idéalisation, liée au fait qu'Eitingon proclamait que de tels *trainings* devaient fonctionner « méticuleusement et inlassablement pour préserver et développer ce que notre Fondateur a créé »¹⁰. (Eitingon, 1925, p. 305). Ensuite, la question du *training* s'est vite mêlée à celle de l'analyse profane¹¹, en partie à cause de la situation aux États-Unis où seuls les médecins pouvaient se former. Puis il y avait une vraie peur que la communauté psychanalytique se divise sur ce sujet. Quatrièmement, la permission de se former a été enlevée aux analystes individuels et transférée à une instance collective au sein de chaque société, la commission de formation, qui souvent devint le vrai centre de pouvoir dans les sociétés. Et finalement, une autre source de conflit potentiel au sujet des questions de pouvoir et de contrôle fut de savoir qui détenait l'autorité de décider des procédures et des exigences de la formation, à savoir la société individuelle ou l'API.

8. Freud, S. (1912), "Recommendations to physicians practicing psychoanalysis", *S. E.*, 12, pp. 111-120.

9. Eitingon, M., "Report of the Berlin Psycho-analytical Polyclinic", *Bull. Int. Psychoanalytical Ass.* 4, 1923, pp. 254-259.

10. Eitingon M., "Reports of the Branch Societies", *Bull. Int. Psychoanalytical.*, Assn., 6, 1925, pp. 235-23.

11. Effectivement nous savons que les Américains ont résisté à l'analyse profane pendant de nombreuses années, alors que les sociétés européennes étaient plus ouvertes à des collègues non médecins. Dans la Société britannique en tous cas, beaucoup d'analystes profanes, dont nombre de femmes, ont joué un rôle déterminant dans le développement de la théorie et de la pratique psychanalytique, telles Anna Freud, Melanie Klein, Ella Sharpe, Susan Isaac, Pearl King, Marion Milner, etc.

L'élément essentiel du ME et le cœur des débats, autrefois et maintenant, sur la question de « devenir analyste » est bien sûr le rôle de l'analyse personnelle, l'analyse de *training*, de « contrôle », « d'enseignement » ou « didactique », suivant les traductions variées du mot original *Lehr* ou *didaktische Analyse*. En vainquant sa propre névrose, l'analyste en devenir protège ses patients de son propre contre-transfert et de sa propre résistance. Il est important de mentionner ici que dès le début, les avis furent contrastés sur la place de l'analyse de *training*. Alors que tous étaient d'accord sur le fait qu'une analyse personnelle était une condition pour devenir analyste, certains comme Ferenczi insistaient sur le fait qu'il n'y avait pas de différence entre une analyse thérapeutique et une analyse de *training*, sauf que celle-ci devait être la plus approfondie possible pour le bien de patients potentiels, ce qui paraissait impliquer que les analystes devaient devenir des « être supérieurs ». D'autres, comme Eitingon, considéraient que l'analyse de *training* était distincte de l'analyse thérapeutique, non pas dans la technique mais par une intention particulière supposée ou affirmée, du fait que l'étudiant doit effectivement apprendre quelque chose de son analyste de *training*.

Les avis divergeaient également sur les questions relatives à la fin de l'analyse de *training* et au chevauchement entre l'analyse, les séminaires théoriques et la supervision ; la Société de Vienne par exemple préférera que ses candidats finissent leur analyse avant de commencer le cursus, alors que d'autres insistèrent pour qu'ils soient en analyse durant la période du cursus et tant qu'ils voyaient des patients, pour pouvoir en discuter en analyse, et les aider à gérer des questions personnelles émergeant des patients.

Il semblait y avoir un accord sur le fait que l'analyse de *training* devait être conduite par ceux qui étaient spécialement choisis pour leur compétence en la matière, pas par n'importe quel analyste. (*À Berlin, le très bien nommé Hans Sachs, qui était un analyste profane*¹², *devint l'un des premiers « maîtres » analystes ; il analysa vingt-cinq candidats sur une période de deux ans et bien sûr, l'analyse ne dura qu'un an environ. Les Britanniques se plaignaient déjà que c'était insuffisant et qu'il fallait qu'elle dure au moins deux ans ! Sachs écrivit que l'analyse de training était un peu comme l'initiation religieuse et la période d'essai des novices à l'église. « L'analyse didactique lui donna accès aux mystères de l'inconscient, avant de plonger le chercheur dans les forces internes du complexe d'Œdipe, de la sexualité infantile et de l'ambivalence humaine*¹³. »

Il y eut un antidote aux dangers de l'analyse de *training* : le système formel d'éducation de Berlin, dans lequel les étudiants étaient en contact avec d'autres analystes leur ouvrant des perspectives différentes, ce qui limitait l'autorité de l'analyste de *training*, dans l'espoir de diminuer la dépendance de l'étudiant vis-à-vis de son analyste. Cependant, à Vienne un étudiant était complètement dépendant de son analyste, qui faisait fonction d'enseignant, de référent et de mentor de recherche.

Freud, comme toujours, était assez ambivalent sur la question de l'institutionnalisation de l'analyse personnelle et sur sa propre infaillibilité. Cependant, il était aussi préoccupé par le futur de la psychanalyse après quelques scissions douloureuses, et il exigea que « La nouvelle génération d'analystes apprenne à renoncer à une partie de son affirmation de soi et de son indépendance, soit dressée à la discipline et l'autodiscipline, et accepte l'autorité avec le droit et le devoir d'informer et de prévenir¹⁴. » Néanmoins, Freud, conscient du besoin du fils de se rebeller contre son père, avait été moins attentif au désir du père tel Kronos de détruire ses fils (Makari, p. 373). Freud était cependant devenu de plus en plus conscient du rôle des forces destructrices à l'œuvre dans la vie quand il écrivit son article de 1937 « Analyse avec fin et sans fin ». Pensant au pouvoir de l'instinct de mort, Freud se pencha sur ce qu'on peut espérer du traitement analytique d'analystes eux mêmes.

12. Je fais évidemment référence au personnage du maître cordonnier de Wagner dans *Die Meistersinger von Nurnberg*, qui entraîna l'apprenti Walther à gagner un concours de chant pour obtenir ainsi la main d'Eva Pogner.

13. Makari, G., *Revolution in Mind*, (The creation of psychoanalysis), London, Duckworth, 2008, p. 373.

14. Balint, M., "On the psychoanalytic training system", *Int. Journal of Psychoanal*, 29, 1948, pp. 163-173.

Les analystes, écrit-il, sont « des personnes qui ont appris un art particulier ; en même temps, ils peuvent bien être des êtres humains comme n'importe qui d'autre »¹⁵ (Freud, p. 247). Et « Il est raisonnable d'attendre d'un analyste qu'il ait un degré important de normalité et de correction mentales » (p. 248) ; cela implique, je suppose, un comportement éthique acceptable. Ils devraient aussi « posséder une forme de supériorité, de manière à pouvoir se poser dans certaines situations analytiques comme modèle pour le patient et dans d'autres situations comme enseignant. Et finalement, nous ne devons pas oublier que la relation analytique est basée sur l'amour de la vérité, c'est-à-dire sur la reconnaissance même de la réalité, ce qui exclut toute forme de faux-semblant ou de tromperie » (p. 248).

L'analyste doit avoir fait une analyse personnelle qui sera inévitablement inachevée, pour arriver à exercer ce qu'il décrit comme cette profession impossible en raison de ses exigences strictes ; il recommande effectivement une analyse tous les cinq ans pour s'assurer que l'analyste ne soit pas submergé par l'effet traumatisant de l'écoute de matériel refoulé. L'analyse personnelle aura atteint son but si elle apporte à l'étudiant la conviction ferme de l'existence de l'inconscient, et si cela lui permet, à l'émergence de matériel refoulé, de percevoir en lui-même des choses qu'il n'aurait pas acceptées autrement, et de lui présenter un échantillon de la technique analytique. Son propre travail analytique ne s'achève pas avec son analyse personnelle, mais doit se poursuivre après la fin de l'analyse. Le processus de « remodelage de l'ego » doit continuer « *spontanément* [mes italiques] chez le sujet analysé », et utiliser toutes les expériences à venir dans le sens nouvellement acquis. Dans la mesure où cela se produit, « le sujet analysé est habilité à être analyste lui-même » (p. 249).

Nous avons donc abordé la question épineuse de la qualification de l'analyste pour être analyste, à savoir la capacité de poursuivre sa propre analyse et de changer au terme de l'analyse réelle. L'analyste « qualifié » n'est pas vraiment arrivé quelque part, mais détient les moyens de poursuivre le voyage – un voyage vers l'acquisition de sa propre identité en qualité d'analyste, une perception de son authenticité. L'analyse dans ce sens rend l'étudiant libre. Dans cette perspective, une société psychanalytique peut-elle accomplir cela pour ses étudiants ? Si c'est le cas, comment y arriver ? Toute société analytique a au moins le devoir d'examiner ces questions difficiles.

L'expérience britannique

Dans cette partie, je souhaite partager mes impressions personnelles du *training* britannique, à la fois en tant qu'étudiant et en tant que *training analyst*. Je crois certainement que la question de la liberté et des entraves à la liberté font partie intégrante de cette expérience. Son approche générale pourrait être décrite comme une approche « *d'équipe* ». L'étudiant est vu et normalement évalué par un groupe d'analystes au cours des séminaires théoriques et cliniques, ainsi que par deux analystes superviseurs de deux cas fournis par la Clinique, au rythme de cinq séances par semaine. Le *training analyst* n'a rien à dire sur l'admission au *training*, le progrès ou la qualification. (*Ce n'était pas le cas dans le passé, puisqu'ils étaient obligés d'écrire une sorte de rapport sur les progrès, et de donner la permission à l'étudiant de commencer à voir leurs deux patients de supervision à chaque étape ; mais ce n'est plus le cas ; le training analyst autorise encore l'étudiant à commencer le programme de séminaires.*)

La progression des étudiants est évaluée par le *progress advisor* [tuteur] et plus généralement par la *Student Progress Committee* [Commission de progression des étudiants], qui a la responsabilité de formuler une recommandation auprès de l'*Education Committee* [Commission de l'éducation] au moment de la qualification, sur la base des rapports des superviseurs essentiellement, et à un moindre degré, des rapports des enseignants des séminaires. Les étudiants reçoivent régulièrement des retours sur leur progression, pour si possible détecter tout problème suffisamment tôt, le traiter en conséquence, et ainsi gérer les difficultés potentielles. Il n'y a

15. Freud, S. (1937), "Analysis terminable and interminable" *S.E.*, 23, pp. 211-253.

pas d'obligation à ce niveau de présenter un travail écrit. L'accent est plutôt porté sur la pratique clinique en séance et la capacité à rapporter cette expérience par la parole.

Notre *training* exige des responsables de séminaires de commenter sur les participants grâce à un formulaire qui permet d'estimer leur capacité à des niveaux différents : participation au séminaire, expertise clinique, compréhension intellectuelle et émotionnelle. Les étudiants doivent aussi évaluer leur responsable du séminaire à l'aide d'un rapport collectif destiné à la *Curriculum Committee* [Commission du Curriculum], également envoyé au responsable du séminaire.

La sélection des candidats se déroule comme suit :

1. Un entretien informel pour juger s'ils peuvent passer à l'étape suivante plus formelle, et examiner diplômes, antécédents et motivation. Si le candidat souhaite suivre la formation, il remplit un formulaire où il décrit ses antécédents et les raisons de sa candidature, et il doit fournir une référence personnelle et professionnelle.
2. La Commission d'admission organise deux entretiens formels – 2 entretiens avec 2 *training analysts* différents – portant sur l'histoire, la motivation, l'analyse et l'expérience clinique. Il y a alors une décision prise soit :
 - a. accepter pour la formation.
 - b. Refuser pour la formation.
 - c. Reconsidérer (ré-interroger) après un certain temps, par exemple après une période d'analyse plus longue, si le candidat est déjà en cours d'analyse ou après avoir commencé l'analyse. Les candidats rejetés ont le droit de demander une entrevue de restitution.

Le choix des *training analysts* est très variable. En fin de compte, c'est un « choix » pour le candidat – certains voient plus d'un analyste avant de décider, d'autres sont déjà en analyse avec un *training analyst* et n'ont pas besoin de changer d'analyste, d'autres (comme moi) ont une préférence pour une orientation particulière ; j'avais 26 ans et j'ai simplement demandé un analyste indépendant. Le *Student Progress Committee* est composé de plusieurs analystes d'orientations différentes, et chaque membre prend 2 à 3 candidats sous sa responsabilité. Les membres de la Commission restent habituellement trois à quatre ans avant d'être remplacés. Le Président est nommé par la Commission de sélection s'il y a plusieurs personnes pressenties et est membre de l'*Education Committee*, qui assume la responsabilité générale de la formation.

La qualification est décidée par le *Student Progress Committee* suivant l'accord des superviseurs ; tous les rapports sont alors envoyés à la Commission pour la prise de décision. L'étudiant devient alors automatiquement membre de l'API. En revanche, l'admission au sein de la Société se déroule par vote secret au cours d'une réunion administrative de la Société, qui se tient avant la réunion scientifique, et en possession des documents distribués au préalable. C'est une formalité, mais en théorie un refus d'accepter l'analyste au sein de la Société peut arriver. C'est généralement une occasion agréable, suivie d'une commémoration festive.

Le *training* britannique retient les éléments *tripartites* essentiels d'Eitingon, à savoir l'analyse personnelle, l'enseignement théorique et la supervision ; la Clinique rend la psychanalyse accessible grâce à des cures à coût réduit pour le public, à condition que le patient accepte d'être analysé par un étudiant supervisé. En fait, la Clinique offre aussi des consultations à coût réduit et des thérapies avec des analystes qualifiés, ainsi que des analyses subventionnés avec des analystes poursuivant le cours de « *Fellowship* » (après la qualification, les étudiants deviennent membres, et peuvent devenir « *fellows* » en suivant un cours, qui se termine par une présentation clinique). Il existe accessoirement des prêts à taux d'intérêt faible pour aider les étudiants à prendre en charge le coût du *training*.

Une analyse de *training* conduite par un *training analyst* est un élément central de l'éducation des étudiants et par conséquent de la logique du traitement britannique. Le rôle, la pratique et la sélection du *training analyst* a changé considérablement tout au long de ces dernières années, mais il demeure un élément clé. Dans les années 50, les *training analysts* étaient approchés par des collègues seniors et étaient choisis sans sélection

formelle. Le choix était basé sur leurs aptitudes cliniques jugées au cours de présentations, de discussions et d'articles, ainsi que sur l'appréciation de leur caractère, de leur maturité, et je suppose de leur identification à l'un des trois groupes – Freudien, indépendant ou Kleinien. Il y avait donc un élément politique clair dans ce choix. C'est encore un peu vrai aujourd'hui, mais tout autant que l'organisation des psychanalystes est politique.

Il y a eu pendant un certain temps des courants distincts de *training* résultant du *Gentleman [ou Gentlewoman] [dis]agreement* pour contenir les tensions entre les groupes, mais cela fut trop difficile à maintenir, et très vite un *training* unifié émergea ; ce *training* offrait un curriculum équilibré et représentait les différents courants de la psychanalyse britannique. Cet équilibre s'est révélé de plus en plus difficile à maintenir.

Les *training analysts* sont désormais nommés suivant un processus de sélection très rigoureux. Ils doivent être *fellows*, avoir une certaine expérience, avoir un minimum de 4 000 heures de séances avec des patients analytiques vus quatre à cinq fois par semaine, et de préférence la preuve d'un engagement au sein des commissions de la société, dans l'écriture d'articles ou de livres, comme conférencier. Ils doivent fournir une référence personnelle portant sur leur caractère et une référence professionnelle portant sur leur clinique.

(Quand je fus nommé il y a 25 ans, je suis allé voir Eric Rayner un après-midi, et lui exposai mon expérience clinique, à travers mon expérience avec différents patients que j'avais vus, afin qu'il saisisse complètement mon approche. Il connaissait déjà mon travail et ma pensée dans une certaine mesure, puisque je faisais partie d'un groupe d'analystes indépendants à des stades différents de leur développement ; ils se rencontraient un dimanche par trimestre (le groupe du « Dimanche ») pour partager des idées et penser à leur développement. Lui et Pearl King étaient deux analystes de training qui assistaient aux réunions. Je rajouterai que je continue à animer maintenant un groupe de jeunes analystes avec Jonathan Sklar, mais notre objectif est plus d'aider ces jeunes analystes à développer un sens d'eux-mêmes au sein de la tradition Indépendante (Winnicottienne) et nous l'espérons, les aider à se préparer pour le « panel de Training ».)

Une évaluation de « caractère » est bien sûr une affaire délicate, et à certains moments ce fut controversé. *(J'ai même été impliqué dans une procédure d'appel concernant un refus du panel à admettre un candidat à cause de son caractère. Il y eut contestation puis une information relative à leur manque de limites. L'appel réussit, mais il ne se représenta jamais.)*

La *Staff Training Committee* [Commission de *training* du personnel] est responsable de la nomination des *training analysts*, et une fois qu'ils ont rencontré un candidat potentiel de manière informelle, examiné son dossier de candidature et ses références, ils se mettent d'accord sur un panel pour évaluer le candidat.

Un panel est formé de 4 *training analysts*, 2 appartenant au groupe de l'analyste et 1 des 2 autres groupes. Certains candidats préfèrent n'avoir aucun représentant de groupe sur leur panel. Un candidat peut également opposer son veto à un membre du panel, s'il considère que des questions personnelles pourraient interférer avec l'objectivité du panel.

Le panel consiste en une présentation clinique normalement l'histoire et 2 séances du patient. Puis il y a des discussions à propos de questions potentielles concernant le *training*. Par exemple que feraient-ils s'ils étaient très préoccupés par un étudiant ? Comment formaliseraient-ils leur pensée sur les problèmes survenus ?

Aucun vote n'a eu lieu jusqu'à ce que la *Staff Training Committee* responsable de ce processus se réunisse à nouveau. Le président du panel (du groupe du candidat) présente un résumé de ce qui s'est passé, puis les autres membres du panel rajoutent leurs commentaires. Il y a une discussion avec le reste des membres de la commission, suivie d'un vote secret. En cas d'impasse, le Président de la commission use de sa voix prépondérante, mais normalement on trouve des moyens de gérer cette situation, comme constituer un nouveau panel.

J'ai participé ou présidé un certain nombre de panels. Ce sont généralement des expériences très intéressantes, car on assiste à une bonne discussion clinique entre confrères, et les tensions entre les groupes sont rares, au

moins là. Si le candidat se débrouille bien, il participe à la discussion. Si les membres du panel considèrent qu'ils doivent superviser le candidat, cela est mauvais signe.

Que cherche le *panel* ? La Commission s'est penchée sur cette question pendant de nombreuses heures pour définir cela, et des critères sont publiés sur le site des membres, partie intégrante de la politique de transparence. Mais en pratique, ce n'est pas facile à définir. Ce n'est pas juste être un bon analyste, mais plutôt juger si cet analyste peut prendre en charge des candidats, qui à leur tour doivent traiter des patients en *training*. Par conséquent l'analyse de *training* n'est effectivement pas seulement une analyse personnelle, même si elle reste centrale, mais elle comporte des responsabilités vis-à-vis des patients et donc vis-à-vis de la communauté au sens large. Encore une fois, le modèle comporte des éléments sociaux. (*Le fait que la Société britannique soit également une organisation caritative, signifie qu'elle doit suivre les règles propres aux organisations caritatives, et démontrer que son travail œuvre pour le « bien public », sinon elle perdrait son statut.*)

Le jugement du *panel* vise à évaluer l'authenticité du candidat en tant qu'analyste, au-delà de ses compétences techniques, dans sa capacité à formuler ce qu'il fait analytiquement. (*Après tout, les training analysts ont une responsabilité considérable dans notre Société et ils sont supposés pouvoir enseigner et communiquer leurs pensées aux étudiants et à leurs collègues.*)

Alors, que veut dire être *training analyst* dans ce système, quels en sont les avantages et les inconvénients, et comment le ressentent les étudiants ?

Un avantage est que l'étudiant poursuit une analyse avec un analyste expérimenté, qui a été soumis à un contrôle d'une certaine manière, même de manière imparfaite, mais au moins rigoureuse. L'analyse de *training* a normalement un coût réduit, ce qui est accepté tacitement par les *training analysts*. Si un problème survient pendant le *training*, par exemple le traitement de patients très difficiles, cela peut être réglé immédiatement en analyse. Voici un exemple de ma propre expérience, en tant qu'étudiant, dans les années 70. Mon premier patient de *training*, une femme, a développé un transfert érotique intense envers moi au cours de la première semaine de son analyse. J'étais jeune étudiant, approchant la trentaine, et étais plutôt paniqué. J'ai annoncé fièrement à mon analyste en séance que bien sûr je n'avais aucun sentiment érotique vis-à-vis de ma patiente. Mon analyste (John Klauber) entendit ce que je dis, et après réflexion, me dit dans son style hostile, humain mais amusé : « il faut prendre cette absence de sentiments très sérieusement, Docteur Kennedy ! »

Il évoquait évidemment un point important : non seulement le fait de se couper de ses émotions dans la rencontre analytique, mais aussi se permettre de se demander pourquoi. Mon premier superviseur Marion Milner me suggéra de faire une interprétation autour de la dépendance de la patiente vis-à-vis de moi, et les pensées érotiques de la patiente devinrent beaucoup plus gérables ; elles touchaient son expérience difficile de jeune mère. Ce fut seulement plus tard que nous pûmes évoquer sa vie sexuelle adulte.

On pourrait penser que mon expérience avec cette patiente était une intrusion dans le cours de ma propre analyse. Ce n'est pas mon avis. J'y vois l'utilisation de l'analyse comme moteur de mon processus analytique. Cela a certainement soulevé des questions clés pour moi. De plus, qu'y a-t-il de mal dans le fait que l'analyste doive gérer des empiètements ? La réalité est souvent un empiètement. Je dirais que considérer l'analyse de *training* comme une analyse « pure », dénuée de tout empiètement externe et de perturbations, est une idéalisation de l'analyse. La question est quel type d'empiètement se produit et comment c'est géré dans le cadre analytique ?

Si l'analyse personnelle de l'étudiant se déroulait en dehors du cadre institutionnel, on peut se demander comment gérer des problèmes externes, à la fois dans l'analyse et dans le comportement externe du candidat ? J'ai entendu dire qu'on pourrait répondre à l'étudiant « Je ne peux plus être votre *training analyst*. » Mais cela est une réponse extrême, et montre le sérieux de la situation. Cette approche suppose un niveau important de toute puissance chez l'analyste, comme s'il savait ce qu'il fallait faire. Au moins, dans cette approche intégrée d'équipe, on peut bénéficier des perceptions et des points de vue d'autres collègues. Par exemple, j'ai été très surpris par une étudiante en analyse qui n'était pas très convaincue de ses capacités analytiques. En revanche,

son superviseur était impressionné par la qualité de son travail. Les rapports étaient bons. Donc j'ai dû réviser mon point de vue, et ai trouvé ce que j'avais omis dans l'analyse. Évidemment les psychopathes savent y faire pour tromper tout le monde. Mais ils le feront dans n'importe quel système de formation.

L'inconvénient majeur du système de *training* britannique est qu'il favorise à tort l'infantilisation, la soumission et la conformité chez les étudiants ainsi qu'un transfert puissant au *training analyst*. Cela ne fait que renforcer l'idée que les *training analysts* constituent un groupe détenant un énorme pouvoir dans la Société. Ce transfert peut demeurer un facteur inhibant dans les relations institutionnelles, parfois pendant des années. Dans mon expérience, cela aide si le *training analyst* adopte une attitude plutôt ordinaire et factuelle quand il voit ou quand il rencontre ses analysants, c'est-à-dire une attitude qui n'est pas trop « précieuse », réduisant ainsi l'idéalisation inévitable. Bien-sûr on espère aussi que l'analyse elle-même confronte cette idéalisation directement avec l'étudiant. On vise à rendre le *training analyst* aussi proche possible d'une analyse personnelle, et cela signifie garder les processus institutionnels en tête, ne serait-ce que pour adhérer au processus analytique. Cela exige cependant une attention spéciale pour maintenir le cadre.

On est bien sûr tenté d'intervenir quand on entend des choses qui se passent par exemple avec un responsable de séminaire ou un superviseur difficile. Je regrette d'avoir maintenu la neutralité analytique quand un étudiant devenait fou à cause d'un superviseur obsessionnel, qui n'était jamais satisfait et qui écrivait des rapports ; heureusement la *Student Progress Committee* intervint. J'aurais peut-être dû dire quelque chose sur ce que je pensais ; je le ferais certainement maintenant. Ça aurait peut-être aidé alors l'étudiant à réaliser qu'il avait plus de pouvoir. Il existe toujours des situations complexes, à la limite de l'éthique. Couper l'analyse de l'institution n'éliminera pas les questions éthiques ; ça les déplace juste autre part.

Mais finalement, c'est aussi au reste de la structure du *training*, comme défini dans le ME original, d'offrir une protection contre le pouvoir perçu en donnant à l'étudiant la possibilité de rencontrer d'autres analystes et d'apprendre d'autres manières de travailler.

On entend aussi que l'analyse « véritable » commence seulement après la qualification. Je dois dire que je n'ai jamais trouvé cela chez mes propres étudiants. Je m'y attendais, mais les analyses ont continué avec peut-être moins d'angoisse à propos du futur. Je pense que s'il y avait vraiment une telle différence entre l'analyse pré et post-qualification, alors peut-être que l'analyse était de toute façon mal conduite.

Je pense qu'un aspect négatif du *training* britannique est que les conférences et les séminaires tendent à devenir plus un programme académique, qu'un moyen de favoriser l'indépendance et psychanalytique. Nous avons encore beaucoup à apprendre sur d'autres manières de mener le curriculum, trop souvent conçu pour satisfaire des intérêts particuliers plutôt que de communiquer avec les étudiants.

Finalement, j'aimerais ajouter qu'un des éléments que j'ai le plus apprécié de mon expérience de *training*, mises à part mon analyse et les supervisions, est le lien fort d'amitié entre étudiants et jeunes analystes, et j'inclus Michael Parsons, Jonathan Sklar, Kit Bollas, Juliet Mitchell et d'autres. Cet esprit de camaraderie rendit les épreuves et les tribulations supportables. Nous étions évidemment des frères dans ce nouveau *psychic home*. Certains d'entre nous ont maintenu non seulement des amitiés mais également des dialogues psychanalytiques sous forme de réunions régulières au fil des années. Notre formation nous a procuré un cadre pour former des amitiés professionnelles et personnelles afin de mieux endurer les tensions et les difficultés liées au travail analytique ; et c'est sans doute une signification involontaire du terme « formation ».

Annexe des textes sur la formation

ASSOCIATION PSYCHANALYTIQUE DE FRANCE
24, PLACE DAUPHINE 75001 PARIS
TEL (33) 01 43 29 85 11
e.mail : lapf@orange.fr
site internet : associationpsychanalytiquedefrance.org

Le Président

Paris, le 31 mai 2017

***À propos de la formation des psychanalystes.
Sur les propositions de l'IPA concernant
les « Variations du modèle Eitingon »***

Bien que l'APF ne soit pas concernée directement par les variations proposées, le « modèle français » est invoqué à différentes reprises comme point de comparaison dans les documents envoyés et dans les discussions qui ont eu lieu lors de réunions institutionnelles au Congrès de la FEP à La Haye en avril dernier. C'est ce qui amène l'APF à intervenir sur cette question.

Quel est l'enjeu du débat ?

Avec la modification proposée du nombre de séances imposées pour l'analyse didactique, d'autres dispositions sont évoquées, notamment l'analyse à distance et la « dé-régulation de l'analyste didactique », c'est-à-dire la possibilité qu'analyste et patient fixent les conditions de l'analyse sans référence aucune à une instance institutionnelle. Le modèle français et Jean Laplanche sont invoqués ici de manière tendancieuse, dans la mesure où le nombre de séances est donné pour le principal, voire le seul argument justifiant les choix de l'APF de son modèle de formation.

Le débat demanderait de tenir compte de plusieurs questions de fond. C'est pourquoi nous renvoyons, à la fin de cette lettre, aux textes écrits par des analystes de l'APF, depuis sa fondation en 1964 et jusqu'à nos jours, en particulier au cours de la discussion ayant abouti à la profonde modification du système de formation, dont l'abolition de l'analyse didactique, en 1972.

Quelques brèves remarques.

D'abord, y a-t-il un modèle français ? Penser qu'il s'agit de variations d'un seul modèle risque de faire perdre de vue les véritables enjeux au profit de questions purement formelles ou, dans les meilleurs des cas, descriptives. En effet la question de la formation est un thème toujours en discussion au sein de l'APF. Autrement dit, penser qu'il existe un modèle idéal et définitif de formation va à l'encontre de ce que l'APF veut transmettre dans la formation analytique : le caractère foncièrement conflictuel de la psyché, dont les mouvements trans-férentiels sont par excellence le lieu où il se manifeste.

Il est impossible de considérer les différents éléments de la formation séparément les uns des autres pour les comparer ensuite un par un avec d'autres modèles. Pour certains collègues d'autres sociétés, notre modalité de formation semble parfois difficile à comprendre. Peut-être cela procède-t-il de conceptions différentes de ce qu'est la formation analytique. Par exemple, l'idée qu'on puisse « juger » de l'aptitude de quelqu'un à s'engager dans la formation avant qu'il ait été mis à l'épreuve, dans son analyse personnelle, le projet ou le désir de devenir analyste nous semble contradictoire avec le cheminement personnel qui appartient à chaque analyste en formation.

Autre exemple : depuis 1972, le Comité de formation, l'instance qui discute l'acceptation ou le refus d'une candidature à l'Institut de formation de l'APF, ne tient pas compte du statut institutionnel de l'analyste du candidat (membre ou non de l'IPA, titulaire, sociétaire ou en formation), mais il se préoccupe d'abord de la singularité de l'analyse elle-même du candidat. Toutefois le Comité de formation n'accepte pas de candidatures si l'analyse a été faite à moins de trois séances par semaine.

Il est difficile de saisir les enjeux de la discussion sur l'évolution des modalités de la formation si l'on ne tient pas compte de la longue histoire qui a précédé et de ses conditions. Parmi ces enjeux : la question de l'analyse comme profession ou comme pratique singulière ; le refus de l'Association Américaine pendant plusieurs décennies d'accepter comme analystes en formation des non-médecins ; la longue discussion sur les analystes « didactiens » « reporting » ou « non-reporting », et enfin, le fait que, avant la mise en place du modèle dit Eitingon au début des années 20, la formation des analystes se faisait selon des modalités qui n'étaient ni standardisées ni formalisées. Cette longue histoire concerne surtout celle du statut et de l'existence même de l'analyse dite « didactique ».

Plutôt que de viser la création d'une identité d'analyste, la formation devrait permettre la mise en jeu des identifications et de leurs conflits, véritable outil de la pratique analytique.

Leopoldo Bleger
Pour le Conseil de l'APF

Quelques références bibliographiques.

Widlöcher D., « 2001-2007 : préparation et aboutissement d'une réforme à l'IPA », *Annuel de l'APF 2012, Le fil d'Edipe & recherches sur l'histoire de la formation et de l'enseignement*, PUF, pp. 211-214.

Laplanche J., « Une révolution sans cesse occultée », *Revue internationale d'histoire de la psychanalyse*, n° 2, 1989, PUF pp. 393-402.

Pour la description détaillée de la formation à l'APF, voir le site *web*, <http://www.associationpsychanalytiquedefrance.org>

Smirnoff V., « Enseignement, apprentissage, transmission ou les dédales de la formation analytique », *Bulletin de la FEP*, n° 28, 1987, pp. 102-116.

Gribinski M., « En faveur de l'analyse personnelle », *Bulletin de la FEP*, n° 48, 1997, pp. 111-116.

Dossier publié dans l'*Annuel de l'APF 2012*, déjà cité : « Recherches sur l'histoire de la formation et de l'enseignement », pp. 113-214.

En 2012, le texte de P. Merot présenté au Congrès de la FEP à Paris, *Le modèle français et la formation à l'APF*.

Quelques propos sur la formation des psychanalystes.

FEP, novembre 2017

Leopoldo Bleger

Merci à Jorge Canestri et à l'Exécutif de la FEP de m'avoir proposé de faire une des introductions à la discussion sur la « formation ». Je n'aime pas le mot « *training* » qu'on utilise habituellement pour traduire le mot allemand *Bildung*. Je vais utiliser un néologisme en anglais, « formation »¹. J'y reviendrai tout à l'heure.

Au lieu d'essayer de vous présenter en dix minutes la manière dont fonctionne la formation dans ma Société (présentation qui existe dans différents textes²), je voudrais interroger deux points qui concernent la formation des psychanalystes : d'abord la question du modèle et le problème de l'idéal ; ensuite quelques aspects du transfert dans la formation. Séparation toute didactique car les deux thèmes s'entrecroisent, ou s'entremêlent.

Mais d'abord un commentaire plus général sur le débat.

Malgré notre expérience psychanalytique, nous continuons, me semble-t-il, de croire qu'il existerait *une* bonne manière de former des psychanalystes. L'idéal nous pousse dans le sens d'une idéologisation de la discussion : on n'entend plus les arguments, on ne cherche plus à réfléchir, on oppose deux visions de manière manichéenne, les bons aux moins bons, parfois même aux mauvais.

Par moments, la discussion est désolante. Maigre consolation : nous sommes en désaccord, loin de l'homogénéisation, d'une parole unique.

Cependant, je suis étonné par notre ignorance mutuelle. Beaucoup de mes collègues en France ne connaissent pas ledit modèle Eitingon ou alors de manière caricaturale, ne retenant que les aspects qui les choquent : le fait que, jusqu'à il y a peu, ce soit l'Institut qui désignait l'analyste d'un candidat, oubliant que ce fut aussi le cas en France. De l'autre côté (et cette formulation me dérange : il y a donc deux camps opposés ?), on pointe la longueur de la formation dans ma société sans tenir compte, entre autres, du statut particulier des analystes en formation : à savoir leur large participation à la vie scientifique de l'APF.

Alors, il ne faut pas croire ce que nous disons ? Exemple : Otto Kernberg qui pense que le système d'analyste didacticien existe malgré tout dans ma société mais qu'il est occulté³. Pourquoi cette méfiance ? On mentirait si souvent ?

1. Pas tout à fait un néologisme ! Strachey traduit « formation du rêve » et « formation du symptôme », par « dream formation » et « symptom formation ». Voir note 5. Michael Parsons utilise le verbe : « Forming an identity », in *Living Psychoanalysis*, Routledge, London, 2014. Mais il ajoute comme sous-titre : « Reflections on psychoanalytic training ».

2. Widlöcher D., « 2001-2007 : préparation et aboutissement d'une réforme à l'IPA », *Annuel de l'APF*, 2012, PUF, pp. 211-214. Jean Laplanche, « Une révolution sans cesse occultée », *Revue internationale d'histoire de la psychanalyse*, n° 2, 1989, PUF pp. 393-402.

Pour la description détaillée de la formation à l'APF, voir le site *web*, www.associationpsychanalytiquedefrance.org. V. Smirnoff, « Enseignement, apprentissage, transmission ou les dédales de la formation analytique », *Bulletin de la FEP*, n° 28, 1987, pp. 102-116. M. Gribinski, « En faveur de l'analyse personnelle », *Bulletin de la FEP*, n° 48, 1997, pp. 111-116.

Dossier publié dans *l'Annuel de l'APF* en 2012, déjà cité : « Recherches sur l'histoire de la formation et de l'enseignement », pp. 113-214.

En 2012, le texte de P. Merot présenté au Congrès de la FEP à Paris, « Le modèle français et la formation à l'APF ». Présentés au même congrès, les textes de Bernard Chervet, Daniel Zaoui et Catherine Desvisgnes. Voir aussi les textes de publiés par *Calibán* en 2012.

3. Kernberg O., « La formation psychanalytique : quelques préoccupations », *Revue française de psychanalyse* 2002/1, vol. 66, pp. 227-251. Page 233. Original : « A concerned critique of psychoanalytic education », *Int. J. Psychoanal.*, 2000, 81, pp. 97-120.

C'est en écoutant la présentation du fonctionnement de la Société suédoise au *Forum on Education* (« éducation » quel mot !) de l'année dernière, Société qui utilise le modèle dit « Eitingon », que j'ai été frappé par le fait que la plupart des éléments du dispositif de formation y sont solidaires. L'analyse du candidat se poursuit en même temps, ou presque, que les supervisions et que les séminaires, pour un cursus relativement bref – cinq ou six ans en moyenne –. Le fonctionnement en groupe y est prévalent. Un mot m'est venu pour décrire l'ensemble : celui d'immersion. Le candidat est immergé dans la formation. Le parcours est bien balisé, la conjonction des ses différents aspects potentialise l'ensemble, avec un grand pouvoir de mobilisation psychique. C'est peut-être ce que ce « modèle » vise : une très forte mobilisation psychique qui permette une expérience de l'inconscient.

Je ne voudrais pas parler de modèles (le mot est trop normatif), moins encore les comparer : je ne crois pas qu'on puisse les comparer point par point. Mais on peut tenter de saisir ce qui les sous-tend et les inspire.

Je suis frappé par une sorte d'évidence qui s'impose parfois dans nos différents choix. Qu'est-ce qui était si « évident » lorsqu'il revenait à l'analyste didacticien du candidat de l'autoriser à commencer les séminaires ou à prendre un patient pour une supervision ? Qu'est-ce qui est devenu si « évident » quelques années plus tard pour décider que le didacticien n'intervienne d'aucune manière dans le cursus du candidat ?

Il ne s'agit pas de faire une caricature du changement d'une position de « *reporting* » très affirmée jusqu'à il y a quelques années, aussi affirmée que celle de « *not-reporting* » de nos jours. Je crois plutôt que les deux évidences mettent en jeu des « logiques » différentes.

Mais venons-en au modèle et à l'idéal.

Selon le dictionnaire, un modèle est une chose ou une personne qui, grâce à ses caractéristiques ou à ses qualités, peut servir de référence à l'imitation ou à la reproduction. Prendre quelqu'un comme modèle, prendre modèle sur quelque chose, c'est les considérer comme un idéal à imiter.

Bien sûr, ce n'est pas le seul sens possible du mot modèle : il désigne aussi la reproduction d'un objet à petite échelle ou, dans un sens plus noble, une construction théorique permettant d'expliquer des structures comme les modèles en mathématiques. Mais c'est bien le sens d'exemple à suivre qui prévaut lorsqu'il est question de formation.

L'idéal est une partie constitutive de la psyché des individus et des groupes, un axe autour duquel se noue l'individuel et le groupal. L'idéal de formation est intimement lié au narcissisme des analystes. Dès lors, comment ne pas éprouver une certaine méfiance vis-à-vis de l'idéal, de tout idéal ? La racine narcissique de l'idéal, c'est-à-dire libidinale, se dévoile notamment dans son caractère persécuteur. Cela tient en particulier à la tendance de l'idéal à vouloir effacer ou amoindrir les contradictions, les tiraillements. C'est ici précisément, dans cette lutte contre les contradictions, que l'idéal est l'un des points où se noue notre vie institutionnelle⁴.

Plutôt que tenter de clarifier les questions posées par la formation, il s'agit de montrer leur complexité et leur intrication. Au lieu de tenter de dégager des critères clairs et précis, je m'interroge sur l'idée même de critère.

Penser en termes de modèle ou de « variations » de modèle risque de faire perdre de vue les véritables enjeux, au profit de questions purement formelles ou, dans le meilleur des cas, descriptives. À l'APF, la question de la formation est un thème toujours en vive discussion. Penser qu'il existe un modèle idéal et définitif de formation va à l'encontre de ce que nous voulons transmettre dans la formation analytique : le caractère foncièrement conflictuel de la psyché, dont les mouvements transférentiels sont par excellence le lieu où il se manifeste.

Plutôt que de viser la création d'une identité d'analyste, la formation vise à permettre la mise en jeu des identifications et de leurs conflits, véritable outil de la pratique analytique.

4. Sur ces questions, les dernières pages de « Pour introduire le narcissisme » sont lumineuses.

Or, en préparant cette introduction, je me suis demandé si la difficulté de notre débat n'était pas plus radicale encore, si elle ne tenait pas plutôt à des conceptions différentes de la psychanalyse. Partageons-nous toujours l'idée du rôle déterminant du conflit dans la vie psychique ? Il semble que pour beaucoup de psychanalystes d'aujourd'hui la tâche essentielle du travail analytique soit l'intégration de différents aspects du *self*. Le maître mot n'est plus le conflit mais l'intégration. Faire du conflit psychique un des enjeux essentiels de la formation surprendra peut-être beaucoup de collègues habitués à penser en termes d'intégration des différentes parties clivées du *self*.

En tout cas, cela me permet de comprendre un peu mieux pourquoi beaucoup pensent que la visée de la formation est la création d'une identité de psychanalyste, idée qui se prolonge dans celle de la psychanalyse comme profession.

Ceux qui prônent cette identité croient surmonter certaines difficultés de la formation par l'idée d'acquisition de certaines compétences [*skills*].

De mon point de vue donc, penser en termes d'idéal de formation est en contradiction avec ce que la formation psychanalytique vise. Avec la formation nous sommes pris dans un champ de tension que beaucoup d'auteurs ont relevé. Différents types de tensions et de contradictions. Certaines sont d'ordre général comme par exemple la contradiction entre les enjeux institutionnels et les enjeux proprement psychanalytiques ou entre les initiatives individuelles et la régulation institutionnelle. Contradictions d'ordre général mais dont l'impact est constant et majeur.

Sur un autre plan, il y a une tension entre l'utilisation des capacités régressives des analystes en formation et le risque de l'infantilisation. La formation pousse inévitablement à l'infantilisation. Je ne crois pas qu'on puisse l'éviter : l'infantilisation met en jeu la question de l'autorité et de la soumission. Ce sont des enjeux dans la formation de tout psychanalyste.

Il semble qu'il soit difficile de se faire vraiment à l'idée que ces tensions et ces contradictions soient au cœur de la formation d'un psychanalyste. En fait, non seulement elles sont inévitables mais elles sont nécessaires. Une partie de ce que la formation vise à transmettre est peut-être là. Je n'aime pas le terme « transmission », très souvent utilisé en France, mais pour une fois il a tout à fait sa place.

J'en viens au deuxième aspect que je voulais aborder : certains enjeux du transfert. Je l'ai déjà dit, j'ai séparé un peu artificiellement les deux points, idéal et transfert.

On peut considérer la formation des psychanalystes d'un point sociologique, historique, anthropologique même. Cela a-t-il un sens de vouloir considérer la formation d'un point de vue psychanalytique ? Si tel est le cas alors il faudrait partir du transfert.

Je disais que je n'aime pas le mot anglais « *training* ». Ça sonne un peu « entraînement » sportif ou dressage d'animaux. Le mot allemand qu'on utilise depuis Freud est *Bildung*, le même terme qui sert à désigner toutes les formations de compromis, à commencer par le rêve et le symptôme⁵. La formation du psychanalyste est aussi une sorte de formation de compromis au point que Victor Smirnoff et Edmundo Gómez Mango suggèrent qu'il existe une « névrose de formation ». Un peu comme les romans de formation, les *Bildungsroman*, (le *Werther* de Goethe par exemple) où le héros doit faire son chemin, un chemin dont les errements sont une partie importante de l'apprentissage.

La question de la formation est donc intimement liée à celle du transfert. C'est le transfert qui ouvre la possibilité d'une véritable expérience de l'inconscient. Autrement dit, le cursus de formation doit éviter tout ce qui viendrait clôturer ou dévier ce moteur.

5. Par exemple « *Traumbildung* » dans « L'Interprétation des rêves », *GW II/III* 89, SE IV 85 traduit « Formation of dreams ». Ou SE IV 218 et passim. Aussi « Formation of symptoms ».

Le meilleur, ou plutôt le pire, exemple de cette fermeture est la manière dont on conçoit l'enseignement dans certains de nos Instituts. La particularité de la pratique et de la théorie de la psychanalyse fait qu'on ne peut pas procéder comme avec n'importe quel autre enseignement. Freud n'a cessé de s'interroger sur cette question : souhaitant notamment que l'enseignement, ne vienne pas obturer la productivité du transfert en se consolidant dans une position de savoir.

Il ne s'agit pas en effet de l'enseignement d'un savoir comme à l'université ni d'un savoir faire comme dans l'artisanat. À la limite plutôt ce dernier que le premier. L'enseignement universitaire de la psychanalyse peut facilement favoriser les résistances à la chose inconsciente par la constitution d'un discours sans véritable impact psychique. Freud le disait dans un texte qui est en lien direct avec la construction du premier modèle de formation à Berlin : on peut enseigner quelque chose *sur* la psychanalyse, on peut apprendre quelque chose *de* la psychanalyse à l'Université mais pas la psychanalyse⁶.

L'organisation de la formation selon une modalité formalisée est la conséquence d'une demande croissante après la première guerre mondiale. C'est aussi la raison pour laquelle Freud se décide à réduire le nombre de séances par semaine de 6 à 5, tant la demande des Américains était devenue importante.

Mais aujourd'hui, si, comme dans ma société, on veut mettre l'accent sur la liberté de l'analyste en formation dans son parcours, il faut reconnaître qu'il s'agit d'une difficile liberté justement du fait du transfert ou plutôt des transferts. C'est une liberté qui laisse les analystes en formation plus directement aux prises avec le champ transférentiel de l'Institution et de ses propres enjeux transférentiels.

Le transfert n'est certainement pas très libre et, surtout, pas du tout démocratique. Mais il est au cœur de la formation du psychanalyste.

Pour terminer, une remarque incidente : lorsque P.-J. Van der Leeuw, dans son adresse présidentielle au congrès de l'IPA à Copenhague en 1967⁷, a parlé de trois facteurs qui influencent fortement la vie des sociétés de psychanalystes, il mettait en premier l'influence de Freud, le fait que la psychanalyse est largement l'œuvre d'un seul homme, ce « seul grand homme », écrivait-il (les deux autres facteurs étaient l'impact de la pratique quotidienne et notre système de formation). Et il ajoutait que dans la relation à l'œuvre de Freud se manifeste une grande ambivalence entre nos jalousies, nos rivalités, nos blessures et nos sentiments de grandeur, et les sentiments d'impuissance et la recherche nostalgique de sécurité. « Violents sentiments d'hostilité et d'impulsions à détruire », écrivait-il.

Un demi-siècle après je me demande si la plupart de sociétés de psychanalyse se reconnaissent toujours si fortement dans l'œuvre de Freud.

6. « Faut-il enseigner la psychanalyse à l'Université ? », *OCP* XV 109-114, *SE* XVII 171-173, *GW Nachtragsband* 700-703.

7. « The psychoanalytic society », *International Journal of Psycho-Analysis*, vol. 49, 1968, pp. 160-164. Traduction : « Sur la vie des sociétés », *Bulletin de l'APF* n° 5, avril 1969, pp. 197-205.

La formation du psychanalyste. Un modèle français

Daniel Widlöcher et Marilia Aisenstein

Février 2005

Approuvé par :

André Beetschen, Président de l'Association psychanalytique de France (APF)

Gérard Bayle, Président de la Société psychanalytique de Paris (SPP)

Sylvie Faure Pragier, Directrice de l'Institut de psychanalyse de Paris de la SPP

Introduction :

Peut-on parler d'un modèle français de formation ? Une vue de l'extérieur, sans doute caricaturale, pourrait le résumer à deux points : l'influence de Lacan et de ses élèves (le lacanisme) et la pratique des trois séances. La représentation que s'en font les psychanalystes appartenant aux deux organisations composantes de l'API (la SPP et l'APF) est très différente. L'évolution des pratiques de formation a été certes très sensible tout au cours de ces cinquante années mais elle s'est faite par étapes, variables d'une société de l'autre, fruit d'un travail de réflexion et de débats multiples. Des écarts notables marquent encore les méthodes de l'une et l'autre organisation. À proprement parler, jamais n'a été décrit ni proposé un modèle d'ensemble, sauf sur le point certes central de la notion d'analyse didactique.

Après une brève récapitulation historique nous nous efforçons de dégager certains principes qui marquent une différence de fond vis-à-vis des principes habituellement reconnus par l'API et qui sont partagés, à quelques nuances près, par les deux organisations composantes de l'API.

Nous reviendrons ensuite sur la fréquence des séances et le rôle joué par certaines influences « lacaniennes ».

I. Quelques points d'histoire

1946 – 1953 :

- Nous partons de l'immédiat après-guerre quand se retrouvent les principaux membres de la Société psychanalytique de Paris. Dès 1946, celle-ci reprend ses activités scientifiques et de formation. Le nombre de didacticiens est très restreint, mais les candidatures affluent aussitôt. Entre 1948 et 1953 on assistera à un déséquilibre entre les possibilités d'analyse didactique et les demandes. Les règles adoptées par la Société sont celles reconnues avant-guerre et conformes aux principes de l'IPA, mais une certaine tolérance s'établit en ce qui concerne la fréquence de l'analyse didactique (3 à 4 séances hebdomadaires), et les supervisions collectives rapidement mises en place suivent le même principe de fréquence. Ceci demeurera donc une pratique communément admise et explicitement reconnue dans les échanges au sein de l'API et plus tard de la FEP.

C'est d'ailleurs un point qui n'entrera nullement en ligne de compte quand se produira la scission de 1953 et la création de la Société française de psychanalyse.

Ce qui est explicitement l'enjeu du conflit c'est la création de l'Institut de psychanalyse. En effet en 1952 la Société psychanalytique de Paris fonde un institut, autonome juridiquement, auquel la Société délègue la formation des nouveaux psychanalystes. Un certain nombre de membres quitte alors la Société, ils fondent la

Société française de psychanalyse et sollicitent la reconnaissance de l'API qui leur est refusée, en partie du fait que Lacan, dont la pratique est contestée en raison de la durée des séances, et non de leur fréquence.

1953 – 1963 :

- Une évolution progressive marque la formation des candidats à la SPP. Des conflits entre l'Institut et la Société conduisent celle-ci à reconsidérer le statut de l'Institut et à l'intégrer dans la Société en 1983. Par ailleurs le principe de l'analyse didactique est contesté de plus en plus (Nacht 1954, Nacht, Lebovici et Diatkine 1961).

Durant ce temps la SFP hors l'API maintient les règles de formation « classiques » mais lie étroitement les tâches de formation à la structure de l'Institution. Lacan y participe en s'engageant à respecter ces règles, en particulier la durée des séances, ce qu'il ne fera pas.

1964 :

- Scission au sein de la SFP, en raison des pratiques charismatiques de Lacan à la suite de nombreuses démarches auprès de l'API. Création de l'Association psychanalytique de France (APF), reconnue comme organisation composante. L'APF adopte les règles de formation conforme aux usages de l'API. (Principe des quatre séances pour l'analyse didactique et les cures supervisées. Supervisions individuelles).

Après 1971 :

- Sous l'influence de J. Laplanche et de J.-B. Pontalis, l'APF adopte une réforme conduisant à la suppression de l'analyse didactique, ce qui entraîne une modification radicale des procédures de sélection et une suppression du statut d'analyse « didacticien ». Toute cette évolution est l'objet de débat et nécessite des votes et des réformes statutaires successives.
- Progressivement l'obligation des quatre séances est écartée et la possibilité de pratiquer trois séances est tactiquement reconnue pour l'analyse personnelle et les cures sous supervision.

La SPP va dans le même sens et l'obligation pour le futur candidat d'avoir effectué son analyse avec un membre titulaire est abolie en 1994. Dans les nombreuses réunions sur la formation qui ont lieu dans le cadre de l'API et de la FEP, les voix des analystes des deux sociétés convergent (pour la SPP Cournut 1979, Donnet 1984, pour l'APF Smirnoff 1984). Cette évolution va d'ailleurs se retrouver hors de France, en particulier dans les sociétés francophones. En 1982, A.-M. Sandler dans son rapport au 9^e Pré-congrès sur la formation, au Congrès API de Madrid, décrit en Europe deux modèles, « fermé et ouvert ». On notera que dans tous ces débats la fréquence des séances n'est pas directement discutée.

II. Les principes actuels de formation en France

1. L'analyse personnelle du candidat est indépendante du cadre institutionnel de la formation.

a. Liberté du candidat qui avant toute démarche en vue d'une formation auprès d'une institution doit avoir entrepris une analyse personnelle :

- soit auprès d'un analyse de l'API (SPP) ;
- soit auprès de n'importe quel analyste de son choix (APF).

b. Liberté de l'analyste qui ne prend aucun engagement auprès du candidat (sauf à l'aider à faire un travail psychique conforme à une authentique expérience de l'analyse) et qui détermine avec lui les conditions du cadre (entre 3 et 4 séances).

c. Liberté de l'Institution qui aura la tâche d'évaluer, quand le candidat se décide à se présenter, s'il ou elle possède une formation de base adéquate et surtout témoigne d'une expérience personnelle suffisante de la psychanalyse.

d. Cette tâche d'évaluation nécessite plusieurs entretiens individuels avec des membres titulaires qui rapportent conjointement à des groupes d'analystes titulaires désignés à cet effet. Il est difficile de fixer une norme mais les refus sont nombreux, impliquant toutefois dans certains cas qu'une nouvelle prise en compte de la candidature pourra être faite après poursuite ou reprise de l'analyse personnelle.

2. L'admission à la formation vaut donc admission aux supervisions. Celles-ci se déroulent dans des conditions précisément établies (séances de supervision hebdomadaires, strictement individuelles à l'APF, individuelles et collectives à la SPP) pour des cures analytiques supervisées au rythme de 3 séances hebdomadaires minimum.

3. Les méthodes de validation de supervisions varient. À l'APF, le candidat est auditionné par un groupe de titulaires qui rapportent auprès du Comité de formation. Le superviseur est entendu dans certains cas par ce même groupe de titulaires et dans les mêmes conditions que le candidat. À la SPP, les superviseurs sont entendus par un groupe de titulaires, dont la commission (9 membres) qui a pris la responsabilité de l'admission au cursus.

4. L'enseignement théorique repose sur un système souple, offrant aux candidats le choix de séminaires ou de groupes de travail inscrits sur une liste proposée par l'Institution. Le jugement des enseignants est simplement requis en termes de régularité et de qualité de la présence.

L'Institut de formation a la tâche d'organiser cet enseignement, mais il le fait sous le contrôle direct de l'Institution (SPP et APF).

5. L'homologation du cursus est décidée :

a. À l'APF, par l'ensemble des titulaires qui écoutent en réunion de Collège un rapport présenté par un des leurs, désigné par le Conseil d'administration de l'Association. Superviseurs et enseignants participent librement à la discussion s'ils le jugent opportun. Le refus d'homologation peut être ou non assorti de recommandations adressées au candidat. Le refus n'empêche pas qu'une nouvelle demande d'homologation de cursus puisse être faite dans un second temps.

b. À la SPP, elle coïncide à la validation des contrôles par la commission.

6. Les conditions d'élection comme membre de l'Institution :

a. À l'APF, élection comme membre sociétaire (*Full member* IPA) par l'ensemble des membres du Collège des Titulaires, après l'homologation du cursus et envoi à chaque membre du Collège d'un mémoire clinique. Le vote a lieu après l'audition de trois rapports des membres titulaires désignés à cet effet, et après une large discussion du Collège des Titulaires.

b. À la SPP, le candidat peut solliciter son entrée dans la Société au titre de membre affilié (*Associate member* IPA). L'affiliation est une élection par un Collège électoral après réception de la demande par une « Commission de candidature » composée de 15 membres de chaque Collège (titulaire, adhérent et affilié). Pour devenir membre adhérent (*Full member* IPA), le membre affilié doit présenter un mémoire et s'entretenir avec un ou deux rapporteurs qui rapportent devant la Commission des candidatures. Le candidat est ensuite élu par un Collège électoral.

7. Conclusions générales :

a. L'analyse personnelle du candidat est donc un préalable nécessaire, mais tenu radicalement en dehors de la formation proprement dite. L'Institution délègue à l'Institut de formation le soin d'évaluer si l'expérience analytique du candidat lui permet d'entreprendre des cures supervisées.

b. Tout au long de sa formation ultérieure le candidat est l'objet d'évaluations et est entendu personnellement (APF) ou peut être entendu (SPP) dans la procédure d'évaluation.

c. L'Institut de formation est intégré dans l'Institution (SPP ou APF) et placé sous son égide. C'est fondamentalement celle-ci qui décide de la reconnaissance du candidat et valide sa formation.

d. La fréquence hebdomadaire des séances (entre trois et quatre) de l'analyse personnelle n'entre pas directement en ligne de compte dans cette évaluation, seuls la qualité du processus analytique et les résultats obtenus font l'objet de cette évaluation.

ANNEXE 1

Incidente de la technique de la cure sur la question de la fréquence des séances

La compréhension du modèle de formation n'explique pas pour autant la question de la fréquence, si ce n'est que les « trois séances » réservées aux bonnes organisations névrotiques, implique les indications très différenciées et portant sur le fonctionnement mental. (À la SPP, un séminaire qui est « recommandé » aux candidats porte sur les indications, le fonctionnement mental et le choix du setting). Dans la mesure où la psychanalyse personnelle du candidat est considérée comme une analyse à part entière et que le pratique des trois séances est tenue pour acceptable pour la pratique analytique en général, il est logique qu'elle s'applique à l'analyse de toute personne qui pourrait envisager de devenir candidat par la suite. Or cette pratique des trois séances, vieille de près de 60 ans, n'a jamais été remise en question, ni dans ses effets cliniques, ni dans les implications théoriques.

Il n'existe pas un modèle français de la cure, du processus analytique, ni des règles techniques particulières. Sur le plan théorique on notera d'ailleurs un très grand éclectisme à partir d'une adhésion initiale à l'*Ego-psychology* viennoise dans laquelle avait été formée la première génération d'analyste, y compris Lacan. Tout au plus pouvons-nous voir certaines tendances jamais explicitement théorisées qui peuvent avoir un lien avec cette question de la fréquence.

a. Intérêt particulier porté à la rigueur du cadre et à l'indication comme moteurs du processus et méfiance à l'égard d'un excès de zèle interprétatif (intrusion abusive, effet du contre-transfert, gratification freinant le processus régressif, « *furor sanadi* »).

Il peut paraître paradoxal que ce souci du cadre plaide en faveur des trois séances. Les interprétations rares n'en prennent que plus de poids par l'écart entre les séances à la condition que celui-ci n'altère pas la régression transférentielle. Dans notre société contemporaine les exigences demeurent aussi fortes à s'en tenir à trois séances et elles maintiennent le niveau d'abstinence requis.

b. Intérêt particulier porté à l'émergence progressive et aussi spontanée que possible des productions fantasmatiques et des traces mnésiques dérivées de l'inconscient. Ceci suppose une analyse assez longue et une écoute analytique approfondie et en contrepartie moins d'intérêt pour l'analyse des défenses et des affects dans le hic et le nunc ; les affects négatifs (l'angoisse en particulier) sont entendus moins comme une souffrance qu'il faut traiter et une expression de résistance que comme une source d'activation des formations de l'inconscient.

Peut-être que les psychanalystes français ne se reconnaîtraient pas nécessairement dans ces tendances. Ils sont plus enclins à critiquer chez les autres des excès d'interprétation de défenses et une visée trop directement psychothérapique qu'ils dénoncent dans d'autres pratiques. Ils sont peu enclins à se sentir enfermés dans des préceptes techniques, quels qu'ils soient. Ces remarques n'ont d'intérêt ici que comme des tendances qui ont joué un rôle dans la réflexion sur la fréquence. Cette dernière se justifie *a posteriori* par la qualité de la cure.

ANNEXE 2

L'influence de Lacan

Il est difficile de ne pas évoquer ici le rôle de Lacan, et des débats autour de ses théories et de ses pratiques. Au départ, juste après la guerre, sa pratique de l'analyse personnelle des candidats ne diffère pas de celle de

ses collègues de la SPP, seul le nombre de candidats et la durée des séances inquiètent ces derniers. Entre 1953 et 1963, dans le cadre de la Société française, il respecte les règles communes. Il s'est même engagé auprès de ses collègues à respecter plus attentivement la durée normale des séances. C'est après 1963, lorsque sa rupture avec l'API est consommée, avec la reconnaissance par cette dernière de l'APF, que sa mise en cause des principes de la formation s'exprime avec force. Si le trépied canonique n'est pas discuté, le principe de l'évaluation est radicalement contesté. « L'analyste ne s'autorise que de lui-même », (en fait, la véritable phrase « L'analyste ne s'autorise que de lui-même et de quelques autres » a été oubliée), « est psychanalyse ce que pratique le psychanalyste » sont des formules que l'on répétera à l'envi pour les contester ou s'en réclamer.

Dans les groupes demeurés fidèles à l'enseignement de Lacan, les débats sur ce que peut être une formation sans à proprement parler d'évaluation, les innovations destinées à s'en dégager tout en maintenant la légitimité de l'Institution seront à l'origine de ruptures et de cloisonnements sans fin et parfois de remises en question.

Bien sûr les développements de la pensée et de la pratique de Lacan l'éloigneront encore davantage des pratiques de l'API (les buts du traitement, la théorie du processus, le principe de la durée variable de la séance, etc.) Toutefois, en deçà de tous ces écarts, certaines critiques de Lacan auront exercé une certaine influence auprès des institutions de l'API sur l'évolution des principes de formation (l'autonomie de l'analyse personnelle, l'absence de sélection préalable) mais elles auront aussi provoqué des réactions opposées très vives (évaluations et sélections rigoureuses en cours de formation, vocation formatrice des institutions, règles d'abstinence, durée des séances, etc.)

Bibliographie

Cournut J., « L'analyse didactique », *Revue française de psychanalyse*, tome XLIII, n° 2, *Transmission de la psychanalyse*, PUF, 1979, pp. 239-246.

Donnet J.-L., « L'analyse définie et l'analyse indéfinissable. À propos de la deuxième règle fondamentale », tome XLVIII, n° 1, *Transmission de la psychanalyse*, PUF, 1984, pp. 239-289.

Nacht S., « The difficulties of didactic psychoanalysis in relation to therapeutic psychoanalysis », *International Journal of Psychoanalysis*, tome 35, n° 2, 1954, pp. 250-253.

Nacht S., Lebovici S., Diatkine R., « Training for psychoanalysis », *International journal of Psychoanalysis*, tome 42, n° 1, pp. 110-115.

Sandler A.-M., « The selection and functions of the training analyst in Europe », *International Review of Psychoanalysis*, n° 9, 1982, pp. 386-398.

Schlumberger M., Marty P., « L'organisation de la psychanalyse dans le monde », *La psychanalyse d'aujourd'hui*, Éd. S. Nacht, PUF, 1951.

Smirnoff V., « De la place et du rôle des « cures supervisées » dans la formation à l'Association psychanalytique de France », *Psychanalyse en Europe*, n° 23, 1984, pp. 27-40.

Widlöcher D., « La carrière professionnelle du psychanalyste et les problèmes de formation », *Bulletin de la Fédération européenne de psychanalyse*, n° 11, 1977, pp. 2-8.

Réunion des analystes en formation
14 octobre 2017

Réunion avec les analystes en formation

Paule Lurcel

Le 14 octobre 2017, à l'invitation du Comité de l'enseignement, et en présence de Leopoldo Bleger, Président de l'APF, et d'André Beetschen, Secrétaire scientifique, s'est tenue la réunion annuelle avec les analystes en formation.

C'est un moment institutionnel particulier, dans la mesure où, là seulement, les analystes en formation de province et de Paris se retrouvent en dehors des groupes de travail ou des séminaires. Les analystes en formation venus de province ont insisté sur l'importance de cette réunion dont ils espéraient qu'elle lèverait l'isolement géographique dans lequel ils avaient le sentiment de se trouver. Si chacun a regretté le petit nombre de participants, la richesse des échanges avec les « hôtes institutionnels », liée peut-être à ce petit nombre, a été appréciée.

Mais un autre facteur a joué, à savoir que l'assemblée se composait d'analystes qui étaient à des temps différents de leur formation. Cela a permis de constater d'une part, les différences des attentes vis-à-vis de l'Institution en début et en fin du "cursus" de formation, et d'autre part que certaines questions qui se posaient en début de formation trouvaient une forme de réponse dans un questionnement autre, par la suite. Plus particulièrement, cette multiplicité des positions a permis de prendre la mesure de la variabilité des intensités des transferts au cours de la formation.

Les points abordés ont été de deux ordres : l'analyste en formation dans l'Institution et l'APF dans le monde analytique.

Pourquoi les analystes en formation ne figurent-ils pas sur les listes consultables sur le site ? C'est sur cette question que la réunion s'engage. Nous entrons ainsi dans une des complexités de la formation, et chacun des participants a contribué, de sa place, à éclaircir cette situation. Je vous en donne ici la conclusion du moment. Lorsque la demande d'un candidat à la formation analytique à l'APF est acceptée, il est admis à l'Institut de formation de l'Association et non pas à l'Association elle-même. L'admission à l'Institut de formation implique la reconnaissance d'un parcours d'analyse personnelle faite par le candidat. Il est analyste en formation à l'APF. À partir de ce point commence l'aventure du parcours de la formation. Les votes qui ponctuent ce parcours le sont par les membres du Comité de formation. C'est au moment de l'homologation que le parcours de l'analyste en formation prend toute sa dimension puisqu'en dehors de la validation de ses supervisions, le candidat à l'homologation fait état de sa participation dans les diverses activités de l'enseignement proposées par l'Institut de formation. Le Collège des Titulaires, par l'intermédiaire du rapporteur, apprécie le parcours de l'analyste en formation. Le vote de l'homologation traduit l'évaluation de ce parcours par l'Institution. Il appartient alors à l'analyste, à la fin de ce parcours de formation reconnu par l'Association, de demander à en devenir un de ses membres : c'est la demande de sociétariat.

Statutairement, l'Association ne compte que deux catégories de membres actifs : sociétaires et titulaires, et deux autres catégories qui sont les membres honoraires et les membres d'honneur.

Certes, à la différence de l'immense majorité des sociétés de psychanalyse affiliées à l'IPA, l'APF propose aux analystes en formation de participer à toutes les activités scientifiques et ils sont souvent invités à y présenter des exposés ou des conférences. La raison en est la prise en compte de leur parole singulière tout au long du parcours de la formation.

Il y a donc deux plans différents : celui du parcours requis et celui de la parole de chaque analyste en formation. Cette distinction tient compte d'une double exigence : la nécessité d'un parcours validé par les différentes instances de l'Institut et celle de préserver l'autonomie et la valeur scientifique de la parole de chacun.

Cette double exigence est le résultat d'une longue élaboration des modalités de l'enseignement et de la formation, fruit de discussions très riches et parfois très conflictuelles dès la fondation de l'APF en 1964. Beaucoup de textes publiés dans notre bulletin interne, *Documents & Débats*, en témoignent.

La liste des analystes homologués se trouve sur le site de l'APF, sous la rubrique "ASSO". L'établissement de cette liste a été obtenue par les analystes en formation après avoir été demandée pendant plusieurs années au cours de leur réunion.

À ce moment de la discussion, l'attention est attirée par les spécificités de l'enseignement à l'APF :

- il n'y a pas de chronologie dans un "apprentissage", contrairement à ce qui se pratique dans d'autres sociétés ; on peut se référer à ce sujet à la journée du 14 novembre 2009 sur l'histoire de l'enseignement et de la formation (*Documents & Débats* n° 76, partiellement repris dans l'*Annuel* de 2012).
- Il convient aussi de souligner qu'à partir de son admission à l'Institut de formation, l'analyste en formation participe à toutes les activités de l'Association, et il a aussi la possibilité d'animer un groupe de travail. Il y a un nombre comparable de séminaires animés par les membres et de groupes de travail proposés par les analystes en formation.

Aujourd'hui, il y a 7 activités proposées directement par l'Institut de formation, Leopoldo Bleger souligne l'importance de ne pas augmenter leur nombre afin de préserver une sorte d'équilibre (ou de tension !) entre les initiatives de l'Institution et celles des membres et analystes en formation. La participation aux activités de l'Institut n'est pas plus impérative que toute autre, elle est laissée au seul choix d'intérêt de chaque analyste en formation.

Pour rappel encore, parmi ces activités, l'une d'entre elles est particulière : les textes proposés pour les "Rencontres-débats avec un auteur" sont à la seule initiative des analystes en formation.

Le séminaire sur "L'engagement du traitement" a connu beaucoup de "succès" depuis qu'il a été proposé. C'est sous la présidence de Jacques André qu'a débuté le séminaire, il a été prévu que son animateur change tous les deux ans. Ce séminaire ne peut recevoir qu'un nombre limité d'analystes en formation, et au cours de la réunion, chacun de ceux qui n'ont pu s'y inscrire l'ont déploré. Plusieurs éventualités ont été évoquées à ce sujet : depuis la possibilité qu'il soit dédoublé – il y aurait deux séminaires sur ce même thème – à celle qu'un groupe d'analystes en formation soumette une proposition au Comité de l'enseignement. Il est apparu cependant que les solutions envisagées changeaient la proposition princeps de cette activité proposée par l'Institut de formation. En effet, une activité de cet ordre est en lien avec le transfert sur l'Institution. Probablement que les effets et l'intérêt seraient autres. Il conviendrait alors de nommer différemment cette nouvelle proposition. Il ne s'agit pas d'enseigner une technique de la psychanalyse, mais d'aborder cette question sous l'angle du transfert, son maniement, sa présence dans la cure comme dans les séminaires. Dans ce sens, la discussion a permis que se dégage l'idée que ce séminaire n'est pas spécifiquement adressé aux "jeunes" analystes en formation. Il est tout aussi riche d'enseignement à n'importe quel moment du cursus. De ce fait, le temps "d'attente" pour y être inscrit importe peu.

Où écrire ? C'est un point qui intéresse bon nombre d'analystes en formation. À qui adresser des textes ? La disparition des revues proches de l'APF déconcerte. Des analystes répondent à partir de leur expérience, et soulignent la possibilité de contacter toutes revues existantes qui seraient susceptibles d'accepter ces textes. C'est dire qu'il n'y a pas d'impératif à se limiter au cadre de l'APF. Les revues internationales sont elles aussi ouvertes à tous. Les plus "anciens" d'entre nous rappellent qu'il a existé régulièrement des groupes de travail proposés par des analystes en formation autour de l'écriture de la psychanalyse, et qu'il y en a toujours

aujourd'hui. C'est souligner encore la possibilité donnée aux analystes en formation de proposer des groupes de travail en lien direct avec leurs préoccupations.

Enfin, l'intérêt pour la place de l'APF dans le monde psychanalytique sera le dernier point abordé. La question est celle de la nature du lien de l'APF avec l'IPA (*International Psychoanalytical Association*) et la FEP (*Fédération Européenne de Psychanalyse*).

Leopoldo Bleger rappelle l'insistance, fondatrice de l'APF, à ce que l'Association soit constituante de l'IPA. Il rappelle également qu'en 1972, l'APF inscrit dans ses statuts la disparition de l'analyse didactique au profit de l'extraterritorialité de l'analyse personnelle. Cette réforme remet en question les "standards" classiques de la formation, notamment ce qu'on appelle « le modèle Eitingon ». C'est Daniel Wildlöcher, lors de sa présidence de l'IPA, qui fera voter la reconnaissance de trois modèles de formation : outre le modèle Eitingon, le modèle français et le modèle uruguayen. Il est rappelé que ces renseignements sont accessibles sur le site de l'IPA.

Une autre précision est donnée : l'IPA est composée de membres à titre individuel, chacun vote en son nom pour les différentes élections, mais cette affiliation doit passer par celle d'une société constituante. Contrairement à la FEP qui est une fédération d'associations.

Ce compte rendu tente de faire apparaître la vivacité des échanges qui ont eu lieu, la liberté de parole de chacun. Tous les thèmes abordés sont transcrits ici, mais il est possible que les réponses ne soient que parcelaires. Pour certains des points abordés, il est conseillé d'aller sur le site pour trouver les renseignements.

S'adresser aux membres du Comité de l'enseignement est aussi chose possible, pour proposer une question en anticipant la prochaine réunion.

Le Comité de l'enseignement, le Président et le Secrétaire scientifique remercient chacun de sa présence.

*Entretiens de psychanalyse
9 et 10 décembre 2017*

Métapsychologie de la solitude

Jean-Michel Hirt

Solititudes au pluriel, et quant à sa métapsychologie, je choisis de la border par quatre citations, soit des écritures témoignant de cette langue parlée/écrite, la langue de l'analyse, ce « dialecte » disait Wladimir Granoff, une langue rendue à ses signes qui interrompent tout dialogue pour s'inscrire sur une surface couverte d'inscriptions sans âge.

La première citation est extraite de « L'inquiétant », la chute de son étrangeté, le dernier paragraphe, Freud écrit : « Quant à la solitude, au silence et à l'obscurité, nous ne pouvons rien en dire, sinon que ce sont là effectivement les facteurs auxquels est attachée l'angoisse enfantine qui ne s'éteint jamais tout à fait chez la plupart des humains¹. » Richesses ou ressources de l'angoisse enfantine si de sa nuit inquiète sourd cette magie qui prélude au tracé des lettres mystérieuses, celles qu'on ne sait plus lire mais qui s'égrènent en silence des lèvres aux oreilles, celles qui, pour les yeux, cherchent à nommer ce qui fut. Une angoisse qui prend à la gorge l'enfant quand la présence du père ne le protège plus de la séduction du roi des Aulnes. Quant à cette solitude qui s'associe pour Freud au silence et à l'obscurité, « Nous ne pouvons rien en dire » constate-t-il à la fin de ce morceau d'analyse que constitue l'article « Das Unheimliche », et où de fait, par deux fois, quand il erre dans le quartier chaud d'une ville italienne, et quand il s'étonne de l'intrusion d'un type louche dans son wagon-lit, son corps seul fait signe, comme celui du supplicié sur son bûcher. Mais « solitude, silence et obscurité » ne sont-ils pas aussi les caractéristiques de l'image tant que l'espace où elle s'origine ne trouve pas sa place dans le devenir d'une énonciation, tant qu'elle ne donne pas lieu à l'origine d'un monde, tant qu'elle ne conjure pas l'absence par la mise en scène ? Pour en dire quelque chose de sa solitude, Freud va se résoudre à réunir autour de lui une horde peuplée de fils criminels. On connaît la suite. Le sacrifice du Père est-il l'autre nom de la solitude pour la pensée freudienne ?

« Etre seule, vivre intérieurement pour soi, était pour moi un besoin aussi impérieux que le contact et la chaleur humaine. Besoins aussi forts et passionnés l'un que l'autre, mais séparés et sujets au changement et à l'alternance, et c'est précisément cela qui paraît infidèle et inconstant. » Cette seconde citation, l'exigence narcissique dont elle témoigne, provient du Journal de Lou Andreas-Salomé, mais en 1904, elle n'est pas encore en présence de ce « père » qui vient pour elle, à la rencontre de qui elle se prépare, et que seule, proche de la mort, elle souhaite encore « voir en face, pendant dix minutes – voir la « figure de père » qui domine ma vie », ainsi s'exprime-t-elle dans sa lettre à Freud du 4 mai 1935. Celle que Freud appellera la compreneuse, *Versteherin* – et comme Janine Altounian l'a judicieusement précisé, dans *verstehen* en allemand il faut entendre *stehen*, être debout, dressée –, cette femme libre dans sa pensée et son corps, cette belle *infidèle* s'est construite à partir de sa solitude et de sa mise en cause, de ce conflit incessant chez elle à partir duquel elle invente cette sérénité transférentielle, faite de sa fidélité et de sa constance à l'œuvre dans sa relation avec Freud – sans horde et sans meurtre –, peut-être une façon féminine de se tenir face au Père, elle qui, petite, a tant aimé être portée dans les bras de son père.

De quel soliloque Lacan est-il la proie lorsqu'il déclare : « Je fonde – aussi seul que je l'ai toujours été dans ma relation à la cause psychanalytique – l'École française de psychanalyse » ? Nous sommes le 21 juin 1964 et prenant appui sur cette solitude qu'il se reconnaît dans le milieu analytique, il invente son exceptionnalité d'analyste, où, certainement, « la poésie a plus d'épaisseur que les vérités édictées » comme Lou Andreas-Salomé

1. Freud S. (1919), « L'inquiétant », OC, vol. 15, PUF, p. 188.

le pensait à propos de Nietzsche. Mais là encore être seul, pour Lacan, implique la solidarité carnassière d'une masse. N'est pas l'Autre qui veut. Ce n'est qu'au terme de son Séminaire, qu'il livrera la clé de sa solitude en appelant à sa rescousse l'œuvre de Joyce, l'écrivain d'exception au nom si freudien, celui qui, grâce à son écriture, se passerait du Père ; selon Lacan, avec « Joyce le sinthome », la preuve serait apportée que le père, son meurtre, ses conséquences, renvoient à l'homme Freud et à son roman mais n'implique pas le discours psychanalytique qui mériterait d'être refondé à partir de la machinerie lacanienne, l'appareil de sa linguistique. Le trésor enfoui dans le champ freudien exigerait sans répit d'être arraché aux alluvions du sens et aux « gros bataillons » de la compréhension. L'idiome lacanien constitue-t-il la sortie en trompe l'œil d'une véritable impasse ? Elle finit sur un homme seul avec ses bouts de ficelles exposés sur une scène devant le public silencieux – et médusé – du Séminaire. Le nom de Freud ne se lisait plus sur le bouclier que Lacan brandissait en face de la Gorgone. Lacan a-t-il voulu incarner dans son dire cette subversion du sujet qui, pour Freud, se reconnaît chez celui qui prend sur soi « les traits paternels » qui constituent « le grand homme » ? Lacan croyait-il parer au pire à venir : la *foultitude* du psychanalyste face à l'écran de *skype*, quand le voici devenu semblable à une image de ces interminables séries qui combent d'histoires les contemporains esseulés, avec leurs saisons d'un temps résigné, « déshumain » comme le nommait Pierre Fédida ?

Question et/ou blessure ouverte au flanc de la psychanalyse et qui, de fait, sollicite chaque analyste seul aux prises avec son acte. Cette question Granoff, à qui nous devons notre association, est le dernier à l'ignorer : au seuil de son Séminaire le 14 novembre 1973, il déclare : « de ce que je veux dire, je suis seul à parler à ma façon ». Mais à *sa façon*, celle liée à la solitude de celui qui ne peut « faire plaisir à personne », il orientera son dire sur la relation que chacun entretient avec le texte freudien, avec sa lettre, plutôt que sur la relation à la « cause psychanalytique ». Face à la magie des processus inconscients, s'enraciner dans ce texte singulier vers lequel tous ces processus convergent *une fois pour toutes*, reconnaître ses *filiations* à ce texte pour mieux les trancher. La modification est de taille, elle repose sur une décision et non une subversion, une mauvaise rencontre et non une révolte ; j'en veux pour preuve ce qu'il énonce le 12 juin 1974 : « pour le garçon, donc l'homme, il est quelque part un moment où comme Œdipe, il doit rencontrer son père seul. Tout aussi seul à le faire revenir qu'il fut seul à le tuer. » (p. 536). Et du sort réservé par le meurtrier à ce revenant dépendra son destin. Inséparable de la solitude liée au crime, « l'irréparable » ne s'évacue qu'au dépens de la parole d'un sujet, et cette parole réclame la présence d'un corps : on ne tue pas, on n'analyse pas « *in absentia* ou *in effigie* ». Et c'est peut-être là le vif de cette solitude nécessaire à Freud pour parvenir à ce que Lou Andreas-Salomé nommait « une révolution au niveau de la pensée » quand, ajoutait-elle, « *connaître*, ce sera *reconnaître* ». Quand elle insistait auprès de Freud, en tant que femme, afin de « ne pas mettre « psychanalyse » à la place de « Freud » ; et elle précisait dans sa lettre de juillet 1931 : « le travail lui-même n'est à vrai dire que ce seul mot, il est vécu à partir de l'être humain qui s'appelle ainsi ». Ce nom « Freud », un mot solitaire, suppliciant pour les fils, sauf s'ils se rendent capables de « rendre grâce ». À lui seul, ce nom est celui d'un combat en chacun, mais aussi un « mot de ralliement » à propos duquel Lou Andreas-Salomé écrit dans son hommage pour le soixante-dixième anniversaire de Freud : « Les hommes se bagarrent, les femmes rendent grâce. » (p. 185)

Parler de solitudes, dès lors, serait-ce passer et repasser par ces inévitables défilés d'un signifiant *sur affecté* que Guy Rosolato a choisi épingle sous l'égide du soliloque, du supplice, et aussi de la sérénité ? Ou encore, au sein même de chaque solitude, se laisser interroger par l'irruption d'un étranger à demeure avec qui le duel devient une *dualité* ? Le voyage recommence avec les trois orateurs de nos Entretiens, et le joyeux risque des rencontres périlleuses, à l'enseigne du poète chinois Chia Tao qui décrit son itinérance au IX^e siècle : « Voyageur de passage, sans sommeil, à minuit/Seul, il entend l'arrivée de la pluie de montagne ».

Solitude, matrice d'analyse

Athanasios Alexandridis

Prologue

Le psychisme vit constamment dans la solitude d'être séparé du corps ; du corps entier ou des zones corporelles. Cette désintégration peut être due à l'intrication d'un trauma durant le développement et à la défense appelée pour le modeler. La forme de l'expression de la souffrance peut osciller entre le pôle de sa complète négativisation, avec totale disparition de l'affect, du soi et de l'autre, et le pôle hyper investi d'une scène d'absence, ou mieux dit, d'une scène de non présence, impliquant la sensorialité, l'affectivité, la fantasmatisation et même la rationalité du sujet. « Tout » dépend de la précocité du trauma, de sa prolifération comme traumatisme, des tentatives de psychisation, de transformation, de métabolisation et de traduction opérées, de la régression ou de la désorganisation que la réactivation du trauma provoque. La stratégie de l'analyse serait de donner aux solitudes de l'analysant la possibilité de s'étayer d'une façon anaclitique sur le cadre analytique afin que l'autre, celui de la situation analytique et/ou celui de la situation traumatique, se manifeste en parole signifiante ayant valeur d'acte. Acte d'empathie, de sympathie ou d'apathie, c'est le triptyque des diatribes actuelles en psychanalyse dont la solitude est un objet de prédilection. À travers les fragments d'une analyse, je vais essayer de montrer comment ce triptyque fut activé en moi dans des moments critiques de « solitude dans la séance » et quels ont été mes choix interprétatifs pour intégrer cette solitude dans le psychisme de l'analysant. J'espère pouvoir montrer que le titre de mon exposé *Solitude, matrice d'analyse* a du « vrai » !

Simos

Il demande de l'aide à l'âge de trente ans. Il lui est impossible de rester seul. Il faut qu'il soit toujours accompagné, sinon dit-il « C'est la folie ! La panique ! Peur de me planter dans la rue sans reconnaître le lieu, le temps, que des inconnus m'agressent, qu'ils me baisent, que je fasse de même le premier, peur que je meure sur le coup ! Je deviens fou ! Je sais que tout ça c'est dans ma tête mais la tension est énorme ! Je dois boire. Je bois tout le temps ».

À part ces troubles de névrose actuelle, il a des symptômes d'ordre phobique et obsessionnel, des symptômes de décharge somatique fonctionnels comme des tics, un ulcère duodénal actuel, l'antécédent d'une tuberculose au commencement de son service militaire, un alcoolisme important.

Il possède bien la langue grecque ; il est amical et séduisant ; il est beau mais quand il commence à parler les tics s'amorcent par la bouche, passent par les sourcils qui se lèvent et finissent par des yeux grands ouverts. Yeux peut-être d'effroi et de stupéfaction à cause de ce qu'ils auraient vu, ce qu'ils revoient et revivent encore, ce qu'ils veulent faire voir à l'autre ?

Il est né dans un tout petit village d'une région grecque très arriérée, il est le fils aîné d'un prêtre orthodoxe hyper conservateur qui le battait, même en public, pour donner l'exemple et d'une mère dépressive et en retrait, il a passé son adolescence dans l'ambiance mortifère de la dictature et il fut très engagé, durant ses années universitaires, dans une organisation d'extrême gauche qui s'affrontait violemment aux autres organisations de gauche révisionnistes ainsi qu'aux fascistes.

Au moment de sa demande, il avait quitté le militantisme, il était « par nécessité serviteur du capitalisme », il disait être déçu par la distorsion du marxisme, il était très intéressé par la psychanalyse comme théorie

explicative de la violence de l'homme. Je l'ai pris en analyse au rythme de trois séances par semaine en me fiant à ses organisations névrotiques et en espérant une régression formelle et thérapeutique que le perceptif et l'actuel du face-à-face auraient empêché d'installer.

Les bras coupés

C'est la première séance. Il s'allonge et il *est* silencieux. Il *est* tendu. Ceci est mon premier fantasme : sa tension enveloppe son silence.

Beaucoup de temps passe ; puis il raconte le rêve de la veille, péniblement, avec de grandes pauses entre les phrases. « Mon foie était malade... tout mon corps était malade... mes bras étaient coupés... quelqu'un pourrait voir les... » Le mot est prononcé d'une voix inaudible.

Tension. Silence.

Mon association libre crée des images « psychanalytiques » d'un trauma précoce. Tout en me disant que je me transpose dans le passé pour des raisons défensives, pour éviter un « ici et maintenant » trop pénible, je m'abandonne à mes pensées. Enfant abandonné. « Mère-foie » absente pour métaboliser *ses* éléments. Maladie. Dégradation totale. Puis tentative de faire venir l'objet, parce qu'il faut qu'il soit un objet à tout prix... même au prix d'une amputation... le père de l'abus et de l'humiliation... père qui serait transformé en père castrateur par l'analyse... un autre objet qui pourrait voir... quoi ?

Le mot est prononcé d'une façon inaudible. Est-ce le signe d'une organisation plus poussée ? Une tentative de censure contre le cru des images ? Inaudible pour ne pas être entendu par l'objet ? Pour ne pas atteindre l'objet ? Le moi naissant a-t-il quelques stratégies ?

Combien de temps l'ai-je laissé dans sa solitude ? Combien de temps mes bras ont-ils été coupés ? Mes bras qui ne demandent que je le prenne dans mes bras... Oh empathie, sacrée empathie, solution de grâce pour l'analyste, coup de grâce pour l'analyse !

Demandons la grâce du rêve ! Je demande d'un air indifférent :

A : Qu'est-ce qu'on pourrait voir ?

S : « *Ta entosthia* » : Les entrailles.

Entosthia : Automatiquement ma pensée décompose le mot en « entos » qui signifie « dedans » et « thia », qui me renvoie au mot de la même sonorité « theia », les sacrés, les divins... une métaphore du père ? Je lui dis :

A : Ta entos thia : les « dedans sacrés »

S : Vous aussi vous étiez présent !

Il se calme. Il parle calmement de son attirance pour les images atroces. Trauma, traumatophobie, traumatophilie imposées par son père prêtre dès son enfance. Il l'habillait en « petit prêtre » « papadaki » et il l'obligeait à l'accompagner à tous les services de l'église, y compris les enterrements et les exhumations. Il décrit des images cauchemardesques qui sont devenues les cauchemars de son enfance et de sa puberté.

Dans beaucoup de séances, il décrit les stratégies obsessionnelles qu'il a mises en place : il s'imaginait cracher, uriner, déféquer et, plus tard, éjaculer sur les icônes de l'église pour les profaner, pour les « provoquer » et les « humilier ». Dans une sorte d'ambivalence insupportable, il espérait, soit qu'elles s'animent pour le punir, punition qui serait le prix à payer pour sa jubilation devant la preuve de l'existence du divin, soit qu'elles ne réagissent pas, preuve de l'absence du divin et de l'absence de vie après la mort. Pour faire fonctionner cette machine obsessionnelle, uniquement idéique, il s'isolait, par peur que ses pensées soient lues par les autres. Il considère que cette pratique obsessionnelle lui a fourni un modèle de penser et d'agir qu'il a utilisé plusieurs fois dans sa vie (à l'école, en société, dans la politique, au travail). Je le laisse continuer sa narration. Je soupçonne la dimension transférentielle qui donnerait la possibilité d'une interprétation « ici et maintenant »

ou d'une interprétation dite « historique » concernant la scène primitive, mais je me tais. Je crains que toute parole de ma part prenne valeur de lecture de sa pensée et le propulse dans des angoisses paranoïdes. Je suis « présent » et je « vois » par mon écoute, comme il l'a demandé dès son premier rêve. Dans un sens il n'est plus seul mais son isolement est maintenu dans le sens du *holding* et respecté !

L'émergence du sentiment d'être seul au monde

En me racontant pour une énième fois les services de la messe, il part vers la description d'une exhumation. Son attirance pour les scènes d'horreur et ses grandes capacités narratives (ses talents de narrateur) me remplissent d'images qui me font suffoquer. Je m'efforce de penser pour oublier mon malaise physique et affectif. Et puis, soudain, le narrateur est pris dans la « trappe à souris ». Le théâtre narré n'est plus un jeu mais une réalité « en chair pourrie et en os délavés ». D'un côté la tombe ouverte et celui qui est mort pour l'éternité. De l'autre côté, son père en extase, emporté par ses psalmodies, « illuminé », immortel, car il professe le salut par l'abandon de la chair. Au milieu lui, ni mort, ni illuminé. Pris de terreur, il revit le sentiment d'extrême solitude vécu à ce moment-là : il est le seul vivant au monde !

C'est à ce moment-là probablement que, pris par l'angoisse de la mort, il était entré dans un état de confusion, voire de dépersonnalisation. Son salut consistait à penser que rien de cela n'était réel, que le monde n'était pas réel, que tout s'était produit dans sa tête. La folie sauve de la solitude de la mort. La folie enferme dans la solitude du solipsisme.

Je crains qu'il ne décompense, je suis sûr que je ne dois pas le laisser dans cette extrême solitude. Il nous faut de l'aide en urgence, de la compagnie... Je m'entends lui parler de Hamlet devant le tombeau ouvert !

Qu'est-ce que j'ai pu lui dire ? Je n'ai qu'un souvenir assez vague. Je lui parle sûrement de l'extrême solitude de Hamlet, isolé du monde, tant du monde extérieur que de son monde interne. Isolement dont il essaye de s'échapper, ne fût-ce que quelques instants, avec des mots adressés au crâne de Yorick, le bouffon du roi, le compagnon de son enfance. *Se* souvenir momentanément : escapades... chansons... éclairs de gaieté... *se* revivre la pleine joie, innocente et malicieuse du corps et de l'âme de l'enfance. Et « se » vivre la mélancolie de la perte. Plus qu'un contenu, j'ai l'impression que je raconte un conte de fées terrifiant à un petit enfant, pour l'endormir.

Plus tard, en pensant à ce moment critique du point de vue psychique, et critique du point de vue de la technique psychanalytique, j'ai cru comprendre que ce qui nous a sauvés était le retour au « théâtre », cet espace où l'hallucination a droit d'exister¹. Mû certainement par un sentiment d'empathie, ou plutôt animé par le même *pathos*, pour ne pas tomber dans le piège de l'apparition de l'analyste en tant que personne physique, je lui ai proposé une autre « solution ». J'ai créé l'espace transitionnel du « théâtre » et je lui ai donné un premier objet « me, not-me » ! Hamlet, son premier objet, Fédida dirai objet², transitionnel, la poupée mise dans ses mains par l'analyste. Il s'est donné à plein cœur ! On n'était plus seuls. On était doublés, dans le sens du double par identification projective, on était doublés dans le sens du choix homosexuel opéré par le narcissisme. On était triplés ! Narrateur, spectateur, acteur. On était multiples ! Chacun est un site, dirait Fédida³. Mais, on n'était pas encore « un » !

Relation au moi (ego relatedness)

L'ouverture au théâtre fut très exploitée par Simos. Il avait trouvé une voie pour me séduire mais surtout une voie pour découvrir ses fantasmes et ses identifications. En utilisant mythes, romans, histoires locales, souvenirs personnels et parentaux, il s'abandonnait dans ses rêveries. Pendant la nuit, il rêvait abondamment et il tissait

1. Green A., *Un œil en trop*, Paris, Minuit, 1969.

2. Fédida P., « L'objet », *L'absence*, Paris, Gallimard, 1978.

3. Fédida P., *Le site de l'étranger*, Paris, PUF, 1995.

sur le divan, le roman familial de sa famille élargie, dans le contexte du cadre violent et oppressif de sa région natale. Son père était orphelin depuis son plus jeune âge, car sa mère avait été noyée dans la rivière par son mari et ceci était le secret bien tenu par la communauté. Sa mère fut obligée de se marier à son père et pas à l'homme qu'elle désirait, rejetée par lui à cause d'une malformation congénitale. Son père fut obligé de se marier avec l'handicapée comme exemple de haute moralité dans l'assistance des défavorisés. Et puis d'autres histoires d'inceste, d'abus et de meurtre dans « son temps de la guerre civile perpétuelle », expression qu'il utilisait pour décrire l'espace géopolitique externe, mais qui décrivait aussi bien son espace psychique interne. Mes interventions étaient très limitées. Suivant le conseil de Winnicott⁴, j'étais présent sans rien exiger de lui, pour lui permettre d'« être seul » et pour qu'il parvienne à « un état de non-intégration, à un état où il n'y a pas d'orientation ». Winnicott écrit cette phrase concernant le bébé-analysant mais je crois qu'elle a la même valeur pour l'analyste. Je soutiens que le fonctionnement idéal vers lequel l'analyste doit s'orienter n'est pas l'association libre mais celui de la régression. Cela permettrait de s'orienter vers le fonctionnement idéal de la séance qui serait « le travail du rêve ». Mais pour qu'il y ait rêve, il faut un bon sommeil. En renversant la formule de Freud, je dirai « un bon sommeil sauve le rêve ». Le « bon sommeil » pour la séance est assuré par ce que Winnicott appelle « *relation au moi* : “*ego-related*” »⁵. Je crois qu'une telle relation était installée. « La relation au moi décrit cette relation entre deux personnes dont l'une, en tous cas, est seule ; peut-être les deux sont-elles seules, pourtant la présence de chacune importe à l'autre. Je pense que si l'on compare la signification du mot « *like* » (aimer bien) à celle du mot « *love* » (aimer d'amour), on peut apercevoir que le premier est du domaine de la relation au moi alors que le second est plutôt une question de relations pulsionnelles, sous une forme directe ou sublimée ».

Ce « *like* », ce « aimer bien » qui caractérise l'« *ego-related* » serait-il le produit d'une certaine déssexualisation de la libido pour investir le moi comme le pense Freud ? Serait-il le résultat du travail de la pulsion de mort qui fige l'incessant mouvement de la pulsion de vie ? Loin du *pathos*, du *love*, de l'aimer d'amour, cet *ego-related* est plus proche de la raison, du monde extérieur, du système de pare-excitation ? Ce moi qui correspond à la position dépressive, qui arrive à intégrer le clivage de la position schizo-paranoïde, tout en étant si utile, se souvient-il du « moi-plaisir », pure culte de l'illusion de la satisfaction, de jadis, souffre-t-il de la solitude d'être coupé de celui-ci ?

« On the sense of loneliness » est le dernier texte que Melanie Klein a écrit. Elle y envisage diverses formes de solitude sous l'angle de l'intégration liée à une perte organisatrice. Elle décrit la solitude du moi coupé de ses objets idéaux et je pense qu'elle pose les bases pour comprendre la solitude comme la condition nécessaire pour l'émergence de la nostalgie, rencontre à la fois plaisante et douloureuse avec les objets idéaux.

Apparemment le travail de Simos se faisait dans la solitude et la nostalgie mais les clivages opéraient par-dessus.

Chair de vie, chair de mort

Il a rêvé qu'il faisait l'amour avec sa maîtresse et un collègue plus âgé que lui. Il lui faisait une fellation. Il a avalé le sperme.

Il interprète d'emblée le rêve comme étant lié à l'analyse. Il est content parce qu'il montre son insémination par le discours analytique, parce que ce discours le déculpabilise et lui permet de parler des expériences homosexuelles qu'il a eues vers la fin de son adolescence. Ces relations ont donné de la vie à sa chair figée, ces relations lui ont donné la crainte de la punition à cause de l'acte commis. Chair de vie, chair de mort. Il parle pour longtemps et avec grande émotion de son compagnon des jeux sexuels : le plus brillant, le plus sensible de tous qui, peu de temps après, est entré dans la schizophrénie. Et depuis il vit isolé dans une baraque en bois sur la montagne.

4. Winnicott D.W., (1958), « La capacité d'être seul », *De la pédiatrie à la psychanalyse*, coll. « PBP », Paris, 1976, p. 210.

5. Winnicott D.W., idem, p. 207.

Pour lui, la fellation du phallus psychanalytique qui lui donne tant de joie, va en parallèle avec une angoisse naissante, concernant la crainte de son infection par le SIDA, car il a des rencontres sexuelles extraconjugales sans prendre des mesures de protection. Je lui interprète cette peur de la contamination comme la partie négative et niée de l'insémination psychanalytique. Je vous fais grâce des associations et des interprétations qui ont suivi et qui ont ouvert le champ de l'inceste et enfin cette possibilité d'être un parmi trois. Mais cette voie était plutôt la voie de mon désir. Pour lui, la voie œdipienne était trop périlleuse : le père était le représentant de la mort et de la folie. La mère, la maîtresse isolée du rêve du trio, n'était qu'une femme déprimée, inerte, observatrice passive même pendant les moments où il était battu brutalement par son père. Pour lui le choix était celui de la survie même au prix de la solitude, de l'isolement, de l'isolation.

Voici trois solutions qu'il s'est ingénié à avoir à travers trois rêves consécutifs autour du signifiant « chair ».
Premier rêve : « Nous dormions dans deux lits, l'un à côté de l'autre dans l'Isolation des Infectés ».

Chair d'éros, chair de compagnie, chair de pathos, chair de mort en compagnie ! Je me dis que la psychanalyse dans nos temps modernes n'est plus la peste, c'est le SIDA.

Deuxième rêve : « J'ai rêvé que j'étais né avec un corps très petit et une tête immense. Mon corps reste pour toujours ainsi mais mon cerveau grandit énormément. Je deviens un monstre ! »

L'insoutenable solitude du mental coupé de sa chair !

Troisième rêve, raconté sur un ton de triomphe sarcastique : « J'ai trouvé la solution ! J'ai vu que je me faisais la fellation à moi-même » !

L'insoutenable solitude de l'autoérotisme !

J'ai eu la rêverie d'un embryon sans cordon ombilical. Il nous fallait trouver un cordon !

Une bobine sans ficelle

Simos boit du vin « noir »⁶ (c'est ainsi qu'on appelle en grec le vin rouge), en solitaire, à la bouteille et, quand il a atteint la quiétude de l'ivresse, il écrit des textes qu'il ne relit jamais et, parfois, il se masturbe. La fin de tels états est, dit-il, toujours « mauvaise » ; il se sent « en morceaux » et sombre dans un sommeil sans rêve.

À l'écoute de ce matériel je pense au petit-fils de Freud, le bébé du « *fort, da* »⁷. Simos n'est qu'à la phase initiale du « *fort* », celle de jeter loin la bouteille vide, sans pouvoir faire revenir auprès de lui, « *da* », la bouteille, le sein, la mère, car il n'a pas de ficelle. Je crois que cette répétition du trauma d'une position active n'est pas suffisante pour lui donner un plaisir sadique et un fantasme organisateur. Je pense qu'il est dans l'état de désolation et, comme l'observe Freud, « l'enfant avait trouvé pendant sa longue solitude un moyen de se faire disparaître lui-même. Il avait découvert son image dans un miroir qui n'atteignait pas tout à fait le sol et s'était ensuite accroupi de sorte que son image dans le miroir était « partie ». » Mais Simos ne pouvait pas saluer sa mère à son retour avec un *Bébé o-o-o-o*. Il vomissait sur le papier par une écriture automatique, il se vidait par un onanisme compulsif, il se morcelait, il disparaissait dans un sommeil sans rêve.

« La série de ses tableaux développerait l'allégorie de l'homme abandonné de ses dieux et de ses semblables, blessé dans sa chair et dans son âme ; perd sa sueur, son sang, sa substance. Si l'objet d'amour répond à l'amour par l'indifférence, un vide s'installe en place du cœur, non pas simple béance passive, non pas tonneau sans fond, mais lieu actif de vidage de toute consistance et qui, par ressentiment vengeur, évacue le bon et le mauvais »⁸.

6. Alexandridis A., « Vin noir », *Libres cahiers pour la psychanalyse*, Automne 2000, n° 2, pp. 63-66.

7. Freud S., (1920), « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, coll. « PBP », Paris, 1981, pp. 52-54.

8. Anzieu D., (1993), *Francis Bacon*, Seuil, Paris, 2004, p. 21.

Il s'ensuit une série d'interprétations transférentielles dans le « ici et maintenant » qui dramatisent la situation analytique et donnent de la chair aux interprétations dites « historiques » : son vidage actif serait un acte de vengeance envers l'analyste porteur du SIDA, la mère absente, le père fou-sadique et envers lui-même. Détruire pas seulement le contenu mais aussi le contenant. Par ce type d'interprétation je ne vise pas l'apparition de l'objet pour montrer au sujet le fantasme qui le relie avec celui-ci mais pour faire venir la sensation du contact avec l'objet. Dans cette voie, je m'appuie sur les travaux des Botella^{9, 10} à propos de la mémorisation à partir des sensations élémentaires, seules traces rescapées d'un trauma très précoce, sensations qui stimulent le plus souvent la rêverie (Bion) ou la chimère (M. de M'Uzan) de l'analyste pour qu'un travail de métabolisation commence.

La sensation serait l'ultime remède contre la solitude extrême car elle est le premier ob-jet, le premier *anti-keimenon* comme on dit en grec, le premier quelque chose qui se situe en face, à l'opposé du moi. La sensation serait le proto-objet rudimentaire, qui par la violence avec laquelle elle s'impose dans le psychisme, l'oblige à sortir de son fantasme d'auto engendrement¹¹. La sensation ainsi créée la place pour l'objet à venir et à advenir dans ce jeu de « *object-seeking* » situation entre sujet et objet.

D. Anzieu le dit encore mieux : « La sensation permet à l'esprit de faire l'expérience des objets... La sensation « expérience » l'objet : telle pouvait être une traduction plus proche du terme anglais d'« experience »... Par la sensation, l'esprit ne fait pas seulement l'épreuve de l'objet. Il est éprouvé par l'épreuve. La sensation est éprouvée et éprouvante »¹².

Parfois la sensation ne se signale pas comme l'affect revivifié dans la séance, mais en négatif¹³ par l'usage bizarre d'un mot qui stimule d'avantage l'empathie de l'analyste, en contraste avec l'apathie de l'analysant.

Pendant une séance, alors qu'il parle de son ivresse, il dit « je suce ma bouteille » qui est une expression inexistante en grec ! Je reprends ses mots dans une relance interrogative : « sucer ? » Il répond : « vous n'allez pas me dire que je fais ça pour sucer ma mère ! »

Pendant une autre séance, il compare son état, dans ces moments d'ivresse, à son état en séance : le vin et la parole, la satisfaction, l'illusion, la déception. « Que viens-je chercher ici ? » demande-t-il sur un ton empathique et je m'entends dire, surpris par l'élan qui me saisit et par la formulation qui s'impose à moi : « Du lait noir ? ». Il est d'abord pétrifié et puis, après un long silence, il dit calmement : « vous savez, moi j'ai bu du lait noir ». Il rapporte alors ce qu'il savait depuis toujours et qu'il avait oublié depuis des décennies : à sa naissance sa mère n'eut pas de lait. Alors son père a exercé son pouvoir moral et politique pour obliger une femme du village qui venait d'accoucher de l'allaiter. « Ma grand-mère m'emmenait dans le froid chez cette femme qui ne voulait pas m'allaiter et qui me mettait au sein après avoir nourri son propre fils... il n'y avait jamais de lait... c'était du mauvais lait ».

Après des attaques haineuses envers la mère et la nourrice, qui furent interprétées au niveau transférentiel comme attaque à l'analyste-mère stérile, comme attaque à l'analyste-nourrice qui donne « à bras coupés » son mauvais lait, il a pu s'identifier au désespoir de l'analyste, à ses « deux » mères et à son père, qui tous s'angoissaient pour sa survie. Ce désespoir a pour la première fois créé pour lui l'image d'un couple parental uni par leur enfant, par le désir de sauver leur enfant. Cette scène primitive forgée sur le désir de sauver l'enfant a eu un effet rétroactif sur la lecture de son histoire et après un long travail les fantasmes d'infanticide, de parricide et de matricide ont trouvé leur sens dans une problématique œdipienne. Simos ne serait plus seul. Sa vérité était qu'il était « désiré ».

9. Botella C.S., « Figurabilité et régrédience », *Bulletin de la Société psychanalytique de Paris*, janvier 2001, n° 59, pp. 97-198.

10. Botella C., « On Remembering, The notion of *Memory without recollection* », lecture à la *British Psychoanalytic Society*, 28.10.2011.

11. Aulagnier P., *La violence de l'interprétation*, Paris, PUF, 1975.

12. Anzieu D., idem, p. 70.

13. Green A., *Le travail du négatif*, Paris, Minuit, 1993.

Après quinze ans d'analyse Simos a arrêté l'analyse à ma demande. Quant à lui, il voulait continuer « pour toujours car ça lui permettait de penser ». Moi je pensais que dans son psychisme était établi un Narcissisme de Vie « *good enough* » capable non seulement de le protéger de ses tendances à l'isolement chaque fois qu'il était menacé par son Narcissisme de Mort¹⁴, mais capable en plus de collaborer avec lui dans des actes qui, comme dirait Freud, « pourraient faire l'objet d'une esthétique d'orientation économique ».

Mais mon dernier mot sera pour ce qui m'a le plus impressionné dans le texte de Melanie Klein¹⁵. Pour elle le sentiment de solitude a surtout un caractère négatif car il est lié avec la sensation de la perte de la période préverbale. Perte pour toujours d'un état où le contact entre l'inconscient de la mère et de celui de son enfant permettait une compréhension sans l'utilisation de la parole. Malgré les accomplissements sur l'axe existentiel et sur l'axe relationnel effectués par l'enfant grâce à la possession et l'utilisation de la langue, la solitude par rapport à cet état reste comme perte pour toujours.

En fin de compte

En prenant du recul, je crois que dans ce cas l'analyste et l'analysant ont pu créer « *ex nihilo* » cet état de communication illicite, grâce à la disposition de l'analyste à se faire oublier en tant que personne, afin de devenir un environnement pour l'analysant fragmenté. Ceci a réactivé l'atroce solitude de l'analysant qui « mourait » d'envie d'un contact. L'analysant vivait initialement, uniquement dans un espace monodimensionnel, en basculant soit dans celui de la chose réelle, soit dans celui de l'hallucination, sans possibilité d'articulation entre ces deux espaces. Pour lutter contre cette prégnante monodimensionnalité l'analyste a développé une disposition psychique double, d'empathie intérieure et d'apathie extérieure. Libre association sur le matériel, des rêveries à partir du matériel et des remémorations personnelles incitées par le matériel, jamais prononcées, ont créé le dispositif psychique de l'analyste, seul capable de métaboliser l'excitation de la situation et de permettre la formulation des interprétations et des constructions « apathiques »¹⁶. Elles ont pu créer le dipôle « solitude-contact » et le transporter aux différentes couches « naissantes » du psychisme de l'analysant en donnant forme aux nouveaux territoires, en donnant sens « à la rencontre » : de la mono dimensionnalité du logos concret, on est passé à la dimensionnalité d'un logos se référant à des fantasmes pour finir à un logos tridimensionnel : signifiant, signifié et « asignifié ». Autrement dit, solitude liée, solitude non liée dans un fond de psychisme « asignifié » qui arrivait à tolérer, intégrer et même tirer profit de cette antinomie. Analyste et analysant, se sont revêtus personnages dans l'espace du théâtre intermédiaire et intrapsychique mais jamais intersubjectif. Ils se sont séparés dans l'amitié en tant que « personnes ». Je suppose qu'au fond de lui-même, chacun des deux garde la nostalgie d'une solitude créative et d'un retour impossible !

*I hide myself within my flower,
That fading from your Vase,
You, unsuspecting, feel for me –
Almost a loneliness*¹⁷

14. Green A., *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Minuit, 1983.

15. Klein M., (1963), "On the sense of Loneliness", trad. française « Se sentir seul », *Envie et gratitude*, Paris, Gallimard, 1968.

16. Kahn L., *Le psychanalyste apathique et le patient postmoderne*, 2014, Paris, Éditions de l'Olivier.

17. Dickinson E., *Poem 903*, écrit en 1890.

Être seul...¹

Joëlle Picard

Parler de la métapsychologie de la solitude est paradoxal, dans la mesure où la métapsychologie relève du psychisme d'un individu, et que la solitude parle du lien à l'autre, ou aux autres. Cependant je tenterai de vous faire part des réflexions qui me sont venues à ce propos, et qui me sont venues en partie à l'Île de Pâques, le lieu le plus isolé au monde, le plus loin de toute terre habitée. Un point au milieu du Pacifique...

La crainte, mais aussi l'aspiration à la solitude, sont aussi anciennes que l'homme. Les textes littéraires sont innombrables, de Rousseau aux romantiques en passant par Senancour et son Oberman, puis Baudelaire, Rimbaud..., mais aussi la musique. Ce sont surtout des mélodies qui me sont venues à l'esprit, du célèbre « Oh Solitude » de Purcell à des *Lieder* de Schubert ou Schumann. Une manière pour moi de retrouver sous forme adulte et culturellement valorisée les berceuses qui aident l'enfant à se trouver seul dans le sommeil ?

La solitude, un état, une sensation, une manière d'être au monde ? Le français ne connaît qu'un mot : « seul », alors que par exemple l'anglais, comme d'autres langues, fera une distinction entre « *alone* » et « *lonely* », le premier désignant une situation (je suis seul dans cette pièce), le second plutôt un éprouvé d'isolement, voire d'abandon (« Un seul être vous manque et tout est dépeuplé »).

Être seul (*alone*) : solitude choisie, solitude subie ; solitude heureuse, solitude source de souffrance ; solitude possible ou invivable. En dehors de situations extrêmes, et même dans ces circonstances, qu'est-ce qui fait que certains se sentent seuls, au sens de « *alone* », et d'autres abandonnés, « *lonely* », dans l'angoisse et la détresse ? Quels sont les mécanismes psychiques qui permettent de vivre l'absence d'autrui dans la tristesse, peut-être, mais sans détresse majeure, et quelles sont les fragilités qui viennent l'empêcher ?

Tout d'abord, une remarque : dans une solitude bien vécue, on ne se sent pas seul, que l'on soit en compagnie d'un autre imaginaire (comme dans la *Nuit de Décembre* de Musset), de la présence d'imagos internes, d'un environnement culturel ou même de soi-même. Et si la solitude dit l'absence d'autrui, elle dit aussi l'existence d'autrui. Existence justement fragile quand le fait d'être seul renvoie à l'absence d'un autre qu'on ne peut se représenter. Si l'autre n'existe pas, le Je non plus n'est pas advenu ; peut-on alors parler de solitude ou ne sommes-nous pas plutôt face à un état de désorganisation psychique, dans une non relation absolue à un objet quelconque ? Rappelons l'histoire de Frédéric II, qui lui-même parlait neuf langues : cherchant à savoir quel était le langage naturel de l'humanité, il avait confié des nouveau-nés à des nourrices, leur assurant les meilleurs soins possibles, mais avec l'interdiction de prononcer un seul mot (c'est-à-dire au fond, avec la consigne de les traiter comme des petits animaux). Il n'a jamais su quelle était cette langue, car tous sont morts avant l'âge des premiers mots. Morts de l'absence d'un objet, et surtout de son discours, qui leur aurait permis de se constituer eux-mêmes comme sujets humains ?

Il est donc question de deux sujets, au moins, si nous parlons de solitude, et si se trouver physiquement seul peut provoquer un état allant du bonheur à la détresse, que se passe-t-il pour un sujet donné à un moment donné qui favorise tel ou tel affect ?

Pour Freud, la solitude renvoie à l'enfant seul dans le silence, et abandonné (« Quant à la solitude, au silence et à l'obscurité, nous ne pouvons rien en dire, sinon que ce sont là effectivement les circonstances auxquelles

1. L'auteur tient à noter ceci : ce texte est celui d'une intervention orale et conçu comme tel ; il soulève plus de questions qu'il n'apporte de réponses.

s'attache chez la plupart des humains une angoisse infantile qui ne s'éteint jamais tout à fait »²). Il est frappant de constater que cela est donné comme quelque chose d'universel, dans une résignation presque dépressive, même si la solitude rend heureux ou malheureux, selon ses moyens. Mais on ne sait pas très bien, sauf à faire intervenir des facteurs constitutionnels, quels sont ces moyens. La solitude est constamment référée à l'autre, à l'absence de l'autre espéré, ou à la présence d'un autre étranger. Dans la solitude, le sujet expérimente le tête à tête avec l'objet de son angoisse, définie par référence à celle de l'enfant comme l'expression du manque de la personne aimée : « L'angoisse des enfants n'est rien d'autre à l'origine que l'expression du fait que la personne aimée leur manque ; de ce fait, ils abordent chaque étranger avec angoisse ; ils ont peur dans l'obscurité, parce qu'on n'y voit pas la personne aimée, et s'apaisent s'ils peuvent lui tenir la main dans le noir »³ (nous remarquons l'importance de la perception, mentionnée ici comme en passant) ; l'angoisse née de la solitude est décrite comme une « phobie de situation » (*XXVI^e leçon d'introduction à la psychanalyse*). Elle témoigne du « désir ardent » de l'autre qui manque à l'appel. Le sentiment de solitude naîtrait aussi de la frayeur suscitée par la rencontre avec l'objet étranger, et l'incapacité de distinguer entre une prise de congé provisoire – et réversible – et une disparition sans retour. Nous voici très directement renvoyés à la question de la constitution de l'objet – et du Soi – et à sa persistance. Et à la fragilité de l'objet interne, que l'espace transitionnel permettra de consolider tout en assurant à l'*infans* une présence intermédiaire entre une présence concrète et une présence fantasmée.

« La solitude comme le visage étranger éveillent le désir de la mère familière » (*Nouvelles suite conférences XXXII^e*). L'absence de perception de la mère fait courir le risque que survienne un autre, un étranger menaçant (ou l'aspect menaçant de cet objet ? La mère purement bonne de Freud s'est un peu transformée depuis, avec Melanie Klein notamment). L'enfant (y compris l'enfant en nous) qui vit sa solitude dans la détresse vit, à ce moment-là au moins, sous le régime du primaire de Piera Aulagnier : s'il est abandonné, c'est que sa mère a voulu l'abandonner et le faire souffrir. À ce moment-là elle n'est plus un bon objet rassurant, et il est envahi par la crainte de cet objet persécuteur.

Dans cette optique, tout autre que la mère ne peut rassurer l'enfant, aucun adulte et pas plus d'autres enfants (notre époque, où beaucoup d'enfants vivent une partie de leur jeune vie en collectivité, a au contraire insisté sur le caractère étayant du groupe) ; tout se passe comme si, pour Freud, les autres enfants ne peuvent être que des rivaux ou au moins des étrangers. Il décrira d'ailleurs très bien l'angoisse de la solitude comme une angoisse de ne pouvoir être séparé, « lâché ». Que « l'enfant seul au monde » soit le nucléus de l'angoisse est probable. Cependant les recherches de l'adulte et de l'enfant nécessitent une certaine solitude, propice à la sublimation selon Freud, mais son pessimisme lui fera dire que « s'isoler volontairement, se tenir à distance des autres est la protection la plus immédiate contre la souffrance susceptible de résulter pour quelqu'un des relations humaines »⁴. Cela évoque plus une sorte de carapace défensive contre des affects trop douloureux qu'un véritable épanouissement dans la création, voire dans la rêverie. Cette souffrance est liée à l'absence de l'autre, de celui (ou celle) que l'on désire, et qui est perdu, puisqu'inatteignable.

En effet, pour Freud, solitude et angoisse sont constamment liées, et liées au manque de l'autre. Un autre élu, la mère, constamment décevante, car trop absente. Par exemple l'enfant célèbre du Fort-Da⁵ élabore ce jeu à un moment où la mère est restée absente longtemps, trop longtemps. Et l'indication que cet enfant, au moment de la mort réelle de cette mère, n'a pas manifesté de tristesse ni de manque, rend poignant son état de résignation et d'adaptation à sa solitude. Son jeu paraît alors une tentative de se représenter, en l'agissant, le traumatisme de l'absence, certes, mais on peut se demander s'il lui a permis d'intérioriser l'existence de la mère absente et de la retrouver, en lui, comme la ficelle lui ramène la bobine qu'il envoie hors de sa vue. On peut craindre

2. Freud S., *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, « Folio essais », Paris, 1985, p. 263.

3. Freud S., *Trois essais sur la théorie sexuelle*, « Connaissance de l'inconscient », Gallimard, p. 167.

4. Freud S., *Le malaise dans la culture*, « Quadrige », PUF, p. 20.

5. Freud S., *Au-delà du Principe de Plaisir*, Payot, pp. 58-61.

que non. L'enfant qui trouve ce jeu est un enfant abandonné, qui tente ainsi d'apaiser sa douleur (et de s'en rendre maître). Sa mère est alors pour lui réellement disparue, et elle ne le sera pas davantage lorsqu'elle mourra.

Cependant il est possible de vivre sans angoisse, voire avec bonheur, des moments de solitude. Et il me semble que la douleur et la souffrance décrites par Freud sont liées à un échec relatif de la « capacité d'être seul ». Le texte de Winnicott est bien connu, où il décrit la mise en place de cette capacité d'être seul, qui ne peut se faire, paradoxe apparent, qu'en présence de la mère. En effet le bébé de Freud et celui de Winnicott n'ont manifestement pas la même mère, et le second paraît bien plus accompagné pour affronter la solitude sans se sentir abandonné dans la détresse du manque. Chez Freud la mère est absente, elle est présente chez Winnicott.

Dans ce texte, Winnicott décrit les conditions nécessaires à l'*infans* (il n'est pas question là d'un enfant qui peut déjà s'exprimer par la parole) pour que se mette en place la possibilité de rester seul « *alone* » écrit Winnicott), capacité qui pourra se développer ultérieurement à la faveur d'autres expériences. L'auteur décrit, en termes de développement, la construction de la capacité d'être seul et heureux de l'être, ce qui revient à la sécurité donnée par à la fois, et c'est indissociable, la perception de soi comme un tout, la perception de l'autre et de l'environnement comme suffisamment sûrs et non intrusifs permettant la constitution d'un objet interne, héritier plus de la « mère-environnement », de la « mère-miroir » que de la mère pulsionnelle. En fait, au moment où l'*infans* peut être seul en présence de sa mère (ou, dit Winnicott, ce qui en relève, non seulement substitut humain, mais aussi berceau...), il a besoin de pouvoir la percevoir. Non pas, ne nous leurrions pas, pour en vérifier la présence, mais, à ce moment-là, pour en vérifier l'existence, c'est-à-dire, *in fine*, la sienne propre. Il teste, en quelque sorte, que la mère existe toujours même s'il ne la perçoit pas, et il a besoin qu'elle soit présente et disponible pour que les absences-présences de la mère dépendent de lui, de sa capacité à se la représenter un moment de plus en plus long, et à la garder avec lui, intérieurement, un temps de plus en plus long. À l'inverse de l'enfant du « *Fort-Da* », c'est ici l'enfant qui, psychiquement, quitte et retrouve la mère.

Winnicott relie la capacité d'être seul à différentes problématiques, de plus en plus archaïques, pourrions-nous dire : celle d'affronter la scène primitive et le fait d'en être exclu, les réponses que l'enfant peut y apporter, masturbation, identification à chacun des parents..., pour ne pas être débordé par l'excitation ; nous sommes ici dans une situation à trois. Dans une perspective kleinienne, Winnicott la reliera à l'existence d'un bon objet intériorisé (situation à deux). Mais, remarque-t-il, cela implique que « le moi ait atteint un degré considérable de maturité et que l'individu ait réalisé son unité ». Lui se place donc avant que le moi soit constitué. Il s'agit d'une « forme non élaborée de solitude », pouvoir être seul en présence de quelqu'un. Cela, dit-il, fonde la capacité d'être vraiment seul, à un moment où « l'immaturité du moi est compensée de façon naturelle par le support du moi offert par la mère ». La mère, là encore, vient aider le moi immature de l'*infans* à intégrer les excitations, notamment pulsionnelles, qui sans cela le déborderaient et le désorganiseraient. Et il fera de cette proto-relation une relation à la mère qui sera une relation au moi : il s'agit en quelque sorte, dit-il, d'une relation à un ! Je l'entends comme la constitution de l'autre comme objet total intrinsèquement liée à la perception de soi comme sujet, dans un processus de sortie d'un état narcissique. Paradoxalement cela ne peut se faire qu'avec l'aide de la mère, dont la présence et la sollicitude sans intrusion permettent à l'*infans* de ne pas tenir compte de l'environnement, et de se tourner sur ses activités et sur son fonctionnement psychique propres. De manière incidente, il fait de cela la « matrice du transfert » ; cela m'a renvoyée à la notion de « transfert de base », inapparent chez nos patients suffisamment névrosés, mais qui met parfois un long moment à pouvoir s'établir chez ceux que l'on qualifiera de « limite » ou de « narcissiques ». En effet chez ces patients, où, pour chacun quand la solitude devient insupportable, ce qui est recherché c'est un objet perdu narcissique, non un objet d'amour, dans un fantasme de fusion avec un double idéal.

Revenons à la clinique avec Freud et l'anecdote bien connue qui se trouve en note de bas de page des *Trois Essais* (p. 168) : un petit garçon est angoissé et demande à sa tante, qui est couchée dans la même pièce, de lui parler car « il a peur du noir » ; celle-ci lui fait remarquer que même si elle lui parle, il restera dans

l'obscurité. Et la réplique fameuse : « si quelqu'un parle, il fait clair ». Il a en effet peur d'être seul, pas vraiment de l'obscurité. Pourtant ce petit garçon de trois ans sait que dans la chambre où il dort se trouve sa tante, puisqu'il lui adresse la parole, et il se sent pourtant seul, il a peur ; en effet, non pas de l'obscurité, mais de l'absence de la « personne secourable ». Or sa tante est présente, mais il ne la perçoit pas, et il lui demande de se manifester par des paroles (nous savons bien que la parole de la mère participe du « *holding* »). À ce moment-là, pour des raisons que nous ignorons (envahissement par des motions pulsionnelles débordantes et non élaborables ?), il revient à la nécessité de la « présence de la mère », la nécessaire perception de l'autre venant suppléer à la fragilité de l'objet interne.

Ainsi, « Je ne peux être autonome que si je suis greffée sur quelqu'un » m'a dit une patiente, il y a très longtemps. De ce point de vue, le travail analytique pendant de nombreuses années lui a permis, d'abord, de se « greffer » sur l'analyste et de conserver l'analyste entre les séances. Elle a pu ensuite s'en détacher, devenir indépendante et créer des relations satisfaisantes avec autrui, sans la carapace de solitude douloureuse qu'elle avait paradoxalement construite et qui la coupait des autres.

L'intolérance au fait d'être seul, le sentiment douloureux de la solitude, serait-il lié à l'impossibilité de se représenter intérieurement « la personne secourable » ? Impossibilité qui peut relever de conditions extérieures effroyables (camp, prise d'otages) ou d'une difficulté propre au sujet, comme nous pouvons le constater quotidiennement chez certains de nos patients – ou à certains moments de la cure. Bien entendu, la situation extérieure ne prend sa valeur traumatique qu'en fonction de l'impossibilité du sujet de l'intégrer psychiquement. Dans le cas précis du sentiment de solitude, nous sommes renvoyés à ce moment intermédiaire, où sujet et objet sont en cours d'individuation, et où la perception de l'autre est encore primordiale, perception de l'autre qui assure de sa propre réalité autonome.

Piera Aulagnier, par ses notions de porte-parole et de violence nécessaire, peut nous éclairer sur ce qu'apporte la mère à cet *infans*. Dans son travail sur la naissance de la psyché, elle met en avant le rôle de la mère dans la constitution du Je. Le Je, chez elle, peut être assimilé au *Self* winnicottien, et désigne, du moins je l'entends ainsi, ce que le sujet peut percevoir de lui-même comme distinct d'un autre Je, dont les désirs peuvent être différents des siens ; il s'agit alors de processus secondaires, selon sa terminologie. « L'espace où le Je peut advenir » est un espace commun aux deux protagonistes, la mère et l'enfant, deux, tels du moins qu'ils nous apparaissent (et apparaissent à la mère). Dois-je rappeler également qu'il s'appuie sur ce qu'elle nomme l'originaire et le primaire, le premier de ces deux états, qui reste inconnaissable, caractérisé par le pictogramme, où zone corporelle érogène et zone complémentaire sont confondus, à la limite du biologique et de ce qui sera psychique⁶. Le primaire, lui, porte la marque du désir, désir omnipotent de l'*infans*, mais aussi désir attribué par lui à un autre dans toute manifestation source de désagrément. Originaire, primaire et secondaire, même s'ils sont décrits comme apparaissant successivement, ne sont pas des stades, mais coexistent chez tout sujet suffisamment névrosé.

Du fait de sa pratique avec des psychotiques (et pour elle un psychotique est un schizophrène, un paranoïaque, etc.) elle sera sensible à ce qui, dans les messages que la mère adresse à l'*infans*, peut entraver le développement, voire l'apparition de ce Je. Le paradoxe étant que la mère doit exercer une certaine violence sur l'*infans*, et elle ne peut que le faire, étant à la fois son porte-parole et le porte-parole de l'entourage. Déjà dans *La violence de l'interprétation*, elle nous donne une description des modalités de cette « violence nécessaire » que la mère exerce sur l'enfant. Tout d'abord, et je ne résiste pas à vous la lire, elle donne une définition (qu'elle qualifie elle-même d'optimiste) de ce qui fait une mère :

- « – un refoulement réussi de sa propre sexualité infantile ;
- Un sentiment d'amour porté à l'enfant ;

6. Le prototype en est le pictogramme « bouche-sein ».

– Son accord avec l’essentiel de ce que le discours culturel, du milieu qui est le sien, dit sur la fonction maternelle ;

– La présence à ses côtés d’un père de l’enfant, auquel elle porte des sentiments plutôt positifs »⁷.

Ce « porte-parole » est certes une mère « *good-enough* », qui non seulement nommera les éprouvés de l’*infans*, lui permettant de transformer ses affects en sentiments, mais qui lui transmettra aussi, sous une forme refoulée, ses propres investissements inconscients, par son « discours » et à travers ses soins corporels : par exemple, s’occuper avec tendresse du corps de son bébé sous couvert d’hygiène permet à la mère de méconnaître son investissement érotique du corps en question, en principe refoulé, en même temps que ce contact sera vécu par l’*infans* comme érotique. Mais dans cet échange la mère transmettra aussi une sorte de germe d’un proto-refoulement. De plus, cette mère est celle qui intègre l’enfant dans l’environnement plus large dans lequel elle vit, à la fois dans ce qui la lie au père de l’enfant et aux normes culturelles qu’elle a intégrées. « Au moment où la bouche rencontre le sein, elle rencontre et avale une première gorgée de monde⁸. » À propos du père, Piera Aulagnier précisera un peu plus loin que ce rôle de référent peut, dans d’autres cultures, être tenu par d’autres faisant tiers (« l’oncle, un ancêtre, le prêtre, une classe ou une caste, et aussi bien la classe des Mères »⁹).

Il n’est pas possible de donner une vue complète de la pensée complexe de Piera Aulagnier, mais, pour ce qui nous occupe, nous pouvons ici considérer que le rôle donné à la mère est, comme pour Winnicott, de permettre à l’*infans* de se constituer comme sujet et d’intérioriser des objets internes protecteurs, y compris sous forme culturelle. Dit autrement, dans une autre construction théorique, ces deux auteurs se rejoignent dans une conception d’un bain culturel très tôt transmis à l’enfant, et transmis par la mère, soit par le biais d’une aire transitionnelle donnée-crée, soit par la violence primaire exercée par celle-ci.

Dans une certaine mesure, cet univers culturel ne peut-il pas être considéré comme un équivalent interne de la mère des premiers temps ? Les exemples historiques ne manquent pas de déportés ou d’individus ayant survécu à des situations extrêmes par le recours à une œuvre, un auteur... En voici un exemple : Joseph Czapski est un aristocrate polonais, officier qui a échappé au massacre de Katyn ; il est interné dans des camps russes de 1939 à 1941, sans aucun livre ni autres activités prévues qu’un travail forcé dans des conditions inhumaines. C’est lors d’un de ces internements qu’avec d’autres officiers, il organise des soirées culturelles où ils partagent leurs intérêts (peinture, littérature, musique). Ils diront que ces soirées leur ont permis de survivre à des conditions effroyables (froid, faim, travaux épuisants). Dans ce cadre il donne neuf conférences (en français) sur la *Recherche du Temps Perdu*, sans aucune note, de mémoire. Ces textes ont été réédités en 2011 sous le titre : *Proust contre la déchéance*¹⁰. Ce groupe, en l’occurrence un groupe, a pu échapper à l’invivable de sa situation grâce à ce lien à d’autres, bien au-delà des liens immédiats qui en unissait les membres, avec l’entraide que cela créait. Mais par ces soirées, le monde qu’ils avaient investi autrefois pouvait exister encore pour eux, ils pouvaient retrouver l’univers culturel familier et chaleureux issu de l’espace transitionnel (selon Winnicott) qui leur a permis de tenir en maintenant leurs investissements et leur identité propre de sujets autonomes, malgré la solitude extrême qui était la leur, et probablement la visée de leur géoliers de les couper, justement, de leur univers culturel et de les priver, ce faisant, de leur identité.

Nous sommes cliniquement confrontés à des patients pour qui la solitude du divan est difficile. La plus grande fréquence de ce type de patients a sans doute un peu modifié l’attitude des analystes, qui sont de nos jours plus bavards, ou plutôt moins silencieux, manifestant davantage leur présence réelle. Et irait dans le même sens la tendance actuelle à prolonger une période de face à face avant de passer à une situation divan-fauteuil,

7. Aulagnier P., *La violence de l’interprétation*, PUF, 1975, p. 136.

8. Id., p. 43.

9. Id., note de la page 172.

10. Éditions Noir sur Blanc, Paris, 2011.

malgré les mises en garde de Freud lui-même, pour qui cette prolongation des entretiens préliminaires nuirait à l'installation du transfert au profit d'une relation à la réalité de l'analyste. Or, il me semble, cela traduit un changement dans ceux qui viennent nous voir, moins névrosés même s'ils ne sont pas vraiment psychotiques. Nous pourrions faire l'hypothèse que « la capacité d'être seul », ne s'est qu'incomplètement installée, et que la perception de l'environnement est prédominante. En effet, contrairement aux névrosés qui donnent l'impression de s'installer sur le divan avec tout leur monde interne, et qui souvent sont assez indifférents à la réalité matérielle du cabinet de l'analyste, ces patients sont particulièrement sensibles à tout bruit, odeur, changement mineur, comme s'ils étaient constamment en alerte. Et quand je dis tout bruit, me revient en mémoire une patiente qui ne supportait pas le moindre son venant de la rue ou d'un appartement voisin. Un jour un marteau piqueur commença à agir dans l'immeuble : bruit et vibrations insupportables pour moi... mais pas pour elle ! Elle me dira plus tard que ce bruit manifestement mécanique ne l'avait pas gênée ; elle l'avait à peine perçue. C'étaient les bruits humains qu'elle ne supportait pas ! Dans la solitude du divan, l'autre humain ne pouvait être que persécuteur. Et l'on comprendra que j'aie proposé ce dispositif à cette patiente : ma présence visible aurait polarisé toutes ses perceptions, rendant difficile pour elle de ressentir et de décrire quelque chose de son espace psychique ; il va sans dire que cette cure d'apparence classique a été un vrai exercice d'équilibre entre trop et pas assez de présence manifestée.

Cette prééminence de la perception, évidente chez certains, mais qui peut apparaître à certains moments de toute cure, ne constitue-t-elle pas une défense contre un environnement parfois hostile, mais à tout le moins un environnement dont le risque constant d'intrusion est aussi lié à un manque de sécurité dans les limites moi-non moi, un Moi-peau perméable ? Dans ces conditions le transfert de base met du temps à s'établir, ce qui traduit la nécessité d'un abandon de défenses rigides, souvent comportementales, avant que la confiance dans un environnement suffisamment porteur puisse s'établir. (Je parle ici de patients dont la symptomatologie manifeste est plutôt de l'ordre de la dépression). Et même quand ce transfert a pu s'établir, la présence de l'analyste peut être intrusive : une autre patiente, pour une fois en avance, est dans la salle d'attente à l'heure de sa séance ; je viens la chercher et perçois un très discret mouvement de recul. Allongée, elle me dira : « je pensais à quelque chose dans la salle d'attente, et ça s'est arrêté ». Je précise : « quand vous m'avez vue ? » Elle acquiesce. Associer en présence de l'analyste, c'est aussi pouvoir être seul en présence de l'autre. À ce moment-là, ce ne lui était pas possible ; ce qui l'était, c'est d'être réellement seule dans une pièce, hors de portée de l'autre, cet autre soit-il l'analyste. (Et on peut se demander si l'enfant du *fort-da* n'était pas en train de construire ce type de défense, un mur d'actes pour se protéger ; jouait-il vraiment, au sens du « play » winnicottien ?)

Ces mêmes patients se sentent souvent seuls au milieu des autres. Ils se sentent différents, ne se reconnaissent pas dans « les autres » vécus comme tous identiques, par la projection de l'aspiration narcissique à une unité dont ils se sentent exclus mais dont ils dotent autrui. Cela participe-t-il de la non intégration de l'appartenance à un groupe transmis par la mère selon Piera Aulagnier, et donc, paradoxalement, de la capacité d'être seul ? Et, à la solitude du divan, répond la solitude du fauteuil. L'analyste en séance n'est pas en relation, au sens courant du terme, avec son patient. Ce qu'il entend, ce qu'il perçoit plus ou moins consciemment est différent de ce qui est échangé dans une relation. De ce point de vue, il est seul. Habituellement il n'en souffre pas, enfin pas trop. On peut penser, si l'on suit l'idée paradoxale d'une solitude acceptée parce qu'accompagnée, qu'il est seul en présence, sinon de sa mère, du moins de ce qui lui a succédé : son ou ses analystes, ses superviseurs, la théorie, Freud lui-même... et tout le champ de sa culture. Ce qui lui permet à la fois d'être celui qui est seul et celui qui accompagne la solitude de son patient sans l'abandonner. Sous cet angle, c'est là une fonction maternelle de l'analyste (Winnicott n'écrivait-il pas que la capacité d'être seul en présence de la mère était le nucléus du transfert ?). Le psychanalyste n'est pas non plus seul en dehors des séances. Je ne parle pas ici de sa vie personnelle, mais de son activité analytique : collègues, lectures, théories occupent son esprit et lui permettent un travail intellectuel qui nourrira son activité en séance. Mais justement, en séance il ne peut s'appuyer sur aucune présence actuelle ni consciente, sauf à ne pas laisser son attention flotter « en

égal suspens ». La disponibilité au patient, dans une présence à l'autre suffisante mais juste assez, nécessite que restent hors conscience théorie certes, mais aussi présence interne de(s) analyste(s) et des superviseurs. Serait-ce une attitude proche de la mère de Winnicott ou du porte-parole de Piera Aulagnier, qui s'appuie sans le savoir sur les caractéristiques culturelles qu'elle a elle-même reçues et les transmet en même temps que ses propres caractéristiques psychiques (ce que Devereux nomme inconscients ethnique et idiosyncrasique) ? Et je me demande aussi que penser alors de la capacité d'être seul de ceux qui ont passé leur carrière à aller de tranche en supervision et de supervision en nouvelle tranche, ce qui ne préjuge pas de leur capacité à être d'excellents analystes eux-mêmes ; cette nécessité d'une relation à un autre constamment incarné traduirait-elle celle d'être « greffé sur quelqu'un », comme le disait ma patiente ?

On peut penser que les changements actuels, dans une société qui favorise la « communication » immédiate avec autrui et le monde, communication factuelle et dans un présent perpétuel, viennent contrecarrer la constitution de l'« être seul », au sens d'être une personne distincte des autres, mais en lien avec ses objets internes, imagos ou objets culturels. De même, être trop longtemps une mère trop disponible pour un *infans*, par exemple répondre immédiatement à ses demandes, ne pouvoir envisager qu'il s'endorme sans être bercé, n'est-ce pas exercer une violence secondaire selon P. A., c'est-à-dire induire une dépendance qui, maintenue trop longtemps, prive cet *infans* de ses ressources propres ? On peut craindre qu'il lui sera difficile de rester seul, sans lien concret à un autre, cet autre soit-il virtuel, mais perçu, visible sur un objet à juste titre nommé « connecté ». La question de la tolérance à la solitude renvoie directement à la possibilité de se sentir en lien avec autrui, éminemment et tout d'abord avec la mère, en l'absence de toute perception dans la réalité matérielle. Notre société multiplie les liens réels et immédiats, quoique à distance ; crée-t-elle cette nécessité du lien physique avec l'autre, de sa perception, ou ne fait-elle que la favoriser ? Ces instruments « connectés » ne font-ils que le rendre plus facile ?

Une autre petite vignette : Cette mère a besoin de savoir ce que vit sa fille, mariée et mère de famille ; elle-même lui donne régulièrement et souvent de ses nouvelles. Elles se tiennent au courant des petits et grands événements de leurs vies, bien qu'elles vivent à une grande distance l'une de l'autre. Ce n'est pas tout à fait suffisant, mais elles s'en contentent puisqu'elles ne se voient et ne se touchent que rarement. Du moins c'est ce qu'exprime la mère ; la fille, elle, est plus réservée et la mère s'en plaint ; d'ailleurs nous n'avons pas les lettres de Mme de Grignan. Et la littérature ne peut que se féliciter que Mme de Sévigné n'ait pas connu *WhatsApp*.

Si notre société favorise les échanges instantanés, si elle en a modifié la forme, et mis en premier les éléments perceptifs, en a-t-elle modifié le substrat psychique ? En d'autres termes, le lien de Mme de Sévigné et de sa fille aurait de nos jours d'autres voies pour s'exprimer, et la publicité des lettres de Mme de Sévigné, qui étaient lues à un cercle assez grand de personnes choisies, renvoie à la publicité actuelle d'applications comme *Instagram*. Avec la différence du caractère différé du lien épistolaire, qui permettait sans doute plus de représentations de l'absente. Du moins nous voulons le croire. Mme de Grignan et ses proches pouvaient se représenter Mme de Sévigné, les lettres étant un support à cette représentation interne, mais déjà ce qu'ils lisaient était du passé (souvenir de lycée : en latin les lettres étaient écrites au passé puisque lorsque le destinataire prendrait connaissance des faits décrits, ils auraient déjà eu lieu). Nous vivons au contraire dans un monde où le temps et la distance semblent abolis : par exemple j'ai pu prendre une photo à l'Île de Pâques, qui a été vue dans la minute par mon « correspondant ».

En effet un point est manifeste aujourd'hui : l'importance de l'immédiateté. Nous n'échappons pas aux alertes de notre journal favori, qui apparaissent sur nos *smartphones*, et cela même si nous ne sommes pas inscrits sur quelque réseau social. Selon la thèse de François Hartog, notre société change de régime d'historicité, entrant dans un régime de « présentisme »¹¹. Cela aura-t-il pour conséquence un affaiblissement, voire une disparition de la capacité d'être seul, dont dépend la capacité d'attendre ? Et de manière plus générale, un

11. Hartog F., *Régimes d'historicité, Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2003.

changement profond dans l'organisation psychique ? C'est une vaste question que nous ne pouvons pas aborder aujourd'hui, mais les différences de sociétés, voire de cultures, sont-elles sous-tendues par des différences fondamentales d'organisation psychique, ou ne sont-elles que l'expression différente d'un substrat commun ? Dans la première hypothèse, la psychanalyse, processus long et historisant, peut être ou paraître en déphasage avec le vécu actuel de nombreux patients et leur difficulté à se projeter dans un temps long.

Dans nos usages contemporains, j'ai été frappée par la banalisation des sites de rencontre (je veux parler des plus « classiques »), qui peuvent être très diversement utilisés ; dans cette mesure même, l'utilisateur est obligé de manifester quelque chose de lui et de ses aspirations. À l'heure actuelle, et de plus en plus dans toutes les classes d'âge, ils deviennent un moyen de rencontrer l'autre, aussi banal qu'autrefois les bals de village – ou les marraines de guerre. Il me semble que seuls les moyens changent, la recherche active d'une rencontre a toujours existé. Et les patients qui refusent d'y avoir recours sont souvent les plus isolés, ceux qui « cherchent quelqu'un » de manière vague, en tous cas qui leur permettrait de ne plus « être seuls », les plus narcissiques. Avoir recours à un site de rencontres, c'est reconnaître son manque et son désir, et renoncer au « Prince Charmant » et/ou au coup de foudre¹², dont on est « victime » (du moins du coup de foudre), dans une position passive.

Pour conclure, après avoir constaté que Freud n'abordait – rarement d'ailleurs – le thème de la solitude que sous l'angle de l'angoisse, de la souffrance, du manque et de l'absence, nous nous sommes interrogés sur ce qui pouvait la rendre tolérable, voire recherchée. Pour cela le texte de Winnicott « la capacité d'être seul » nous a servi de point de départ ; dans la mesure où la solitude est un état qui implique l'existence d'un autre, fût-il manquant, il nous a paru essentiel de nous intéresser à ce que le premier autre, c'est-à-dire la mère, pouvait apporter – ou pas – à son *infans* pour l'aider. Dans cette perspective, nous avons réuni Piera Aulagnier et Winnicott. Si ce dernier s'est spécifiquement intéressé, dans le texte cité, au rôle maternel dans l'acquisition progressive par l'*infans* de la capacité d'être seul (*alone*) sans se sentir abandonné (*lonely*), il dit bien qu'au début l'enfant et la mère ne font qu'un (« c'est une situation à un »), celle-ci suppléant à l'immaturation de l'*infans*. Nous pourrions dire qu'au cours de ce processus émergera un sujet distinct de la mère, l'ayant suffisamment constituée en objet interne pour pouvoir se passer de la percevoir. Ce que la mère donne, l'enfant le crée et le fait sien, et l'aire transitionnelle de Winnicott, à ce titre, rejoint « l'ombre portée » de Piera Aulagnier, enfant rêvé par la mère qui va jouer son rôle dans la constitution du Je de l'*infans*. Il s'agit ici de ce que, dans la constitution de la psyché, les relations avec l'environnement précoce réel, et je veux parler aussi de la réalité psychique de la mère, peuvent permettre ou entraver ; dans le domaine qui nous concerne, il s'agit de la constitution de soi et de l'autre comme d'entités différentes mais semblables, et surtout de la constitution d'objets internes suffisamment intériorisés et permanents pour que le sujet puisse se passer de la perception d'un autre physiquement présent.

Nous pouvons donc considérer que la solitude, le fait d'être seul (*alone*) met à l'épreuve la constitution d'un Soi différencié de l'environnement et la reconnaissance de l'autre comme d'un Soi différent, ni double ni prolongement de soi-même. La capacité de vivre cette solitude serait liée à l'existence d'un appui interne sur une mère intériorisée et tout ce qu'elle transmet et qui la représente ensuite, en particulier le lien aux autres et à la culture. Cette capacité peut être mise à l'épreuve par différentes situations traumatiques, le traumatisme étant ici entendu comme la survenue d'une excitation non intégrable psychiquement, excitation d'origine externe ou interne, événement douloureux ou surcharge pulsionnelle. Ce qui permet de penser la fragilité de certains de nos patients pour qui est nécessaire la perception de « l'autre secourable », et, *a contrario*, la remarquable résistance de certains à des situations invivables. Contrairement aux apparences, le rapport à la solitude renvoie ainsi au narcissisme plus qu'aux liens objectaux.

12. Rousset J., *Leurs yeux se rencontrèrent. La scène de première vue dans le roman*, éd. José Corti, Paris, 1981.

Sentences de solitude

Jocelyne Malosto

La solitude n'est pas un concept psychanalytique. Freud ne l'a pas trouvée *dans les cornues de l'inconscient*¹. À peine en fait-il un objet possible de phobie, associée à la phobie de l'obscurité, mais c'est pour dire que seule la peur du noir peut durer toute une vie. « La solitude aussi a ses dangers – écrit-il – et nous l'évitons d'ailleurs dans certaines circonstances ; mais il n'est pas question de ne pas la supporter dans n'importe quelles conditions, ne fût-ce que pour un moment². » La solitude serait donc à supporter comme on supporte une peine, une fatalité. Mais selon Adam Phillips³, Freud refoule la solitude et son élaboration théorique.

Regroupant des expériences très différentes qui couvrent un large spectre de la jubilation joyeuse à la détresse absolue, de la tranquillité sereine à l'angoisse térébrante, la solitude pourrait être figurée comme une tête de Janus, les deux visages représentant l'écart radical entre une solitude subie, celle que Rosolato⁴ qualifiait de *supplice* et une solitude choisie à laquelle il conférerait l'accès à la *sérénité*. Le socle commun résidant dans la détermination à se sentir ou à se tenir à l'écart des autres, y compris en leur présence. Et pourtant « La solitude ça n'existe pas »⁵. Un individu n'existe pas plus sans ses pairs qu'un bébé sans sa mère. Dès avant sa naissance il appartient déjà, par le langage et la culture, à la communauté humaine qui l'a vu naître, et avec laquelle il renforce en permanence ses liens par le jeu des multiples identifications, y compris historiques voire mythiques, qui constituent chaque individu et en retour façonnent la culture. Par ailleurs personne n'échappe à ce que Freud appelle le *rapport inévitable à ses semblables*⁶ et dont il fait un des trois facteurs déterminants la souffrance des humains, mais un facteur qu'on serait, dit-il, enclin à considérer comme un *ingrédient superflu* parce qu'il ne présente pas le même caractère inéluctable que la fragilité somatique de l'homme ou la puissance dévastatrice de la nature. La solitude est une composante de cet ingrédient superflu, elle n'a de sens que par rapport aux autres, dans le lien avec eux, ou dans ce qui peut être ressenti douloureusement comme une absence de lien.

Janus est le dieu des commencements, il symbolise la temporalité, regardant à la fois devant et derrière comme la solitude qui dès l'origine terrifie le sentiment d'abandon de l'*Hilflosigkeit* et qui sera « notre dernière compagne » (Moustaki). Entre les deux la figure de Janus dessine une topique, il est le *dieu du passage*, le *dieu des portes et des fenêtres*, qui selon qu'on les ouvre ou qu'on les ferme donnent accès à ce qui est extérieur ou à ce qui est intérieur. Dans le fil de cette métaphore, la solitude elle aussi donne à voir des réalités différentes, depuis l'isolement tangible dans le réel, jusqu'au sentiment de solitude le plus intime dans la réalité psychique. Et enfin sa tête bifron est une arme de guerre défensive qui permet à Janus, depuis le temple qui lui est dédié au forum romain sur le mont Janicule, de contrôler tout ce qui l'entoure. De la même façon la solitude, comme nous le verrons, est également une arme défensive au service d'une lutte active repérable, autant quand elle prend des allures de fatalité accablante et subie, que de destin choisi et assumé. « Les comparaisons ne décident de rien, mais elles peuvent faire qu'on se sente plus chez soi » disait Freud.

1. Pour reprendre l'expression de Paul Laurent Assoun au sujet de l'Idéal.

2. Freud S., « L'angoisse » « Leçons d'introduction à la psychanalyse », *OCF XIV*, PUF 2000, p. 414.

3. Phillips A., « Le risque de la solitude », *NRP*, N° 36, automne 1987, p. 95.

4. Rosolato G., « Solitude : supplice ou sérénité », *La portée du désir ou la psychanalyse du même*, PUF, 1996.

5. Comme le dit la chanson (Gilbert Bécaud).

6. Freud S., « Malaise dans la culture », *OCF XVIII*, p. 263 et p. 273.

Un seul mot donc pour décrire des situations diverses et contrastées. Pontalis⁷ se demandait s'il n'y avait pas « quelque indécence à placer sous le même vocable ce qui relève du besoin d'avoir une *chambre à soi*, (*la privacy à l'abri de l'intrusion*) et ce qui résulte de l'abandon ou de l'indifférence des autres ». Mais au-delà de la dichotomie, la clinique nous enseigne qu'il existe de fait une multitude de solitudes, autant de solitudes que de solitaires, peut-être davantage, car il n'est pas rare que, même accompagné, on puisse se sentir immensément seul.

Redoutée quand elle conduit à la douleur de l'isolement, mais convoitée quand elle permet « les effusions avec soi-même », loin de nos « races jacassières »⁸, comme l'écrit le poète, la solitude est me semble-t-il une donnée ontologique et universelle qui impose à chacun d'avoir à traiter pour lui-même, ce qu'on pourrait appeler le *complexe de solitude*. « Complexe » au sens où Laplanche et Pontalis⁹ le définissent pour l'œuvre de Freud, comme un « ensemble organisé de représentations et de souvenirs à forte valeur affective, partiellement ou totalement inconscients qui se constitue à partir des relations interpersonnelles de l'histoire infantile ».

Consécutives à l'une des embûches que la vie ne nous épargne jamais, quand elle se fait la « renifleuse des amours mortes » (Barbara) qui parfois, mélancoliquement, « n'en finissent pas de mourir » (Gainsbourg), elle est alors le désespoir de l'amour, la conséquence dépressive du chagrin qui isole. Face à une perte irréparable, un deuil réel ou fantasmé, elle devient la pleureuse des disparus, gage de l'éperdue nostalgie qui scelle l'impossible oubli. C'est sur le terreau de l'absence, du manque, de la perte qu'elle vit et prospère.

Quand la psychopathologie la traite comme un symptôme elle en fait une lecture qui édulcore la complexité des solutions individuelles et des implications sociales de l'inconscient. La solitude prend alors pour nom : repli, retrait, isolement, exclusion, autarcie, enfermement, faisant l'impasse sur la dimension conflictuelle et inconsciente de ce qu'elle décrit. Elle est souvent associée aux pathologies les plus sévères surtout lorsqu'elle est installée de façon pérenne. Ce qui ne l'empêche pas d'être parfois la condition d'une exceptionnelle créativité qui laissera une œuvre derrière elle. Pour ne prendre qu'un seul exemple je citerai Henri Darger cet américain qui vécut à Chicago jusqu'en 1973, seul pour la majeure partie de sa vie, reclus dans un appartement entièrement colonisé par une « accumulation colossale de journaux, de ficelles, de chaussures, de lunettes par boîtes entières »¹⁰, qu'il collectait dans les poubelles et les décharges et qu'il utilisait pour ses créations. À sa mort, ses logeurs découvrirent plusieurs dizaines de milliers de pages illustrées, des centaines de dessins et de tableaux qui ont été récemment exposés à Paris¹¹. Une œuvre étrange, énigmatique et fascinante faite des fureurs de la guerre, de l'obsession de l'incendie et des *Vivian Girls*, fillettes nues avec pénis. Son autobiographie *L'histoire de ma vie* raconte sans fard son internement dans un asile pour enfants après la mort de ses parents, ses fugues, et les conflits systématiques et insurmontables qui ont accompagné le peu de relations qu'il a eues.

Une création immense réalisée dans une solitude absolue.

Mais hors du périmètre de la pathologie avérée, la solitude est devenue depuis les années soixante, un mode de vie adopté dans le monde occidental par un nombre croissant de personnes. « Le fléau de la solitude s'empare des français » titrait un journal, stigmatisant une nouvelle culture de la solitude qui génère le développement d'une kyrielle de sites de communications et de rencontres. Il y a de façon tout à fait contemporaine un vrai paradoxe entre la quantité et la facilité d'accès à toutes sortes d'informations et d'échanges virtuels qui, parce qu'ils peuvent dispenser de la nécessité de la relation *in vivo*, deviennent un refuge pour certains solitaires.

7. Argument de la *NRP*, n° 36, *Être dans la solitude*, automne 1987, Gallimard.

8. Baudelaire C., *Le spleen de Paris*.

9. Laplanche J. et Pontalis J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse* « complexe ».

10. Selon David Berglund une des seules personnes à être entrée chez Darger de son vivant

11. *The story of the Vivian Girls in the Realms of the Unreal* au Musée d'art moderne de la ville de Paris en 2015.

Au Japon la solitude est maintenant un mode de vie si répandu qu'il inquiète la démographie, au point de générer des primes à l'enfant. Les témoignages¹² dénoncent comme ailleurs les aléas de la vie moderne mais aussi, de façon plus spécifique, une phobie généralisée de la sexualité. Le pays des geishas et de *l'Empire des sens* détiendrait actuellement le triste record du commerce sexuel solitaire, de la virginité particulièrement tardive, et des ventes de films pornographiques, en particulier sous forme de *mangas* qui estompent la prise charnelle et animale de la sexualité, au profit d'une représentation symbolisée et pudique, les sexes sont floutés, la loi l'exige. Les trentenaires revendiquent un refus maîtrisé du sexe partagé qu'ils préfèrent appeler le *sex off* plutôt que le *sex less* afin d'insister sur la dimension choisie d'un tel destin.

La psychanalyse peut-elle nous donner accès à une compréhension de l'expansion récente du phénomène de la solitude ? Peut-on penser qu'une partie non négligeable de l'humanité profite des conditions sociales et économiques favorables pour échapper aux contraintes de la vie en famille, en couple ? Est-ce qu'au fond l'homme n'aspirerait – lorsqu'il en a les moyens – qu'à se passer de cette interface entre lui et la collectivité ? Loin de le protéger, le groupe familial l'exposerait-il à des zones d'inconfort telles qu'il préfère s'en exclure, refusant en partie de renoncer à sa singularité mais se privant du terreau de cette première communauté affective.

Freud lui-même, n'avait rien d'un promeneur solitaire. Il vivait en famille élargie « avec une troupe florissante de mioches » comme il écrit à Fliess¹³, mais surtout il a tout au long de sa vie entretenu une impressionnante correspondance, des milliers de lettres, avec de très nombreux interlocuteurs. Et de surcroît, dans la solitude de l'écriture, il n'hésitait pas à en fabriquer d'autres. Freud écrit avec *son lecteur en lui* comme l'a fortement montré Adriana Helft¹⁴. S'il a pu se plaindre parfois de sa solitude de pionnier, la psychanalyse ne s'est cependant pas du tout construite à partir des méditations d'un penseur isolé mais bien dans le creuset vivant, parfois incandescent, d'échanges enthousiastes mais aussi conflictuels. La psychanalyse aurait-elle existé si son fondateur, en plus de son génie, n'avait pas eu une telle disposition aux liens, au commerce avec ses amis comme avec ses ennemis, s'il n'avait pas été lui-même psychiquement capable de prendre le risque de l'amitié profonde et de la controverse et d'en assumer les conséquences ? Cette remarquable vitalité relationnelle est un des aspects de son legs qui irrigue me semble-t-il la pratique associative autour de la psychanalyse.

La solitude n'est jamais traitée de façon spécifique dans toute l'œuvre freudienne, c'est depuis un hors champ qu'elle infiltre les constructions théoriques de la psychanalyse. Dès *l'Esquisse* Freud accorde une place particulière à la détresse originaire, l'*Hilflosigkeit* dont elle est un des composants. Dans « Inhibition, symptôme et angoisse » il fera de cet état de dépendance initiale et prolongée un élément qui, parce qu'il renforce l'influence du monde extérieur réel et augmente la valeur de l'objet qui protège contre les dangers, sera un des facteurs responsables de la névrose en ce qu'il « crée le besoin d'être aimé qui ne quittera plus l'être humain »¹⁵. La solitude est aussi un des opérateurs discrets du *fort-da*, ce jeu grâce auquel elle organise sa propre négation au moyen de la maîtrise des allers et venues de la bobine/mère. Elle a alors pour noms détresse, angoisse d'abandon, angoisse de séparation. Indirectement elle suscite l'analyse des solutions qu'invente l'humain, dès le début, pour s'épargner l'éprouvé de déréliction, que ce soit l'hallucination, le fantasme, les identifications, la quête de l'autre, de l'amour de l'autre. Mais c'est essentiellement avec le tournant des années 1920 que la solitude contribue aux élaborations théoriques qui vont conduire à la métapsychologie du narcissisme, de la mélancolie, de la pulsion de mort, cette grande briseuse de liens.

Cependant dans la clinique de Freud il n'y a jamais la souffrance térébrante de la solitude, pas plus dans les tout premiers cas, ne serait-ce que chez Emmy Von N. qui vient pourtant de perdre son mari aimé, que dans

12. En particulier celui de la journaliste Karyn Poupée *Les japonais* édité en 2012 chez Tallandier dans la collection « Texto » et les analyses de la sociologue Muriel Jolivet *Confidences du Japon* Elytis 2014, illustré par le mangaka J.-P. Nishi.

13. Lettre du 18 Août 1894.

14. Helft A., « Le lecteur en Freud », *Documents & Débats*, n° 83, 1994.

15. Freud S., « Inhibition, symptôme et angoisse », *OCF XVII* p. 269.

la clinique plus tardive où Freud ne mentionne plus, par souci de discrétion médicale dit-il, « que les contours les plus généraux des événements et les vues tirées du cas... »¹⁶. On aimerait savoir à partir de quelle clinique il a bien pu conceptualiser le narcissisme, poser l'écart radical entre le deuil et la mélancolie, inférer la pulsion de mort, le masochisme et la réaction thérapeutique négative. « Les nouvelles pathologies » ne sont peut-être pas si nouvelles que ça.

Mais le patient freudien n'apparaît jamais immobilisé dans une impossibilité relationnelle. Il ne se plaint pas d'être isolé dans un douloureux désert affectif, exilé au bord d'un monde auquel il n'a pas accès, duquel il se sent exclu, abandonné ou dont « il n'a rien à foutre » comme le prétend ce jeune homme qui demande une analyse parce qu'il en a marre de prendre des antidépresseurs.

Bertrand a une trentaine d'années, il répète inlassablement sur le divan que la vie n'est pas pour lui. Que peut-être ça aurait pu être différent si sa mère n'était pas morte quand il avait 9 ans mais « au moment où elle est tombée, dit-il, le monde m'a lâché la main ». Il dit aussi « Je suis tombé dans un puits de solitude dont je ne suis même plus sûr d'avoir envie de sortir ». Tomber, la tombe, « je suis mal tombé » dit-il à propos de son travail, « rien ne tombe jamais à pic dans ma vie » ou bien encore « c'est tombé à l'eau » à propos des quelques très rares relations avec les femmes. Il « tombait amoureux » tout de suite intensément mais il n'osait rien, il ne savait pas quoi leur dire car il ne les connaissait pas. La dernière était danseuse. Quand il l'aperçoit à la télévision ça lui fait encore mal et pourtant s'étonne-t-il leur relation n'avait duré que quelques semaines et c'était il y a déjà quelques années, mais « elle était trop bien pour lui ». Chaque échec amoureux lui a infligé une blessure narcissique telle qu'il a décidé de s'abstenir. Sa dépression s'est accentuée, le repli narcissique est devenu son refuge. Même si l'objet était auparavant choisi sur un mode narcissique, l'altérité était maintenue, – car l'autre s'il est un double n'en est pas moins autre –. La seule trace d'altérité, se trouve désormais interne, entre lui et lui-même. Le dédoublement, qui est au centre de la problématique narcissique, permet à Bertrand de se livrer de manière répétitive, presque mécanique à une comparaison à charge, dans laquelle l'idée de ce qu'il aurait pu être s'il avait eu une *histoire normale* désoblige la misère du peu qu'il a réussi à devenir. L'ombre de l'objet qui est tombée sur le moi n'est pas tant celle d'un objet réellement perdu – en l'occurrence sa mère et l'amour de celle-ci – que celle de la perte d'une projection narcissique de lui-même, d'un « Moi-Idéal, cette image spéculaire introuvable avec laquelle le moi désespère de coïncider » disait Rosolato¹⁷. Ce qu'il croit avoir définitivement perdu c'est cet être grandiose qu'il n'est jamais devenu. Cette perte le confine dans un solipsisme narcissique duquel l'autre se trouve aboli, parce qu'il se montre rebelle à ses désirs, qu'il le convoque dans sa zone d'incompétence et le confronte au manque. La négation de la dépendance à l'autre pour satisfaire besoins et désirs est au service de la négation de la perte de sa mère qui, à ce moment-là de son analyse, n'est mentionnée que comme la « malchance de sa vie » responsable de la somme des préjugés qu'il pense en avoir subi.

Il ressasse à l'envie ce qu'il aurait dû faire comme études s'il avait été soutenu et conseillé, qui lui aurait permis d'avoir un travail qui l'intéresse et qui lui rapporte beaucoup d'argent. L'argent est très important pour lui, il aime acheter, posséder, c'est « sa façon de se faire exister » dit-il. Les regrets qu'il exprime ne concernent jamais son immense solitude qu'il vit comme une fatalité, comme si ne pas verbaliser le manque affectif permettait de ne pas réveiller la blessure inscrite en lui qui le condamne à ce destin solitaire et asexuel.

Mais si Bertrand se soustrait à la confrontation au manque grâce au repli dans l'isolement, parallèlement il lutte contre la mauvaise opinion qu'il a de lui-même par l'investissement soutenu de son apparence. La réhabilitation narcissique pour tenter de résister à l'accablement de l'autodépréciation permanente, emprunte chez lui, le besoin d'être toujours *impeccable*, duquel n'est peut-être pas exclu l'horizon inavoué de la séduction. Il « dépense pas mal d'argent dans les fringues » dit-il, « avant c'était compulsif, maintenant c'est moins

16. Comme il l'argumente dans « De la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », OC XV, PUF 2012, (3^e tirage), p. 235.

17. Rosolato G., « Le narcissisme », *La relation d'inconnu*, Gallimard, 1978.

souvent ». Avant c'est-à-dire aussi la période où probablement il a dû de manière également compulsive si j'en juge sur le résultat, se faire tatouer. En le voyant arriver pour la première fois en tenue de sport d'été, je découvre l'ampleur de ses tatouages jamais évoqués, insoupçonnables sous le costume cravate. Lui qui dit-il « ne regarde personne en face et souhaite plus que tout passer inaperçu » commence donc à se montrer et si je ne sais pas encore grand-chose des motifs inconscients de tous ces dessins sur son corps, ils m'évoquent le roman *Lorsque j'étais une œuvre d'art*¹⁸. Ces tatouages, qui trahissent aussi la souffrance qu'il faut endurer pour les obtenir, sont si étendus, si noirs, que l'œuvre d'art ressemble à un habit de deuil à même la peau, pour la vie. Je tiens cette exhibition comme un indice transférentiel qui vient soutenir et resexualiser mon écoute parfois mise à mal par autant d'accablement.

Son sentiment d'avoir été la victime injuste d'un destin défavorable qui a fait de lui une sorte de ratage définitif explique à ses yeux son insomnie chronique et son inhibition relationnelle. « Je ne parle plus à personne » dit-il, ce faisant il vient à toutes ses séances, il parle et d'une certaine façon je ne lui lâche pas la main malgré la torpeur éprouvante des séances. Je ne lui lâche pas la main, c'est-à-dire qu'en dépit de son rejet systématique de la moindre de mes interventions qu'il accueille toujours de la même façon « non c'est pas ça », je continue résolument à être « pas ça » mais à parler, à imposer une présence, autre, vivante, à faire un peu de brouillage dans cette impasse narcissique où règne en maître la pulsion de mort.

C'est probablement au décours d'une adolescence où il s'est senti manipulé, méprisé, abusé, où il a fait l'épreuve de sa naïveté et de la cruauté des autres, face à l'échec de ses premières tentatives d'investissements amoureux autant qu'amicaux, qu'une régression est intervenue, celle qui installe la solitude à cet endroit précis du rebroussement du choix d'objet narcissique, au narcissisme qui selon Catherine Chabert est un des régimes pulsionnels de la mélancolie¹⁹. Et si la solitude qu'il prétend avoir choisie lui assure une défense contre l'altérité, et son risque de perturbation de l'équilibre précaire construit autour du vide, véritable hallucination négative de l'absente, elle est aussi une sentence inconsciente. Incapable pour le moment d'intégrer la haine pour cette mère qui a si tôt désertée et pour ce père qui n'a pas su empêcher ce drame et qui lui aussi a déserté à sa façon, dans le silence et dans sa chambre, c'est lui-même qu'il sanctionne sous la férule de sa culpabilité inconsciente. Récemment il commence enfin à évoquer sa mère : il dit de façon touchante « Ma mère c'était la seule femme qui aurait bien voulu de moi pour toute la vie » ce que j'entends comme un programme transférentiel avec l'espoir que ce ne sera pas pour toute la vie ! *Work in progress*.

Le choix de la solitude me fait penser au colonel Aureliano Buendia dans *Cent ans de solitude*²⁰ qui décida un jour de déception absolue que plus personne ne l'approcherait à moins de trois mètres. Il prit l'habitude de se tenir au centre d'un cercle de craie, dessiné par ses aides de camp, à l'intérieur duquel lui seul pouvait entrer. Le cercle de craie, ce rempart symbolique qui protège contre toute intrusion, délimite également le périmètre de son exil volontaire, la prison virtuelle dans laquelle il se retient lui-même, le territoire de sa nouvelle solitude.

Mais la solitude peut aussi avoir des allures de passage quasi obligé à certains moments de la vie, spécialement à l'adolescence où elle devient à la fois le ferment et l'opérateur d'une réorganisation psychique, d'une nouvelle définition de l'identité, et dans le meilleur des cas d'une rencontre avec son propre *capital narcissique initial*, celui dont Nathalie Zaltzman²¹ fait l'héritier de la *Kulturarbeit*.

Séléna, 15 ans, raconte un cauchemar : « J'ai rêvé que j'étais au bord du monde et que je volais. Au début je me voyais tourner autour du globe terrestre, il était de toutes les couleurs... mais pas si grand que ça par rapport

18. Schmitt E.-E., Albin Michel, 2002.

19. Chabert C. (sous la direction de), « Cliniques de la dépression, métapsychologie de la perte », *Narcissisme et dépression*, Dunod, 2013, p. 198.

20. García Márquez G., *Cent ans de solitude*.

21. Zaltzman N., *De la guérison psychanalytique*, coll. « Épîtres », PUF 1998, p. 17.

à moi ou alors j'étais une géante. Je me sentais légère, tellement libre et puis c'est devenu un cauchemar horrible... je m'éloignais de plus en plus dans l'espace... je tombais dans le vide, dans le noir. Je me suis réveillée en nage, complètement essoufflée ». Elle a, dit-elle, un globe terrestre de toutes les couleurs sur sa table de nuit. « Un truc pour les enfants » il faudrait qu'elle le jette comme toute la déco de sa chambre d'ailleurs, c'est normal, c'est surtout sa mère qui l'a choisie. En même temps elle ne jette rien, elle veut encore garder un peu son enfance. Elle pense que ce cauchemar est à l'image de l'angoisse qui a envahi sa vie depuis quelques temps. La découverte ébahie de sa détestation soudaine pour sa mère qu'elle adorait il n'y a encore pas si longtemps, l'a conduite dans une des tourmentes assez caractéristiques de l'adolescence qu'elle traverse en s'imposant malgré elle une bien cruelle solitude.

De plus en plus isolée au lycée comme au conservatoire, à l'heure où les autres se retrouvent, Séléna rentre chez elle pour se goinfrer – c'est son mot – de goûters énormes jusqu'à la nausée et regarder des vidéos, se goinfrer d'images, avachie sur le canapé du salon ou encore mieux retranchée au fond de son lit. Elle regarde avec envie la vie des autres ados, tellement plus attractive que la sienne. Son intérêt pour « les autres en vrai » et même en général pour la vie est devenu inversement proportionnel à son appétit pour le chocolat. Son repli régressif vers des satisfactions orales a enrobé sa silhouette d'une façon qui lui est insupportable mais c'est plus fort qu'elle, ça l'apaise. Et même si elle sait que cette façon de se remplir pour se calmer lui fait aussi du mal, elle se sent impuissante à lutter contre ce qui la pousse à faire ça, car plus rien d'autre ne lui fait plaisir. Elle ne se sent plus dans la vie, mais « au bord ». Elle n'a pas de compte *Facebook*, n'utilise pas les réseaux sociaux, parce qu'elle a honte de sa solitude, elle aurait peur que les autres ne s'en rendent compte. Elle se sent si nulle, si apathique, si moche qu'elle se cache et de fait elle s'isole encore plus, se sent encore plus seule dans un cercle vicieux qu'elle vit comme une fatalité mais aussi comme une sorte de punition qu'elle s'impose. Ses notes ont baissé, la brillante élève qu'elle était commence à devenir juste moyenne. Elle sait bien qu'elle fait ça toute seule mais c'est tellement à l'opposé de ce qu'elle voudrait, qu'elle se sent étrange. Comment c'est possible ? Elle ne sait plus qui elle est et elle a l'impression qu'elle n'a plus aucun pouvoir sur sa vie, mais peut-être n'en-a-t-elle jamais vraiment eu tellement, ses parents ont veillé à tout, sa mère en particulier.

Le pire ce sont les idées noires qui l'assaillent, surtout au moment de s'endormir. L'envie de mourir apparaît d'abord comme une solution, le moyen ultime de mettre fin à ses angoisses oppressantes et à son insurmontable solitude.

Elle a honte d'avoir ce genre de pensées mais c'est cependant moins pire que quand l'idée noire n'est plus la solution mais bien le problème, quand elle lui est comme imposée de l'extérieur. C'est parfois comme si quelque chose lui signifiait qu'elle n'a pas le droit de vivre tellement elle est nulle. Elle a peur, très peur. Elle se sent menacée, elle ne sait pas par quoi. Elle se demande si ce n'est pas juste par elle-même.

Cependant lors de brefs moments de répit où le repli dans sa chambre n'est plus la seule place envisageable et son corps n'est plus son unique obsession, elle « rêve » dit-elle et dans ces fantasmagories elle se voit riant avec les garçons, à l'aise avec tout le monde, mince et jolie comme avant, et ayant même un amoureux. Mais c'est comme un rêve qui se transforme aussitôt en cauchemar, dans lequel ses parents interviennent pour donner leur avis et même s'ils le font gentiment et avec délicatesse, ils cassent tout. Je soupçonne que ses rêveries sont accompagnées d'un auto-érotisme très culpabilisé qui témoigne également de la régression pulsionnelle à laquelle elle est contrainte face à la nouvelle exigence libidinale de l'adolescence.

Dans « Pulsions et destin des pulsions » Freud²² précise que la haine – seul cas de renversement quant au contenu dans le destin des pulsions – n'est pas le simple retournement en son contraire de l'amour. « On peut même affirmer – écrit-il – que les prototypes véritables de la relation de haine ne sont pas issus de la vie

22. Freud S., « Pulsions et destins de pulsions », *OCF XIII*, PUF, pp. 183-185.

sexuelle, mais de la lutte du moi pour sa conservation et son affirmation... Amour et haine ne procèdent pas du clivage d'un élément originaire commun... ils ont des origines diverses et sont passés chacun par son propre développement ». Quand la relation d'amour à un objet déterminé est rompue, il n'est pas rare que la haine prenne sa place, ce à quoi nous devons l'impression d'une transformation de l'amour en haine. Or – précise Freud – on est mené au-delà de cette description, si l'on conçoit que, dans ce cas, la haine, motivée dans le réel, est renforcée par la régression de l'aimer au stade préliminaire sadique, si bien que le haïr prend un caractère érotique et que la continuité d'une relation d'amour se trouve garantie. »

Séléna éprouve de plus en plus de haine pour sa mère, conservant ainsi à son insu, la force du lien avec elle mais sous une forme narcissique régressive plus négociable que l'amour fou. Vis-à-vis de son père c'est du mépris qu'elle éprouve et un peu de dégoût parfois. Il lui est devenu maintenant insupportable de jouer de la musique avec lui. Fini leurs petits concerts hebdomadaires dans le salon. Elle ressent aussi du dégoût pour sa mère. Comme dans le film de Xavier Dolan *J'ai tué ma mère* elle se surprend à observer les miettes de pain au bord de la bouche de sa mère quand elle mange et ça la répugne. Elle a retenu une phrase du film : « J'imagine qu'aux yeux du monde haïr sa mère est un péché ». Effectivement elle se sent très coupable de cette haine. Quand je dis à Séléna que pour voir les miettes il faut vraiment regarder intensément la bouche, elle se trouble. Elle se tait puis elle dit qu'elle a effectivement l'impression de passer son temps à scruter ses parents, sa mère surtout. C'est avec ça qu'elle s'occupe. D'ailleurs elle se scrute elle-même et elle se dégoûte aussi, même si c'est triste et douloureux jusqu'aux idées noires.

Parfois elle préférerait être encore petite et continuer à idéaliser ses parents et à ne plus se sentir si seule. Elle s'en veut d'autant plus qu'elle se sait privilégiée et n'ignore rien de la vraie misère de ceux qui ont de bonnes raisons de souffrir.

Le tourment actuel que traverse cette jeune fille qui a déjà une belle expérience du masochisme ne semble consécutif à aucun autre événement que la maturation psychique qui à l'adolescence entraîne de puissants remaniements. Ce serait donc un mouvement interne avec dans ce cas précis comme seul traumatisme, l'impact violent du choc provoqué par l'émergence de la haine, qui la contraint à l'isolement. La réactualisation des enjeux œdipiens est assez transparente, la haine y est apparemment l'affect de la rivalité rageuse qui a moins à perdre de sa défaite que de son triomphe. Le dégoût y est l'affect qui permet le rabaissement de l'objet contre la tentation œdipienne incestueuse. Cette assumption de la haine est accompagnée de vécus de déréliction massifs et d'une régression pulsionnelle qui valorise les plaisirs enfantins du goûter sucré – mais le fait sur le mode de l'avidité, « ce désespoir du plaisir » dit Adam Phillips – qui barre l'ouverture libidinale à l'autre, au profit des seuls auto-érotismes. On pourrait soupçonner que d'autres enjeux plus archaïques se trouvent réactivés dans ce véritable rebroussement pulsionnel qui confine au narcissisme. Séléna souffre intensément, cependant elle réfléchit, elle explore, elle pleure et elle associe.

Dans « Se sentir seul » qui est le meilleur texte de Melanie Klein²³ selon Jean-Claude Arfouilloux²⁴, elle répond à « La capacité d'être seul » de Winnicott.

Elle fait *du sentiment interne de solitude* « le résultat d'une aspiration universelle à connaître un état interne parfait, inatteignable » qui, quelles que soient les gratifications apportées par les relations objectales dans l'enfance, restera la nostalgie d'une relation idéale à la mère, en-deçà du langage, donc de la différenciation du sujet, une aspiration à être pleinement compris sans avoir à communiquer.

Séléna devine cette nostalgie et elle la déteste, c'est exactement le contraire affirme-t-elle de ce qu'elle veut et de ce qu'elle pense. Elle désavoue viscéralement les regrets qu'elle a de la complicité tendre et joyeuse avec sa mère, de l'époque où elles se comprenaient sans se parler, où elles se trouvaient réciproquement belles, gentilles et intelligentes. Le tain du rutilant miroir narcissique dans lequel elles se contemplaient côte à côte,

23. Klein M., « Se sentir seul », *Envie et gratitude, et autres essais*, (trad par V. Smirnoff et coll), Gallimard, 1968.

24. Arfouilloux J.-C., « Celui qui ne cessait de m'accompagner », *NRP*, n° 36.

chacune pour elle mais aussi de façon croisée, le reflet de l'une gratifiant l'autre, aurait-il disparu ? Séléna serait-elle passé de l'autre côté de ce miroir réduit désormais à une simple vitre transparente et sans indulgence où c'est maintenant face à face qu'elles se mesurent impitoyablement. Désormais elles sont séparées par cette vitre, qui devient l'objet symbolique de l'inévitable et douloureuse séparation.

En séance elle commence à avoir un soupçon au sujet de la haine qui l'a envahie. Et si c'était pour empêcher la tristesse des regrets ? Dans ses idées noires parfois elle veut mourir pour ne plus être victime du chagrin incommensurable quand elle réalise que le bonheur de l'enfance c'est terminé. Elle trouve alors bizarre et absurde de vouloir mourir pour arrêter ce qui est déjà fini et contre quoi elle ne peut rien, c'est plus fort qu'elle, elle se sent emportée en chute libre sur le tobogan de la haine. Ça lui fait venir de chaudes larmes dans son lit la nuit et en séance. Je lui dis « la haine c'est un bouclier contre l'amour ». Elle acquiesce et elle ajoute que la solitude aussi c'est contre l'amour. Elle ne supporte plus ses parents alors elle s'isole à la maison, mais elle est également incapable d'aller vers les autres. Elle se sent condamnée à rester seule. Elle avoue alors qu'elle s'écrit des lettres d'injures qu'elle lit et relit jusqu'à la pire détestation d'elle-même. Elle est maintenant convaincue que c'est elle-même qu'elle hait, avec ses parents c'est plutôt de la colère qu'elle éprouve.

Le cercle de craie qu'elle dessine pour soi-disant empêcher les intrusions de sa mère est aussi le périmètre dans lequel elle la retient malgré elle. Elle croit veiller à limiter toutes les effractions maternelles mais elle est stupéfaite de découvrir, que si elle n'y réussit pas toujours, c'est que parfois elle se surprend à les souhaiter, à en avoir besoin comme gage d'amour et même à les provoquer.

Elle commence à soupçonner l'ambiguïté de sa solitude. Ce n'est peut-être pas seulement un refuge contre sa mère mais le lieu où elle la garde secrètement, un lieu tellement sacré qu'elle empêche aussi qui que ce soit d'y pénétrer. Là où d'autres adolescents se précipitent dans toutes sortes de relations, y compris virtuelles, pour échapper au sentiment de solitude, Séléna elle, se vautre – c'est son mot – dans sa solitude. Elle s'interdit tout commerce avec les garçons, et elle n'a pas d'ami(e)s, elle a bien sûr des camarades de classe mais les relations restent superficielles. Elle redoute de ne pas s'en sortir, de rester seule avec la haine et les idées noires. Elle se demande comment on fait pour être avec les autres. Comment on fait pour devenir amie, amoureuse, joyeuse. Elle, elle se sent toujours triste, en colère et ne pense qu'à manger et à se faire du mal.

Le sentiment de culpabilité n'est au fond rien d'autre qu'une variété topique de l'angoisse écrit Freud²⁵... il coïncide avec l'angoisse devant le surmoi. Le moi est devenu masochiste et le besoin de punition trouve son accomplissement dans le recours à la solitude, véritable impasse diabolique. Elle protège mais elle isole, elle permet de se démarquer mais elle entrave la réelle expérience de l'altérité, elle cautionne le discrédit narcissique dont elle se fait à la fois la cause et la conséquence. Mais parce que l'adolescence est le temps de la séparation, la solitude est en partie indispensable à la rencontre avec soi-même, qui nécessite l'élaboration du renoncement à l'enfance et cette traversée éprouvante fait de l'adolescence une période à hauts risques. Espérons – ce qui à l'aune de l'analyse signifie travaillons –, que cette belle au bois dormant, une fois élaboré son complexe de solitude acceptera de se laisser réveiller par un prince forcément charmant, un homme qui pourrait lui dire avec les mots de Ronsard :

Réchauffons-nous, ma gentille maîtresse,

Aux plaisirs des combats amoureux.

Pressez mon col de vos bras dépliés,

Et maintenant votre mère oubliez.

Si l'objet se construit initialement dans la haine, il n'est pas étonnant que la haine soit aussi l'affect de l'adolescence qui reconsidère douloureusement donc reconstruit ses objets primaires et ce faisant se construit elle-même contre eux, tout contre, mais assez loin quand même pour asseoir une nouvelle conscience identitaire.

25. Freud S, « Malaise dans la culture », op. cité, p. 322.

Et enfin c'est avec un fragment de la cure de Jeanne que je vais terminer ces présentations cliniques qui explorent différents enjeux inconscients de la solitude. Si Jeanne a elle aussi dessiné son cercle de craie virtuel, ce n'est pas du tout pour délimiter un espace refuge à l'intérieur du cercle mais bien pour établir le périmètre d'une zone totalement interdite, à elle en premier lieu. Sa phobie de la solitude la contraint à se tenir strictement à l'extérieur du cercle si elle ne veut pas être confrontée à des angoisses très désorganisantes. La fin de son analyse va déclencher un épisode de régression spectaculaire qui sera à l'origine d'une réélaboration de toute sa cure à la lumière de la place qu'occupe la redoutable solitude dans sa vie psychique et dans ses conséquences dans le réel.

Jeanne envisage la fin de son analyse. J'y suis favorable. Elle se sent bien, apaisée, très loin des angoisses épouvantables qui l'avaient conduite en analyse il y a 12 ans avec la demande explicite de se souvenir des épisodes traumatiques de son enfance. On les lui avait racontés mais elle n'en avait pas le moindre souvenir.

Les représentations incertaines et fragmentaires qu'elle a pu construire en association à ses nombreux rêves et de façon encore plus déconcertante pour elle, au fil de ses innombrables lapsus et actes manqués, lui ont progressivement « redonné un peu de l'enfance qu'elle avait perdue » selon ses mots, même si elle n'a pas retrouvé les souvenirs précis et cohérents qu'elle avait espérés et auxquels elle a fini par renoncer tranquillement.

Elle fixe approximativement la date de la dernière séance ce qui va déclencher un épisode de régression assez remarquable. Elle fera trois rêves consécutifs qui vont illustrer d'une façon étonnante les différents aspects de la régression temporelle, et formelle pour les plus faciles à repérer mais également topique, les trois étant d'emblée « conjointes et combinées dans les formations psychiques » comme le spécifie Laurence Kahn²⁶.

Un premier rêve d'angoisse campe un enfant, avec un problème autour de la parole, un décalage entre l'articulation de la bouche qui semble dire une chose et ce qui est dit qui est totalement différent, « comme si le mot ne valait pas pour un mot » dit-elle. L'horizon de la séparation génère donc une angoisse qui va briser les repères sémantiques habituels jusqu'à une sorte de fracture sensorielle entre ce qui est « vu être dit » comme en langage des sourds et ce qui est dit mais qui semble hétérogène. Cette décomposition du langage, qui pour sa part la plus consciente sème un doute sur ce qu'elle a pu dire de son désir d'arrêter sa cure, lui évoque un autre rêve probablement fait juste après. Irritée contre sa fille aînée elle est en train de lui parler mais les mots qui sortent de sa bouche sont des paquets, des petits paquets bien ficelés, des paquets de nourriture. La régression jusqu'à l'image visuelle hallucinatoire traite les mots comme des choses. Je lui fais remarquer la dimension agressive – si rare chez elle – en disant simplement : « tiens prends ça ! »

Elle associe alors à ce qu'elle a vécu la veille avec son mari. Leur relation ancienne, agréable et a-conflituelle est devenue en une soirée le théâtre – de son fait – d'une série d'agressions sournoises, insidieuses plus que directement violentes, comme si elle voulait l'humilier, le démolir. Elle est stupéfaite de s'être à ce point sentie méchante, ça ne lui ressemble pas du tout, et même cruelle, elle cherchait « à le réduire à rien » dit-elle.

Un autre rêve suivra, qu'elle qualifie de « rêve éclair comme une déflagration ». « Il y avait des parents avec des enfants, plutôt des gens de différentes tailles, ... pas sûr que c'étaient des personnes en fait. C'était comme s'il fallait réunir une petite grenouillère, il fallait en faire un seul morceau, pourtant elle n'était pas déchirée, mais pas vraiment entière non plus. C'est l'idée qu'il y avait peut-être un bébé dans la grenouillère qui a provoqué un choc bouleversant parce que dans l'image qu'elle voyait le vêtement était vide, il n'y avait rien dedans, en tout cas rien d'entier. Ça m'a sorti du rêve dit-elle comme si le rêve n'allait pas pouvoir contenir toute l'émotion ».

La séparation annoncée morcelle le moi, active des motions pulsionnelles destructrices et engage un trouble du langage qui durera plusieurs semaines. Elle ne trouve plus ses mots, ne finit pas ses phrases, elle a l'impression que quand elle parle ce sont encore des sortes de paquets ficelés que sa bouche projette ici sur le divan mais surtout que ces mots lui sont parfaitement étrangers. Elle éprouve des sensations effrayantes comme si

26. Journée sur la régression non encore publiée.

le monde allait s'ouvrir sous elle, elle vit avec l'impression de s'accrocher à tout, y compris à son mari. Elle développe alors une excitation sexuelle sans précédent, son mari s'en amuse mais elle, elle craint d'en devenir folle. La satisfaction sexuelle n'entraîne non seulement aucun apaisement, mais au contraire alimente une nouvelle excitation. Elle décrit la véritable terreur de n'avoir plus de satiété, de n'être qu'une tornade de désir et le sentiment terrifiant d'être seule au monde, livrée à sa folie. La seule chose qui la calme pour un temps, c'est d'être touchée, maintenue un peu fermement.

Un troisième rêve la fera associer sur une composante particulière de sa vie.

Elle ne sait pas être seule, elle n'est jamais allée seule au restaurant ni voir une expo ni même boire un café. Mais elle a toujours su ça d'elle et jusque-là elle s'en est accommodée, considérant cette nécessité comme un aspect de sa personnalité mais pas un véritable problème. Mais voilà que maintenant elle se sent à la fois enfermée, prisonnière, et abandonnée, « c'est comme une menace de mort » dit-elle. Elle réalise alors que depuis le temps où elle vient en séance, elle n'a jamais visité le quartier. Elle a toujours fait « du porte à porte » dit-elle.

J'entends le nouveau rêve particulièrement éprouvant, comme une représentation des différents aspects de l'*Hilflosigkeit*. Je ne citerai que quelques extraits de ce rêve bien trop long pour que je l'évoque ici dans son intégralité.

« À un moment dit-elle je me retrouve devant une paroi vitrée il me semble qu'une silhouette vient vers moi... il y a une notion d'inaccessibilité, je ne sais pas comment on fait pour passer de l'autre côté... je cherche affolée et d'un coup les sanglots arrivent et je me sens m'effondrer, je tombe, je me replie sur moi en fœtus, c'est une détresse totale. Je suis face à quelque chose d'insurmontable, je ne peux pas, c'est impossible... C'est de l'impuissance totale... Tout paraît loin, inaccessible. C'est en hauteur mais ça doit vouloir dire que je suis si petite... C'est le désespoir de la solitude... Je suppose que la silhouette c'est ma mère, j'ai envie de dire c'est pas un homme mais c'est même pas sûr que la silhouette représentait une personne, peut-être une fonction, une relation... mais c'est flou... J'y mets pas une personne particulière, ça pouvait représenter le côté hermétique de l'autre, son inaccessibilité. Je pense à ma mère qui dans ses crises pouvait être dans un tel état qu'il y avait comme une vitre infranchissable, j'étais de l'autre côté, toute seule. »

Cette régression durera plusieurs semaines. De nombreux rêves nous feront faire un voyage, non pas dans un temps reculé qui aurait existé, mais me semble-t-il dans ce que les traces mnésiques d'expériences immémoriales de déréliction originaire ont organisé comme scénario fantasmatique au moment de la séparation qu'allait entraîner la fin de la cure. Dans sa phase la plus aigüe la désorganisation a suscité des angoisses terrifiantes, des troubles du langage, une perte de poids inquiétante une sensation d'avoir tout le temps froid malgré l'excitation sexuelle intense, dont elle pense que c'était pour ne pas sombrer, ne « pas partir » dira-t-elle aussi. Elle n'a jamais pensé qu'elle allait mourir mais elle s'est sentie bizarrement tout proche de la mort à plusieurs reprises. Le bouleversement a été si intense qu'elle ne se reconnaissait plus. Elle a eu un jour, c'était dans « la remontée » comme elle l'appellera, une émotion extrêmement forte. Elle a vu son mari, vraiment vu dit-elle et pour la première fois de sa vie elle lui a dit qu'elle l'aimait, avant elle aurait trouvé ça niais. Elle s'est mise à explorer le quartier, ce que j'ai entendu comme le besoin de s'imprégner de ce qu'elle allait quitter.

L'ensemble des représentations mobilisées pendant toute cette régression évoque la détresse originaire, que Freud décrit dans l'*Esquisse* comme un mécanisme universel lié à l'imaturité de « la personne en *désaide* ». Le choix des termes utilisés par Freud met l'accent sur le mécanisme quasi physiologique qui sous-tend les relations originaires encore loin du domaine intersubjectif dont elles seront le ferment. Dans ces temps originaires il ne s'agit pas d'un bébé et de sa mère mais « d'une personne en *désaide* » et d'un *Nebenmensch* – n'importe qui pourvu qu'il soit en mesure d'accomplir l'*action spécifique* « pour la personne en *désaide* ». L'action qui va permettre à l'enfant en détresse de produire la modification interne qui va le soulager.

N'est-ce pas la place du psychanalyste d'être ce *Nebenmensch*, cet autre quasi anonyme qui va permettre au patient d'accomplir lui-même la modification interne qui va le soulager ? Et dans l'œuvre de soulagement – dans le processus analytique donc – il y a me semble-t-il le traitement incontournable du complexe de solitude en tant qu'il est une mise à l'épreuve du narcissisme du sujet (Rosolato).

Ce qui soutient l'effort de l'analyste face au désespoir mélancolique, au marasme de la dépression, à la folie du masochisme, à l'insistance de la pulsion de mort qui chacun à leur façon brisent les liens mais organisent tous des sentences de solitude – jusqu'à faire croire qu'aimer et être aimé ne serait qu'une valeur ajoutée à la vie –, c'est que lui, l'analyste n'est justement pas que seul. Parce que la conviction éprouvée dans les rets de sa propre expérience analytique peut être relativement partagée avec d'autres, elle l'accompagne, le stimule et le protège si besoin est de ce que la solitude arrimée au réel ou perdue dans les profondeurs de la dépression peut convoquer de tentations empathiques.

La solitude, celle qui vient chercher son sens dans l'analyse, qui demande sa résolution ou au moins l'apaisement de la souffrance qu'elle génère, est me semble-t-il toujours liée aux séparations dont Michel Gribinski a fortement montré combien elles ne pouvaient être qu'imparfaites.

La névrose utilise ses pires armes et les scénarios les plus fous pour ne pas se séparer, et de fait contraint à la solitude qui sous son apparence fréquente de mortelle tranquillité est le lieu de tous les conflits pour ne pas perdre sa mère morte comme Bertrand ou comme Séléna en refusant de quitter son enfance ou comme Jeanne en organisant toute sa vie pour éviter la rencontre fatidique avec ce qui sépare.

L'antonyme de la solitude n'est pas la plénitude qui n'en est qu'un aspect défensif. C'est en revenant à Winnicott et à sa capacité d'être seul que l'antonyme de la solitude m'est apparu comme étant la relation, le lien avec tout le paradoxe que pour supporter et aimer la solitude il faut en avoir fait l'expérience à côté d'une présence rassurante mais non invasive. Expérience que parfois l'analyse contribue à construire.

Les analystes de l'AFP à Lyon
Journée de Lyon
Samedi 10 mars 2018

S'opposer

*Loïc Brancart, Françoise Dejour, Marie Dessons,
Françoise Laurent, Claire Petit, Dominique Suchet*

« I would prefer not to » « Je préférerais ne pas ». Quelques fois – ainsi que Bartleby avec son affirmation négative – s'opposer immobilise l'objet autant que le sujet, ralentit le mouvement de la vie, décourage les investissements. L'opposition, qu'elle soit adressée ou interne, est surtout une opposition suspendue entre vie et mort.

D'autres fois l'opposition est tapageuse. Elle semble prendre le parti de la destruction. Elle donne voix à la haine mais aussi à l'amour qui tout autant la nourrit. L'enfant opposant, l'adolescent révolté, l'amoureux agressif, ou toutes les formes de subversion contre l'ordre tyrannique cachent mal derrière la violence ou l'acharnement à détruire la demande et la plainte adressées au monde insatisfaisant et menaçant.

Vie et mort ; amour et haine. Peut-on dire alors, que s'opposer est un mouvement double ? La colère de l'enfant œdipien, le refus de l'anorexique, la réaction thérapeutique négative ou même le négativisme psychotique, témoigneraient-ils chacun à leur façon des diverses modalités qu'Éros et Thanatos trouvent pour se lier en dévoilant l'échec ? L'opposition au changement serait-elle l'autre face de l'attachement intraitable aux premiers objets ; et l'affrontement « à mort » serait-il la victoire d'un désir incoercible ?

C'est le paradoxe du cri d'Antigone. L'intransigeance de son désir dans l'opposition révoltée contre l'ordre inique de la cité n'est-il pas au service d'une aliénation interne qui conduit sans frein à l'accomplissement incestueux dans la mort.

Un tel paradoxe réside, silencieux, au plus profond de toute vie psychique, dans ses fondements les plus secrets où chaque progrès, toujours, s'initie par une opposition, mais où chaque mouvement semble rencontrer l'obstacle d'une force contraire rappelant que « quelque chose dans la pulsion s'oppose à la pleine satisfaction ».

Cette modalité économique où tout progrès nourrit sa propre opposition, reste le prototype des avancées de la vie psychique. Ainsi dès l'origine le refoulement promeut l'inconscient par des *contre*-investissements. Et si ceux-ci montrent le chemin aux sublimations et donnent un ancrage au futur surmoi, ils ouvrent également la voie aux formations réactionnelles qui se fixent dans le caractère et s'opposent au mouvement de la vie.

L'opposition se résout dans des substitutions, depuis le secret et le mensonge de l'enfant nécessaire à sa pensée propre jusqu'à la négation dans la cure qui signifie l'acceptation de la levée du refoulement. De même le transfert, levier du traitement, peut devenir l'agent de la résistance et s'opposer à la mobilité des transformations psychiques. Et c'est pourtant encore avec une opposition qu'est assurée la possibilité de la cure analytique quand l'analyste oppose le refus à la réalisation transférentielle.

S'opposer, un acte psychique nécessaire à la mesure du détour que la vie impose à la mort.

Introduction

Françoise Dejour

S'opposer : partons de l'étymologie du verbe opposer, de sa racine latine « *opponere* » qui signifie à la fois « placer », « exposer » et a contrario « contrer ». Ce double mouvement est très intéressant, les signifiants se dialectisent.

C'est une forme réflexive dans le sens de contre soi ou de soi contre l'autre. Une partie de moi s'oppose à une autre, c'est l'opposition interne, contre l'autre, c'est l'opposition externe. Nous entendons dans ce titre – *S'opposer* – un acte psychique.

Différents chemins s'offrent à nous pour notre réflexion aujourd'hui à différents niveaux de la vie psychique : il y a le niveau œdipien, le niveau archaïque objectal et le niveau pulsionnel. Les uns et les autres vont se croiser, se rencontrer, voire s'opposer.

Au cours d'une cure analytique l'opposition s'entendra-t-elle du côté de l'analyste comme un refus dans la cure ? Du côté du patient, comme une résistance ou comme une réaction thérapeutique négative ?

Comme vous avez dû le voir sur notre affiche la figure d'Antigone a résonné en nous. L'analogie entre Antigone et la psychanalyse est classique bien que Freud l'ait peu évoqué ; il s'en est tenu à l'histoire d'Œdipe (découverte du complexe d'Œdipe dans la sexualité infantile) jusqu'à la mort de ce dernier mais pas à celle de sa fille Antigone qui est aussi sa sœur.

Sophocle nous livre une pièce magistrale et exaltante sur la suite de l'histoire d'Œdipe portée par Antigone et son destin.

Antigone nous fait vivre une véritable dualité des forces pulsionnelles entre celle de la vie et celle de la mort sur fond d'opposition « radicale ». Le NON d'Antigone, son cri pour le dire venant des profondeurs de son âme, de cette femme révoltée qui ne lâchera rien de sa position « d'opposition » jusqu'à la mort ; « Je suis là pour dire non et pour en mourir », crie-t-elle à Créon. Antigone, c'est la piété filiale, la féminité refusée, la révolte politique. La solitude d'Antigone se retrouve par analogie dans toute situation où l'homme se retrouve seul face à lui-même et contre lui-même.

Je ferai un petit détour sur l'histoire d'Antigone pour une mise en relief des questions que nous allons travailler ce jour. D'abord elle, une femme, elle ose pousser, forcer les portes du sénat, lieu réservé exclusivement aux hommes politique et de loi de la cité pour dire sa colère contre la famine et la maladie qui sévissent à Thèbes, mais surtout contre la guerre fratricide qui oppose Étéocle à Polynice. Elle se bat comme un homme, courant tous les jours à l'Agora où elle crie, un cri provenant de ses entrailles, un cri d'outre-tombe qui attire la foule, foule qui la soutiendra jusqu'à la fin. Ce cri d'oiseau étrange se répètera. Henry Bauchau, dans son livre sur Antigone, en fait une belle analyse.

Lorsque Créon proclame une sépulture pour Étéocle mais la rejette pour Polynice qu'il condamne à être laissé, à même la terre aux rapaces, sans sépulture, Antigone s'élève contre cet ordre politique humain qui est une insulte à l'ordre divin. Arrêtée, amenée aux juges elle est condamnée par Créon à être enterrée vivante dans une grotte.

Au NON d'Antigone s'oppose le NON de Créon. Si la première ne transige pas, le second, d'abord intraitable même devant les arguments de Tirésias, finira par céder et s'en remettra aux lois divines : « céder pour moi est terrible, dit-il, mais résister pour aller ensuite avec colère me heurter à un désastre est impossible aussi ». Le destin est là, la fin de la filiation incestueuse s'opère selon un désir de dire non à la vie et oui à la mort.

Je reprendrai l'analyse qu'en fait Dominique Suchet faisant le lien entre le signifiant du non d'Antigone et le non à une fin d'analyse, à une fin tout court du vivant.

Je cite Dominique : « Derrière le conflit manifeste entre la loi politique et la loi naturelle que peut figurer l'opposition entre Créon et Antigone se dessine un autre conflit, celui de deux sources et de deux destins de l'attachement de l'amour et de la haine [...] Le refus de Créon se nourrit de l'horreur selon lui de devenir, en cédant, comme une femme face à une Antigone triomphante, elle, comme un homme. Son changement est son acceptation de sa propre féminité ».

Créon cède à une acceptation de sa douleur et de sa féminité. Alors, ce qui ne cède pas, ne renonce jamais, serait-ce la racine œdipienne incestueuse du désir ? Ou bien ne pas céder est-ce comme pour Antigone se soumettre à la force indéfectible de son fantasme, le reconnaître. C'est ce que Freud écrit en 1937 sur l'inaçhèvement des cures. Qu'en est-il pour l'analyste ? Peut-il ne céder en rien sur son désir sans que cela repose sur un déni de la mort et de l'inceste ? Si le parcours transférentiel est bien celui du renoncement, comment Lacan pourra néanmoins faire une autre interprétation et promouvoir un « pur désir de l'analyste » qui ne renonce pas en lien au pur désir d'Antigone dans ce désir de mourir... Nous en parlerons peut-être dans notre discussion.

Allons alors encore plus loin dans notre réflexion de ce jour. Comme nous allons l'entendre au travers des textes de nos collègues, il y a la dialectique de ce dualisme pulsionnel, de l'archaïsme de cet acte psychique et de ce qu'il se passe au cours d'une cure entre analyste et analysant, soit au niveau transférentiel et contre-transférentiel.

Pontalis dans « Non, deux fois non », analyse la RTN, comme un RE-Action, une action contre, une réaction au transfert quand les résistances font masses. Elles seraient maîtres de l'autre et renverraient à la mère toute-puissante, à un vécu infantile où il y a peu de place pour les mots et trop pour les actes, une violence non verbalisée mais actée. Les mots ne circulent plus. « Guérir la mère folle à l'intérieur de soi » face à un excès de mère en soi, alors il n'y aurait qu'une seule réponse : LA RÉACTION, écrit Pontalis. Freud en parle pour la première fois dans *L'Homme aux rats. Remarques sur un cas de névrose de contrainte* et dans l'échec dans la réussite avec les deux femmes Lady Macbeth et Rebekka West...

Ne jamais pouvoir dire oui, jamais non, nous ont renvoyé à deux références littéraires reprises par Pontalis : dans « L'affirmation négative », il se réfère à l'histoire de Bartleby et de Kohlhaas, deux cas de psychotiques différents dans leur façon de ne pas pouvoir dire oui ou non. Il nous rend fou ce B. C'est l'incarnation du travail obstiné de la pulsion de mort. Et ce roman de Zorn, *Mars*. « Je suis jeune et riche et cultivé ; et je suis malheureux, névrosé et seul... » qui vous laisse enfin sans voix : « Partout où ça fait mal c'est moi ». De ces références on peut percevoir ce que pourrait signifier une RTN : ne rien perdre, ni l'objet, ni être perdant soi-même.

Rompre avec son analyste, c'est le garder, ce qui n'est pas du tout la même chose que de s'en séparer. Nous rejoignons ainsi un texte d'André Beetschen, « La pulsion de mort et le destin de la répétition délétère », à propos d'un NON : « plutôt être malade que de tomber guéri », dire non au progrès de la cure nous entraîne vers la question de la destructivité. Je pense qu'il nous donnera ce jour son éclairage avec son texte « Du contre au non, formes de négativité ».

« Pas de compromis », suggère Bruno Reboul. En effet dès le début de la vie l'opposition est garante de progrès. Piera Aulagnier l'a bien montré dans « Condamné à investir » : le « je », l'affirmation de soi est une opposition à l'intrusion. C'est un autre chemin que celui du droit au secret. L'enfant se construit en s'opposant par, notamment, l'utilisation du mensonge. Le mensonge est un détournement habile de la soumission, un beau « pied de nez » à la lutte contre celle-ci.

Si le non peut construire il peut détruire, notamment au moment de l'adolescence... (anorexie mentale, etc.)

Depuis les études sur l'hystérie, jusqu'aux textes métapsychologiques, l'opposition parcourt l'œuvre freudienne. Elle apparaît ainsi au cœur de la deuxième théorie des pulsions – entre la pulsion de vie et la pulsion de mort, entre l'amour et la haine – tout comme dès l'origine de la vie psychique en tant qu'opposition fondatrice. Or, si les forces d'opposition prennent souvent la forme de résistances, qu'en est-il du refus de la cure lié à l'opposition originaria propre à la vie psychique ?

Solange Carton l'affirme, l'opposition est jusque dans la parole « puisqu'il faut parler » ; elle est là avec le devenir conscient.

Dans son texte sur la négation (1925), Freud reprend cette question de ce qui est nié et qui *arrive* à la conscience : « ma mère ce n'est pas elle », donc c'est ma mère... C'est une manière de prendre connaissance de ce refoulement, mais de là à l'admettre...

Freud écrit dans « Analyse avec fin et analyse sans fin » qu'il n'y a pas de fin en soi dans une cure mais que c'est grâce au transfert et à l'acceptation de la levée du refoulement qu'analyste et analysant travaillent ensemble. Il insiste sur le fait que l'analyste devra pouvoir dire **NON** et se laisser « perdre » voire « détruire » par le patient (Ferenczi dit « démolir »).

Quelle liberté que de pouvoir dire **NON**. Mais cela nous amènerait encore sur d'autres chemins de pensée, notamment philosophiques. Mon association ira vers Camus dans *L'homme révolté*. L'esclave va dire oui encore oui au maître mais un jour il y a un trop, l'insupportable est ressenti et, de là, il peut dire NON et devenir libre... Il dit oui et non et montre la limite.

Camus : « *Qu'est-ce qu'un homme révolté ? Un homme qui dit non. Mais s'il refuse, il ne renonce pas : c'est aussi un homme qui dit oui, dès son premier mouvement. Un esclave, qui a reçu des ordres toute sa vie, juge soudain inacceptable un nouveau commandement. Quel est le contenu de ce « non » ?*

Puisqu'il faut parler

Solange Carton

Elle dit non à toutes mes interventions, et souvent elle s'oppose par le silence : je dis « s'oppose » parce que longtemps j'ai senti celui-ci hostile, réfractaire, avant que j'arrive à l'écouter. Mais c'est une reconstruction temporelle que j'opère là, car deux régimes du silence, tout au long de la cure, ne cesseront d'alterner.

Depuis qu'elle est sur le divan, les « bataillons » du contre-investissement ont grossi en force¹. Auparavant, des séances en face à face avaient soulagé une détresse aiguë, provoquée par des conditions qui furent traumatiques. En ces débuts, il y eut quelques rares évocations de son enfance et de ses parents : au-devant de leurs préoccupations et de leurs actions, la « faim » des autres, la détresse et l'hostilité du monde extérieur. Dans plusieurs démarches, elle devait parler en leur place, pour ce qui concernait ses soins ou ceux de sa fratrie. La langue que l'on dit maternelle n'est pas pour elle, les mots des parents pour d'autres maux. À elle de se débrouiller avec sa détresse et son « hostilité primaire »², puisqu'en elle, rien qui soit susceptible de s'opposer à la vie. En tout, à ses tourments, à ses questions, aux demandes de jeux, ils répondaient : « C'est compliqué ».

Elle dit : « Non, ce n'est pas le bon mot », et j'ai fini par m'y attendre. Ce n'est pas le *bon*, c'est le mauvais, à cracher. Plus justement, à recracher, après les avoir pris en elle, triturés, malaxés, disqualifiés. Les siens, en « corrigeant », continuent de creuser le chemin, mais plongent dans le vague, l'obscur, la déqualification, puis s'éteignent. Un jour que j'avais ouvert la porte-fenêtre, elle me demande de « la fermer » : elle éprouve une sorte de panique, et se demande si ça vient de ce que des choses peuvent entrer, ou sortir. Cela la fait associer sur sa fille qui pleure toujours à certaines berceuses. « J'étais épuisée quand elle était bébé », dit-elle. Elle tétait tout le temps : je la mettais à l'autre bout de l'appartement pour pouvoir dormir ». Pour ne pas entendre, et résister à la demande. Dans l'enfance, quand elle était submergée par ses montées de colère, son recours était de courir dans son lit pour dormir. Le but en était un retour au calme, dit-elle. Sans rêve, sans mot et sans image.

Longtemps son « non » est un agir, qu'elle n'entend pas. Il n'est pas négation à une interprétation ponctuelle de l'analyste qui relèverait d'une forme de mise en contact avec le refoulé. Il en est le précurseur, dans des modalités pulsionnelles orales, expulsant dans le monde *extérieur* « tout le mauvais, l'étranger au moi [...] pour lui tout d'abord identique », dit Freud dans « La négation »³. Dans « Pulsions et destins de pulsions », c'était aussi l'objet en tant que pourvoyeur de stimuli qui était opposé au moi⁴.

La perception, Freud y a insisté, « n'est pas un processus purement passif »⁵. Le moi, par les organes des sens situés derrière le pare-excitant⁶, va déguster « les stimuli externes pour, après chacune de ces incursions tâtonnantes, se retirer de nouveau »⁷. La tâche du *Nebenmensch* sera aussi de contribuer à l'érection du pare-excitant, quand il est lui-même « fauteur d'excitation ». Mais c'est aussi de l'intérieur qu'affluent de grandes

1. Freud S. (1938), « Abrégé de psychanalyse », *OCF XX*, PUF, p. 275.

2. Freud S. (1930), « Le Malaise dans la culture », *OCF XVIII*, PUF, p. 298.

3. Freud S. (1925), « La négation », *OCF XVII*, PUF, p. 169.

4. Freud S. (1915), « Pulsions et destins de pulsions », *OCF XIII*, PUF, pp. 181-183.

5. Freud S. (1925), « La négation », *op. cit.*, p. 170.

6. Freud S. (1920), *Au-delà du principe de plaisir*, *OCF XV*, PUF, pp. 298-299.

7. Freud S. (1925), « La négation », *op. cit.*

sommes d'excitation, que l'« être de la prime enfance n'est [...] pas équipé pour maîtriser psychiquement »⁸, et c'est également la tâche du *Nebenmensch* que de contribuer à les lier.

Mathilde préfère ne pas se souvenir, me dit-elle un jour. Mais, à l'inverse de Bartleby, l'affirmation négative dans la cure est-elle susceptible d'ouvrir à autre chose qu'à l'immobilisation psychique, chez l'analyste et l'analysant ?

La psychanalyse, elle en a eu une vague idée par le passé, elle ne veut pas en lire, et finit par dire un jour qu'elle se méfie de ses théories.

Souvent elle dit : « Je savais qu'à ça, vous alliez réagir ». L'analysant cherche toujours à agir sur l'objet de transfert ; mais quand cette action est perçue, par l'analyste ou l'analysant, J.-B. Pontalis y voit un indice que la pensée est plus occupée par la personne de l'analyste que par l'objet. Jean-Luc Donnet, à propos de l'agir de parole, identifie, à l'opposé de la parole associative, la parole compulsive qui « reste accrochée à l'analyste, comme pour agir sur lui ». Ici « *l'agieren* refuse de livrer aussi bien sa signification transférentielle que son capital mnésique. La scène intersubjective en vient [...] à occulter, voire négativer, la scène intérieure »⁹.

Mathilde dit aussi parfois « ça, ça va vous plaire », évoquant alors un souvenir d'enfance. Ce qu'elle imagine que j'attends, et me donne avec réticence. Alors qu'il y avait eu aux débuts, de ces dires de l'enfance, ce qui se vivifie là, c'est le danger de la parole en ce qu'elle puise à l'infantile, à l'infantile inconscient. Et la digue qui s'érige se manifeste dans l'inquiétude d'être folle, sentiment de son enfance qu'elle m'avait tôt exprimé, et qui reviendra tout au long de la cure.

Il est tentant, dans cette reconstruction que j'opère, de me dire que mes mots du début simplement reformulaient des pensées, des états d'affect, pour l'encourager à poursuivre. Mais je n'en suis pas sûre. Ce dont je me souviens, c'est que toute intervention visant à ouvrir vers de nouvelles représentations inconscientes renforçait l'exaspération, l'obscurité du discours, ramenait le doute d'être folle, la disqualification de la méthode, retournée contre elle : « depuis ce temps que je viens, ou je ne suis pas compétente, ou ce n'est pas pour moi ! ».

Mais, où la colère fut virulente, c'est quand j'usai du pronom personnel.

Elle dit : « J'arrivais avec quelque chose à vous dire, et puis vos mots de la dernière séance sont revenus. Vous m'avez dit, je crois, que je vous abîmerais. Et non ! Ça m'est étranger ! Je ne parle pas à vous. Bien sûr, je ne dis pas que ça ne vous fait rien, mais ce n'est pas mon intention. Le cadre ici, c'est autre chose. Si je viens ici, c'est pour m'aider à vivre. » C'est la première fois que son ton est si vif, et je l'écoute me faire un cours de technique psychanalytique me disant que oui, la personnalisation de mon intervention était inappropriée, dénonçant bien inutilement l'intentionnalité inconsciente.

Je me souviens, dans cette précédente séance, avoir dit quelque chose comme « m'ennuyer plutôt que m'abîmer ». Et que j'avais trouvé sa parole plus associative et que j'avais pensé qu'elle parlait à sa mère, et pour la première fois, à l'angoisse de l'intrusion de la mère. Je me souviens aussi qu'elle avait parlé du risque d'abîmer l'autre en parlant, et qu'elle avait fini la séance par la peur de m'ennuyer. C'est là que j'étais intervenue.

C'est quand elle pense à cette séance en venant, que la résistance se saisit de mes mots et me convoque en tant que personne. Mais en me disant que ce n'est pas à moi qu'elle parle, qu'elle n'a pas l'intention de me faire quoi que ce soit, n'est-ce pas à la fois à l'objet qu'elle parle ? Cette parole est aussi susceptible d'être prise transférentiellement dans la lutte contre les effets de l'objet dans le moi, et du moi dans l'objet. Elle a terminé la séance sur l'inutilité de « divaguer ici », de parler de « choses qui n'ont pas de réalité... préalable ».

8. Freud S. (1925), *Inhibition, symptôme et angoisse*, OCF XVII, PUF, p. 261.

9. Donnet J.-L., « Dire le transfert », *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n° 27, *En-deçà des mots*, In press, Printemps 2013, p. 192.

L'opposition de Mathilde dans la cure est d'abord, *via* un accrochage à la relation intersubjective, angoisse de mon activité psychique comme de la sienne, angoisse de leur contact, en risque d'effracter son narcissisme. Mathilde bloque toutes les issues, dans un surinvestissement des frontières entre dedans et dehors. La parole répète la tentative du moi primitif d'expulser tout le mauvais à l'extérieur. Et on pourrait ici tout autant penser à l'excès de silence sur les excitations, qui n'a pas permis de les traiter psychiquement, qu'à l'excès de bruit, qui ont entravé la signification. Le bruit des cris, en mal d'adresse et de signification entre les corps. Et si Mathilde met son bébé à l'autre bout de l'appartement pour ne pas les entendre, c'est qu'elle les entend trop et qu'ils la débordent. Et s'ils font signes, c'est qu'ils ramènent peut-être l'avidité primitive insatiable de tout enfant, qui ne s'est jamais remis de la douleur d'avoir à perdre l'objet¹⁰.

Au dormir pour éteindre et ne plus entendre, sans images et sans langage, répond une image : celle de la plongée sous-marine.

Un jour, elle regarde la pièce, et se sent comme dans un aquarium ; et puis, ce qui me surprend, elle ajoute : « avec un plafond de verre au-dessus ». Comme pour colmater l'ouverture par le haut. Elle a toujours aimé nager ; depuis enfant, elle a longtemps pratiqué la plongée sous-marine. Elle en dit seulement qu'elle s'y sentait à l'abri. Les séances suivantes sont occupées par l'hésitation entre « agir ou ne pas agir », avec la tentation de repli. Comme je proposai, après un long silence, que « c'est pareil ici le mouvement de la parole », elle dira non, puis oui, et associera sur son nouveau plaisir à rester seule chez elle, sans rien programmer à faire. « Ça contraste, dit-elle, avec son travail, où « on lui dicte de parler, de dire ce qui se passe ». Et j'entends que j'incarne cette exigence de parole, qui s'oppose à l'investissement libidinal du moi. Plus tard dans la séance, elle dit « oui c'est peut-être pareil » et associe soudainement : « Je vais vous dire quelque chose qui va vous plaire : quand j'étais petite, parce que ma mère n'a jamais rien dit sur son père, j'ai toujours pensé qu'il y avait une coïncidence entre la mort de mon grand-père et ma naissance, que c'était en lien... Comme j'ai toujours pensé que la Sardaigne était au nord parce que j'entendais qu'elle était de l'autre côté de la mer, et pour moi la mer, c'était la Mer du Nord ». Je suis « saisie », et dis seulement « Un père et une fille ». Elle dit alors : « Je ne pourrais rien dire des relations entre un père et une fille ! » Suis-je, dans mon intervention, identifiée à la mer glacée ? Contribuant à laisser de l'autre côté les pères, morts, en « territoire étranger », dans le monde extérieur ?

Certes, la mer du nord, c'est la mère impassible, occupée ailleurs, qui n'entend pas n'écoute pas, ne répond pas, ne joue pas, ne prend pas soin. C'est peut-être aussi une mère endeuillée. Dans tous les cas, une mer dans laquelle on ne peut pas plonger. Mais elle en contre-investit une autre : la mère folle, et affolante.

Un jour, elle pense à un film qu'elle a revu et qui l'avait bouleversée la première fois. Je suis surprise par son titre, que je retiens mal : *L'influence des rayons gamma sur l'ouverture, ou l'éclosion, de la marguerite*. Il parle d'une mère avec ses deux filles, une mère folle. Elle avait été très « attirée » par le personnage de la deuxième fille... Elle se tait, puis sanglote. Et puis elle associe sur la mère d'un ami, folle aussi. Elle se tait. « Je vais arrêter là, d'égrainer les figures qui me viennent ». Elle se tait encore, longuement. « J'ai quand même la pensée que c'est du poison tout ça ». Je reprends : « poison ». « Oui... les pensées... » Elle pense à ses allergies, « je respire mal depuis que je suis enfant. Eh bien j'ai fait des analyses et oui, je suis allergique. Il y a une vraie raison ! ».

En travaillant cette conférence, je suis allée chercher le synopsis de ce film : il ne s'agit pas de « l'éclosion » mais du « comportement » des marguerites, que la seconde fille étudie. La première, épileptique, reçoit de plein fouet la folie de la mère et la répètera. La seconde, silencieuse, se passionne pour les sciences, grâce auxquelles elle sortira de son mutisme.

10. Freud S. (1932), « La féminité. Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse », *OCF XIX*, PUF, p. 205.

Le souvenir du film suscite une remémoration faisant apparaître une mère-poison, puis une succession de mères-poison – toutes les mères seraient-elles du poison ? L'ébauche de l'objet conduit au poison de le penser, à exclure les pensées du moi. Dans le même temps, la remémoration réalise un déplacement, de l'influence de la mère sur l'influence des rayons gamma, et un dégagement, à l'« excès de mère en soi »¹¹. L'identification à la seconde fille conduit à n'être plus, des deux sœurs, celle qui sous l'effet de la mère a du mal à respirer, il y a ailleurs une « vraie » raison, « objective ».

Mais l'effet de mère à dénier n'est-il que de poison ? Ou plutôt de quelle pâte est fait ce poison, ainsi que le bouleversement qu'il induit ? Quels indices perçus dans le film occasionnent la retrouvaille de l'objet ? Son unique qualité mauvaise n'est-elle pas érigée pour mieux contre-investir le poison, la folie, du désir infantile ; ainsi que la séduction de toutes les mères, et ses effets, affolant la pulsion sexuelle, les activant ? Le silence sur l'objet peut aussi, en ce sens, préserver l'objet, lui aussi marguerite qui s'abîme dans sa passion.

La satisfaction ne sera jamais à la hauteur. Non pas parce que l'objet ne l'aurait jamais apportée. C'est à *tendre* à sa pleine satisfaction que la pulsion refoulée ne renonce jamais, écrit Freud dans « Au-delà du principe de plaisir ». De l'écart avec la satisfaction trouvée par les voies détournées résulte « le facteur pulsant », qui toujours presse en avant¹². En 1912, c'était aussi « quelque chose dans la nature de la pulsion sexuelle elle-même » [qui n'était] pas favorable à ce que se produise la pleine satisfaction »¹³ : en ce sens, cette opposition contribue au maintien de la force toujours pulsante. Et dans la cure, à l'investissement des représentations les plus à même de satisfaire la pulsion.

L'expulsion primitive orale expulse hors du moi dans le monde extérieur¹⁴. Dans cette séance, je fais l'hypothèse que les pensées de Mathilde sont expulsées dans le « territoire extérieur interne », le refoulé¹⁵, où le moi « reconduit l'objet ». La remémoration, insiste Jean-Claude Rolland est un « mettre à l'intérieur », que signifie littéralement le mot allemand d'*Errinerung*¹⁶. Et il est possible que la parole, en ramenant des tréfonds de la mer, la pensée du poison et le poison de le penser, en a diminué sa charge venimeuse, et mortellement attractive. Susceptible, par le frayage creusé, de faire retour sous d'autres formes.

Des années plus tard, elle dit qu'elle a fait un cauchemar. « Quand je fermais les yeux, c'était noir, et je voyais une anémone de mer, avec plein de tentacules, violette... brr ».

Dans le film, certaines marguerites meurent, mais d'autres s'épanouissent en mutations singulières. De ces troublantes mutations, il en est une qui donne des têtes doubles. Et cette éclosion a maille à partir avec le féminin et la bisexualité psychique.

En ce moment, elle raconte à ses filles le conte de *Cendrillon* ; mais le « vrai » conte, celui où les sœurs, pour qu'il entre dans la chaussure, se coupent le pied, et saignent.

Longtemps après, elle a fait un rêve. Elle accouchait : le chirurgien prend le corps du bébé, c'est un garçon, la tête sort, seule, puis les membres séparés, éparpillés. Ensuite glissent facilement des filles. Elle est « catastrophe » par ce qu'il s'est passé, mais elle est la seule à l'être.

Quand elle questionne ses parents, *parce que* ses filles veulent s'inscrire dans la filiation, sa mère refuse de parler, « comme si elle ne voulait pas transmettre la malédiction ».

11. Pontalis J.-B., « Non, deux fois non », *Perdre de vue*, Gallimard, 1988, p. 112.

12. Freud S., « Au-delà du principe de plaisir », *op. cit.*, p. 314.

13. Freud S. (1912), « Du rabaissement généralisé de la vie amoureuse », *OCF XI*, PUF, p. 139.

14. Freud S., « Pulsions et destins de pulsions », *op. cit.*

15. Freud S., « La décomposition de la personnalité psychique », *Nouvelle suite des leçons*, *op. cit.*, p. 140.

16. Rolland J.-C., « La loi de Laviosier s'applique à la matière psychique », *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n° 2, *Dire non*, In press, Automne 2000, p. 21.

Quelle malédiction est susceptible de transmettre la mère ? Celle d'être née fille, « elle qui a envoyé l'enfant dans le monde avec un équipement aussi insuffisant », pense Freud¹⁷. Dans son travail, où elle est conduite à diriger, dire aux autres ce qui ne vas pas, elle a le sentiment que ce n'est pas elle. Un jour elle se souvient d'un professeur au lycée qui lui avait dit que personne ne voudrait se marier avec elle, car trop intelligente. Une trop grosse tête, de trop grands pieds ? Cela dirait-il quelque chose de l'identification œdipienne au père, qui a pris le relais de l'investissement. Que ce soit dans la rivalité pour l'amour de la mère et/ou précipité du père abandonné. Et je repense à sa peur que les choses sortent ou entrent et à sa demande que je ferme la porte-fenêtre, qui renvoie, suivant Monique Schneider, à une des premières modalités défensives rencontrées par Freud dans le champ féminin : expulser, fermer la porte, refuser le remplissage. L'analyste insiste sur le paradigme sensoriel qui sert de modèle à la négation, à la scansion du oui et du non, dont dépendent les modalités de l'ouverture de l'espace féminin¹⁸.

Il y a eu des attentats « au-dehors », des gens veulent aller vivre « à l'étranger » pour se mettre à l'abri. « Mais on n'est à l'abri nulle part ! ». « Je n'ai jamais supporté cette idée que c'est pire parce que ça nous touche personnellement ! » Et je pense que nulle part en effet, on n'est à l'abri de la pulsion, et que l'étranger le plus inquiétant loge en soi.

Il va prendre plusieurs figures organisant des ébauches de fantasmes, de séduction et de scène primitive. L'inquiétant se fera notamment connaître par le souvenir de la pensée magique, une porte qui s'était ouverte, au moment même où elle était en train de penser qu'un homme avec un couteau allait y pénétrer. L'« homme au couteau » réapparaîtra des mois plus tard, dans une soudaine réminiscence : il y a eu un jour un homme derrière la porte qui avait un couteau et voulait agresser sa mère. Elle ne sait pas si elle a vu ou entendu et c'est peut-être elle qui est derrière la porte, dans le fantasme où elle occupe toutes les places.

Elle parle des puzzles qu'elle aime bien faire, que sa mère n'a jamais faits avec elle. Plus loin elle pense à de la dentelle. « J'ai toujours aimé la dentelle... Mais ce n'est pas pour moi. Il faut trop de minutie, trop de patience. Ça me rappelle quand j'avais vu le film « La brodeuse » avec ma fille. Ça m'avait beaucoup plu. Mais j'y pense, ma mère brodait... Elle avait une grande broderie. Ce que j'aimais, j'aime, je ne sais comment il faut dire, c'était les fils, la couleur... Elle retient un sanglot. Et en disant cela ça m'énerve. C'est comme si ça montrait la futilité du sujet. C'est trop facile, à quoi ça mène ». J'ai dit : « Futiles les pensées qui vous viennent ».

« La brodeuse » s'appelle en réalité *La dentellière*, dont le personnage est silencieux et taira la douleur de perdre l'objet aimé.

Du risque vital à penser, à la futilité de penser, le danger s'est amenuisé. La passivité de la parole dans cette séance permet à la langue l'investissement du mot « brodeuse » et, révélant l'objet, en retrouve la sensorialité du contact. Son rythme et sa tonalité font voir le mouvement des mains de la mère qui font bouger les fils colorés, berçant, hypnotisant. La mère calme l'enfant, écrit Laurence Kahn, « non pas en le plongeant dans une immobilité et un silence complets, mais en fabriquant de petits mouvements et de petits bruits qui étouffent les grands bruits et les grands mouvements du dedans et du dehors »¹⁹. Elle dit souvent à présent en arrivant dans le cabinet, la différence de température, de lumière avec le dehors, le calme. Mais ce n'est plus le même calme, celui qui tuait l'excitation. Le silence occupe les séances, mais il est moins souvent opposant.

Un jour elle parle de l'archéologie, susceptible de faire tomber sur des objets abîmés, ou disparus, sur une catastrophe. Elle se tait puis elle dit qu'elle était en train de regarder la pièce, et le dehors, l'intérieur et l'extérieur. Et, brusquement « le père entre » : dans un discours qui a la matérialité d'un rêve. « J'ai eu un coup de fil de mon père hier. Il m'a parlé de son astreinte au travail. Une angoisse m'est venue avant qu'il

17. Freud S., « Quelques conséquences psychiques de la différence des sexes au niveau anatomique », *OCF XVII*, PUF, p. 198.

18. Schneider M., *Le paradigme féminin*, Flammarion, 2006, p. 18 et pp. 172-183.

19. Kahn L., « Le mouvement et l'usure », *NRP*, n° 39, *Excitations*, PUF, Printemps 1989, p. 102.

m'appelle, qu'on retrouve un cadavre enfermé. De fait il téléphonait parce que les toilettes étaient fermées et il avait peur que son ami (amie ?) soit enfermé dedans. Je dis : « Un cadavre à l'intérieur ».

Ce cadavre, qui se fait connaître par un appel, n'est-il plus possible qu'il se taise ? J'ai fait une incursion dans une terre étrangère. Le rite de l'exhumation des morts à Madagascar fait partie du culte des ancêtres. Le cadavre à cette occasion est l'objet de soins et de caresses par les femmes qui le prennent sur leurs genoux, il est secoué par les danses et les chants de la foule qui le porte. Après le changement des lindeux, les vivants le rendent à son tombeau, dont ils obstruent la porte, faisant œuvre de séparation. Ce rite permet au mort d'accéder au statut d'ancêtre, qui dès lors pourra bénir ses descendants, dans toutes les occasions du quotidien suscitant l'appel à son amour et sa protection. Quelques rares interprétations psychanalytiques de ce rite ont été menées, dont celle de Pierre-Louis Pacaud dont je retiens grossièrement pour la suite de mon propos le rattachement au meurtre originaire du père²⁰. Mais les filles n'ont pas tué le père, et on peut envisager qu'il est plus difficile pour elles d'intégrer psychiquement cette vérité originaire. Danielle Marguerit a proposé un équivalent féminin du souhait meurtrier infantile dans le désir refoulé de le déshonorer²¹.

Ce que je veux proposer ici est que le rite permet au mort, dans l'ambivalence des affects qui lui sont attachés, de rejoindre le refoulé, et dans le refoulé la lignée des ancêtres. C'est ainsi que je comprends le proverbe malgache qui dit « les morts ne sont pas morts », témoignant non pas d'une fusion/confusion entre les mondes des vivants et des morts, mais de la survivance psychique de l'objet perdu. Parfois – seulement, la décision de mettre en acte le rite provient de la parole d'un membre de la famille qui dit que dans un rêve, le mort l'a appelé : il a froid, il n'est pas bien où il est. Cette parole est adressée aux autres descendants, et au « devin » qui décidera de la date de l'exhumation. C'est cette parole, et non le rêve lui-même, qui est susceptible d'augurer d'une levée de l'introjection de l'objet perdu, ou, en suivant les travaux de Nicolas Abraham et Maria Torok, de son incorporation mélancolique. Dans la séance avec Mathilde, cet appel du père est repris par la parole sur le « rêve ». Et on peut penser qu'elle est prémices à l'exhumation du père et aux affects ambivalents infantiles qui y sont attachés.

Dans une séance, elle se souvient de la découverte d'écrits, laissés peut-être à son intention, « poétiques ou des élucubrations » – elle ne sait pas. Mais, dit-elle avant d'en parler, « ça n'a plus lieu d'être puisque les personnes ne sont plus là, et puis loin ».

Plus tard, elle retrouve un carton de lettres oubliées qui lui avaient été adressées, adolescente. « Quand on me disait qu'on m'aimait, j'ai toujours pensé qu'on se moquait ».

Mathilde m'avait dit un jour son impression d'être enfermée dans un récit. En me demandant de fermer la fenêtre, était-ce aussi pour que les rumeurs de ce récit n'y pénètrent pas. De ces rumeurs intérieures elle ne m'en dit rien. Quand ce récit reste narration des événements de l'enfance, la cure se désespère, et quand le sujet s'y accroche comme causalité extérieure responsable du malheur, la cure a affaire. Mais ce récit est celui du destin, qu'il s'agit de « faire parler », dit Laurence Kahn. Patrick Guyomard soutient, à l'encontre de Lacan, le non consentement d'Œdipe à son destin, de même qu'Antigone. « La malédiction, écrit-il, Œdipe y consent d'autant moins qu'il la transmet²². » Il maudit ses enfants et se refuse à les délivrer du destin. Le silence de Mathilde sur ce récit conserve peut-être au secret la jonction avec la mère dans la malédiction, et satisfait peut-être une réalisation incestueuse avec elle. Il est dans le même temps voie de résistance à réaliser l'oracle et qui tente d'écrire son propre récit. Et face à Antigone, c'est à la silencieuse Ismène que je pense, la seule dont la tragédie ne dit pas le destin, la seule dont, très tôt, la parole s'évanouit. La seule aussi à admettre sa féminité et tenter un compromis.

20. Pacaud P.-L., *Un culte d'exhumation des morts à Madagascar : le Famadihana. Anthropologie psychanalytique*, L'Harmattan, 2003.

21. Marguerit D., in A. Beetschen, « L'accomplissement et l'atteinte », *RFP*, n° 5, tome LXVII, *Honte et culpabilité*, PUF, décembre 2003, p. 1520.

22. Guyomard P., *La jouissance du tragique*, Aubier, 1992, p. 100.

Un jour, explorant ses mots, tâtonnant, elle s'arrête, exhalant un soupir : « On est quand même bien limité par nos mots, ce ne sera jamais ça ». « Les histoires qu'on se raconte, les contes – non que je dénigre leur importance, ils sont précieux, mais ce n'est pas la réalité ».

J'avais pensé voir dans son rejet de mes mots l'opposition aux mots de ma théorie, prisme par lequel je l'écouterais comme tous les autres, indice de la demande d'écoute, et d'amour, particuliers. J'avais pensé un jour que c'était au père qu'elle disait non, à sa langue que j'avais mise en lien avec la langue de Freud.

J'ai aussi longtemps pensé que son opposition à mes mots, et aux siens, témoignait d'un désir d'accéder à la « chose même », dans l'épreuve toujours recommencée, dit Bruno Gelas, « de la défaillance du langage à représenter une réalité, quelle qu'elle soit, dans ce qu'elle a de plus réel, de plus particulier et de plus unique »²³. Mais je pense que c'est seulement dans cette séance-là, quand Mathilde éprouve la douleur de cet écart, que s'installe la nostalgie de l'*infans*, dans la reconnaissance que le langage est perte, qu'il est en deuil, dit J.-B. Pontalis²⁴. Quand, éprouvant la résistance des mots, elle renonce à la retrouvaille des traces originelles, dans la douleur qui s'arrime à celle d'avoir à parler, qui sépare. Mais la venue de l'*infans* à la langue, insiste Edmundo Gómez-Mango, est dès l'origine ambivalente. C'est elle qui « sépare de la mère, dit son absence » mais aussi, comme l'enfant du *fort-da*, « célèbre son retour »²⁵.

La première expulsion est celle du corps maternel, dont nous avons été expulsés pour la vie, écrit Granoff, vie « que nous devons à cette expulsion même. Là, c'est de ne pas expulser qui serait détruire »²⁶. D'expulsés, nous sommes, d'après la belle expression de Piera Aulagnier, « condamnés à investir », les objets et la langue qui est d'abord celle de l'autre. Et il ne s'agit pas que d'une affaire de mots, qui sont, suivant Dominique Clerc, « investis à l'origine par la motion pulsionnelle, ils en sont, depuis, devenus les représentants »²⁷. Ce qui fait que la cure par la parole est aussi, dit-elle, « traitement *de* la parole par ce qui l'affecte ». C'est-à-dire par ce qui de la motion pulsionnelle, cherche à retrouver les voies de sa satisfaction, en se représentant. L'investissement de la langue entre l'adulte et l'enfant, chez l'adulte et l'enfant, est « compliqué » pour reprendre les mots des parents, par les motions pulsionnelles, à la mesure de la *complication* que la vie impose à la mort.

Dans « Au-delà du principe de plaisir », la complication émane de deux endroits. Du côté des forces extérieures qui ont perturbé le « mourir facile » de la substance vivante élémentaire, l'obligeant à emprunter des « détours toujours plus compliqués »²⁸. Du côté des pulsions de vie, « perturbatrices » en ce qu'elles apportent sans discontinuer des excitations à l'intérieur²⁹. Dans cette fiction, Freud se représente la surface externe de la vésicule comme une écorce, à force d'avoir été perforée, brûlée par l'action des stimuli³⁰. Elle permet de protéger les couches plus profondes, restées vivantes, de « l'influence égalisatrice, donc destructrice »³¹, des quantités d'énergie trop grandes du dehors. Susceptible, ajoutons-nous là, de livrer à l'action interne, extinctive et silencieuse de la pulsion de mort. Alors, dans la fiction que j'ai imaginée pour Mathilde, je me suis dit qu'il avait fallu que la croûte de glace s'épaississe profondément à l'intérieur, ralentissant la perte de chaleur sous-marine. En risque incessant de se fracturer par la force des vents externes et celle des courants internes.

23. Gelas B., « Le poème lorsque la langue défaille », *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n° 2, *Dire non*, In press, p. 78.

24. Pontalis J.-B., *La force d'attraction*, Éditions du Seuil, 1990, pp. 98-99.

25. Gómez Mango E., *La mort enfant*, Gallimard, p. 93.

26. Granoff W., *La pensée et le féminin*, Flammarion, 2004, p. 259.

27. Clerc D., « L'écoute de la parole », *RFP*, n° 5, tome LXXI, *La cure de parole*, PUF, 2007, p. 1327.

28. Freud S., « Au-delà du principe de plaisir », *op. cit.*, p. 310.

29. *Ibidem*, p. 337.

30. *Ibid.*, p. 297.

31. *Ibid.*, p. 298.

La cure par la parole rend de nouveau l'indispensable « glace de mer », l'autre nom de la banquise, souple aux influences des saisons. Par la fragmentation de la quantité, elle remobilise la palpation des stimuli externes, tout comme l'accueil et la liaison de la pulsation interne par la langue. La langue qui est, suivant Jean-Claude Rolland reprenant la métaphore de la vésicule, « organe des sens pour la réalité interne »³².

Plus la langue de Mathilde investit les représentants qui donnent forme à la pulsion, plus les traces du sexuel infantile s'esquissent, et s'effacent, plus est sonore la disqualification de la réalité psychique, qui n'a « plus lieu ». Mais Mathilde raconte des contes à ses enfants, et elle leur parle, de pied coupé et de sang, de guerre et de meurtre – et aussi de prince. On peut y sentir la part de la compulsion à répéter le discours, et l'attention des parents sur les désordres du monde extérieur. Mais cette répétition est traitement psychique qui tend à la représentation de cette vérité-là, atemporelle et pulsionnelle, dans quelque réalité historique ou préhistorique qu'elle s'ancre. Et on peut supposer que dans ce mouvement, elle traite et « interprète » aussi les états et investissements psychiques de ses parents. Les parents, de toute façon, seront toujours « occupés ailleurs ». Et dans la cure, il y a à faire l'épreuve de la douleur d'avoir été blessé(e), dédaigné(e), frustré(e), de la permanence du désir infantile, des objets œdipiens perdus-retrouvés, et de la douleur d'avoir à y renoncer. La représentation adolescente qu'on se moquait quand on lui disait qu'on l'aimait est retour de cette première douleur oubliée. C'est aussi le retour de la vérité sexuelle infantile que l'enfant finit par taire, et oublier, contre les fables que lui content les adultes.

Jeune adulte, Mathilde avait pensé à faire de la recherche, on le lui avait proposé. « Mais, dit-elle, j'ai eu peur de me perdre. Ce n'était pas pour moi ». Elle était alors en séjour à l'étranger.

Lorsque l'étranger en soi revient dans la cure, chez l'analyste et l'analysant, il suscite l'inquiétant égarement. Pour contrer l'égarement chez Mathilde, la peur de se perdre et le spectre de la folie. Mais n'est-il pas mieux brandi qu'il contre-investit la vérité sous les mots assénée par les objets œdipiens, que J.-B. Pontalis nous dit : « Tu n'as jamais été, tu ne seras jamais, la *cause* de mon désir. Tu as pu être l'*objet* de mon amour et de mes agressions, de mes exigences et de mes rejets, de mes soins ou de ma négligence. [...] J'ai prise sur toi, tu as prise sur moi mais il n'y a pas en toi de quoi m'*égarer*. »³³ »

Elle est impressionnée par la technique qu'a trouvée sa fille pour s'endormir, qui lui a dit : « j'imagine que j'écris les lettres de l'alphabet sur un tableau et au fur et à mesure je les efface ; j'écris « a » j'efface « a », etc. Je dis : « Effacer les lettres, les mots, pour dormir ? ». Elle s'exclame : « Ah non pour le coup, *elle*, elle est intéressée par les mots et l'histoire, la sienne et celle du monde. »

Alors, je me suis prêtée au jeu : j'ai effacé le « o » de folle, et l'ai remplacé par un i.

Rêve de fille : Être dentellière *et* agir. Être dentellière et parler.

32. Rolland J.-C., *Guérir du mal d'aimer*, Gallimard, p. 240.

33. Pontalis J.-B., « Non deux fois non », *op. cit.*, p. 123.

Pas de compromis ?

Bruno Reboul

« Un jour, les frères qui avaient été chassés, se coalisèrent, tuèrent et mangèrent le père mettant ainsi fin à la horde paternelle¹. »

Le thème de la journée : *S'opposer* ouvre des champs multiples, les déclinaisons de l'opposition sont polymorphes, se construire suppose de pouvoir se différencier et donc s'opposer à l'autre. L'opposition se joue aussi en soi dans les conflits entre instances, alimentant paradoxalement des symptômes d'inhibition comme dans la névrose de contrainte. Quand elle se situe dans une recherche d'idéal absolu et inatteignable, elle se transforme en une destructivité qui se déclenche soit vers l'extérieur soit dans un retournement contre la personne.

Quelques éléments de définition

Le dictionnaire nous dit : « s'opposer », c'est placer une chose en face d'une autre pour qu'elle lui fasse obstacle, mais aussi mettre en parallèle, comparer, se dresser contre, faire obstacle à ; en vieux français c'est se rebeller, désobéir, agir contre.

En droit, c'est un obstacle juridique mis à l'exécution d'un acte.

Le cadre de l'analyse, est aussi une opposition à l'acte, au mouvement physique, pour imposer un discours et un retournement sur soi. La contrainte du cadre, le refusement, va s'opposer à un fonctionnement habituel, qui a recours à l'agir, au mouvement, et va permettre d'ouvrir un nouveau champ ou déclencher un mouvement de révolte qui peut soit se travailler dans la cure, soit la menacer ou en interdire l'installation. C'est la suspension de l'acte qui ouvre au langage, à la représentation et à la métaphore.

Dans la pensée commune, s'opposer a une double signification : d'une part, s'affirmer pour exister, pour exprimer sa pensée, avec une dimension positive ; d'autre part, une dimension d'attaque de l'autre dans une recherche de conflit, une déclaration de guerre qui ne s'arrête pas parfois jusqu'à la destruction. « L'objet naît dans la haine », nous dit Freud.

Il faut s'opposer pour exister, pour construire son identité, pour pouvoir impacter l'autre ; mais aussi concilier, négocier, survivre et ne pas renoncer au principe de réalité. L'opposition, idéale ou folle d'Antigone, ou des kamikazes de toutes origines, nous montre un emballement du refus, une quête de l'absolu, qui conduit à une impasse ; est-elle toujours de nature paranoïaque ?

Comment dans ce conflit s'articule l'idéal avec la réalité ? Dans « Totem et tabou », ce sont les fils qui s'opposent au père de la horde primitive pour pouvoir accéder aux femmes. Le meurtre réel, symbolique, fantasmatique est une figuration de cette opposition nécessaire pour se construire. Lorsque la nécessaire opposition se transforme en emballement destructeur, elle signe la folie des hommes. Parfois le déséquilibre entre l'analysant qui parle et l'analyste qui écoute, favorise une forme d'opposition, qui s'exprime dans des transferts persécuteurs ou, à l'opposé, complices ou soumis.

S'opposer, initialement, réellement puis métaphoriquement, c'est aller jusqu'au meurtre et c'est le mythe du meurtre du père qui en est le paradigme. Fédida nous montre comment la dimension de mythe nous permet

1. Freud S. 1913, « Totem et tabou », *O.C. XI*, PUF.

d'en oublier l'image et la violence : « Mais disons que le mythe a la capacité de cette opération d'annulation de son contenu violent ».

L'oubli serait produit par l'acte lui-même, ce que Fédida décrit très bien à partir de « Totem et tabou » ; il se répète sans doute dans l'annulation de la violence de l'enfant vis-à-vis de son père. Le refoulement a bien sûr à voir avec cette violence originaire.

L'opposition est aussi du côté de l'affirmation de soi, par le conflit.

Winnicott nous a enseigné que grandir est par nature un acte agressif². En effet, si l'enfant grandit avec ses parents, étayé par eux, il grandit aussi contre, en s'opposant à eux. Exister, c'est s'opposer, mais pas jusqu'à la destruction. Il s'agit de faire l'expérience que l'objet continue à exister malgré l'appropriation que représente sa représentation interne. L'objet est trouvé lorsqu'il peut être à la fois attaqué et détruit dans le fantasme et rester vivant et stable dans la réalité. Winnicott a parlé de l'objet qui doit résister aux attaques pour exister, et du moi qui doit aussi se protéger de l'hostilité dans les combats à mener. Derrière l'opposition, il peut exister un sentiment d'omnipotence, qui renvoie à la toute-puissance infantile. On peut associer l'omnipotence à la destructivité et le risque, dans le soin ; ce serait d'opposer à cette toute-puissance destructrice le fantasme d'une toute-puissance réparatrice. Il s'agit de continuer à être, de survivre comme analyste après les attaques, de pouvoir exister en dehors du contrôle omnipotent du sujet³. L'analyste ne sera jamais ce que le patient attend ; il faut pouvoir exister sans se laisser enfermer dans le conflit, la déception, l'emprise de l'obsessionnel.

S'opposer, ce n'est pas un concept analytique, ce n'est pas un symptôme, pas seulement un comportement. C'est une attitude qui témoigne du rapport au monde, aux autres et se construit en lien avec le monde imaginaire, pulsionnel et fantasmatique. Cela touche à la constitution du moi et de l'identité ; en ce sens c'est un pilier autour duquel l'appareil psychique s'organise. S'opposer est paradoxal, comme d'ailleurs le narcissisme ou le masochisme, puisque c'est à la fois nécessaire pour se construire, mais aussi destructeur quand ça enferme dans une impasse conflictuelle qui anéantit le lien à autrui. C'est à la fois un processus interne, un conflit entre instances mais aussi un combat entre soi et le reste du monde. En ce sens, s'opposer rejoint le trauma venant à la fois de l'extérieur mais aussi toujours de l'intérieur.

S'opposer est le témoignage d'un conflit psychique toujours au cœur de notre travail. Il s'exprime de manière différente suivant qu'il reste principalement identifié comme intrapsychique, par exemple dans la névrose de contrainte, ou projeté sur l'extérieur et agi dans le lien à autrui.

L'opposition est en partie liée avec la pulsion ; en est-elle un mode d'expression, que représente-t-elle ? Comme elle, on peut retrouver une source, un but, un objet et la poussée, tout en s'inscrivant dans la dualité. S'opposer est plutôt un mode d'expression de la pulsion qui va se nourrir des fantasmes, des idéaux, de l'imaginaire. Toute la pensée freudienne est construite sur la dualité pulsionnelle, et donc sur un système d'oppositions : les couples d'opposés. La soumission et la révolte, ou l'emprise et la satisfaction comme déclinaison de l'activité-passivité, ou du sadisme et du masochisme, en sont des figures qui se jouent dans la cure. Mais pour que cela fonctionne, il faut une formation de compromis. C'est ce conflit entre deux tendances, l'une inconsciente et d'ordinaire refoulée qui lutte pour la satisfaction du désir ; alors que l'autre désapprouve et réprime. L'issue est une formation de compromis dans laquelle les deux tendances trouvent une expression incomplète. C'est un conflit pulsion-défense⁴. Ce modèle de formation de compromis s'applique à la relation que nous avons avec le monde extérieur, entre soumission et révolte.

Mais certaines oppositions débordent ce but, deviennent envahissantes et se construisent contre le sujet. Je pense à deux types d'oppositions, celle qui se produit contre la pensée et le désir du sujet comme dans la

2. Winnicott D.W., *La crainte de l'effondrement*, 1968, p. 228.

3. Green A., « Origines et vicissitudes de l'être dans l'œuvre de Winnicott », *RFP*, n° 4, *Pratiques psychanalytiques et société*, PUF, 2011.

4. Mijolla de, A., *Dictionnaire international de la psychanalyse*, (formation de compromis), Calman-Lévy, 2002.

névrose de contrainte, et celle qui se produit contre le reste du monde et les autres, dans un mouvement de projection et un sentiment d'hostilité envers l'autre.

Parfois la formation de compromis a du mal à trouver un équilibre, l'une des motions prend tout l'espace et précipite le sujet dans un combat mortifère, ou dans une dépendance infantile.

S'opposer permet de construire une limite entre l'extérieur et l'intérieur, entre l'autre et soi, c'est une nécessité pour pouvoir construire une pensée que l'on souhaite propre. Dans le texte sur la négation, Freud nous dit que « l'opération de fonction du jugement n'est rendue possible que par la création du symbole de la négation qui a permis à la pensée un premier degré d'indépendance à l'égard des succès du refoulement et, par là, à l'égard du principe de plaisir. » Cette négation c'est l'opposition de l'enfant qui doit, en disant non, construire sa capacité à exister en dehors du champ du désir de ses parents.

Freud nous permet de comprendre comment le jugement d'attribution de l'objet, bon ou mauvais, se construit dans la constitution d'un dedans et d'un dehors, comment à partir du non se constitue l'expérience de la différenciation qui débouche sur la représentation en organisant deux scènes. « Vous allez maintenant penser que je vais dire quelque chose d'offensant, mais je n'ai pas effectivement⁵ cette intention. » C'est par cette formule paradoxale que débute l'article. Paradoxale, parce que l'opposition est à la fois dite et gommée, et qu'elle permet de représenter et de refouler.

« Mais non cela ne peut sûrement pas être vrai, sinon cela n'aurait pas pu me venir à l'idée ». Le conflit est présent, dangereux et doit être traité psychiquement. « L'opposition entre le subjectif et l'objectif n'existe pas dès le début. Elle s'instaure seulement par le fait que la pensée possède la capacité de présentifier de nouveau, par reproduction, quelque chose d'autrefois perçu, l'objet n'ayant plus à être encore présent à l'extérieur⁶. »

On peut reconnaître le refoulé sans pour autant l'accepter comme dans le rêve et tous les mécanismes de retour du refoulé, le reconnaître intellectuellement tout en niant les effets affectifs. S'opposer, c'est d'abord s'opposer au mauvais en le mettant à l'extérieur et garder en soi le bon, le plaisir. Ça participe à la capacité à différencier ce qui est bon et mauvais, ce qui doit être gardé et ce qui a besoin d'être rejeté. S'opposer, c'est vérifier que la chose existe dans la réalité extérieure, l'autre le réel doit pouvoir être attaqué, puis reconnu pour exister.

« À cela je n'ai jamais pensé », Freud termine l'article comme il l'a commencé, par un refus, une opposition, seul chemin pour reconnaître ce qui est si difficile à admettre. Quelquefois, seul le premier temps est admissible sans que ce qui se profile derrière le non puisse être accueilli. Toute pensée se construit-elle dans un mouvement d'opposition qui masque et dévoile en même temps ? Un mouvement qui va du refus du monde avec le désir de le changer, au refus de soi-même dans un négativisme psychotique qui fige la douleur infantile.

Je voudrais parler de deux formes d'opposition au travers de l'évocation de deux patients qui se manifestent l'une du côté de la névrose de contrainte, s'exprimant par une passivité et une soumission, et l'autre par des mouvements paranoïaques et/ou dépressifs s'exprimant par un combat quotidien, épuisant et sans fin. C'est un combat contre l'objet interne, ou contre l'objet externe.

Florent est un patient dont le caractère est marqué par des traits obsessionnels, passif, dépendant de sa femme et du soutien de sa mère. Longtemps, il utilise l'analyse comme un soutien comparable à ce qu'il attend de sa mère, à qui il téléphone chaque fois qu'une angoisse, un doute, une décision s'imposent à lui. Au décours d'une crise, sa femme après vingt ans de mariage, lui annonce sa décision de divorcer. Elle l'accuse de l'avoir manipulée, lui ne comprend pas comment il peut être manipulateur : il a toujours tout fait pour elle : toutes les tâches ménagères, le repassage de ses robes, et il s'est occupé des enfants. « J'ai fait de mon mieux, je ne comprends pas pourquoi elle veut me quitter ». La confusion l'envahit au moment où sa femme demande le divorce. Il pense surtout pallier toutes ses insuffisances à elle. Il peut associer sur sa mère qui, à sa naissance,

5. Freud S. 1925, « La négation », *O.C. XVII*, PUF, p. 167.

6. Idem, p. 169.

attendait une fille ; aurait voulu qu'il se comporte comme une fille. Sa femme supporte mal cette proximité : « La dernière fois que je me suis rapproché d'elle dans notre lit, elle m'a dit : tu me colles comme ta mère ». La séparation va fissurer son équilibre, et précipiter la nécessité d'un changement. « Toute organisation névrotique ne peut qu'opposer une résistance d'inertie face à ce qui prétend en modifier l'équilibre », écrit Pontalis. De la même manière, il se sent toujours utilisé au travail par les collègues qui abusent de lui, de son incapacité à dire non et se retrouve à porter les tâches les plus ingrates et à « boucher les trous » du planning. Il a le sentiment que quelque chose l'empêche de grandir, il est un enfant soumis.

Un petit évènement introduit un doute, peu après l'annonce de son désir de divorcer ; alors qu'ils cohabitent dans la maison, il rentre avec un bouquet de fleurs qu'il lui offre en larmes pour dire son amour. Elle l'accepte, mais pourra lui dire qu'elle se sent piégée que c'est bien là sa manière de la manipuler et qu'elle ne veut plus de cette emprise.

Cette séparation est aussi probablement un effet de l'analyse ; il s'est moins réprimé, a pu parfois refuser d'être à la place attendue ; cela s'est manifesté de manière très discrète : un refus de la réveiller le matin, lui demander une aide dans les tâches ménagères. Le rééquilibrage n'a pas lieu et l'explosion du couple va déborder la névrose de contrainte.

Si lui, pendant des années, s'est plaint des insuffisances de son épouse, de son incapacité à tenir le ménage, à tenir les horaires, à se lever le matin, et pensait qu'il serait nécessaire de se séparer, cela restait dans son imaginaire. Quand elle annonce la décision, il s'effondre psychologiquement. Une régression s'installe avec une impossibilité de se projeter, de s'imaginer continuer à vivre. Des angoisses paroxystiques et un vécu d'enfant abandonné l'envahissent et provoquent une sidération vis-à-vis du monde extérieur qu'il faut fuir.

Au décours de cette crise, il peut enfin parler de ses pensées érotiques à tonalité anales et violentes, qui le dérangent dans son quotidien, dont il est obligé de se défendre en construisant ce cadre obsessionnel. Surtout il va relier ces fantasmes à son père qui a l'obsession de la propreté ; il l'obligeait à aller à la selle tous les jours et à faire une toilette anale complète à chaque fois. La lutte contre la constipation gérait la vie familiale, au point qu'il dût subir un lavement le matin d'un examen où il n'avait pas été à la selle. Ce père qu'il m'avait décrit comme rigide, sévère, exigeant prend une autre dimension. Il peut dire : « j'ai eu un vécu de viol par mon père. Je suis resté passif. Quand elle dit que je la manipule, c'est comme si j'étais responsable de ce que j'ai vécu avec mon père, je mérite ce qu'il m'arrive, je le provoque. C'est comme si elle me mettait à la place de mon père ».

Je me suis laissé prendre un peu par cette demande de réassurance et de protection contre son père. Me laisser prendre, la formule m'est venue spontanément avant que je pense que c'était de ça dont il s'agissait entre lui et son père. C'est son vécu qu'il m'a transmis, et aussi son incapacité à s'opposer autrement que par une soumission. J'ai longtemps eu ce sentiment avec lui d'avoir à subir, à porter un discours obsessionnel sans pouvoir m'y opposer, m'en détacher. La peur a été présente dans le lien avec moi, il avait besoin de l'analyse mais devait me contrôler, éviter de subir ce qui avait eu lieu avec son père.

Ses addictions, ou plutôt sa peur d'être addict, aux sites pornos, à l'alcool sont source d'une honte envahissante mais aussi d'une fascination culpabilisante. Il reconnaît que cette sexualité lui fait penser à son père, qui avait des revues pornos à la maison accessibles aux enfants. La honte alimente la culpabilité qui provoque le désir de punition. Ce mouvement empêche une colère, une pensée vengeresse qui aurait pu s'adresser au père, mais qui a toujours été bloquée. L'alcool : c'est d'abord, dit-il, le problème de son épouse mais lui a eu des périodes où il y avait recours pour soigner ses angoisses ou pouvoir se désinhiber suffisamment pour affronter l'autre. Une citation qui le décrit : « Toute sa vie est de fantasmes. L'obsessionnel, dans ses fantasmes est actif. Partout ailleurs, il ne vit pas ; il est passif⁷. »

7. Lachaud D., *L'enfer du devoir. Le discours de l'obsessionnel*, L'espace analytique, Denoël, 1995.

La situation du couple est paradoxale, chacun pensant être sous l'emprise de l'autre, se séparer reste longtemps impensable, malgré la souffrance présente entre eux. Les questions déclenchées par cette crise touchent à son identité et à un vide, un vertige interne : « Si je ne fais pas tout pour elle je suis perdu ». Perdu comme quand, enfant, il cherchait à échapper à la violence paternelle en s'abritant derrière sa mère. « De plus par une sorte de régression, des actes préparatoires prennent la place de la décision définitive, le penser se substitue à l'agir, et n'importe quelle pensée, stade préliminaire de l'acte, s'impose avec une violente contrainte en lieu et place de l'action substitutive⁸. »

Un non longtemps impossible que probablement elle a attendu, essayé de provoquer, sans qu'il puisse entendre que ses alcoolisations, ses évitements, ses refus, avaient une dimension de provocation et attendaient une réaction d'opposition, un non qu'il n'a pas pu dire. Cela, petit à petit, il en prend conscience : il peut se souvenir de leur rencontre, il s'estimait « paumé » s'alcoolisant et se culpabilisant de ses pratiques sexuelles. « Avant le mariage, c'est moi qui ai voulu la quitter. Elle m'a dit que si je l'abandonnais elle en mourrait et se suiciderait, alors je suis resté et j'ai tout donné, sans doute trop. Je me suis oublié. Elle venait de perdre son frère par suicide ».

Il a aussi perdu un frère, officiellement d'une crise cardiaque, avec un doute sur un geste suicidaire dissimulé. L'équilibre du couple, même ou surtout s'il était pesant et douloureux, devait continuer dans un vécu d'auto-flagellation. Il entend la pointe de plaisir derrière la culpabilité, la soumission. Il reconnaît avoir pu fantasmer une séparation et une autre vie, mais en aucun cas cela aurait dû se réaliser. C'était ce fantasme d'être battu, maltraité qu'il fallait préserver au risque d'être anéanti, de perdre tous les repères. Le père envahit son espace mental, ne lui permettant pas de penser par lui-même ; il incarne une autorité, qui a eu un effet dévastateur pour Florent. Ce père dont il me dit qu'il peut encore maintenant « tirer une gifle à ma mère ». Ce père, je me le figure comme le père du président Schreber, ou celui décrit par Kafka dans sa lettre, un père qui impressionne et auquel on ne peut pas s'opposer. « Tu pris à mes yeux ce caractère énigmatique qu'ont les tyrans dont le droit ne se fonde pas sur la réflexion, mais sur leur personne propre⁹. »

Il commence une séance en me parlant du vide qu'il ressent quand il arrive : « Je perds ma présence, mon moi, c'est comme une sidération, quand vous êtes avec moi » ; je dis : « Vous êtes comme un enfant impressionné par votre père. » Il ressent alors un état de faiblesse profond. Il peut associer sur l'état de l'autorité qu'il a subi enfant : « il ne voulait pas que je fasse les mêmes erreurs que lui. Je devais faire mieux. Il a dû faire beaucoup de bêtises jeune, il avait arrêté l'école tôt, il avait eu beaucoup de conquêtes féminines et il ne voulait pas que je suive cette voie-là. »

Les associations le poussent à retrouver la violence de ce père et la manière dont il l'avait vécue. Il lui apparaît alors la répétition de cette violence dans son présent avec sa femme et parfois avec ses enfants. C'est son père qui lui faisait couper les liens tant avec les autres qu'avec ses pensées propres. Il prend conscience de la répétition qui le traverse, et l'énergie qu'il mobilise pour la réprimer. La soumission, la passivité ont été longtemps sa manière de s'opposer, au prix d'une névrose de contrainte. C'est dire oui toujours malgré le non qui était au plus profond de lui.

« Un contenu de représentation ou de pensée refoulée peut donc pénétrer jusqu'à la conscience à la condition de se faire nier¹⁰. » Pour lui, la question de l'homosexualité ne peut qu'être niée : l'homosexualité, ne peut être pensée que dans un mouvement de refus horrifié ? À cela je n'ai jamais pensé... Malgré l'homosexualité de son frère... Mais questionner le lien avec son père sur ce mode est bien trop dangereux, trop excitant, trop interdit. Il reconnaît que la souffrance de ce lien au père n'empêche pas l'attachement et n'exclut pas la jouissance qui, par le fantasme, lie contrainte, pulsion, autoérotisme et passivité. « Au commencement était

8. Freud S., « Remarques sur un cas de névrose de contrainte », *O.C. IX*, PUF, p. 210.

9. Kafka F., *Lettre au père*, 1952.

10. Freud S. 1925, « La négation », *O.C.XVII*, PUF.

l'acte » et cet acte était un acte de violence. Il s'agit là d'un acte de violence homosexuelle, dont le moteur est la rivalité phallique, rivalité fraternelle, et surtout à l'œuvre dans la relation père-fils.

C'est quand il peut s'opposer psychiquement à son père, puis à sa femme, que l'équilibre névrotique construit se fissure, et il pourra penser ce qui lui est arrivé, même au prix d'une grande angoisse qui bouscule les défenses obsessionnelles mises en place.

Il est pris dans un impensable pulsionnel commun avec son père, sorte d'indifférenciation où les limites ne sont pas acquises. Il n'y a pas de dedans, pas un en soi protégé de l'intrusion paternelle. C'est l'incapacité de s'opposer pour se construire et de se détacher de cette puissance paternelle qui enferme Florent dans la douleur. La pensée obsessionnelle s'est mise en place pour tenter de contenir tout ce qui, du côté du moi plaisir, aurait pu déclencher le courroux paternel. Cette pensée obsessionnelle a bloqué les représentations des affects, des angoisses, des colères, qui ont pu progressivement revenir et se figurer dans la cure en s'éprouvant douloureusement. Sa pensée équivaut à l'acte, et donc il s'économise d'agir réellement.

Transférentiellement, j'étais parfois attendu à la place de la mère qui rassure mais infantilise, et féminise – elle a toujours voulu une fille et a eu trois garçons – quand je n'étais pas à la place du père qui impressionne. La répétition de la contrainte se vivait dans la cure, et sa soumission provoque une irritation chez moi. J'ai le sentiment de ne pas avoir de prise sur un système très clos où peu de mise en question est possible. Il en reste au constat et à la description, me prenant à témoin de son malheur et de l'impossibilité de changer quoi que ce soit dans son équilibre. Je sens la nécessité de refréner cette irritation, de la faire taire pour ne pas exprimer une agressivité que j'imagine du côté du père. L'énergie que je mets à contenir cette irritation m'empêche d'interpréter et de le confronter à sa propre agressivité qu'il retourne contre lui. Dans mon impuissance, je me sens complice et témoin d'un cadre qui ne garantit que l'immuabilité de la situation. L'agressivité directe contre moi, où le non ne fut pas possible, est remplacée par une forme d'emprise sur ma pensée. Notre impuissance à changer l'interroge sur l'utilité de la cure, jusqu'à la prise de conscience qu'il répète la soumission à son père dans le transfert.

L'opposition passive assez longue, au travail analytique, reste une opposition au transfert et une répétition de l'opposition que le patient a dû mettre en place, parfois pour lutter contre la folie de son père. Cette opposition insidieuse n'empêche pas mon patient de parler, de me décrire la manière dont son entourage le traite et abuse de lui. Il continue malgré tout à faire de son mieux pour être conforme aux attentes de l'autre, pour me parler de ce qu'il vit. Mais il attend un soutien, sans savoir si ce soutien s'adresse à sa partie soumise, contrainte, ou s'il peut espérer donner une place à ses désirs.

C'est quand il prend conscience brutalement de la sexualité de son père à son égard autour de l'analité, que la névrose de contrainte vacille. Il n'est plus seulement la fille que sa mère aurait voulue, ce qu'il a toujours su, dit-il, mais entraperçoit que, derrière les exigences éducatives de son père, le désir de le prendre est là, agit de manière indirecte et impensable. Le doute sur son désir, au-delà de la passivité à se défendre et de l'obéissance à sa tyrannie interne, va apparaître.

C'est par la prise de conscience de cette sexualité infantile traumatique qu'il peut partiellement s'en dégager. Il va ressentir un vécu de viol dans un mouvement de dépression et de tristesse moins obsessionnelle. Il dira : « je n'ai pas pu grandir sans tricher avec mon père, sans manipuler pour essayer d'accéder à une vie relationnelle avec des copains ou des copines. La seule chose qui comptait c'étaient les résultats scolaires et il fallait supprimer tout ce qui menaçait le travail. » Là, une autre parole se fait jour, se détachant des emprises et de la soumission, pour commencer à penser qu'une vie un peu plus libre est possible, que le non aux collègues de travail qui abusent bien sûr de lui, ne provoque pas de catastrophe. Se défendre, dans la séparation, et protéger ses intérêts, sans être complètement soumis devient un peu pensable. Reconnaître qu'il a été victime le fait sortir de cette position soumise. Cela va lui permettre de reconnaître ses fantasmes sous-jacents et la part passive, plus qu'active, qu'il a pu tenir. Pour lui, s'opposer, c'est ne pas être figé dans un discours qui bloque les pensées et réduit la vie psychique à des faits, des plaintes, des traumatismes. Ces symptômes sont

comme une manière de garder le père présent en lui et d'effacer les mouvements violents internes qui ont pu se faire jour. Le transfert, en lui permettant d'affronter ce père, ouvre, non sans angoisse, une porte dans son organisation psychique très défensive.

En contrepoint je propose une autre figure, de l'opposition, et de l'imgo paternelle, au travers d'une patiente.

Solène

« Le paranoïaque pourrait être ce vestige psychopathologique qui témoigne encore que la personne est un produit de la violence et n'oublie rien de l'hostilité originaire et non plus de la menace que représente la présence de l'autre du seul fait de son existence¹¹. »

Solène commence un travail analytique après une dépression sévère au décours de la naissance de son premier enfant, un fils. Elle va sortir de cet épisode très progressivement en investissant massivement son activité professionnelle. Elle engage alors un combat contre son directeur, qui représente une figure paternelle persécutrice. Au cours d'expériences professionnelles antérieures, les dysfonctionnements institutionnels l'ont déjà mise en difficulté ; elle se sentait attaquée, et a dû interrompre son travail. Ce directeur, elle le décrit incompetent, à la fois présent et absent. Il est présent par la place qu'elle lui donne et le besoin qu'elle a de lui, et absent dans sa capacité à la rassurer. Il lui demande des tâches qu'elle juge excessives, contradictoires, contraires à son éthique ; elle se sent méprisée, non reconnue. Elle arrive à percevoir son attachement excessif et paradoxal à cette figure. Malgré tout, elle reste dans une attente, elle sait qu'il n'est pas nécessaire d'aller lui demander son avis ; elle a son autonomie et elle pourrait s'organiser pour le tenir à distance et poursuivre son travail qui l'intéresse et la motive. Elle veut s'opposer, le convaincre, peut-être le séduire et rester dans ce lien de résistance. La situation se répète. Elle me prend à témoin de la folie, de ses paradoxes, de la vénalité de son chef. Elle voudrait que je sois un allié justifiant ses positions par un recours à l'idéal sans faille. Le combat qu'elle mène est fondamental pour rester en bonne santé psychique ; sans cela, elle connaît des moments d'effondrement dépressif, qui menacent sa vie. Elle fait un lien : « Ce n'est pas parce que j'ai eu des parents communistes », dit-elle dans une dénégation qui associe la force de l'idéal qui les animait, et leur compromis qu'elle ne peut accepter.

Il existe une prime de plaisir à cette position quasi héroïque pour défendre un idéal, des valeurs, et une éthique. Il s'agit, sans le dire, d'être dans une lutte qu'elle a connue enfant pour défendre ses parents. Son père lui-même était dans l'incapacité de trouver du travail tant il lui était impossible de s'adapter malgré un niveau d'études élevé.

J'interviens : « C'est en pensant à votre père qu'il faut réussir votre combat professionnel ».

Ce lien lui permet de ressentir son attachement à ce père, son désir absolu qu'il puisse être fier d'elle. Elle réanime psychiquement et soigne ce père qui vit maintenant dans un pays lointain. Sa colère contre lui est immense, à la hauteur de son attachement encore partiellement méconnu. Elle sait que cette intensité est disproportionnée. Elle prend conscience de la dépression de ce père, de sa fragilité et de la colère entremêlée à la douleur qu'elle a éprouvée quand il a quitté la mère et qu'il est parti loin.

Ce père, très absent, vient néanmoins régulièrement la voir, mais elle se plaint qu'il n'arrive pas à être suffisamment présent ; « Paloma ne se disputait jamais avec son père parce que c'était impossible. Gustavo était absent même quand il était là ; on peut pester contre un absent, pas se disputer avec lui »¹².

À l'opposé, elle s'affronte à son fils parfois de manière très violente, sans savoir pourquoi elle y met cette intensité. Son fils de 5 ans, lui non plus ne cède pas sur son désir, et peut être tyrannique dans ses exigences. Elle a alors peur de répondre avec violence et d'aller jusqu'à blesser son fils. Elle se reconnaît dans la colère de son fils, met en question ses réactions et alors les affects mélancoliques affleurent.

11. Férida P., « L'oubli du meurtre dans la psychanalyse », *Journal de psychanalyse de l'enfant*, n° 18, 1995, p. 19.

12. Ovaldé V., *Des vies d'oiseaux*, Éditions de l'Olivier, 2011, p. 176.

La même rage se produit quand, le soir de son anniversaire, son mari passe trop de temps à répondre au téléphone à son père : elle a préparé des cadeaux avec les enfants, un repas et un gâteau. Elle est alors persécutée par la famille de son mari. La colère monte en elle, et la crise devient inévitable ; une opposition destructrice qui finira par une prise de médicaments pour aller au lit. La colère ne tombe pas le lendemain même si elle regrette l'intensité du mouvement, et d'avoir rendu témoin ses enfants. L'intensité de la frustration emporte tout, la vie avec lui n'est plus possible, tous les griefs sont présents, une énergie est réactivée qui pousse à un combat sans limite. En sortir est difficile : « il ne comprend pas ma position et je ne comprends pas la sienne. Je l'aime mais il me délaisse, il se plaint que je refuse souvent les relations mais si je suis en colère, ce n'est pas possible. »

J'interprète : « Est-ce la même colère que celle que vous avez contre votre père quand il ne reconnaît pas votre valeur ? »

L'obtention d'un compromis n'est pas possible, la logique est celle du jusqu'au bout, au prix du désespoir, du renoncement à un apaisement, et c'est une victoire d'un surmoi tyrannique qui ne concède rien à la réalité. Il existe une force irréductible qui nous tient à distance et j'ai le sentiment de mon côté de devoir faire des compromis avec ce noyau fait d'idéal et qui organise la lutte contre une hostilité, un manquement chez l'autre. Faire un compromis pour maintenir l'analyse mais jusqu'où ? L'analyse permet d'amortir l'intensité de la lutte, et parfois un peu, de se protéger, de ne pas tout détruire. Mais elle reste animée de manière récurrente par la nécessité de ne renoncer à rien ; un vécu d'hostilité ou, pire, d'indifférence n'est jamais loin.

Elle se fait élire représentante du personnel et se retrouve en première ligne, jusqu'à ce qu'elle soit envahie à nouveau par des mouvements dépressifs qui, les premières années de la thérapie, la submergeaient. Elle est contrainte à cette lutte, ne sait pas pourquoi mais est prête à y laisser la vie. Elle porte les illusions de ses parents et leurs engagements écologiques et politiques. Elle doit réparer l'humiliation de son père, ne pas accepter le mépris qui la confinerait à l'infamie. Cette attente d'une reconnaissance est sans fin, épuisante. « Les hommes sont bien peu accessibles aux justifications rationnelles, ils sont entièrement dominés par leurs souhaits pulsionnels¹³. »

Solène atténue un peu sa quête d'idéal pour se protéger, mais au prix de l'expérience mélancolique et d'un effondrement ; elle se sent abandonnée, persécutée, par l'objet perdu : le père absent. La haine est beaucoup plus stable que l'amour et donc plus rassurante ; elle ne risque guère de s'absenter.

« Le moi a extrait de lui-même une partie intégrante qu'il jette dans le monde extérieur et ressent comme hostile¹⁴. »

Cette opposition, vécue comme une résistance, lui permet de rester debout, pour garder son identité.

« Les conflits internes seraient à coup sûr l'équivalent exact des combats extérieurs qui n'ont alors plus lieu¹⁵. » Ce mouvement a lieu aussi dans l'autre sens et retrouver la capacité à se battre dans la réalité la sauve, un temps, d'une mélancolie mortifère.

La question du fantasme est difficile à percevoir ; la réalité est trop éclatante et il y a toujours des éléments pour justifier son opposition. Elle lutte pour garder vivante en elle la force du fantasme de justice, d'idéal. Elle prend conscience qu'elle cherche à réparer l'humiliation paternelle. C'est un double mouvement de réparer et de détruire, tuer le père ou le garder vivant comme objet d'amour. Le tuer pour l'incorporer, pour le reconstruire conformément à ses attentes et à ses besoins.

Elle se bat contre et pour son père, contre en lui reprochant son échec, son absence, son incapacité à gérer sa vie. Mais elle se bat aussi secrètement, en lui reconnaissant sa capacité à être libre, à suivre ses choix et en

13. Freud S., « L'avenir d'une illusion », *O.C. XVIII*, p. 188.

14. Freud S., *Métapsychologie*, Gallimard coll. « Idées », p. 39.

15. Freud S., « Analyse avec fin et analyse sans fin », *O.C. XX*.

fait un héros à qui elle s'identifie sans limite. Ce qu'il faut garder secret, c'est cette construction fantasmatique qui la ramène au père, c'est cette fidélité qui en fait une combattante redoutable, animée par la passion de l'idéal paternel. C'est la transmission œdipienne d'une construction d'un idéal, fantasmé et auquel il ne faut pour rien au monde renoncer, et qu'elle met en scène transférentiellement. C'est un « passager clandestin » qu'elle porte sans le savoir consciemment. C'est une construction trop importante pour pouvoir être déconstruite, c'est tout au moins ce que j'ai pressenti, ce qu'elle a dû me transmettre : à cela, il ne faut pas toucher, comme on ne touche pas aux objets d'amour. Il ne faut pas que je m'oppose à elle, à son combat, que je doute de la réalité de son bien-fondé. Le fantasme, elle le partage avec son père mais elle le vit différemment, là où il fuit la réalité pour s'enfermer dans un imaginaire ; elle en fait un étendard qui incite à entrer en guerre. C'est pour lutter contre le risque de la perte de l'objet aimé que le combat contre le chef et contre les dérives institutionnelles doit se poursuivre. Elle condense l'amour avec la colère et remet en scène l'évènement fondateur qu'est le meurtre du père. Elle résiste à l'injustice sans renoncement jusqu'à la fin qui est aussi une mise à mort d'une figure paternelle. Ne pas décevoir ni lui ni elle ?

La cure, doit-elle finalement prendre parti entre l'idéal à tout prix et le réaménagement permettant de s'adapter à la réalité ? Pour elle, l'idéal a la même fonction que la religion tel que Freud en parle dans *L'avenir d'une illusion* : « Dieu est un père exalté, la nostalgie du père est la racine du besoin religieux ». Pour elle, c'est le père qui est à la place d'un Dieu déchu à restaurer dans une intransigeance destructrice. Le dévoilement de la répétition et des liens avec l'histoire de son père lui permettent de renoncer à mettre en œuvre ce projet. C'est une croyance qui le désigne comme objet d'attachement inconditionnel.

La position de rigidité sur laquelle le patient et l'analyste buttent, ressemble à celle d'Antigone. Peu importe ce que ça me coûte, je ne céderai pas là-dessus. Est-ce l'attirance pour répéter un conflit antérieur, l'attraction de la mort ? Ou au contraire, essayer de réparer une réalité défaillante, de faire vivre son père disparu un temps et jamais retrouvé malgré sa présence intermittente. Elle a un bénéfice à fonctionner comme cela : une diminution de la douleur, une projection du conflit sur l'extérieur, mais au prix d'un emballement du fantasme et d'une difficulté pour négocier entre idéal et réalité.

La question reste posée de savoir si ce mouvement qui lui permet de passer de la dépression à l'opposition est une forme de guérison ? Dans les faits, elle a été mélancolique puis a perdu le contact avec ses affects, et peut lentement les redécouvrir, les perlaborer. C'est un agir dépressif. Elle oscille entre une identification mélancolique avec une régression suicidaire et une violence paranoïaque quand la projection à l'extérieur de la colère et de la douleur est effective.

Dans le transfert, je suis en contrepoint de ce persécuteur ; elle ne doute pas de mon soutien et n'imagine pas que je puisse douter du bien-fondé de son mode de fonctionnement. La plupart du temps, je suis le père qu'elle attend, avec qui elle pourrait faire alliance et qui la soutient ; à d'autres moments fugaces et vite étouffés, la colère et la violence peuvent affleurer ; je suis alors soumis à des interrogations. Cette place transférentielle est liée au respect de ses défenses, toute tentative d'interprétation est vécue comme une mise en cause de la validité de ce combat. Il s'agit de ne pas perdre le premier objet œdipien. Je me sens contrôlé psychiquement, assigné à la place attendue. J'ai secrètement pris le parti de ma patiente, admirant sa probité, sa détermination, son courage ; dans un mouvement d'identification, je soutiens ce combat-là sans limite, qui pourrait aller au-delà de sa vie. Je pensais à la force de vie qui s'exprime au travers de ses symptômes, pour réanimer ce qui était apparemment mort. Mais il faut bien reconnaître que le moi trouve son compte à ce combat douloureux, qu'il n'est pas facile de renoncer à cette opposition à un ennemi extérieur et ce, quel que soit le coût psychique ou le danger vital.

L'opposition à l'analyste est subtile ; elle n'apparaît pas, tant que l'illusion d'une complicité reste présente : j'imagine « vous pensez comme moi, j'ai raison, vous êtes d'accord avec moi avec mon vécu. » J'ai mis du temps pour comprendre que mon silence et mon attitude d'écoute sans interprétation étaient dus à ce mouvement transférentiel de soutien.

Cette identification progressivement se fissure : la pensée m'habite que je n'étais pas de ceux qui « meurent pour des idées ». J'en serais incapable. Je me dis aussi que mourir pour un idéal, c'est aussi un mouvement suicidaire, au-delà de la croyance en un combat juste ; n'est-ce pas mourir pour ne pas vivre la souffrance de la perte, pour garder vivant en soi un peu de ce père. Je me dégage psychiquement de son scénario fantasmatique, n'en dis pas grand-chose, mais je pense que cela lui a permis d'atténuer ses exigences.

« Le succès n'est jamais assuré, il dépend de la conjonction de nombreux facteurs, et peut-être plus que tout autre, de la capacité de la constitution psychique à adapter sa fonction au monde environnant et à exploiter celui-ci pour un gain de plaisir¹⁶. » C'est cette capacité d'adaptation que le travail analytique va permettre.

En conclusion

Les formes de l'opposition sont multiples, j'en ai évoqué deux façons : la première, c'est la passivité face à un imago paternel effrayant, une passivité qui s'accompagne d'un désir de contrôle et de maîtrise de l'autre. Cette défense bloque les pensées, tant les siennes que celles d'autrui face à lui. Pour la deuxième, l'opposition prend la forme d'un combat contre l'injustice, contre une blessure originaire qui touche une humiliation paternelle.

« Qu'est-ce que progresser dans la voie de la spiritualité sinon reléguer au second plan les perceptions sensorielles directes en donnant le pas aux souvenirs, aux déductions, aux réflexions, tous processus intellectuels tenus pour supérieurs ; c'est décider par exemple que la paternité, bien que les sens ne la puissent déceler, est plus importante que la maternité¹⁷. »

L'introduction d'un tiers, sous la forme de l'analyste, dans le transfert, crée un écart psychique, une différenciation, qui permet très progressivement un changement du fonctionnement psychique, un certain remaniement. Ferenczi disait : « Ai-je ici le choix entre mourir et me réaménager ? » Ce mouvement se fait pour le premier dans une capacité progressive à dire non, et pour le second à un passage de la mélancolie à la paranoïa, puis à un assouplissement de la tyrannie exercée en acceptant de vivre la douleur dépressive. Il s'agit de pouvoir contenir dans le transfert la violence de l'opposition qu'elle soit introjectée ou projetée sur l'extérieur ; sans annuler la tension du conflit, pour permettre un déplacement et amortir le force de la répétition.

La modulation de cet écart reste délicate ; la douleur, toujours très proche, peut être réactivée et doit pouvoir être contenue par le dispositif analytique. Pour cela, il a fallu à chaque fois beaucoup de temps et un respect du fonctionnement défensif. Le travail de l'analyse permet un assouplissement de l'emprise des fantasmes, en lien avec l'histoire œdipienne et la rencontre de la sexualité infantile.

16. Freud S. (1930), « *Malaise dans la culture* », O.C. XVIII, p. 271.

17. Freud S. (1939), *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, p. 211.

Du contre au non

André Beetschen

Un patient dit sa tristesse et sa déconvenue de ne pouvoir entrer dans un échange, une discussion avec des amis ou des collègues que par un « non, je ne suis pas d'accord ». Répétition accablante, et qu'il reconnaît agissante – ce ne fut pas toujours le cas – dans ses relations avec des amis rivaux ou avec des figures de l'autorité. Il se rappelle une fantaisie qui lui procurait, adolescent, un vif plaisir : il s'imaginait dans un prétoire, comme avocat de la défense – sa mère avait souhaité qu'il fût avocat – interrompant le juge avec cette phrase sentencieuse : « Objection, votre Honneur ». Dans l'analyse, il ne put s'empêcher pendant longtemps de faire objection, sous des motifs divers, à mes interprétations... jusqu'à ce que s'épuise le plaisir pris dans l'affrontement et que se révèle avec angoisse la quête incessante, dans l'objection elle-même, d'un rapprochement tendre avec la figure du juge-père. Il était ainsi, comme le dit Freud pour l'un de ses patients dont il souligne l'ambivalence, « le plus accompli des rebelles » et « d'un autre côté, le plus soumis des fils ».

Aude est une jeune femme soumise à des crises d'angoisse panique dévastatrice depuis la première qui la submergea, alors qu'elle était enceinte et seule dans une rame de métro : une crise qui arriva comme l'après-coup de paniques infantiles. Lorsque Aude sent maintenant venir la crise d'angoisse, avec la perception que son corps se dissout, qu'elle sombre dans un terrible vertige, qu'elle ne peut échapper à la sensation d'une mort imminente, elle s'entend crier « non, non » à l'attaque interne, comme contre un étranger. Revenant sur ces attaques de panique, elle dit le lien douloureux qui s'est établi très tôt avec une mère qu'elle aimait et haïssait en même temps, l'impossibilité d'un contact de peau tendre et enveloppant... De l'analyse et de l'analyste aussi, elle dira longtemps, dans une sorte de désespoir hostile, qu'ils étaient incapables de l'aider... et elle s'opposera, longtemps également, à la menace de pénétration que comportera pour elle, l'activité interprétative.

Large spectre, donc – cela a été dit et entendu avec les remarquables exposés cliniques précédents – du registre du « s'opposer ». J'essaierai de me tenir ici à une perspective métapsychologique, au risque d'une certaine généralité. Néanmoins c'est la forme verbale que je retiens d'abord dans le « s'opposer » : ce qu'elle indique comme combat, comme action au présent... au présent du transfert aussi, évidemment. Scène d'affrontement, de bagarre, de guerre éventuellement, une scène où se mesurent les adversaires et leurs différends (amis/ennemis ; grands/petits...), les forces en présence et les enjeux tuer ou/et aimer – je pense au combat de Tancrede et Florinde – adorer ou détruire, préserver sa liberté ou obéir dans la soumission, se rebeller enfin. Un livre récent de Frédéric Gros (le présentateur de Michel Foucault dans « La Pléiade »), *Désobéir*¹, en propose une approche plurielle, avec notamment les chapitres sur Antigone et sur La Boétie, rappelons que le livre de celui-ci, *Discours de la servitude volontaire*, porta comme titre dans sa première édition, *Contr'un*.

Cette situation d'affrontement n'est pas absente de la scène analytique et de l'agissement du transfert, et la négativité qu'elle révèle sous-tend le titre choisi de mon exposé : « Du contre au non » se propose ainsi comme un chemin d'intériorisation. *Contre* : opposition massive mobilisant de grandes quantités d'énergie, opposition agie et qui ne se pense pas, opposition des corps encore avec cette étrange indécision que le mot propose entre l'opposé et l'appui. *Non* : symbole de la négation, nécessaire à l'activité du penser et du jugement, à ce qui dit la différence et l'écart présence/absence. Une parole où résonne l'interdit, par laquelle la guerre s'offre à

1. Gros F., *Désobéir*, Albin Michel, 2017.

l'échange, un symbole grâce auquel « un contenu de représentation ou de pensée refoulé peut pénétrer jusqu'à la conscience à condition de se faire nier »².

La conflictualité psychique que la situation analytique révèle, intensifie et tente de traiter témoigne de cette intériorisation où se mettent en jeu et en actes des oppositions fondatrices : moi/autre, dualisme pulsionnel (sexuel/autoconservation, vie/mort), paires opposées des formations psychiques. Cette conflictualité intériorisée, tout en étant la ressource de la vie psychique, n'est pas pour autant, dans l'expérience analytique, l'accomplissement d'un progrès de civilisation : une guerre va faire rage encore, où transfert et contre-transfert dessineront le champ de bataille. Si « Il faut être deux pour guérir », comme l'écrit Pierre Fédida, le « s'opposer à » ne peut s'envisager que dans la prise en compte des forces qui s'affrontent dans le conflit psychique.

Ce qui s'oppose à quoi, donc ? Depuis les commencements infantiles de la vie psychique : au déplaisir des revendications pulsionnelles insatisfaites (et aussi aux menaces que font courir les revendications accomplies), à la douleur de la perte des premiers objets œdipiens (comme y insiste J.-C. Rolland³) et aux dangers de séduction, d'abandon, d'effraction qu'apportent avec eux ces premiers objets. Aimer ne va jamais sans repousser, puis haïr : le procès d'admettre en soi, en surmontant l'opposition première à ce qui vient de l'autre, est une tâche infinie.

Le refoulement, je veux dire le refoulement originaire, témoigne de ce mouvement primaire d'opposition et de fermeture, même quand il est théorisé par Freud, dans « Pulsions et destins de pulsions » comme une modalité de défense, particulière certes mais au côté de quelques autres. Il reste difficile de penser la dynamique et le processus de ce refoulement originaire. Sans doute l'une des hypothèses les plus convaincantes est-elle ici celle de Jean Laplanche et de la séduction originaire : défaut de traduction, par le tout jeune enfant, des signifiants énigmatiques apportés par « l'autre », cet adulte porteur d'un inconscient et actif dans les soins prodigués. Mais cette théorie laisse sans doute trop de côté la nature et les destins du déplaisir et de la détresse. Si le refoulement originaire écarte l'intolérable du déplaisir en empêchant que psyché soit mise en danger ou amputée (avec le clivage et le désaveu), il soutient et stimule, dans le procès d'une opposition qui conserve, le développement des formes psychiques inconscientes, qui « prolifèrent dans l'obscur ».

Autre questionnement, de nature économique : le refoulement originaire est maintenu par ce qu'on a nommé *contre-investissement* dont la nature et la source ne sont pas non plus faciles à définir avec netteté. Si c'est un investissement par le moi de formes conscientes qui font obstacle, d'où tire-t-il sa force ? Ce contre-investissement peut être associé, sans doute, à « la force d'attraction » que J.-B. Pontalis confère à la représentation inconsciente et qui vise à *s'opposer* au retour conscient de celle-ci. Mais ce questionnement sur le refoulement originaire a évidemment une portée dans « la tâche pratique », ce qu'indique cette phrase de Freud de « L'analyse finie et l'analyse infinie » : « La correction après-coup du processus de refoulement originel, laquelle met fin à la puissance excessive du facteur quantitatif, serait donc l'opération proprement dite de la thérapie analytique⁴. »

En tout cas, l'opération de traitement psychique œuvrant *contre* le refoulement opère grâce au surmontement des *résistances*, plus que par la révélation de contenus de représentations. Résistances : forces d'opposition à l'action de la cure et de l'analyste, résistances à la reconnaissance, l'identification, de l'inconscient. Dans son article, d'abord écrit en français, « Les résistances contre la psychanalyse », un texte contemporain de « La négation », Freud examine les oppositions à la psychanalyse non seulement par la nouveauté qui s'attache à elle mais surtout par l'introduction dans « la vie d'âme humaine » des pulsions sexuelles et la « vexation que sa doctrine inflige aux « sentiments puissants – idéaux – de l'humanité ». Et il revient fermement, en réaction

2. Freud S. (1925), « La négation », *OCF XVII*.

3. Rolland J.-C., « Enfance et douleur », discussion de l'exposé de Michel Gribinski, « Post-éducation », *Association psychanalytique de France*, PUF, 2018.

4. Freud S. (1937), « L'analyse finie et l'analyse infinie », *OCF XX*.

contre le reproche de « pansexualisme » fait à la psychanalyse, sur le caractère d'opposition « rigoureusement dualiste » qui soutient la doctrine des pulsions : « Cette opposition, écrit-il, avait d'abord pour nom : pulsion sexuelles et pulsion du moi ; dans un moment ultérieur de la théorie, elle s'énonce : Éros et pulsion de mort ou de destruction⁵. » Il reste à déterminer l'état dans lequel la nouvelle opposition laisse celle établie antérieurement entre conscient et inconscient.

La tâche d'exploration des résistances (leur description, les obstacles qu'elles désignent dans l'avancée du traitement) va se trouver absolument liée à l'évaluation des réussites ou difficultés des cures (conquêtes, déceptions ou échecs) : du « traitement d'âme – traitement psychique » jusqu'aux derniers textes d'après 1937, « L'analyse finie et l'analyse infinie » et l'*Abrégé de psychanalyse*, l'avancée du traitement se mesure à la force d'opposition négative des obstacles rencontrés. Et ces obstacles imposeront les remaniements métapsychologiques nécessaires. Ainsi, dans cet écrit de ressaisie théorique qu'est, en 1926, « Inhibition, symptôme et angoisse »⁶, Freud proposera une décomposition du concept de résistance, décomposition réglée sur la distinction nouvellement acquise des instances psychiques. Cinq formes de résistances, donc : trois émanant du moi (liées au refoulement, au transfert et au bénéfice secondaire de la maladie), l'une du ça, l'autre du surmoi. Sur ce questionnement des résistances l'APF a tenu en 2002 une journée scientifique avec trois contributions remarquables : Catherine Chabert : « Les hommes ne veulent pas guérir », Michel Gribinski : « Choix de la résistance », et François Gantheret : « Résistance de l'analyse – la résistance, à l'origine⁷. »

Distinctions précieuses car elles soutiennent, tout en n'étant pas toujours faciles à isoler dans la clinique, la construction des formes et des forces d'opposition, et la topique de leur agissement. Ainsi les résistances confortent-elles la perpétuation du conflit psychique qui oppose les revendications pulsionnelles inconscientes, sexuelles, aux forces de refus du moi. Ici réside l'énigme persistante du symptôme quand la jouissance fantasmatique ou perverse liée à celui-ci ne peut être abandonnée ou échangée, et surtout quand son accomplissement dans l'agissement transférentiel ne peut être ni saisi, ni amoindri ou abandonné.

L'affrontement aux résistances, la recherche des voies de leur surmontement font le caractère vivant, et obstiné, de notre pratique. De notre inventivité technique aussi quand celle-ci se heurte aux impasses de la pensée associative, au refus d'une écoute « rêvante » des mots et des contenus déliés des rêves. Quand l'emprise narcissique exerce sa force négative d'immobilisation, ou quand le maniement du transfert rencontre la résistance que celui-ci oppose à la remémoration. Le « s'opposer » vise alors l'objet analyste en tant qu'il incarne l'objet qui a frustré ou interdit et menacé, mais aussi l'objet inquiétant et réincarné de la séduction originaire, celui encore qui engage le patient sur les voies angoissantes ou dangereuses de la régression. Ainsi le « s'opposer » se trouve-t-il pris dans des mouvements contraires : l'excitation des souhaits inconscients et meurtriers liés à l'Œdipe, l'ambivalence bruyamment manifestée, voire la provocation de l'opposition agie, tout en suscitant des formes diverses de culpabilité, protègent aussi de l'angoisse d'aimer, et d'admettre les racines pulsionnelles sexuelles refoulées de cet amour.

S'imposent par là le déplacement et le détour, l'invention du fantasme, la plasticité pulsionnelle, tous au service de la déformation de la représentation-chose inconsciente, à laquelle il ne peut y avoir d'accès direct. Si des oppositions rigides – qui ont alors le caractère de fixations – peuvent être abandonnées, c'est par une modification de l'investissement des symptômes, une modification de l'économie du régime plaisir/déplaisir. Deux réserves se manifestent, cependant, qui sont aussi des formes d'opposition négative au travail de la cure : d'une part le déplacement est parfois incessant ou de surface (comme Freud le signale dans les « Remarques sur la théorie et la pratique de l'interprétation du rêve »), et il se met au service d'une fuite ou d'une complaisance narcissique ; d'autre part la chose inconsciente ne consent pas de délégation à la représentation (sur le mode

5. Freud S. (1924), « Les résistances contre la psychanalyse », *OCF XVII*.

6. Freud S. (1926), « Inhibition, symptôme et angoisse », *OCF XVII*.

7. *Résistances*, Association psychanalytique de France, 2002.

du lapsus, ou de la déformation, bref du retour du refoulé) et c'est l'agissement transférentiel (possiblement dans la parole elle-même : Jean-Luc Donnet l'a mis en évidence avec « l'agir de parole ») qui doit être reçu et élaboré pour que soit deviné l'inconscient du transfert. À cet agissement pulsionnel – *agieren* transférentiel – répondra le travail de perlaboration des résistances, ce travail d'usure où s'accomplit, au prix du temps nécessaire, le freinage pulsionnel.

Ainsi l'opposition à l'action de l'analyse reste-t-elle soumise, chez le patient, à la force d'un refoulement qui trouve son répondant dans le *contre-transfert*. Avec d'autres, je n'aime pas beaucoup les mots pesants et mal sonnants de « relation transféro-contre-transférentielle »... Qu'en est-il ici du *contre* ? Ce n'est ni un tout contre, ni une réponse d'opposition en miroir, mais d'abord une sollicitation, éventuellement une réponse agie, de l'inconscient de l'analyste. Et puisque le contre-transfert informe le plus sûrement sur l'agissement transférentiel du patient, il nous faut encore essayer de préciser la possibilité de sa saisie quand, dans la solitude à deux de la situation analytique, aucun tiers n'en facilite ou permet l'entendement. Ce sera parfois la répétition de situations critiques, voire d'agis interprétatifs, qui alerteront ou viendront manifester, en déclenchant angoisse ou sentiment envahissant de culpabilité, la violence d'un *contre* où l'analyste se trouve engagé, immobilisé parfois.

L'interprétation : il faudrait lui faire ici une part plus large, non seulement pour saisir l'arrière fond de silence et de refus sur lequel elle se produit, non seulement pour évaluer sa nécessité ou son urgence (sur lesquelles varient les positions des analystes) mais pour observer plus généralement comment elle est refusée et admise (même après un temps d'opposition, qui ne signale pas pour autant sa possible effraction). Quelle identification soutient cette admission, quelle conviction partagée entre patient et analyste, quelle acceptation d'être modifié par l'autre (Catherine Chabert voit ici l'essence de la passivité) sont alors sollicitées ? Quelle objection rencontre-t-elle ? Je ne partage pas vraiment l'optimisme de Freud sur la construction ou l'interprétation fausses : tout dépend de ce qui pousse l'analyste à les proposer ! Un texte comme « Constructions dans l'analyse » éclaire avec force, et complique, la saisie de l'inévitable opposition et du travail d'admission que rencontrent la construction ou l'interprétation : le « non » provoqué par celles-ci est en effet pour Freud le garant de leur justesse (et ce « non » du « je n'y ai jamais pensé » est bien celui de « La négation »). Et au-delà du « non », une autre forme d'opposition se dessine : la remémoration qui suit une construction ne restitue pas la scène exacte, la chose même. C'est un élément perceptif voisin de l'évènement contenu dans la construction, un élément « excessivement net », *überdeutlich*, qui signe plutôt la justesse de la construction. Résistance, encore une fois, de la représentation-chose inconsciente.

Nous sommes restés jusqu'ici dans la logique du plaisir/déplaisir, des mouvements de l'ambivalence dans le transfert, du déplacement, du jeu des résistances. Cela suffit-il, après que les chemins de l'infantile (sexualité et complexe d'Œdipe) aient été explorés ou débroussaillés, à rendre compte *de ce qui s'oppose* parfois le plus radicalement, dans une inexorable répétition, au désir d'être heureux, d'aimer, de travailler ? Au souhait que s'accomplisse la promesse attendue d'une analyse ? Il faut donc en venir à l'étendue de la négativité, annoncée dans mon titre, pour affronter l'opposition de résistances figées et peu mobilisables, pour que soit repéré l'agissement d'une résistance inconsciente qui lutte contre la mise à jour des résistances quand s'installe une « réaction thérapeutique négative »...

« Il n'est pas, écrit Freud, d'impression émanant des résistances lors du travail analytique qui soit plus puissante que celle donnée par une force qui se défend par tous les moyens contre la guérison et veut absolument rester attachée à la maladie et à la souffrance⁸. » Il précisera dans l'*Abrégé de psychanalyse*, au chapitre « La technique psychanalytique », et après avoir rappelé que « le surmontement des résistances est la partie de notre travail qui réclame le plus de temps et la plus grande peine », ce que sont les nouvelles sources inconscientes

8. Freud S. (1937), « L'analyse finie et l'analyse infinie », *op. cit.*

de la résistance : besoin de rester malade, besoin de souffrir, masochisme, destruction et auto-destruction. Le surmoi, dans sa cruauté, s'est adjoint la pulsion de destruction.

C'est en interrogeant les effets transférentiels et la possible origine de ces formes radicales d'opposition, que s'est constitué le champ de ce qu'on a nommé « le négatif ». Je lui préfère le terme de « négativité » car j'ai une certaine réticence devant le risque d'essentialisation du concept de négatif, qui peine parfois à être différencié d'inconscient. Négativité conserve une pluralité de formes, et d'actions possibles. J.-B. Pontalis le signale de son côté : il y a un risque que le mot écrase le sens, devienne une pseudo-explication, voire un mot de passe.

Il n'empêche que la référence au « négatif » (dont Guy Rosolato établit un lexique : négatif, négation, négativité, dénégation, désaveu, forclusion, l'inconscient, l'inconnu... disent l'étendue de la négativité dans la vie psychique) a soutenu, et soutient encore, des échanges intenses dans la communauté psychanalytique, française essentiellement. Des échanges auxquels participèrent entre autres, avec des conceptions diverses, André Green (à partir de *Le travail de négatif*, son travail princeps), Jean Guillaumin (*Entre blessure et cicatrice : le destin du négatif dans la psychanalyse*) et J.-B. Pontalis (« Se trouver ou se perdre dans le négatif » : suite d'articles rassemblés dans *Perdre de vue*, où figure notamment le « Non, deux fois non : tentative de définition et de démantèlement de la réaction thérapeutique négative »). Sur l'emprise ou l'empire du non, J.-B. Pontalis reviendra régulièrement avec ce qu'il nommera « L'affirmation négative » et « Les intraitables », où se révèle l'action d'une forme inexpugnable de la résistance.

Mais c'est dans l'expérience douloureuse de la situation analytique que la violence et la radicalité du « s'opposer » agissent et tentent de prendre sens. Car il y a bien une douleur partagée, entre analyste et patient, par l'immobilisation qui s'est installée et qui semble tarir absolument la source et la fécondité des déplacements de représentations. Et c'est l'objet transférentiel lui-même qui se trouve négativement traité : est maintenue, fixée même, sa qualité de « personne », qui ne semble jamais pouvoir être « défaite » par les revendications ou les identifications qui la visent. Il est remarquable que ce caractère d'objet en personne incarne alors la massivité et la réalité maintenue parfois avec acharnement d'un objet primaire qui fut défaillant, un objet que visent « transferts négatifs » et « transferts de négatif ». Ceux-ci d'ailleurs, porteurs d'une passion ou d'une haine intangibles, semblent ailleurs viser l'effacement de l'objet en affirmant la souveraineté fragile d'un moi campé sur ses contre-investissements, un moi qui tente de parer au danger de voir survenir en lui des modifications, une « altération » qui le menacerait de ruine. André Green écrit ainsi : « La clôture narcissique sur soi-même qui affirme avec véhémence que le moi est tel qu'il est, qu'il ne doit rien à l'objet, que c'est sa nature qui s'affirme non seulement autosuffisante mais auto-constituée, c'est le bastion le plus résistant à l'analyse⁹. »

Bastions ou butées... On peut en désigner quelques autres : le refuge de l'identitaire quand la négativité devient gardienne de vie contre le retour de l'effroi, l'insurmontable de la perte mélancolique, l'irréconciliable de la revendication pulsionnelle insatisfaite, le roc de « la récusation de la féminité ». Peut-être aussi ce noyau d'excitation du « sexuel intraitable » dont parle Dominique Suchet¹⁰.

Notre difficulté, notre incapacité parfois, à user devant ces bastions de nos outils habituels d'analyste (technique et méthode : écoute également suspendue... à l'associativité du patient, devinement des constructions, mouvement de la pensée) nous poussent à chercher encore des lueurs dans les derniers écrits de Freud, et dans ceux qui, après lui, ont proposé l'exploration obstinée d'une réalité psychique désertée par le principe de plaisir (je pense ici particulièrement à Winnicott et à Nathalie Zaltzman).

Nous trouvant devant la seconde théorie des pulsions, avec le dualisme Éros/pulsion de destruction, nous cherchons comment elle parvient à rendre compte, mieux que la première, de la nature délétère du « s'opposer ».

9. Green A., *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Éditions de Minuit, 1983.

10. Suchet D., « Encore sauvage ou la force du sexuel infantile », *L'enfant de la psychanalyse Retour sur l'angoisse*, Association psychanalytique de France, PUF, 2018.

Ce remaniement métapsychologique fut proposé par Freud dans l'exploration de la contrainte de répétition, du sentiment inconscient de culpabilité, et du masochisme irréductible. Aujourd'hui, le recours au « négatif » et aux pulsions de destruction est peut-être devenu trop systématique pour ce qu'on nomme « les cas difficiles », ou les « états-limites » : les « limites de l'analysable » se rencontrent, comme J.-B. Pontalis y a insisté, dans les moments difficiles de toute cure.

Ainsi doit-on admettre que le second dualisme pulsionnel, dans sa potentialité de destructivité et d'opposition agie, est présent au sein de toute vie psychique, comme une autre forme de négativité que le refoulement. En suivant les représentations des motions pulsionnelles primaires actives dans « La négation » (avalier/cracher), je lis : « L'affirmation – comme substitut de l'unification – appartient à l'Éros, la négation – successeur de l'expulsion – à la pulsion de destruction¹¹. » La phrase suivante est importante pour notre activité interprétative : le plaisir de négation généralisé doit être compris comme indice de la démixtion des pulsions par retrait des composantes libidinales. N'est-ce pas dire que dans la nécessité d'admettre, souvent longtemps et silencieusement, et douloureusement, la négativité du « s'opposer », dans les tentatives d'en construire ou d'en interpréter telle ou telle dimension, nous ne devons pas perdre de vue la part du sexuel et de la mixtion pulsionnelle, toujours présente même quand la destruction semble imposer son empire ?

Même si la pulsion de mort dans sa menace économique d'exhaustion, de retour au zéro de l'excitation, est comme l'âme « économique » de la pulsion sexuelle, il faut chercher les possibilités de détour et de ralentissement pour installer la négativité du « s'opposer » dans les complications de la vie (cet autre nom d'Éros). Ce qui s'avère particulièrement vrai, et fécond, pour le traitement de l'agissement cruel, négatif et destructeur du surmoi dans la cure : sa double origine le lie pour une part à la destructivité pulsionnelle du ça, pour une autre part à l'identification au parent aimé. Peut-être faut-il d'ailleurs penser, en lisant « La négation » de Freud, à ce qui y manque : le « non » de l'instance tierce, le non symbolisant et protecteur de l'interdit.

Je retrouverais ici le Freud de « Pourquoi la guerre ? », celui qui, après avoir indiqué la nécessité de reconnaître les pulsions de destruction, s'interroge sur « les voies indirectes pour combattre la guerre ». Il écrit : « Tout ce qui instaure des liaisons de sentiment parmi les hommes ne peut qu'agir contre la guerre »¹², et il parle de la relation avec un objet d'amour et de la liaison par identification. Soutenons qu'il en est ainsi dans l'analyse : c'est le maintien de la part positive du transfert, et le sentiment d'une conviction partagée quant à l'intérêt commun pour l'expérience analytique et sa promesse, qui feront pièce à la négativité destructrice du « s'opposer ».

Le doute et la culpabilité n'en restent pas moins inhérents à l'entreprise analytique, surtout quand y domine la puissance d'opposition de cette négativité destructrice. Finit-on par se résigner devant des forces et des motions pulsionnelles dont on n'est pas maître ? L'un des effets de cette résignation conduit peut-être au renoncement à l'exigence éthique et technique de l'analyse, renoncement à la position de refus en faisant le choix contraint d'un accompagnement psychothérapeutique... Reconnaissons que les « limites de l'analysable » ne sont jamais seulement celles du patient et de sa vie psychique, voire des traumatismes subis et trop souvent invoqués : ce sont aussi celles de chaque analyste. À propos de telles limites, je suis touché par l'un des derniers livres d'André Green : *Illusions et désillusions du travail psychanalytique*¹³ : si l'analyste y évalue lucidement les impasses auxquelles il s'est affronté, il ne désespère cependant pas de continuer de chercher et d'espérer comprendre ce qui s'oppose à l'entreprise analytique.

J'en viens enfin à cette situation clinique où le « s'opposer » occupe durablement la scène du transfert : je veux parler de « l'analyse interminable », et au-delà, des difficultés rencontrées chez patient et analyste quand survient, se décide ou s'éternise la décision de fin de cure. L'analyse interminable n'est certes pas une

11. Freud S. (1925), « La négation », *op. cit.*

12. Freud S. (1933), « Pourquoi la guerre ? », *OCF XIX*.

13. Green A., *Illusions et désillusions du travail psychanalytique*, Odile Jacob, 2010.

configuration généralisable hors de chaque situation singulière : je rappelle le paragraphe qui ouvre « L'analyse finie et l'analyse infinie » dans lequel Freud évoque les difficultés de la fin de la cure de « L'Homme aux loups », avec les résistances de transfert, précisément, qui conduiront à fixer un terme à l'analyse.

Ce que le mot « fin » rassemble dans notre langue est précieux puisque s'y conjuguent la terminaison et l'accomplissement du but. Aussi le « s'opposer », qui fait durer, peut-il témoigner d'une angoisse de séparation non seulement vis-à-vis d'un objet aimé qu'il faut perdre, et dont la perte signifie la fin d'un échange psychique à nul autre pareil, mais aussi d'un objet dont la présence garantit contre les menaces d'effondrement. À l'inverse, ce qui s'oppose à la fin témoigne parfois de la déception et de la rancune vis-à-vis des attentes déçues de l'analyse. Pas seulement sur le plan du mieux-être psychique, mais sur celui de réalisations pulsionnelles et narcissiques fermement attendues et qui soutenaient la demande d'analyse. On peut dire que la revendication pulsionnelle reste « non liquidée », ou « non domptée », en tout cas non engagée suffisamment sur les chemins de la transformation et du renoncement. Si l'insatisfaction fait ici alliance avec la pulsion de destruction, « s'opposer » peut prendre l'allure d'interminables reproches, qui minent aussi le sujet, et qui répètent ceux qui s'adressèrent dans la cure aux figures parentales. Le travail analytique de transfert n'a pas réussi à les modifier durablement. Mais dans « reproche » s'entend aussi ce qui rend proche, pour toujours peut-être. Contre plutôt que non, tout contre.

Il est frappant de constater comment la butée de l'analyse interminable continue d'exacerber les idéaux chez les deux acteurs de la situation analytique. Peut-être est-ce aussi une forme de renoncement que d'accepter, sans que pour autant se répète un « s'opposer encore », une fin qui soit aussi un « inachèvement ».

L'APF invite à Lyon : Paul Denis
Présence du geste
Jeudi 23 novembre 2017

Le geste dans l'espace analytique

*Kostas Nassikas*¹

L'exposé de Paul Denis nous invite à ouvrir la pensée psychanalytique au phénomène du geste ; il part du constat que cette réflexion-ci est trop occupée par les notions de représentation et de symbolisation. La définition qu'il donne du geste, comme « une action suspendue, une maxime inconsciente portée par un mouvement », l'amène à faire des rapprochements entre les deux composantes du mouvement pulsionnel, telles que lui-même les a mises en lumière depuis longtemps : le mouvement de recherche de satisfaction et celui de recherche de maîtrise de l'objet², et les riches apports de la pensée de Marcel Jousse sur le geste³.

Ce rapprochement et enrichissement de la pensée analytique par celle de Marcel Jousse sur le geste nécessite, me semble-t-il, une clarification des relations entre les différents champs qui abordent la question du geste :

1. La pensée philosophique du geste est dominée essentiellement par celle de Marcel Jousse et par celle de Maurice Merleau-Ponty. Le premier a développé diverses notions pour penser le geste : celle du « mimisme » est la plus fondamentale car elle signifie ce qui se passe dans tout vivant qui reproduit en lui, bien en deçà de toute conscience, les différents mouvements de la nature qui le constitue, qui l'entoure et avec laquelle il interagit pour vivre et créer de la vie. Toutes les « compréhensions » logiques ont une perception éloignée, en surplomb peut être, de ces phénomènes profonds.

La pensée de Maurice Merleau-Ponty sur la perception⁴ et la notion de « chiasme » ou de la « chaire » qu'il a développées est assez proche de celle de Marcel Jousse : il s'agit, ici aussi, de cette implication de l'être humain, et de tout vivant, aux mouvements de la matière vivante dont ils font partie ; cette implication a lieu bien avant toute perception consciente ou inconsciente.

Cette implication de l'être humain dans le monde qui l'entoure est abordée par Henri Maldiney à travers la notion de la « présence » (*Da-sein*), de l'« être-là » dans et avec le corps et les formes qui le meuvent⁵ ; ces formes constituent également le support du langage, ce qui a amené la pensée de Maldiney à se rapprocher à celle de Gustave Guillaume⁶.

J'ai esquissé une approche épistémologique de ces « bio-logiques » qui régissent notre matière vivante et une réflexion sur les « traductions » que les « psycho-logiques » humaines y opèrent afin de rendre compatibles les premières avec les logiques du désir, et du sens indexé au signe, des secondes⁷. Cette compatibilité est toujours partielle et limitée ; les bio-logiques conservent grandement leur autonomie malgré la « tentation psychosomatique » de les intégrer dans une causalité linéaire dominée par les psycho-logiques. Celles-ci s'imposent totalement sur les bio-logiques dans deux cas de figure : dans le cas du suicide et de celui de l'anorexie mentale.

1. Ce texte reprend mon propos de discutant de l'exposé de Paul Denis : « Présence du geste » du 23.11.2017 à Lyon dans le cadre de la soirée annuelle : *L'APF invite*.

2. Denis P., *Emprise et satisfaction : les deux formants de la pulsion*, PUF, « Le fil rouge », Paris, 2002.

3. Jousse M., *L'anthropologie du geste*, Gallimard, Paris, 1974.

4. Merleau-Ponty M., *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, Paris, 1945.

5. Maldiney H., *Regard, parole, espace*, Éd. L'Âge d'Homme, Lausanne, 1974, et Maldiney H., *Aitres de la langue et demeures de la pensée*, Éd. L'Âge d'Homme, Lausanne, 1975.

6. Guillaume G., *Langage et sciences du langage*, Éd. Presses de l'Université Laval, Québec, 1964.

7. Nassikas K., *Traces du corps et mémoire du rêve*, L'Harmattan, Paris, 1996.

2. Le champ des études sémiologiques du geste est très étendu ; son ouverture à la sémiologie sociologique du corps et à l'expression artistique lui donne des dimensions illimitées (chorégraphie, *action painting*, etc.) et de renouvellement créatif. Les langues des signes, homologues aux langues qu'elles expriment ainsi, comportent une structuration sémiotique gestuelle « accordée », plus ou moins explicitement, aux « référents » auxquels les signifiants de chaque langue se réfèrent.

La tentative de construire une langue universelle à partir de la gestuelle corporelle a été entreprise par le psychologue québécois Philippe Turcet⁸. Il s'agit d'une tentative séductrice plus que convaincante dans la mesure où la simplification de la lecture vient se heurter au fait que la gestualité est entremêlée et fait partie des sémiotiques culturelles dont les langues font partie.

3. Le champ de l'éthologie étudie différemment la gestualité dans ses dimensions expressives et communicatives ; les études de Jacques Cosnier portant sur les différents aspects de la « mimogestuelle conversationnelle » nous apportent quelques éclaircissements sur leur articulation avec la langue. Cette mimogestuelle est, pour cet auteur, complémentaire, substitutive ou analytique de la communication verbale : « Il n'existe pas un langage des gestes mais des systèmes dont certains sont intégrés au système langagier, d'autres au système physio-corporel et d'autres, enfin, au système de la proximité microsociale⁹. »

Il y a donc, selon cet auteur, des **gestes non-communicatifs** (qui peuvent être centrés sur le corps ou sur l'objet ou planifiés et ludiques ou utilitaires) et des **gestes communicatifs**. Ceux-ci peuvent être réunis dans deux grands groupes :

a) Les gestes conventionnels qui sont quasi linguistiques et peuvent être indépendants ou non de la parole et des dialectes culturels ; leur équivalence aux signes linguistiques fonctionne par analogie à un « iconisme métonymique » qui a une parenté structurelle avec une partie ou un aspect du « référent » sémiotique.

b) Les gestes non-conventionnels qui sont co-verbaux ; ils peuvent avoir différentes fonctions dont on peut repérer les deux principales :

- une fonction déictique (pointage) pour « indiquer » la place de quelqu'un dans l'espace de la communication ;
- une fonction illustrative qui peut revêtir différents aspects : on peut y voir un aspect pantomimique, résultant de la transposition iconique du « référent » sémiotique, ou un aspect déictiques lié à la matière corporelle dans ses coordonnées temporo-spaciales et représentatives : pointage ou désignation du référent (sémiotique) ou de son représentant. Un aspect idéographique peut aussi y être présent et alimenté par les coordonnées auto-référencées et spatialisées. On peut associer ici la notion de **l'empathie** (comprise comme l'appréhension visuelle de la pensée en action ou des sentiments de l'autre) qui est sensée prendre ses sources dans ce que ces coordonnées ont en commun entre deux sujets¹⁰.

On peut remarquer ici la grande variabilité et instabilité de cette « gestuelle communicative » dans la mesure où les rapports des gestes avec le langage, le corps, les référents et les locuteurs sont en mouvement incessant. Cette instabilité est liée, selon J. Cosnier à celle de la « pragmatique interactionnelle » qui vise la régulation relationnelle, la maintenance et l'intégration des inférences empathiques.

Ces trois riches approches (philosophique, sémiologique et ethnologique) du geste ne couvrent pas ce que la « vue » analytique peut y observer. Le premier décalage que celle-ci amène est celui de la pensée du geste non pas comme un élément des « interactions relationnelles » mais plutôt comme un élément des « enjeux relationnels » d'un sujet. Ce premier décalage nous amène à qualifier le geste non pas comme « analyseur »

8. Turcet Ph., *La synergologie*, Les éditions de l'homme, Montréal, 2004 et Turcet Ph., *Le langage universel du corps*, Les éditions de l'homme, Montréal, 2009.

9. Cosnier J., « Sémiotique des gestes communicatifs », *Nouveaux actes sémiotiques*, n° 52, 1997, pp. 7-28. Voir aussi du même auteur, « Communication non verbale et langage », *Psychol. Méd.*, 9, 11, pp. 2033-2048, 1997, et sa contribution au livre collectif : *Les voies du langage, communications verbales, gestuelles et animales*, Éd. Dunod, Paris, préface de D. Anzieu, 1982.

10. L'empathie et sa place dans la situation analytique sont étudiées dans, Nassikas K., « L'analyste et son avatar », article à paraître dans la *RFP*.

de la communication verbale (J. Cosnier) mais plutôt comme associé à un mouvement actualisateur, et peut être ainsi traducteur, des émotions et des contenus inconscients¹¹.

L'étymologie du mot geste peut nous aider à mieux suivre ce décalage que la pensée analytique amène sur le sujet :

– La première signification du mot geste est bien celle que nous entendons habituellement : mouvement pour montrer ou indiquer et, par extension, signifier quelque chose. Le mot geste a un lien distendu avec celui de « la geste » qui qualifie le récit de gloire de quelqu'un mais aussi l'ensemble des règles qui régissent un groupe.

– Le substantif « geste » est, en latin, le participe passif de l'infinitif « *gerere* » ; celui-ci vient du verbe « *gero* » (dérivant de la racine indo-européenne « *gas* ») et signifiant : faire venir ; c'est de lui que dérive le « *gestum-gestacio* », qui signifie « porter », comme le verbe grec : « *vastazo* » qui vient aussi du « *gas* ».

Ces sources étymologiques nous laissent entendre que, sous les aspects visibles et communicants de la gestualité, le geste est enceint (en gestation) de quelque chose d'invisible dont il indique la présence. Cette perception d'une dynamique inconsciente contenue dans le geste correspond également au mot grec équivalent : « *chironomie* », mot composé de « *cheiro* » (main) et de « *nomie* » (du « *nomos* » : loi, qui vient du verbe « *nemo* » : découper et repartir des places, etc.). On peut voir, dans ce mouvement de découpe de l'espace (chironomie) la tentative de faire de la place à quelque chose qui est invisible mais présente dans la situation.

Le geste et le « faire » pulsionnel

Le geste est-il « représentation » ou « représentation d'action » (d'emprise) comme Paul Denis le développe en rapprochant l'autoérotisme au « mimisme » de la satisfaction pulsionnelle par l'objet ? Le « geste en séance » est-il une « action suspendue » ? Est-ce que cette représentation d'action contient des éléments de représentation du sujet, de l'objet et de leur relation ?

En ouvrant le débat, il me semble nécessaire de revenir au contenu de la dynamique transférentielle qui se déroule à l'intérieur de la « cure de parole ». On peut rappeler que celle-ci a été conçue, par Freud, comme permettant un processus de remémoration et de réinterprétation du passé à partir du présent, dans la mesure où, cette parole, est subvertie par les contenus inconscients qui infiltrent et parfois déforment les expressions et les significations (lapsus, etc.). Ce processus occupe le premier plan de la « cure de parole » mais il est doublé par un deuxième ; celui-ci est peu ou pas « visible » par les deux protagonistes de la situation : il s'agit de la « décondensation » du signe linguistique (André Green parle du « désendeuillement » du langage)¹² qui fait venir dans la situation analytique du « hors langue » contenu dans le signifié : les affects sans représentation, les kinesthésies et actions liées à des traces perceptives, etc. Ce « hors langue » témoigne de la présence de la sauvagerie pulsionnelle inconsciente qui a repéré et transféré la recherche de satisfaction dans la situation analytique. C'est ainsi que l'on peut entendre le fait que « le transfert passe les rênes à la sauvagerie pulsionnelle » dont parle Freud en 1912¹³. Les éléments inconscients du patient se manifestent ici par des connexions et des mésalliances avec les éléments inconscients du psychanalyste en passant, parfois, par des commentaires sur sa personne ou sur les éléments du contexte de la situation analytique.

Ces « connexions » et « mésalliances » témoignent de l'« incarnation »¹⁴ des objets pulsionnels du patient chez l'analyste par la mise en mouvement de l'agir pulsionnel qui recherche l'actualisation de sa satisfaction. Ce mouvement transférentiel participe à la régression psychique (formelle, topique et temporelle) que le « passage des rênes » a facilité. Cette régression transférentielle n'est pas identique à celle qui se produit dans le rêve :

11. Voir aussi : Nassikas K., *Le corps dans le langage des adolescents*, Éd. Érès, Toulouse, 2009.

12. Green A., *Le langage dans la psychanalyse*, Éd. Les belles Lettres, Paris, 1984.

13. Freud S. (1912), « Sur la dynamique du transfert », *OC XI*, PUF, Paris, pp. 107-116, 1998.

14. Kahn L., *L'écoute de l'analyste. De l'acte à la forme*, « Le fil rouge », PUF, Paris, 2012.

celle-ci tente à retrouver l'« identité de perception » de l'objet de la première satisfaction pulsionnelle (objet qui est à jamais perdu, bien entendu) alors que celle du transfert est plutôt une mise en mouvement du « faire pulsionnel »¹⁵ à la recherche de satisfaction, ici et maintenant, par un objet repéré, mais non-représenté, dans l'espace analytique, car cet objet n'a pas de « lieu psychique » comme le dit si bien J.-B. Pontalis¹⁶.

Cette différence entre les deux régressions nous permet de rapprocher la notion du geste avec ce mouvement de « préhension » pulsionnelle d'un objet repéré mais non représenté dans l'espace du transfert. Il me semble que l'on peut percevoir ce mouvement se déployant sur trois dimensions simultanément :

a) La première dimension de ce déploiement est celle de l'hallucination positive : la gestualité du « faire pulsionnel », qui se déploie à travers le « faire du dire » et les innombrables nuances de l'intonation accompagnées par des expressions corporelles, vise à produire l'actualisation de la satisfaction pulsionnelle par un objet repéré-transféré dans cette situation ; cet « objet » y est ainsi présent. Tout ce mouvement peut contribuer, en fonction du travail auquel l'analyste participe, à « présenter » cet objet (*Darstellung*) dans le fonctionnement psychique, c'est-à-dire à construire des représentations et des « lieux » psychiques tant pour lui que pour les relations sujet-objet.

La gestualité communicationnelle, dont on a parlé précédemment, est aussi associée à ce « faire pulsionnel » ; outre le fait qu'elle propose des éléments métonymiques et analogiques du « référent » du signifié dans la recherche de l'« objet pulsionnel » recherché dans et par l'actualisation, cette gestualité peut contenir des kinesthésies et d'autres « traces perceptives » des expériences relationnelles sujet-objet qui n'ont jamais été sémiotisées. On peut plutôt voir, dans cette gestualité, la tentative de création de « signes binaires » fonctionnant dans les « bio-logiques » ; celles-ci sont présentes dès la vie fœtale et s'intègrent dans les psycho-logiques après leur « traduction » (qui est toujours partielle)¹⁷. On peut penser que l'« hallucination positive » de l'actualisation pulsionnelle développe et fonctionne avec de tels signes binaires : ceux-ci ne peuvent contenir du sens ni de la causalité qui sont des fonctions des signes ternaires.

b) Le mouvement hallucinatoire (positif), que le transfert met en mouvement, ressemble, au premier plan, à celui du rêve ; cela n'est que le premier plan car, comme Freud le signale¹⁸ ce mouvement fait partie d'un autre mouvement beaucoup plus fondamental pour le psychisme : celui de l'hallucination négative. Paul Denis semble recouvrir, dans son exposé, la notion de l'hallucination négative par le « mimisme » jousien ; il considère celui-ci comme précédant et étant à la base de la ré-présentation de l'objet pulsionnel ; je le cite : « Au commencement est l'action du monde extérieur, au commencement du monde intérieur serait le geste imitatif qui rejoue l'action ressentie. La place du jeu dans la constitution des représentations serait ainsi considérable. C'est parce que nous jouons ce que nous avons senti, parce que nous le rejouons que nous constituons le tissu de nos représentations qui fait notre psychisme. Selon Marcel Jousse « nos gestes nous créent ». Par rapport au modèle de la pulsion que nous avons proposé le geste trouve sa place très naturellement comme associant les deux formants de la pulsion, en emprise et en satisfaction. Le caractère moteur du geste relève du registre de l'emprise, sa signification relève du registre de la satisfaction qui lui donne sa valeur de représentation. La pulsion s'exprime ainsi par gestes. Les représentants pulsionnels sont d'abord gestuels, relevant aussi bien de la motricité corporelle globale que de la motricité oculaire et de l'appareil récepteur de l'emprise de l'autre. L'action du monde extérieur est reçue, ressentie et vécues comme une emprise. Mimée, rejouée, elle développe une forme d'auto-emprise porteuse de la satisfaction éprouvée lors de l'emprise réciproque entre l'enfant et l'autre. L'auto-érotisme se développe dans le « mimisme » de la satisfaction vécue avec l'objet, jouée et rejouée ».

15. Il faut rappeler ici que ce « faire pulsionnel » est tout à fait autre chose que « Le faire du dire » de J. L. Austin (1962) dont on a beaucoup parlé quelques années auparavant, *Quand dire c'est faire*, Éd. du Seuil, Paris, 1970.

16. Pontalis J.-B., *La force d'attraction*, Éd. du Seuil, Paris, 1990.

17. Nassikas K., *Exils de langue*, PUF, Paris, 2011.

18. Freud S. (1915), « Complément métapsychologique à la théorie du rêve », *OC XII*, PUF, pp. 245-260, 1988.

Cette citation, un peu longue, des propos de Paul Denis résume sa conception du geste. Elle est à compléter par ce qu'il dit, un peu après, à propos du geste dans la situation analytique : « Le geste du patient et celui de l'analyste ont tous deux précédé la remémoration consciente de l'expérience traumatisante pour l'un, et du souvenir de son récit pour l'autre. Chez les deux protagonistes de la cure il s'est agi de l'apparition d'une représentation gestuelle, et d'une remémoration gestuelle. Dans ce cas l'*enactement* de l'analyste était plus un geste qu'un acte de l'ordre d'un « rejoué ». Ne pourrait-on traduire *enactement* par « mise en geste ? »

L'hallucination négative

Ce recouvrement explicite que l'auteur fait de l'hallucination négative par le « mimisme » laisse, malgré tout, apparaître une petite hésitation dans ses propos : « Sur le divan le geste a souvent valeur d'une action suspendue, inhibée quant au but, mais la nature de l'action en question n'apparaît pas forcément clairement pas plus que le destinataire transférentiel que l'analyste incarne à ce moment-là de l'analyse ».

On peut, peut-être, voir ici, à travers cette hésitation, une petite ouverture à la notion de l'hallucination négative, notion qui me semble importante d'explicitier un peu plus ici car Freud (1932) la nomme « enfant de la nuit », c'est-à-dire créateur du rêve et du psychique en même temps¹⁹. On peut aussi associer la source de l'auto-érotisme dans ce même espace de création du psychique dans la reprise et « psychisation » du souvenir perceptif de la satisfaction pulsionnelle. C'est probablement cette « source » qui est réactivée dans les cas où l'auto-érotisme régressif est mis en action comme « calmant des détresses psychiques » ; c'est ce qui semble être le cas dans les scarifications, les troubles des conduites alimentaires et d'autres addictions où le sensoriel est sollicité comme mode d'apaisement.

Les travaux d'André Green²⁰ et de Catherine Couvreur²¹ sur l'hallucination négative nous permettent de mieux cerner sa richesse. On peut dire, en quelques mots et en suivant la suggestion de Freud (1915), que l'hallucination négative correspond au mouvement pulsionnel de satisfaction dirigé vers un objet repéré dans cette fonction mais dont la représentation n'a pas pu être investie par le Moi naissant ou en détresse ; il s'agirait de la détresse du Moi qui se trouve dans la douleur (nost-algie) en sortant de ses commencements en tant que Moi-plaisir (Freud 1925²²). Rappelons que ce Moi-plaisir ne dispose que du jugement d'attribution (le « bon » est identifié au Soi et le « mauvais » à l'« objet » ou au « dehors ») dans une relative confusion des valeurs perceptives et affectives ; ce sont les mouvements auto-érotiques qui construisent progressivement le jugement d'existence en unifiant les traces affectives²³.

Ce serait sur les fondations de ce mouvement que se développe la satisfaction hallucinatoire du désir et, simultanément, la représentation psychique de l'« objet » de la pulsion. Cette re-présentation n'intègre jamais suffisamment ni les « traces affectives » ni l'hallucination négative qui est son soubassement. L'ensemble de ces trois notions tente de s'actualiser dans la régression du rêve (qui est à la recherche de l'« identité de perception » de l'objet perdu de la pulsion) et dans l'agir transférentiel. On peut même dire que ces trois notions sont en action, dans une combinaison différente de celle du rêve et du transfert, dans toute forme de « présence du sujet au monde ».

19. Freud S. (1932), « Révision de la doctrine du rêve », *OC XIX*, PUF, pp. 87-111, 1995.

20. Green A., *Le travail du négatif*, Éd. de Minuit, Paris, 2011.

21. Couvreur C., « L'illusion d'absence », *RFP*, n° 1, « Irreprésentable ou irreprésenté ? », pp. 85-100, 1992.

22. Freud S. (1925), « La négation », *OC XVII*, pp. 165-171, 1992.

23. Nassikas K., « L'analyste et son avatar », *RFP*, à paraître.

Le geste générateur du signe ?

Ce qui est dit ci-dessus nous permet de reprendre la question du geste en deçà de ses aspects communicatifs et plus près de ses aspects créatifs ; on peut ainsi le rapprocher de l'agir pulsionnel de la *Tummelnplatz* (arène) du transfert indiquant la direction d'un lieu ; il s'agirait du lieu de l'objet de la pulsion incarné dans l'espace psychique de l'analyste, ou visualisé dans les éléments du contexte de la cure, et irreprésentable en soi. Le geste, ou le mouvement pulsionnel, sont ainsi dans un rôle déictique (de pointage) et de recherche de désignation des places (des absents de l'histoire relationnelle du sujet incarnés dans la situation analytique). Cette deixis reproduirait les mêmes conditions que celles que plusieurs auteurs, en commençant par Cassirer²⁴, considèrent comme étant aux origines du langage²⁵. Le geste, ou le mouvement pulsionnel, contribuerait à la création des signes ternaires du fait que la désignation des places peut se prêter à leur nomination (en y incluant le contenu des interactions relationnelles entre les places) par l'interprétation du psychanalyste ; le travail psychique de celui-ci est la condition pour que les actualisations pulsionnelles sur les « objets incarnés » puissent être « traduites » et « nommées ». Ce serait la transformation des signes binaires, des présences actualisées dans les hallucinations positives, en signes ternaires (permettant la construction de la causalité psychique et du sens) qui caractériserait le « meurtre » dont parle Freud (1912) en disant que « nul ne peut être tué *in absentia* ou *in effigie* ».

On peut ainsi penser le rôle du geste dans la création artistique (chorégraphie, *action painting*, etc.) de la même manière que celle qu'il a dans l'espace transférentiel : il donne forme au mouvement pulsionnel en traduisant et (re)créant des sémiologies esthétiques.

24. Cassirer E. (1953), *La philosophie des formes symboliques, le langage*, Éd. de Minuit, Paris, 1972.

25. Nassikas K. et Coll., *Fabriques de la langue*, PUF, Paris, 2012.

***Conseil, Institut, Comités
et liste des membres de l'APF***

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président Leopoldo BLEGER
Vice-Présidents Christophe DEJOURS – Adriana HELFT
Secrétaire général Philippe VALON
Secrétaire scientifique André BEETSCHEN
Trésorier Pascale TOTAIN
Président sortant Jacques ANDRÉ

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Secrétaire André BEETSCHEN
Catherine CHABERT,
Miguel de AZAMBUJA, Jean-H. GUÉGAN
Éric FLAME, Marita WASSER

COMITÉ DE PUBLICATION DE LE PRÉSENT DE LA PSYCHANALYSE

Placé sous la responsabilité de Patrick MEROT, il est composé de Viviane ABEL PROT, Claude ARLÈS, Isée BERNATEAU, Dominique BLIN, Solange CARTON, Catherine CHABERT, Jean-H. GUÉGAN, Françoise NEAU, Martin RECA.

DOCUMENTS & DÉBATS

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.

La réalisation des numéros est confiée à Adriana HELFT avec Yvette DOREY, Caroline GIROS ISRAËL, François HARTMANN, Catherine RODIÈRE REIN.

Mise en ligne du numéro par Fabrice PERRINEL sous la responsabilité de Philippe VALON.

INSTITUT DE FORMATION

ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION

Viviane ABEL PROT, Athanasios ALEXANDRIDIS, Jacques ANDRÉ
Claude BARAZER, André BEETSCHEN, Leopoldo BLEGER, Catherine CHABERT
Dominique CLERC, Christophe DEJOURS, Jean-Philippe DUBOIS
Lucile DURRMEYER, Brigitte EOCHE-DUVAL, Edmundo GÓMEZ MANGO
Michel GRIBINSKI, Jean H. GUÉGAN, Jean-Michel HIRT, Didier HOUZEL, Laurence KAHN,
Bernard de LA GORCE, Sylvie de LATTRE, Jean-Michel LÉVY,
Josef LUDIN, Danielle MARGUERITAT, Patrick MEROT
Pascale MICHON RAFFAITIN, Raoul MOURY, Nicole OURY
Jean-Claude ROLLAND, Évelyne SECHAUD
Dominique SUCHET, Jean-Yves TAMET, Olivia TODISCO
Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER, Philippe VALON,
François VILLA, Felipe VOTADORO

COMITÉ DE FORMATION

Secrétaire Jacques ANDRÉ

Viviane ABEL PROT, Jacques ANDRÉ, Jean-Philippe DUBOIS, Lucile DURRMEYER, Bernard de LA GORCE, Nicole OURY,
Jean-Yves TAMET, Dominique SUCHET, Felipe VOTADORO

COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

Secrétaire Paule LURCEL

Membres ex officio Leopoldo BLEGER, André BEETSCHEN

Membre représentant du Collège des Titulaires Dominique SUCHET

Hervé BALONDRADE

Jean-Louis FOUASSIER, Francine PASCAL de MONT-MARIN, Yvette DOREY

MEMBRES D'HONNEUR

Jean-Claude LAVIE	22, avenue de l'Opéra – 75001 Paris	01 42 97 48 55
Daniel WIDLÖCHER	9, rue Édouard Jacques 75014 Paris	01 49 59 26 84

ONT ÉTÉ MEMBRES D'HONNEUR

Jean-Louis LANG – Jean LAPLANCHE – J.-B. PONTALIS – Guy ROSOLATO

MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	30, rue Vaneau – 75007 Paris	01 47 05 86 02
Dr Athanasios ALEXANDRIDIS	Karneadou 38 – Athènes 10676 – Grèce	00302107291993
Pr Jacques ANDRÉ	46, rue Vavin – 75006 Paris	06 82 96 29 55
Dr Claude BARAZER	71, rue du Cardinal Lemoine – 75005 Paris	01 55 43 93 14
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet – 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Dr Leopoldo BLEGER	13, rue Béranger – 75003 Paris	01 42 77 85 96
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot – 75003 Paris	01 42 77 27 70
Mme Dominique CLERC	41, cours Pasteur 33000 Bordeaux	05 57 95 61 80
Pr Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef – 75005 Paris	01 55 43 96 90
Dr Jean-Philippe DUBOIS	19, boulevard George V 33000 Bordeaux	05 56 93 11 13
Dr Lucile DURRMEYER	27, rue des Cordelières – 75013 Paris	01 47 07 63 42
Mme Brigitte EOCHE-DUVAL	3, rue Dobrée – 44100 Nantes	02 40 69 75 17
Dr Edmundo GÓMEZ MANGO	150, avenue du Maine – 75014 Paris	01 43 22 52 09
Dr Michel GRIBINSKI	14, rue Barbette – 75003 Paris	01 40 29 99 33
Dr Jean H. GUÉGAN	2, rue Jean-Jacques Rousseau – 44000 Nantes	02 40 48 73 60
Pr Jean-Michel HIRT	12, rue Lamblardie – 75012 Paris	06 81 37 18 17
Pr Didier HOUZEL	95, rue Saint-Jean – 14000 Caen	09 81 09 36 58
Mme Laurence KAHN	68/70, bd Richard Lenoir – 75011 Paris	01 47 00 51 70
Dr Bernard de LA GORCE	9, avenue Maréchal Saxe – 69006 Lyon	04 78 37 94 52
Mme Sylvie de LATTRE	55, quai des Grands Augustins – 75006 Paris	06 72 53 62 25
		01 42 49 31 89
M. Jean-Michel LÉVY	7, rue des Dames – 75017 Paris	01 42 63 09 43
Dr Josef LUDIN	Schillerstrasse 53 10627 Berlin Allemagne	0049 30 755 65 430
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger – 75016 Paris	01 46 51 55 68
Dr Patrick MEROT	13, av. Charles V – 94130 Nogent S/Marne	01 48 73 40 17
	8, rue Lacharrière 75011 Paris	
Dr Pascale MICHON RAFFAITIN	12, rue Oswaldo Cruz – 75016 Paris	01 42 30 70 70
Dr Raoul MOURY	2, rue Ker Jouanneau 92160 Antony	01 46 83 01 77
Dr Nicole OURY	77, cours du Docteur Long – 69003 Lyon	04 72 33 55 45
Dr Jean-Claude ROLLAND	1350, route de Charnay – 69480 Morancé	04 78 43 64 53
Mme Évelyne SECHAUD	99, rue de Sèvres – 75006 Paris	01 44 05 92 60
Mme Dominique SUCHET	86, rue Montgolfier – 69006 Lyon	04 78 93 64 42
	8, rue Lacharrière 75011 Paris	06 23 09 27 81
Dr Jean-Yves TAMET	6, rue Marcel G. Rivière – 69002 Lyon	04 78 42 48 32
Mme Olivia TODISCO	46, rue de Babylone – 75007 Paris	01 40 65 99 00
Dr Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER	9, rue Edouard Jacques – 75014 Paris	01 43 35 11 62
Dr Philippe VALON	51, Rue Jules Guesde – 92240 Malakoff	01 46 84 09 62
	23, boulevard Victor Hugo 78300 Poissy	01 39 11 90 59
M. François VILLA	30, bd de Strasbourg – 75010 Paris	01 42 49 71 42
Dr Felipe VOTADORO	5-7, bd Edgar Quinet – 75014 Paris	01 43 35 12 06

MEMBRES SOCIÉTAIRES

Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard – 75006 Paris	01 40 51 26 24
Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc – 75013 Paris	01 45 85 50 74
M. Miguel de AZAMBUJA	11, rue des Lyonnais 75005 Paris	01 43 22 13 36
Dr Hervé BALONDRADE	17, rue Vergniaud 33000 Bordeaux	05 56 44 29 30
Dr Bernard BASTEAU	117 rue de Ségur – 33000 Bordeaux	05 56 24 93 14
Dr Martine BAUR	8, rue Ferrandière – 69002 Lyon	04 78 42 46 10
Mme Monique BICHAT	32 bis, avenue de Picpus – 75012 Paris	01 46 28 13 41
Mme Cécile BLANCHARD JOSSO	6, rue du 11 Novembre 57950 Montigny les Metz	03 87 65 48 39
Mme Dominique BLIN	16, avenue de Villars 75007 Paris	01 43 35 46 03
Mme Paule BOBILLON	22, rue des Remparts d'Ainay 69002 Lyon	04 78 37 95 51
M. Maurice BORGEL	12, rue Rambuteau 75003 Paris	01 42 77 01 95
Dr Jean-Claude BOURDET	44, rue de Tivoli 33000 Bordeaux	05 56 08 60 21
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy – 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Pr Françoise BRELET FOULARD	5, rue Menou – 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Mme Cécile CAMBADÉLIS SISCO	44, bd Beaumarchais 75011 Paris	01 43 14 23 72
Dr Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux – 14000 Caen	02 31 50 08 79
Dr Élisabeth CIALDELLA RAVET	18, place Maréchal Lyautey 69006 Lyon	04 72 74 16 22
Pr Françoise COUCHARD	61, avenue du Roule – 92200 Neuilly	01 47 22 41 68
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort – 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Mme Hélène DO ICH	4 bis, place de Verdun 42300 Roanne	04 77 72 70 07
Mme Chantal DUCHÊNE GONZÁLEZ	30, passage Charles Dallery 75011 Paris	07 85 46 42 51
Mme Corinne EHRENBERG	16, rue de Fleurus – 75006 Paris	01 42 22 10 16
Dr Maya EVRARD	45, avenue Bosquet 75007 Paris	06 16 41 70 17
Mme Bernadette FERRERO MADIGNIER	12, chemin du Verger – 69570 Dardilly	04 72 17 02 63
	6, rue Gabriel Marcel Rivière 69002 Lyon	06 08 71 67 80
Mme Gilberte GENSEL	41, rue Volta 75003 Paris	01 42 76 05 27
Pr Bernard GOLSE	30, rue de Bourgogne – 75007 Paris	01 45 51 79 89
Mme Adriana HELFT	15, rue de Bièvre – 75005 Paris	01 42 71 23 46
Dr François HARTMANN	13, passage Saint-Sébastien 75011 Paris	0142 74 16 86
Mme Monique DE KERMADEC	87, av Raymond Poincaré – 75116 Paris	01 47 04 23 32
Dr Jacques LANSAC-FATTE	91, rue Frère 33000 Bordeaux	05 56 79 38 29
Dr Françoise LAURENT	17, rue de la République 69006 Lyon	04 78 28 28 47
Dr Paule LURCEL	24, villa Lourcine BP 50 75014 Paris	01 45 35 25 06
Mme Jocelyne MALOSTO	8, rue Emilio Castelar – 75012 Paris	01 43 44 58 74
Pr Vladimir MARINOV	58, rue de Silly – 92100 Boulogne	01 46 03 19 40
Dr Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrangue – 75015 Paris	01 45 31 89 26
Dr Frédéric MISSENARD	3, rue de la Durance – 75012 Paris	01 49 28 96 17
Dr Luis-Maria MOIX	14, rue Serpente – 75006 Paris	01 42 77 05 77
Dr Kostas NASSIKAS	11, place Raspail – 69007 Lyon	04 78 61 25 00
Dr Michael PARSONS	1, Offerton Road SW4 ODH – Londres – UK	00 44 20 7622 0226
Dr Anne ROBERT PARISSET	28, rue Desaix – 75015 Paris	01 45 75 40 16
Dr Daniel ROCHE	25, Cours de l'Intendance – 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Mme Marie-Christine ROSE	9, rue du Joli Cœur – 54000 Nancy	03 83 98 58 48
Dr Monique SELZ	21, rue Castagnary – 75015 Paris	01 45 32 06 22
Mme Pascale TOTAIN	22, rue des Chandeliers 91120 Palaiseau	06 62 06 31 18
M. Eduardo VERA OCAMPO	89, rue des Martyrs – 75018 Paris	01 42 57 03 24

MEMBRES HONORAIRES

Mme Annie ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière – 75005 Paris	01 47 07 43 98
Mme Nicole BERRY	La Maison de la Petite Rivière, 118, rue de la Commanderie 50760 Valcanville	02 33 43 14 93
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdan 75012 Paris	01 43 40 68 70
Dr Catherine CHATILLON	75, rue de Saint-Genès – 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
M. Albert CRIVILLÉ	17/19, avenue du Général Leclerc – 75014 Paris	01 43 35 08 69
Pr Guy DARCOURT	19, rue Rossini 06000 Nice	04 93 82 12 59
Dr Jean-François DAUBECH	33, rue des Treuils – 33000 Bordeaux	05 56 24 16 73
Dr Colette DESTOMBES	57, rue Jeanne d'Arc 59000 Lille	03 20 52 75 69
Pr Roger DOREY	32, boulevard Marbeau – 75116 Paris	01 45 00 58 92
Dr Bernard DUCASSE	75, rue de Saint-Genès 33000 Bordeaux	06 78 19 02 67
Mme Gabrielle DUCHESNE	13, rue du Docteur Lachamp 63300 Thiers	
Dr Anne-Marie DUFFAURT	16, rue de la Bourse – 31000 Toulouse	05 61 22 67 06
Dr Judith DUPONT	12, rue Gaëtan Pirou 95580 Andilly	01 34 16 12 25
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	12, rue de Moulis 33000 Bordeaux	05 56 81 84 85
M. François GANTHERET	13, rue de la Cerisaie – 75004 Paris	01 42 74 42 32
Dr Jacques LE DEM	77, chemin des Esses 69340 St-Didier au Mont d'or	04 78 89 11 50
Dr Elisabeth LEJEUNE	38, rue des Cordelières 75013 Paris	01 43 31 94 34
Dr Henri NORMAND	18, rue Descartes – 33000 Bordeaux	05 56 98 77 54
Mme Agnès PAYEN CRAPLET	6, rue de l'Aude 75014 Paris	01 45 38 50 10
Dr Robert PUJOL	140, rue Edmond Rostand 13008 Marseille	04 91 53 41 79
Dr Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans – 75006 Paris	01 45 44 64 72
Dr Josiane ROLLAND	1350, route de Charnay – 69480 Morancé	04 78 43 64 53

*Secrétariat de l'APF : Sylvia MAMANE
24, place Dauphine, 75001 Paris
tél. : 01 43 29 85 11
courriel : lapf@orange.fr
site internet : associationpsychanalytiquedefrance.org*